

LE SYNDICAT DU CRIME

JEAN-MICHEL CHARLIER
JEAN MARCILLY



5

*Ce livre est dédié
à tous ceux dont la collaboration
ne peut encore être précisée.
Leur amicale confiance fut plus forte que la crainte.
Qu'ils en soient remerciés.*

*Si les empires, les grades, les places
ne s'obtenaient pas par la corruption,
si les hommes purs n'étaient achetés
qu'au prix du mérite, que de gens qui
sont nus seraient couverts, que de gens
qui commandent seraient commandés*

ARAGON

*Les crimes de l'extrême civilisation
sont certainement plus atroces que
ceux de l'extrême barbarie; par le fait
de leur raffinement, de la corruption
qu'ils supposent, et de leur degré supé-
rieur d'intellectualité.*

BARBEY D'AUREVILLY

*Je vois maintenant que chaque
crime crée autour de lui comme une
sorte de tourbillon qui attire invinci-
blement vers son centre innocents ou
coupables et dont personne ne saurait
calculer à l'avance la force ni la durée.*

Georges BERNANOS

AVERTISSEMENT AUX LECTEURS

Tous les manuels scolaires, avec une détestable et bien curieuse obstination s'appliquent encore à tromper les enfants en leur enseignant que Christophe Colomb a découvert les Amériques en 1492 (en fait tout au plus les Caraïbes) alors qu'Erik le Rouge, puis son fils Leif Eriksson touchèrent les côtes du Nouveau Monde vers l'an 1000. Il est loin d'être impossible que bien avant eux d'aventureux Vikings n'aient réussi cette performance. Cela est même probable.

En fait les Etats-Unis d'Amérique restent pourtant encore à découvrir. Nous connaissons d'eux tout au plus la guerre d'Indépendance, la guerre de Sécession, la ruée vers l'Ouest, les massacres indiens, les fièvres de l'or, la Prohibition, le krach de Wall Street, Hollywood, la bombe atomique d'Hiroshima, quelques autres guerres, l'assassinat des Kennedy, le Watergate.

Un des symboles modernes des Etats-Unis fut le gratte-ciel, partie visible d'une société en furieuse expansion. Cette partie apparente des grandes cités américaines recouvre de son ombre géante l'underground et surtout l'underworld.

Le soleil américain se nomme « dollar ». Il est vert, ce qui n'est pas pour déplaire aux écologistes et éclaire encore le monde par la douteuse vertu du pétro-dollar. Les Américains parvinrent à conquérir la Lune grâce aux travaux géniaux d'un émigré malgré lui : Werner von Braun. Les Américains ont toujours besoin d'étrangers pour être tout à fait eux-mêmes.

S'ils ont enfin un pied sur la Lune, ils sont depuis toujours à la poursuite d'une liberté dont ils n'imaginent pas qu'elle puisse s'obtenir autrement que par la conquête d'un soleil qui n'appartient qu'à eux. Un disque d'or nommé dollar.

Un des aspects du drame américain est que pour élaborer cette gigantesque entreprise permanente qui n'arrête pas de se dépasser, de les dépasser, et sous leur impulsion de faire courir le monde (pourquoi pas à sa perte ?) s'impose à eux la nécessité d'une main-d'œuvre et de « cerveaux-d'œuvre » étrangers. Dès lors qui va contaminer qui ? Disons plutôt qu'après des fiançailles de sang va s'instituer entre autres un mariage de raison avec certains émigrés venus d'Europe à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Trop, parmi ces derniers, furent hypnotisés par une apparente Amérique en or massif. Ils n'en avaient que des poussières, chacun en voulut des lingots de métal vif. Ils surent rapidement découvrir ses faiblesses, ses contradictions, la fragilité de son pouvoir, de ses institutions, de ses lois.

Habitants des ghettos juifs, siciliens, napolitains, irlandais, plongés dans l'obscurité, la crasse, la misère, tous furent éblouis par Fort Knox, mais la masse colossale du temple de l'or et de la puissance américaine ne les impressionna que le temps d'une ou deux générations.

Ils décidèrent de l'investir.

Ils y sont parvenus.

En créant un pouvoir parallèle de fait dont le pouvoir officiel est en permanence dans la stricte obligation de tenir compte quand il ne tombe pas sous son obédience.

Comme l'on sait, Puerto Rico est un Etat libre associé aux Etats-Unis. Le 51^e.

Mais il ya un 52^e Etat indépendant, Etat dans l'Etat, aux frontières incertaines, reconnu tacitement, mais secret : le Syndicat du Crime.

Personne ne souhaite sa reconnaissance officielle.

C'est pourquoi jusqu'à ce jour, lorsque dans des livres, dans la presse, dans des films, on aborda ce mauvais sujet ce ne fut jamais que pour jeter brutalement du crime aux yeux et aveugler les innocents.

L'Organisation, c'est bien autre chose : une phénoménale puissance occulte, avec son gouvernement, ses chefs d'entreprise, ses financiers, ses syndicats, sa justice et les exécuteurs chargés d'appliquer ses arrêts souverains. D'une certaine manière il est devenu impossible de s'opposer à ses activités car au royaume de l'argent on est parvenu à corrompre fatalement jusqu'aux incorruptibles. Son chiffre d'affaires pour 1978 était de l'ordre de 62 milliards de dollars¹. Il est en progression constante. Des années de recherches, d'enquêtes, de « prudents dialogues » nous ont permis de relier bon nombre de fils invisibles ou volontairement embrouillés. Puisque fil il y a, celui qui sera notre fil conducteur

1. La parité du dollar étant alors d'environ 4,50 francs.

— dont le rôle profond a toujours été délibérément occulté — est Salvatore Lucania, bien mal connu encore sous le nom de Charlie Lucky Luciano.

Il a les dimensions exceptionnelles du premier chef d'Etat syndicaliste du monde. Etat très spécial dont il eut la vision clairvoyante, qu'il créa, dirigea, en tirant les ficelles les plus inattendues — même de sa prison — de Cuba, plus tard d'Italie.

Leader aux réactions fulgurantes, à l'imagination diabolique, dont l'intelligence aiguë, doublée d'un exceptionnel esprit de synthèse, l'aurait porté aux plus hautes destinées dans l'hypothèse d'un meilleur choix d'ambition, Lucky Luciano mérite à plus d'un titre de sortir de l'ombre, ne serait-ce que pour mettre en relief la « fragilité » d'individus dont la vocation avouée prétendait être le service de la morale, de la justice, de la société. Egalement parce que ce Sicilien affilié dès son plus jeune âge à la Mafia a su faire voler en éclats le cadre étroit de cette association conservatrice, raciste, se condamnant elle-même en excluant puis en exécutant les autres, voire les siens. La vision très réaliste de Luciano propulsa vers des sommets et une puissance jamais connue les armées de l'ombre et du sang. Pour donner un éclairage entier, discontinu, à l'histoire du Syndicat du Crime, nous avons été contraints d'adopter un ordre chronologique.

Souvent les révélations iront à l'encontre de bien des idées reçues. Notamment en ce qui concerne la Mafia. Sous ce terme — aux origines mal connues — on a coutume d'entasser l'essentiel des grands délits, des extorsions, des trafics impunis. En vérité la Mafia n'est pas responsable du quart des forfaits qui lui sont systématiquement attribués par commodité de classement et qu'on lui reproche un peu trop facilement.

Il convient d'avoir toujours en mémoire que cette association (désignée entre eux par ses adhérents comme étant « la Cosa Nostra ») ne groupe que des Siciliens ayant satisfait, après une soigneuse sélection, aux épreuves du sang versé selon un rituel établi.

Qui dit Mafia dit donc obligatoirement Sicilien, car aucun étranger, fut-il Lombard, Napolitain, Calabrais ou Sarde, n'a jamais prétendu pouvoir en faire, ni n'en fera jamais partie. Cela leur serait aussi impossible qu'à un Noir de s'affilier au Ku Klux Klan.

Pour la meilleure compréhension et une bonne intelligence de cet ouvrage, qu'il soit donc bien entendu que la Mafia n'est qu'une société secrète avec ses règles propres dans une organisation interne à l'usage de ses seuls membres. Elle compose avec d'autres gangs juifs, irlandais, italiens, le Syndicat du Crime après avoir accepté de respecter totalement les règles originales propres imposées par le comité directeur de ce syndicat qui

regroupe et contrôle toutes les grandes associations de malfaiteurs, investissant à long terme et gérant les revenus phénoménaux de ces actionnaires du Mal. Nous proposons un livre d'Histoire. L'histoire du crime organisé au Etats-Unis, pour la première fois révélée en continuité dans ses arcanes les plus secrètes mais surtout dans sa totalité.

Jusqu'alors seule une approche anecdotique de certains gangsters avait été tentée : Al Capone, Lucky Luciano, Frank Costello, Bugsy Siegel... Quelques autres... se virent consacrer des biographies incomplètes par la force des choses ou d'un raisonnement circonspect. Avec ce Dossier Noir on verra que non seulement ils ne furent jamais des solitaires, mais qu'au contraire ils s'associèrent dès l'école communale, tout au moins pour les plus importants d'entre eux, pour les « têtes pensantes ».

Ils naquirent ensemble. Ils avaient destins liés. Pris séparément, leur carrière eût tourné court rapidement et tragiquement. Ce fut le coup de génie de Charlie Lucky Luciano de gommer naissances et religions, de condamner impitoyablement toute tentative de suprématie, de pouvoir unique pour instaurer la force dans l'union de l'insaisissable Internationale qu'est devenu par ses soins le Syndicat du Crime. Condamnés à vivre et à mourir, les uns avec les autres, ils constituèrent cette incroyable, monstrueuse pieuvre sociale qui règne encore — par successeurs interposés — aux Etats-Unis, selon une constitution criminelle unique en son genre, élaborée par eux. Pénétrer ce monde secret, inhabituel, de la violence, de la corruption au plus haut niveau, de la mort monnayée, ne sera sans doute, dans un premier temps, pas chose aisée pour un lecteur non prévenu.

Cela ne le fut pas non plus aux auteurs.

Mais, une fois initié au code, aux règles, aux rites, aux sobriquets, au langage¹, aux mœurs d'une faune sauvage hors du commun, on découvrira, au cœur de cette jungle brutalement défrichée, des personnages qui n'ont participé que de trop près à l'histoire récente des Etats-Unis, quand ils ne l'ont pas détournée d'un cours naturel.

Plus personne n'ignore que de nombreux phénomènes sociaux ayant pris naissance aux Etats-Unis s'installent avec un temps de retard plus ou moins long dans le reste du monde, particulièrement en Europe.

Il s'agit là d'une sorte d'effet boomerang puisque les plus dynamiques des émigrés sont des Européens.

Aussi que personne ne soit tenté, à la lecture de cet ouvrage,

1. Nous avons soigneusement conservé la langue parlée des protagonistes, grâce à des révélations souvent inédites de témoins, de comparses, si ce n'est à travers le discours soigneusement recueilli des principaux intéressés.

de voir dans le Syndicat du Crime une tare spécifiquement américaine.

En France — sérieux avertissement — nous avons déjà des plaies largement infectées : guerre des Gangs (une centaine de morts de 1972 à 1978) — laboratoires et caïds de la drogue (French Connection) — organisation de tiercés et de courses de chevaux truqués, fausse monnaie, guerre des casinos et des cercles de jeux, enlèvements plus ou moins connus). Restée curieusement impunie, la tuerie du bar du Téléphone à Marseille (dix morts) égale largement celle de la Saint-Valentin à Chicago (sept morts). Reconnaissons que la première génération des nombreux immigrés que reçoit notre pays n'y est pas encore pour grand-chose. Encore que chez eux s'installe chaque jour un peu plus une exploitation intense de la prostitution donc du proxénétisme. Un domaine où Charlie Lucky Luciano se fit les griffes à ses débuts...

Et ces immigrés, puisque nous les accueillons, ne les recevons-nous pas comme les Américains d'il y a quelques décennies recevaient les leurs ?

Ce que, dans un manichéisme de longue routine, il est convenu d'appeler le Mal pourrait bien demain assurer notre ruine. Somme toute, à lui aussi, il ne manque qu'un chef. Autre parallèle instructif : n'est-il pas étrange qu'une notoriété extravagante ait été accordée par les grands médias à des personnages devenus « historiques » tels que Ma Barker, Clyde Barrow et Bonnie Parker (Bonnie and Clyde), Pretty Boy Floyd, Baby Face Nelson, Alvin Karpis, alors que justement ils n'eurent jamais, ni de près ni de loin, aucune relation, aucune attache avec le Syndicat du Crime ? Et que leurs actions criminelles spontanées ne répondaient à aucun souci d'organisation et ne menaçaient donc pas sérieusement la société.

Sait-on vraiment que le fameux Ennemi public n° 1 aux Etats-Unis John Dillinger, dont les médias firent une terreur et contre lequel s'engagea une fantastique chasse à l'homme, n'avait jamais tué — lui — qu'UNE personne ?

De même, le fameux Jacques Mesrine qui encombra si longtemps la une des journaux français et les écrans de télévision, ne jetait-il pas un peu trop de poudre aux yeux ? On le vit s'évader presque sous escorte policière... Mais les farces et « attrape-moi, attrape-moi pas » de cet excellent Ennemi public n° 0, dont par ailleurs les exploits enchantaient le public, eurent l'avantage de fixer sur lui SEUL l'attention de l'opinion. Pendant ce temps d'authentiques tueurs sont en exercice permanent à Lyon, Marseille, Nice, Grenoble... Des tueurs ayant des douzaines de crimes certifiés à leur palmarès, avec sans doute en prime au risque couru celui du juge Renaud. Une longue expé-

rience nous a permis de constater qu'il existait de curieuses collaborations entre Services secrets officiels ou officieux, certains partis politiques et des truands de haut vol.

En fait les organisations criminelles n'existent et ne peuvent exister que lorsqu'une longue chaîne de compromissions au plus haut niveau d'une société devient une protection occulte qui est plus que de la tolérance.

Nous sommes en droit de craindre que le pouvoir américain du crime, du fait même de sa réussite, ne tente un jour des homologues français.

Puisse cette présentation du Syndicat du Crime, aussi complète qu'il est possible de le publier, servir en quelque sorte d'avertissement.

A suivre.

D'autant qu'il y aura une suite...

Jean MARCILLY.

CHAPITRE PREMIER

LES CINQ DOIGTS DE LA MAIN DU DIABLE

A la mesure de son continent, l'Amérique est excessive en tout parce qu'au début elle n'était rien. Rien qu'un continent immense.

Les premiers colons furent animés d'un esprit de conquête que d'aucuns peuvent contester, mais ils présidèrent, au XIX^e siècle, à l'installation d'une jeune nation à la recherche de son identité. La voie étant ouverte, déferla alors de la vieille Europe une vague d'émigrés beaucoup plus en quête de fortune rapide que d'un établissement paisible.

Ces Européens étaient les enfants de violence de diverses révolutions ayant secoué les strictes institutions du vieux continent. Certains en avaient été les acteurs, animateurs véhéments ou victimes. Tous avaient en commun d'être les éléments terriblement dynamiques de la race blanche. Les plus forts se lancèrent dans une foire d'empoigne forcenée. Les âmes simples qui avaient pu croire que l'Amérique serait le creuset où les sangs d'Occident, venus se mélanger, donneraient naissance à l'homme idéal du Nouveau Monde pour un monde nouveau, en furent cruellement pour leurs frais et connurent une cuisante désillusion. Insidieux, un régime de force toléré s'instaura. On ne s'attardait guère, lors des controverses du quotidien à mettre les points sur les « i » ; les poings dans la figure eurent vite plus d'éloquence achevée. Quand les poings ne suffirent plus, ils se prolongèrent de colts pour l'usage que l'on sait.

La Constitution des Etats-Unis souffre d'un défaut capital : à vouloir trop protéger les citoyens, elle les défend mal. N'oublions pas que ces lois furent édictées et votées par des émigrés. Tout naturellement survivait en eux la haine viscérale des lois européennes dont ils avaient appris à connaître les effets et les procé-

dures abusives, vous envoyant un homme à l'échafaud, aux galères, au bagne et ce, quelquefois, par les chemins indiscrets de la torture.

Les autorités judiciaires en arrivèrent à ce paradoxe que, dans un grand souci d'équité, les délinquants furent mieux protégés que par le passé. La multiplicité des textes de loi, l'une contrariant les effets des autres, autorisa les plus habiles d'entre eux à se permettre les pires excès. Les moins doués ayant encore la ressource de confier leur défense aux soins d'avocats astucieux quand ils n'étaient pas marrons.

Ce n'est pas la moindre contradiction d'une Amérique virile, dure, violente, mais qui, lorsque la justice se mêle de vouloir empêcher un mauvais citoyen de nuire, hurle vigoureusement à l'assassinat des Droits de l'homme.

Cela étant certes trop schématiquement, succinctement indiqué, mais nécessaire pour qu'un lecteur européen non averti du système juridique américain puisse comprendre comment l'empire du crime dans ce pays a pu reculer si loin les frontières du tolérable sans qu'une juste répression vienne stopper ses premières conquêtes. Tous les faits que nous exposerons sont strictement authentiques dans leurs moindres détails.

Ce qui va suivre permettra de mieux concevoir comment, en croyant préserver démocratiquement ses libertés fondamentales acquises, l'Amérique s'est finalement abandonnée corps et biens à la dictature du crime organisé. Comment, aussi, il a été possible à des gangsters au cynisme révoltant, non seulement d'échapper à un châtimement exemplaire, mais de régner impunément avec une morgue proche de la provocation.

Toutefois, pour tenter de rester objectif, il faut bien reconnaître que la conséquence logique d'une société de réussite, dure et implacable, c'est justement la naissance et la prospérité des industriels du crime. Les U.S.A. ne sont pas un Disneyland pour enfants de cœur.

Tous les grands caïds ont connu la misère, la vie sordide au ras des égouts, l'injustice, la brutalité. Ils sont tous partis de rien. Le courage ne leur a jamais fait défaut, ils en avaient aussi à revendre, ayant à revendre de tout. Dans le domaine des affaires, leur imagination sera stupéfiante lorsqu'il s'agira de se reconverter quand un trafic battra de l'aile.

Les premiers gros revenus alimentant les caisses des gangs viendront des ventes illicites de l'alcool aux temps bénis et hypocrites de la Prohibition. Les *bootleggers* s'indigneront toujours de ce qu'on les traitât alors en criminels : « Les gens veulent boire, nous leur donnons à boire. Les "explications" entre nous sont nos affaires privées, des affaires de famille. Nous savons régler ça nous-mêmes sans que les autres en soient victimes. »

La Prohibition prenant fin, ils ne furent pas surpris. Changeant leur pistolet mitrailleur Thompson d'épaule, ils réagirent selon le même « sain » principe libéral : « Les citoyens veulent des femmes ? de la drogue ? jouer aux courses ? aux numéros ? aux jeux de casino ? Nous répondrons à la loi de la demande, la seule respectable, la loi de la Liberté ! »

Et ils le firent, ayant appris qu'au regard de l'« autre loi », l'on peut se tirer impunément ou à bon compte de tout, même d'un assassinat, tandis qu'une simple fraude fiscale peut vous démolir à jamais.

On se prend à penser que les mêmes hommes, engagés dans des carrières normales, se seraient distingués par des réussites impressionnantes. Quelles carrières à la Howard Hughes eussent-ils conduites à terme, obligé que l'on est de reconnaître aux Lucky Luciano, Frank Costello, Meyer Lansky et quelques autres, une envergure, un dynamisme, un courage dignes évidemment d'actions plus nobles et d'un meilleur destin.

En ce qui les concerne, une connaissance des hommes, une psychologie sans défaut de leurs contemporains, leur génie de l'organisation, la volonté sans faille, la détermination, un savoir faire face que jamais l'adversité ne parvient à entamer, la persévérance, l'habileté à ne jamais perdre de vue le but unique : faire des dollars, les amasser toujours plus par tous les moyens possibles, la ruse diabolique consistant à laver l'argent sale pour le réinjecter dans des circuits normaux, forcent souvent — quoi qu'il en coûte — l'admiration.

Au point que de nos jours, quelques-uns — toujours en activité — ont acquis une apparence certaine de respectabilité. Tant et si bien que les temps sont venus où il est difficile de faire la différence entre riche honnête, riche malhonnête, bon riche et mauvais riche. Mais, dans bien des cas, y en a-t-il vraiment une ?

L'origine des fortunes est souvent aussi mystérieuse que les origines de l'homme. Celle du Syndicat du Crime l'étant beaucoup moins, il est heureusement possible de la situer dans son décor et de la préciser à travers les premiers personnages d'un dossier unique en son genre.

Au commencement fut la MAFIA, son Verbe était la loi du silence et la mort son seul verdict pour qui manquait à l'Omerta¹. La Mafia, première sous-civilisation du mal est, et restera, un phénomène typiquement et strictement sicilien. A elle seule, elle a fait couler plus d'encre que de sang. Ce qui représente de nombreux hectolitres.

En somme, la Mafia est une sorte de « famille modèle » que chacun doit respecter, et sur laquelle il convient de prendre

1. Omerta : la loi du silence.

exemple. Les membres de la famille sont les *mafiosi*. Ils sont tous frères, obéissant aveuglément au père, le *capo*. Celui-ci veille à ce que soient respectés les « cinq commandements du sang » :

1° Tout *mafioso* doit aide, entraide, à son frère en danger, dût-il pour ce faire perdre sa propre vie.

2° Tout *mafioso* prendra fait et cause pour son frère humilié, bafoué, insulté, par un étranger. Il doit ressentir l'offense ou le préjudice comme une injure à la Mafia et en tirer vengeance au plus tôt.

3° Tout *mafioso* ne discute jamais et obéit immédiatement à un ordre du *capo*. Il doit ressentir chaque mission comme un honneur particulier, une distinction qui le privilégie.

4° Jamais un *mafioso* ne doit faire appel à la police ou à la justice pour aplanir un différend ou régler un préjudice personnel.

5° Tout *mafioso* doit nier contre l'évidence l'existence de la Mafia, ne parler à qui que ce soit de ses activités au sein de la Mafia, ni reconnaître que l'un de ses frères appartient à l'organisation.

Le moindre manquement à l'un de ces commandements majeurs, voire à quelques autres plus subtils, ne connaît qu'une sanction : la mort.

Les *mafiosi* ont une quantité de rites, de codes, leur permettant de se reconnaître, de s'avertir d'un danger, de réclamer de l'aide. Longtemps le *Code des chapeaux* joua un grand rôle. Selon que le couvre-chef se portait en avant, en arrière, penché à gauche, penché à droite, le message se comprenait aisément entre initiés. En tout cas, ne cherchez pas ailleurs la signification argotique passée dans le langage courant : « porter le chapeau ». Actuellement, le *Code des montres*, le *Code des cravates* sont beaucoup plus usités.

Il ne faut pas croire que l'installation de la Mafia fut facile. Loin de là. En fait, dans tous les secteurs, elle essuya les plâtres, connut bien des échecs, bien des drames et c'est parce qu'il sut prendre du recul par rapport au premier élan sauvage que Lucky Luciano réussit à réaliser une synthèse remarquable de ce qu'il fallait faire pour édifier le trop remarquable Syndicat du Crime.

Ayant accumulé par ses méthodes d'extorsions brutales, un premier trésor de guerre, la Mafia détient des privilèges. Avec l'argent ne peut-on pas acheter bien des hommes ? Mais d'acquiescer le pouvoir politique facilite encore les prises de possessions, les contrôles d'activités souterraines de haut profit. La Mafia s'y essaiera.

Des événements de ce style se produisaient dans la plupart des grandes villes et il est symptomatique de remarquer qu'au

lieu de susciter une saine réplique des forces de police tendant à rétablir l'ordre et la sécurité, les organisations criminelles pourrissaient progressivement, par leur pouvoir d'argent, leur insolence, leur audace, des policiers au-dessus de tout soupçon.

Le premier cas très révélateur secoua d'indignation l'Amérique entière et plongea l'Américain moyen dans une grande perplexité. Ce fut celui du lieutenant Charlie Becker. Le chef de la police new-yorkaise Waldo Rhinelander sachant que son subordonné obtenait d'excellents résultats en pénétrant la pègre, pensa que la méthode, puisqu'elle était payante, méritait d'être poussée plus avant. Peu lui importait que l'on vît Becker à des tables de poker, dans des boîtes de nuit, dans des maisons de rendez-vous, aux côtés de caïds. Que le lieutenant dépensât dix fois le montant de sa solde l'indifférait. Il n'ignorait pas que Charlie Becker se « mouillait » délibérément avec des politiciens pourris de Tammany Hall¹ pour obtenir, quand besoin était, une plus grande possibilité d'action, tout en améliorant encore ses revenus. Mais ne faut-il pas toujours se compromettre pour rester crédible ?

Ayant admis ce curieux principe, Rhinelander n'hésita pas à nommer à la tête du *Special Crime Squad* — une Brigade criminelle aux prérogatives très améliorées — son favori Charlie Becker. Ce faisant, il donnait, sans le savoir, les pleins pouvoirs du crime à un pervers de première grandeur.

Atteint de mégalomanie effrénée, Becker s'inspira des méthodes de la Mafia pour mettre au racket tout ce que New York comportait d'entreprises illégales : maisons closes, proxénétisme de luxe, jeux clandestins... Compte tenu des pleins pouvoirs qu'il détenait au cœur de la police, personne n'osait résister à cet oppresseur d'un nouveau genre, dissuadant les rebelles en fermant leurs établissements et en les envoyant en prison pour quelques années. Mais, dans ces cas-là, Charlie Becker tuait un peu la poule aux œufs d'or. Son appétit de lucre devint tel qu'il n'arrêta plus les délinquants récalcitrants, préférant louer les services de truands sélectionnés par ses soins, pour intimider, frapper, détruire...

Il n'allait pas s'arrêter en si mauvais chemin. Un nommé Herman Rosenthal ayant de forts revenus de bookmaker, s'autorisa à ouvrir une maison de jeux. Charlie Becker lui proposa une association de fait. De voies de fait plutôt... Malgré les coups, Rosenthal ne céda pas. Le lendemain, ses locaux brûlaient. Refusant de se laisser intimider, le bookmaker alla trouver le district attorney de Manhattan, Charles Whitman. Ahuri, ce

1. Tammany Hall : organisation politique new-yorkaise du parti démocrate aussi puissante que de réputation douteuse.

dernier demanda au plaignant de réunir un faisceau de preuves convaincantes de manière à mettre un terme aux exploits de ce flic scandaleux... Des maladresses alertèrent Becker, à moins que ce ne fût un homme à lui. Payant bien, il en avait dans tous les secteurs de la ville. Sa décision fut rapide. L'escalade ne lui faisait pas peur. Aucun vertige ne le prendra lorsqu'il se mettra en quête d'un professionnel du crime pour lequel il professe une sorte d'admiration : Jack Zelig. Pas de chance, ce dernier est en prison. Qu'à cela ne tienne. Becker arrive à persuader son patron que si Zelig sort, cela facilitera la vie de la Brigade car il a le truand « dans la main » et obtiendra, selon ses fameuses conceptions, la peau de plus d'un criminel. Et Waldo Rhinelande cède. Après un mic-mac administratif peu commun, Jack Zelig quitte la prison de Tombs... pour tomber dans les bras de Charlie Becker. Le policier lui remet deux mille dollars d'à-valoir et le charge du recrutement de quatre tueurs. Zelig n'a rien à refuser à son libérateur, de surcroît, il est totalement fauché. Le contrat est simple : flinguer Rosenthal le book trop causant...

Lorsque, le 15 janvier 1912, Herman Rosenthal sort de l'hôtel Metropole, quatre « gâchettes » l'attendent dans la 43^e Rue Ouest. Les détonations se succèdent à un rythme éloquent. De vrais professionnels... si ce n'est qu'ils remontent dans leur voiture dont plusieurs témoins relèvent le numéro.

Herman Rosenthal est mort, le corps criblé de balles, sans espoir d'être vengé : Charlie Becker est chargé d'enquêter sur son assassinat. Ce n'est pas une coïncidence... Le destin veille. Un jeune flic, nouvellement muté à la Brigade, et fier de l'avoir été, se met à faire du zèle. En deux temps trois mouvements il retrouve la voiture et son propriétaire : un des tueurs, si bavard que dans les quarante-huit heures, ses trois complices sont arrêtés et qu'en chœur ils accusent :

— C'est Jack Zelig qui nous a fait faire ça.

Zelig n'a pas le temps de s'enfuir. Ramassé dans un billard, il ne perd pas la boule pour autant :

— Je veux voir le district attorney Whitman.

Or Whitman qui, depuis les déclarations de Rosenthal, commence à se faire une certaine idée du lieutenant Becker, ne répugne pas au dialogue. Ce ne sera qu'un monologue très bref :

— Le lieutenant Becker m'a fait libérer et sous la menace m'a contraint à faire exécuter ce « travail » par les hommes que vous avez arrêtés. Vous n'avez pas de preuves contre moi, mais si vous m'acceptez comme témoin de l'accusation, je raconte tout à l'audience. Il sera cuit...

Charles Whitman se frotte les mains pour ne pas avoir à serrer celle de Zelig, accepte le marché, le laisse partir.

Le 5 octobre, veille du procès, Jack Zelig, faute de pouvoir

s'offrir un taxi, attend le tramway à l'angle de la 2^e Avenue et de la 13^e Rue. L'engin arrive en ferraillant si fort que lorsque Zelig prend deux balles de 45 dans la tête, les passagers pensent qu'un homme vient d'avoir un malaise. Dont il ne se remettra pas.

Bien que privé de son témoignage capital, Charles Whitman parvient à persuader le jury de la culpabilité de l'officier de police Charlie Becker et des quatre tueurs. Verdict : la mort pour tous.

Le 13 avril 1914, ces derniers payent leur dette.

Charlie Becker arrive à faire annuler son jugement. Au cours d'un second procès, sa peine est confirmée.

Le 30 juillet 1915, à la prison de Sing-Sing, il passe, puis tré-passe sur la chaise électrique.

Bien que Jack Zelig n'ait pu témoigner, sa prédiction s'est réalisée : « Il sera cuit... »

L'histoire de l'officier de police Charlie Becker a une triple valeur d'exemple. D'abord parce que justement il n'était pas exemplaire et que son comportement sera par la suite imité par un trop grand nombre de ses collègues, du flic de la rue aux responsables principaux de la police. Ensuite, parce que le châtiement suprême lui sera appliqué avec toute la rigueur de la loi punissant un félon. Enfin, il faut hélas le dire, aucun émule (et ils furent nombreux !) de Charlie Becker n'aura plus jamais rendez-vous avec le bourreau. Là encore, simple affaire d'organisation.

*
**

Comme toute grande cité, New York se divisa naturellement en quartiers riches et quartiers pauvres, connaissant une évolution avec le temps, des changements notables. Certains îlots de luxe étant peu à peu grignotés par des populations misérables, souvent d'hommes de couleur. Pour éviter leur simple fréquentation, les nantis préféraient abandonner les lieux plutôt que de subir la coexistence, pour eux insupportable.

Au début du XX^e siècle, les immigrants se limitèrent définitivement aux quartiers choisis par les premiers débarqués de leur ethnie. Ainsi le West Side de New York resta acquis aux Irlandais, l'East Side deviendra le fief des Juifs et des Italiens.

East Harlem regroupait les Siciliens, devenant de ce fait, le quartier général de la Mafia, désignée sous le nom d'Union sicilienne par les non-Italiens. Un des premiers chefs en fut Ignazio Saletta, plus connu sous le sobriquet de Lupo le Loup. Les procédés étaient les mêmes : chantage, menaces, passages à tabac... et, pour les mauvais payeurs, la mort en prime. Mais, en quelque

sorte, ces exactions ne s'appliquaient qu'aux gens du « pays », sans jamais porter préjudice à un authentique citoyen américain. La Mafia ne s'en prenait qu'aux plus faibles, aux plus ignorants, aux plus désemparés, à ses propres frères de sang : les Siciliens.

Pour donner une idée de la violence pratiquée, il faut dire que, dans la 107^e Rue Est, régnait un des lieutenants de Lupo le Loup contrôlant, rackettant tous les marchés et commerces en fruits et légumes du secteur. C'est ainsi que Ciro Terranova avait gagné son surnom de King Artie (Roi des artichauts). Son repaire effrayait tellement les passants que chacun s'appliquait à faire un détour pour ne pas circuler devant. Les policiers, sans illusions, appelaient l'endroit l'Abattoir. A juste titre ! Lorsque l'immeuble fut démoli en 1920, les ouvriers découvrirent sous les planchers, dans les murs, dans les fondations, les squelettes de vingt-trois personnes aux os brisés.

La plupart des immigrants italiens venaient du sud de la péninsule. Afin de résister aux agissements de la Mafia, de faire front à son racisme, les Napolitains reconstituèrent une de leurs anciennes sociétés secrètes : la Camorra. Pendant le règne de Lupo le Loup, pour l'East Side et l'East Harlem, le chef de la Camorra fut Enrico Alfano, plus souvent appelé Erricone. Les procédés employés par la Camorra étant strictement les mêmes que ceux de la Mafia, les deux sociétés furent souvent confondues. Inutile de préciser laquelle eut rapidement le dessus.

Ainsi, peu à peu, les communautés d'immigrés irlandais, juifs, siciliens, napolitains, constituèrent des îlots, de véritables ghettos, assez pittoresques certes avec leurs rues étroites, leurs trottoirs encombrés, par les marchands de quatre-saisons, le linge multicolore pendant aux fenêtres. Les boutiques des teinturiers, des droguistes, des épiciers, des blanchisseurs, les drugstores avaient du mérite à rester ouverts car, chaque jour, l'un ou l'autre recevait la visite d'individus s'habilitant à percevoir une dîme pour les protéger des possibles violences d'homologues des clans ennemis.

Soumis, les commerçants n'avaient d'autre ressource que de cracher au bassinet. Ils existaient chichement de leur affaire mais aucun bénéfice ne leur restait acquis après la ponction opérée par la Mafia, très justement calculée, qui, bonne fille, n'accordait, somme toute, que le droit à l'existence, le droit de vivre, ni plus ni moins.

De surcroît, pour tous : une plaie permanente de tous les instants, de toutes les heures : les enfants.

Dans ces quartiers formant ce que l'on baptisa très vite « la petite Italie », la rue appartenait aux gosses. Dans leurs taudis, pas ou peu de place pour eux, l'éducation se donnait au ras

des caniveaux par aînés interposés. L'on devine qu'elle conduisait fatalement aux égouts. Il y avait bien l'école obligatoire. Les parents tenaient beaucoup à ce que leurs enfants deviennent de bons citoyens, éduqués, ayant les moyens de se faire une place de choix dans cette société de super-consommation ouverte à tous, eux qui faute d'en avoir eu la possibilité stagnaient dans les emplois subalternes dont personne ne voulait.

Au début, les enfants ne demandaient pas mieux que de tenter d'apprendre, de faire comme les autres. Les autres !

Mais voilà, les autres étaient tellement différents. D'abord, d'origine américaine, ils parlaient une langue commune : l'anglais aménagé à leur accent, à leur originalité propre. Cette langue, les petits immigrés la baragouinaient, la massacraient encore un peu plus, habitués qu'ils étaient à parler avec leurs parents, leurs amis, les dialectes yiddish, irlandais, sicilien, calabrais, napolitain, seul lien qu'ils gardaient passionnément avec la patrie perdue.

Et les petits Américains se moquaient féroceement, comme ils se moquaient des culottes trop longues, des chemises rapiécées, des pieds nus dans des chaussures éculées et aussi de la répugnante haleine aux effluves alliés de ces mangeurs de quignons frottés d'ail, mouillés d'huile d'olive, de spaghetti assaisonnés, de carpes farcies, de Dieu sait encore quelles horreurs.

Les plus faibles baissaient la tête, honteux sous les brimades, les autres répliquaient violemment. Cela donnait des bagarres homériques pendant les récréations. Infiniment plus motivés, les fils d'immigrés dominaient souvent. Bien que vainqueurs de ces premiers combats, il leur apparaissait clairement avoir une revanche à prendre : celle de l'argent dont leurs parents ignoraient l'importance, de l'argent qui évite les pires humiliations, de l'argent dont la conquête apporte la puissance permettant de sortir triomphant de tous les combats, de vaincre tous les adversaires, en un mot de régner à leur tour avec les moyens des autres devenus les plus faibles.

C'est ainsi que les établissements scolaires, manquant à leur vocation première, ne surent que trop rarement comprendre ces enfants différents venus d'ailleurs et devinrent l'inattendue école du crime organisé, la rue n'étant qu'un champ de manœuvres à la portée de tous pour s'assurer dans l'émotion, des moyens et la certitude de l'impunité des forts.

Aussi ne faut-il pas trop s'étonner de retrouver dans les mêmes rues, les mêmes écoles, unis par les liens de la sympathie, d'une mentalité commune, des bambins aux culottes courtes qui deviendront les grands de l'organisation du crime et

contrôleront, partis de rien, le plus riche marché de la commerçante Amérique : celui des vices humains.

Il est temps de faire leur connaissance.

D'abord Francesco Castiglia, le plus âgé, l'aîné en quelque sorte, né en janvier 1891 en Calabre, à Lauropoli. Quatre ans plus tard, son père Don Luigi s'exile, puis, en 1897, à force d'économies sauvages, parvient à faire venir sa femme et ses enfants.

Les Castiglia s'installèrent dans un sordide quatre pièces au n° 236 de la 108^e Rue Est, autrement dit dans l'île de Manhattan, au cœur du ghetto italien de East Harlem. Le dépaysement ne fut pas trop grand pour Mme Castiglia. Les fortes commères vantaient sur le pas de la porte, dans la rue, leurs recettes de pâtes, achetant des tomates fraîches, des condiments aux marchands ambulants. Elle fut d'autant plus vite adoptée, qu'étant habile à délivrer les femmes de leurs bébés, à donner les premiers soins, rapidement le quartier, compte tenu de l'accélération constante des naissances, apprit à avoir besoin de son aide, d'autant plus appréciée qu'elle était gratuite, ainsi qu'il convient chez les pauvres lorsqu'on reçoit l'inestimable cadeau de la vie.

Bien que Don Luigi Castiglia eût ouvert une sorte de coin-boutique épicerie, l'on ne mangeait pas toujours à sa faim chez lui. Pour pallier cette restriction majeure, Eduardo le frère aîné, enseigna à son cadet, l'art délicat du vol à l'étalage. Ce dernier, Francesco, ne fréquenta pour la première fois l'école qu'à l'âge de sept ans. Plus tard, en octobre 1909, il entrera au cours préparatoire de la 109^e Rue Est, en étreignant son prénom américain de Frank. N'arrivant pas à apprendre correctement l'anglais, il aggrava encore son retard et pensa à faire de l'argent très vite. La première combine qu'il découvrit fut que les Juifs considéraient comme un grave péché le fait de travailler le jour du Sabbat. Il leur vendit ses services et confessa plus tard que cela le « convertit définitivement au culte de l'argent ».

Tandis qu'en 1897 les Castiglia prenaient le bateau pour rejoindre le chef de famille, le 24 novembre de cette même année, naissait à Lercara-Frididi (Sicile), le jeune Salvatore Lucania, troisième enfant et second fils d'Antonio Lucania et de sa femme Rosalie, née Capporelli. Chacun s'accordera à le trouver différent de tous, aussi bien de ses aînés Giuseppe et Francesca que plus tard de Bartolo. Sa mère l'idolâtre.

Au mois d'avril 1906, Antonio Lucania installe toute sa famille à fond de cale d'un vieux cargo en route pour le pays dont tous les Siciliens rêvent ou rêveront un jour : les Etats-Unis d'Amérique. Les Lucania s'installeront dans le Lower East Side, un quartier dont Raymond Chandler a dit que s'y parlaient toutes les langues du monde, voire parfois l'anglais. Eux aussi habitèrent

un taudis encore plus exigü que celui des Castiglia. Ce qui les dérangeait encore plus dans leur nouvelle misère était le voisinage des Juifs. Pour ces catholiques fanatiques, avoir à côtoyer quotidiennement des déicides, des régicides (ils avaient assassiné le Christ-Roi) paraissait une malédiction, un temps de purgatoire. Très brave homme, le père Lucania en compensation s'enchantait d'une chose : à New York, les écoles gratuites allaient faire de sa descendance des êtres humains de première importance. Il veilla de près à ce que ses cinq enfants fréquentassent l'école communale n° 10 et s'enthousiasma lorsqu'ils américanisèrent leurs prénoms : Giuseppe devenant Joseph, Francesca : Fannie, Bartolo : Bert, Concetta : Connie. Un seul s'y refusa : Salvatore, et donna ses raisons : « Moi, je serais devenu Sal... Pas question, ça fait fille. » Il resta donc Salvatore en attendant que la chance lui en fabriquât un sur mesures.

Salvatore lui aussi à neuf ans était le plus âgé de sa classe. Ne sachant rien de rien, on l'installa le dos au mur du fond, coince contre l'armoire vitrée des collections de coléoptères. Epingle là jusqu'à ce qu'il daignât répondre en anglais, Salvatore s'il parlait mal comprenait bien. Les institutrices rabâchaient que « l'union fait la force ». A des fins patriotiques naturellement. Il n'eut aucun mal à réaliser le bien-fondé de cette affirmation.

Elles parlaient également beaucoup des syndicats qui permettaient aux couches laborieuses de travailler moins dans une meilleure sécurité en gagnant plus. Cela non plus ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd.

Il resta cinq ans à subir le reste d'un enseignement qui se termina à l'école communale n° 40 non sans lui avoir appris un fait d'importance. A savoir que les Juifs n'étaient pas du tout comme on le lui avait seriné depuis sa naissance. Certes, on les repérait au premier coup d'œil ; bien sûr ils étaient sales quoique ne sentant pas le soufre, leur goût de l'argent les entraînait à des choses pas très jolies... Mais n'a-t-on pas d'excuse lorsque, sans argent, celui des autres vous nargue et vous humilie ?

Salvatore regardait vivre attentivement les gosses juifs. Ce faisant, il remarqua combien leur cerveau fonctionnait au quart de tour, à quel point leurs activités dépendaient toujours de la réflexion, jamais de la spontanéité mauvaise conseillère. Il analysa que l'Eglise, en inculquant des préjugés grotesques aux fidèles leur jouait un mauvais tour. Il laissa tomber l'Eglise et se rapprocha des petits Juifs traités en pestiférés. Puisque les youpins savaient se servir de leurs méninges, lui saurait se servir d'eux et tout le monde y trouverait son bénéfice.

Pour commencer, comme les autres les bousculaient, les chahutaient, les tourmentaient, les frappaient, Salvatore s'instaura leur protecteur. Pas bénévole. Pour quelques cents, il devint le

garde du corps de ceux qui ayant de l'argent tombaient dans les embuscades des Irlandais, des Italiens, tendues plus pour les voler que pour les battre. Les Juifs craignaient les affrontements physiques, acceptant philosophiquement de lâcher du lest sur ce terrain. Traités quotidiennement de dégonflés, ils n'en avaient cure, prenant largement une revanche encore plus impitoyable à la première occasion favorable.

Salvatore Lucania admirait l'un d'entre eux, un petit noiraud : Meyer Lansky, toujours flanqué d'un autre Juif aux étranges yeux bleus : Benjamin Siegel.

Ce Meyer Lansky fascinait littéralement Salvatore pour sa rapidité à calculer mentalement, son génie des mathématiques, un imperturbable sang-froid pour un pauvre petit type ne faisant pas le poids. Aussi, décida-t-il de faire sa connaissance. Il l'a raconté :

« J'ai rencontré Lansky et Siegel pour la première fois bien avant que je ne parte de chez moi. C'était l'époque où j'extorquais des piécettes aux gosses juifs en échange de ma protection. Je me souviens que j'ai fait la proposition habituelle à Lansky. J'avais une bonne tête de plus que ce nain, mais il m'a regardé sans sourciller, avec l'air de ne pas avoir froid aux yeux, et il m'a dit : « Va te faire foutre. » Alors là, j'ai commencé à rigoler. Je lui ai donné une petite tape sur l'épaule et je lui ai dit : « D'accord, je te protégerai pour rien... » Mais il s'est écarté et il a crié : « Tu peux te foutre ta protection au cul ! J'en ai pas besoin. » Et c'était vrai, je vous prie de me croire. Après Benny Siegel, Meyer Lansky était le type le plus coriace, à poids égal, que j'aie jamais rencontré de ma vie et je n'oublie ni Albert Anastasia ni aucun de ces truands de Brooklyn, ni personne. »

Contrairement à tous ses compatriotes siciliens, Salvatore Lucania ne refusa jamais de faire la connaissance des Juifs simplement parce qu'ils étaient Juifs. Jamais dans ses propos ne se glissa une pointe d'antisémitisme. Pour lui, un homme était un homme et ne l'était vraiment qu'en s'imposant. A ce jeu, les Juifs lui paraissaient très forts. Ce n'était pas pour déplaire à cet étudiant hors classe de la vie. Plus tard, il en tiendra compte, renversant la politique traditionnellement raciste et à courte vue de la Mafia. Pourtant, si l'intelligence lui parut habiter de préférence les crânes juifs, il tomba sur un crâne calabrais rudement bien construit qui le séduisit.

Au cours d'une expédition, Salvatore se heurta en effet au Gang de la 104^e Rue. Tout s'arrangea après une explication avec le chef, un certain Francesco Castiglia. Ce fut leur première rencontre. Ils faillirent ne pas s'entendre car Frank parlait très bas, comme quelqu'un ayant pris froid, d'une voix enrouée.

En réalité, les mammas de *Little Italy* jalouses de voir

les Américaines faire opérer leurs enfants pour un oui pour un non, furent victimes d'une contagion se propageant de bouche à oreille : « ... Si les Américains réussissent mieux, c'est qu'on leur a enlevé les amygdales et les végétations au bon moment... » Au premier éternuement — tellement souhaité ! — le bambino se trouvait confié à un praticien aux diplômes douteux mais aux tarifs acceptables, lequel pratiquait l'ablation avec tout le risque que ça représentait. C'est ainsi que nombreux seront les Italiens de cette génération à parler doucement, ménageant leur gorge mal opérée.

Frank était de ceux-là. Il n'en impressionna pas moins Salvatore, en lui exposant comment il envisageait l'avenir de garçons semblables à eux. Tout à fait ce qu'imaginait le Sicilien, avec des arguments très intelligents. Castiglia lui confiait : « Je suis de Cosenza en Calabre... »

Pourtant, il raisonnait aussi bien qu'un Juif.

Pour Salvatore Lucania, le monde s'agrandissait. Il se sentait de plus en plus à l'étroit dans sa peau de Sicilien. On ne s'en sépare pas facilement mais rien n'interdit d'essayer d'entrer dans la peau des autres. De s'appliquer à les comprendre. Il eut un coup de chaleur au cœur pour Frank, lui serra la main en guise d'amitié qui se donne. Jusqu'à la fin, ils ne se lâchèrent jamais.

Frank, plus âgé de six ans, trimbalait, canon engagé entre ventre et ceinture de pantalon, un revolver calibre 38. A ses côtés, se tenaient fidèlement son frère Eddie et un gamin du quartier Willie Moretti, au visage fin d'angelot, amateur de blagues, se pinçant l'oreille quand il préparait un bon mot, boute-en-train du gang, ce qui ne l'empêchait pas d'être un féroce bagarreur, habile lorsque les choses tournaient mal à attirer les flics de son côté, pour permettre la fuite de ses camarades. Un de ces derniers, d'origine anglaise, Owney Madden prenait des risques considérables, si bien qu'on le tenait pour une tête brûlée un peu folle, chacun respectant son incroyable intrépidité.

La plupart de ces garçons présentaient la même particularité : de petite taille, absolument pas bâtis en athlètes, probablement sous-alimentés dès leur naissance, ils manifestaient tous un courage à toute épreuve, une agressivité permanente, une sorte d'inconscience leur faisant affronter avec succès des situations où d'autres se seraient fait massacrer. C'est à cette époque que Frank Castiglia décida de changer de nom et prit celui de Costello.

Frank Costello a toute la panoplie nécessaire pour faire la conquête de ce qui lui paraît indispensable. Il est prêt. Salvatore Lucania n'en est pas là encore. Pour lui, le plus difficile est de donner le change à ses parents. Régulièrement, un agent de police vient avertir son père qu'il a « séché » les cours. Antonio quitte calmement sa ceinture, frappe son vaurien de rejeton jusqu'au

sang : « Toi qui peux avoir de l'éducation, tu la refuses ? Moi, je vais te la faire rentrer... »

Il ne fera rien rentrer du tout quand, le 25 juin 1911, le ministère de l'Education fit placer Salvatore dans un établissement de Brooklyn chargé de rééduquer les enfants indociles.

A la sortie de cette épreuve, Salvatore trouva du travail chez un Juif, Max Goodman, fabricant de chapeaux pour dames. Ce dernier et sa femme se prirent d'une réelle affection pour le petit Sicilien, l'utilisant comme livreur, mais le payant bien au-dessus des tarifs, l'invitant souvent le soir à partager le repas familial. Chez eux, Salvatore prendra le goût du luxe, de la cuisine juive, de l'argent... Seulement, sa façon à lui de le gagner sera spéciale.

Acceptant l'offre de George Scanlon, un caïd protégé par les politiciens et les policiers, il se mit à livrer de la drogue dissimulée dans les rubans des chapeaux. Les dollars emplissaient ses poches. Son cœur battait. Il devenait quelqu'un...

Le 28 juillet 1914, la Grande Guerre éclatait en Europe. Frank et Eddie Costello, Willie Moretti, Owney Madden, du côté des docks du West Side mettaient au point une combine nouvelle : s'interposer entre employeur et dockers pour donner de la main-d'œuvre aux uns et du travail aux autres. Ce sont les travailleurs qui doivent cracher au bassinet puisque ce sont eux qui ont *le plus besoin*. Les patrons se frottent les mains, le personnel a du cœur au ventre, trop anxieux de perdre l'emploi.

Le 2 mars 1915, faisant depuis longtemps l'objet de surveillances policières, Frank Costello est arrêté à Manhattan pour port d'arme prohibée. Le 15 mai, il comparaît devant le tribunal présidé par le juge Edward Swann.

Le juge : Je vois qu'en 1908, c'est-à-dire il y a sept ans, l'accusé a été arrêté pour vol et voies de fait et qu'il a bénéficié d'un non-lieu. Je vois qu'il a été arrêté une seconde fois en 1912 pour les mêmes motifs et qu'il a, cette fois encore, bénéficié d'un non-lieu. A l'occasion de l'une et l'autre affaire, il a déclaré s'appeler Frank Costello. Cette fois, en revanche, il affirme que son véritable nom est Frank Saverio. Par ailleurs, un certain nombre de lettres m'ont été adressées en sa faveur, mais il n'en reste pas moins que sa réputation est loin d'être excellente. On peut même dire qu'elle est très mauvaise. D'après certains voisins, l'accusé a la réputation d'être un bandit ; de fait, il s'est assurément conduit en bandit dans le cas qui nous préoccupe...

Costello : Si je plaide coupable, Votre Honneur, c'est parce que je suis en prison depuis un mois et que mes charges familiales exigent que j'évite les ennuis au maximum. Cela dit, on n'a pas retrouvé le revolver sur moi, mais à cent mètres de l'endroit où je me trouvais.

Le juge : C'est vrai, mais vous oubliez de préciser que les

policiers qui vous suivaient vous ont vu le jeter. En d'autres termes, votre conduite a été celle d'un individu coupable à tous égards. Je vous condamne à un an de pénitencier, alors que la loi stipule que le délit dont vous vous êtes rendu coupable devrait vous valoir sept ans de prison.

Ce fut le pénitencier de Welfare Island qui accueillit ce délinquant primaire. Son comportement ayant donné satisfaction à l'administration, on le libéra au bout de onze mois.

Lorsque les lourdes portes s'ouvrirent devant lui en avril 1916, Frank sortit calmement. Il attendit le bruit puissant de ferraille qu'elles firent en se refermant pour cracher délibérément sur sa chaussure gauche, fit chevaucher par son majeur l'index de sa main droite et jura doucement : « Jamais plus. » Toute son existence, Frankie Costello eut la réputation d'un homme de parole. A cette promesse faite à lui-même, il ne devait pas faillir.

Frank Costello rencontra trois fois son jeune ami Salvatore Lucania, lui fit part de son expérience carcérale. Tous deux discutèrent à l'infini de méthodes nouvelles à adopter pour éviter l'incarcération. Un plan de longue haleine germa dans leurs cerveaux, quand, début juin 1916, Salvatore Lucania se fit arrêter alors qu'il venait fournir en drogue, à la salle de billard de la 14^e Rue Est, des camés repérés par la police. Les flics trouvèrent dans un des chapeaux de Max Goodman, un flacon contenant presque deux grammes d'héroïne.

Le 26 juin 1916, il fut jugé en quatrième vitesse par la *Court of Special Sessions de New York*, juridiction compétente pour tous les prévenus ayant reconnu les faits à eux reprochés. Sa mère eut une attitude déchirante, mais le plaidoyer de son patron Max Goodman, tentant farouchement de l'excuser aura un bien meilleur effet et Salvatore ne fut condamné qu'à une peine d'un an de prison à effectuer au pénitencier de Hampton Farms.

En prison, il se fit doux comme un mouton. On ne lui connaît qu'une histoire : les détenus l'appelèrent d'emblée Sall, puis d'autres en firent Sallie et tentèrent de le faire correspondre à un état de fait imposé souvent en prison par la pratique des plus forts sur les plus faibles. La réaction de Salvatore fut terrible. Les gardiens s'abstinrent de faire un rapport.

Libéré pour bonne conduite au bout de six mois, Salvatore Lucania sortit de Hampton Farms la veille de Noël. Il reconnaitra : « J'avais tout simplement décidé de ne plus jamais me faire prendre. J'étais bien décidé à me tuer s'ils essayaient encore de me mettre à l'ombre¹. »

Ses amis organisèrent une petite fête pour son retour. Comme Frank Costello levait son verre : « Je porte un toast à la longue

1. Lucky Luciano, *1e Testament*, Stock.

vie libre de Sal et que... » Lucania l'interrompit brutalement : « J'exige qu'à partir d'aujourd'hui, tout le monde m'appelle Charlie... Le premier qui rate mon prénom, je ne le raterai pas et j'irai écrire au couteau son nom sur sa tombe... » Il y eut comme un froid

Après quoi, ils restèrent là, à siroter leur dernière bouteille de champagne, du français, le meilleur, celui des riches, des millionnaires en dollars qu'ils voulaient devenir, du Moët et Chandon dont ils n'arrivaient pas à prononcer le nom.

Ils étaient installés, cigare au bec, se racontant des exploits de jeunesse, eux dont l'âge moyen était vingt ans. Mais les gosses étaient devenus des hommes. Ceux-là ne doutaient de rien et voulaient se faire un nom. C'était si vrai qu'en dehors de Benjamin Siegel, tous avaient voulu ou voulaient en changer.

Francesco Castiglia était devenu Frank Costello.

Maier Suchowljansky né à Grodno — Russie (alors territoire polonais) dans un raccourci éloquent devenait Meyer Lansky.

Plus complexe, plus secret, plus ambitieux, plus retors, plus méfiant, Salvatore Lucania choisissait de se faire d'abord un prénom afin que personne ne mette jamais en doute sa virilité. Cette soirée marquait la naissance de Charlie. Il ne s'était pas trompé en ressentant confusément l'importance première du prénom, lui qui allait devenir *Lucky Luciano*.

Mais qui étaient vraiment ces hommes ?

Frank Costello au front large, dégagé, les cheveux coupés très court, les yeux marron, le nez fort, les lèvres minces, petit de taille, terriblement équilibré, un sens aigu de la diplomatie, de l'arrangement. Lucide.

Meyer Lansky, petit, chétif, hargneux, les traits tirés, l'air d'un qui aura faim jusqu'à la fin des temps, avec une soif émouvante de connaissances, pour arroser ce désert dont la seule oasis sera l'îlot familial soigneusement préservé.

Les yeux sont aussi noirs que les cheveux, les grandes oreilles décollées. Le regard pénétrant fouille l'interlocuteur lequel en oublie le nez fort de son vis-à-vis, le teint mat, ne remarquant que la lèvre inférieure très lippue qui tremblote en laissant tomber quelques mots chichement distillés.

Benjamin Siegel, le type même du beau gosse. Des cheveux bruns fournis, la raie à gauche, des yeux bleus en amande fascinants de charme sous des arcades sourcilières sombres bien dessinées, de belles oreilles, un nez busqué, une bouche sensuelle révélant dans un sourire de séducteur, trente-deux dents blanches épargnées par les pires bagarres. C'était un costaud qui aurait pu faire carrière à Hollywood. Il la fera mais dans un premier rôle original n'appartenant qu'à lui. Les plus gros contrats, ceux dont on ne parle jamais, tomberont dans sa poche. Les

femmes n'ayant rien à lui refuser, il ne leur demandait jamais leur avis. Très intelligent, il exaspérait ses opposants par sa superbe intolérable, son cynisme, ses sarcasmes cruels. Son égo-centrisme ahurissant n'excluait pas des mouvements d'une grande générosité. Ce n'étaient que des crises, mais elles existaient. Comme des crises de violence autrement plus fréquentes qui lui valurent le surnom de Bugs ou Buggy¹ qu'on ne pouvait employer au mieux qu'une fois devant lui, faute de passer illico de vie à trépas.

Le plus impénétrable de tous restait Charlie Lucania. Une masse de cheveux sombres tirés en arrière. Les pommettes hautes, larges, le bas du visage triangulaire, des yeux sombres se fixant partout et nulle part. Le nez droit. La bouche généreuse. De taille moyenne, mince, svelte, une effarant contrôle du moindre geste, bougeant rarement, il donnait l'impression en se mettant en mouvement de déplacer précautionneusement une tonne de dynamite.

Tous étaient différents, mais leur but était le même.

Faute de se ressembler, ils s'assemblèrent et réussirent, au point qu'après eux la vertueuse Amérique ne pourra plus jamais se défaire de l'emprise du crime, de la corruption.

Frank Costello, Meyer Lansky, Bugsy Siegel, Charlie Lucky Luciano, les quatre appelés à devenir les cinq doigts de la main du diable.

Une main noire qui étouffera dans ses griffes sanglantes jusqu'à la toute-puissante Mafia.

1. Ce surnom lui fut donné « gentiment » par son ami d'enfance Mocy Sedway à la suite d'une de leurs premières sorties au cours de laquelle tirant avec deux revolvers Siegel tua deux hommes. Le jour de son « baptême » Bugsy avait... 14 ans!

CHAPITRE II

UNE AFFAIRE PLUS IMPORTANTE QUE CELLE D'HENRY FORD

La Bande des Quatre abandonna rapidement les petits trafics pour s'attaquer aux plus gros morceaux, tant et si bien qu'après s'être payé toutes sortes de fantaisie, les nouveaux associés se trouvèrent à la tête d'un capital de trois mille deux cents dollars, somme très importante, dont ils ne savaient que faire pour la conserver sans risques.

Meyer Lansky suggéra d'ouvrir un compte à la United States Bank, un établissement du Lower East Side que son oncle recommandait chaudement.

Frank Costello renâclait : « Je me méfie de ces gens-là... pour prendre le pognon, ils sont toujours là mais pour le récupérer, on a toujours des pépins... » Son aversion des banques l'incita à aller voir sur place le sérieux de l'endroit. Il en revint complètement rigolard :

« Les gars, j'ai une suggestion à vous faire. D'accord pour la United States Bank... mais pas pour lui refiler notre fric... pour la soulager du sien. »

En visitant, Costello avait remarqué la faiblesse du dispositif de sécurité. Quinze jours plus tard, sans tirer un coup de feu, ils réussissaient un fameux hold-up dans la banque, qui leur rapportera un peu plus de huit mille dollars.

A la tête d'un pareil trésor de guerre, l'avenir s'annonçait sous les plus heureux auspices, lorsque l'entrée en guerre des Etats-Unis vint menacer leur propre unité. En ce printemps 1917 Costello fut réformé, sa gorge étant fragile. C'était bien la seule partie de son individu qui le fût... Benny Siegel et Meyer Lansky étaient trop jeunes pour supporter les horreurs de la guerre : « Y'a de quoi se marrer... » commenta Bugsy. Le fait est. Res-

tait Charlie Lucania qui avait été jugé bon pour le service armé. Ses petits copains ne voulant pas le laisser partir, et qui sait ? se faire tuer pour des nêfles, l'incitèrent à rester des leurs en trouvant une combine. Oui, mais laquelle ?

Après mûres réflexions, rien ne paraissant adéquat, ils commençaient à se faire à l'idée d'un Charlie-soldat quand le plus jeune, mais aussi le plus averti sur les ressources du beau sexe, autrement dit Bugsy Siegel, proposa :

« Le meilleur truc est encore de ramasser une bonne chaude-pisse... »

Immédiatement, Lucania soumis à une certaine pruderie sicilienne s'insurgea, puis, réaliste, essaya d'éviter le pire :

« Je ne veux pas ramasser cette saloperie pour rien... En deux mois, je serai guéri et ils m'embarqueront... »

— Pas du tout, renchérit Frank Costello. Un bon toubib peut te la faire couler aussi fort que la Fontaine des Quatre-Saisons et te la faire durer jusqu'à la fin de la guerre...

Meyer Lansky affirmant que la guerre ne durerait pas plus d'un an, Lucania céda.

Bugsy se frottait les mains : « J'ai un bon copain qui vient justement de se faire moucher par une gonzesse. Il voulait lui filer une avoine. On va lui éviter ça à cette petite... »

La « petite » s'appelait Nora, travaillait chez Jenny dans une maison à l'angle de la 16^e et de la 2^e Avenue. Agée de dix-huit ans, jolie rousse, elle connut la première grande humiliation de sa vie, quand malgré ses soins attentifs le grand beau gosse qu'était Charlie révéla une quasi-impuissance.

Pourtant, il l'attrapa. « J'ai jamais compris comment j'avais pu la choper... » commenta Lucania lors des premiers symptômes. En tout cas, il eut beaucoup plus de mal à s'en débarrasser. Cela lui valut par la suite d'étonnantes défaillances dont il se plaignit amèrement à ses intimes. Mais à la guerre comme à la guerre... En tout cas, il échappa à la campagne de France, ne connaissant que des blessures d'amour-propre pour lesquelles aucune pension n'est prévue. Ni aucune médaille.

Les activités criminelles procurent des rentes autrement importantes. Le quatuor sortit de ses frontières pour élargir ses activités, n'hésitant pas à aller se frotter à un gang redoutable : celui des Five Points. Ce gang, le plus vieux de New York, devait son nom au fait qu'il se trouvait à l'intersection de Broadway et du carrefour de la Bowery. Il se composait alors des rescapés d'autres gangs s'étant décimés entre eux si bien que la police estimait à plus de soixante le nombre des victimes de ces règlements de comptes dans les dernières années.

Johnny Torrio qui faisait la navette entre New York et Chicago où son oncle James Colosimo dit Jim le Caïd, dit Big Colosimo,

contrôle toute la prostitution, bien des trafics, recevant les notables dans son restaurant de luxe de South Wabash Avenue, un endroit apprécié des plus hautes personnalités de la seconde ville des Etats-Unis qui aiment y pavaner. Johnny Torrio, donc, est un personnage ambigu. Non seulement son influence est énorme sur son oncle Big Jim le géant à moustache en guidon de vélo, mais encore son influence occulte en fait le maître des bas-fonds new-yorkais. Johnny ne ressemble à aucun des truands qu'il fréquente. D'une élégance naturelle, il s'exprime parfaitement, sans jamais être vulgaire. « Pas de cravate voyante, pas de gros mots et vous avez fait la moitié du chemin. » Telle est une de ses formules favorites. Le chemin, lui, il en a fait plus que la moitié. Il ne boit ni ne fume, on le dit inconditionnellement fidèle à sa femme. Chez les « bordeliers », la chose est fréquente... Johnny Torrio, le Napolitain, fréquente la 107^e Rue. Lui, d'apparence si correcte, on l'a pourtant vu spectateur dans un des sinistres « ateliers d'assassinat » d'Ignazio Saletta, surnommé Lupo le Loup car il pendait ses victimes à des crocs de boucher avant de les faire brûler, le plus souvent encore vivants, dans un four à céramique.

Johnny est très ami avec Ciro Terranova, le Roi des artichauts, plus encore avec Frank Uale devenu Yale, un Sicilien grand chef de l'Union sicilienne, et qui a pensé à tout puisqu'il gère également une entreprise de pompes funèbres. Il ne faut pas négliger le retour à la terre de ses victimes quand on peut encore y gagner quelque chose. Frankie Yale, soucieux de son image de marque, faisait fabriquer d'infâmes cigares à son effigie. Pour le prestige, il triplait les prix par rapport à leur qualité réelle, les imposant dans tous les bureaux de tabac de son fief, voire alentour. Aussi disait-on volontiers de Yale qu'il était « infumable » comme d'autres sont imbuables, mais personne ne se serait risqué à lui souffler de la fumée au nez.

Johnny Torrio remarqua, au premier coup d'œil, les qualités évidentes de Frank Costello et de Charlie Lucania. Par contre, il snoba littéralement Meyer Lansky ainsi que Bugsy Siegel, trop voyants chacun dans leur style, également parce qu'il était, bien que Napolitain, dans un certain esprit de la Mafia, autrement dit furieusement antisémite.

Costello l'admire beaucoup, l'imité. Il reconnaîtra par la suite avoir pris des leçons de savoir-vivre avec ce maître ès bonnes manières.

Torrio les présenta à Frankie Yale. Ce dernier venait d'embaucher un gaillard tout en violence, nommé Alphonse Capone, d'origine napolitaine comme Torrio, mais né à Brooklyn le 17 janvier 1899, d'un an moins âgé que Charlie Lucania par conséquent.

Il le fallait qu'il soit fort, violent, impitoyable ce Capone car Frankie Yale l'avait engagé comme videur de son Auberge Harvard. La clientèle de l'endroit se composant de durs de durs, d'une susceptibilité malade, encore plus dangereux imbibés d'alcool. Al s'acquittait fort bien de son job, travaillant soit à la matraque, soit au coup de poing américain.

Charlie et Frankie firent sa connaissance et furent même témoins d'un épisode sanglant tel que par la suite Al Capone s'appliqua toujours à ne présenter que son profil droit. Ce soir-là le jeune Al remplaçait le barman quand se présentèrent un petit mac de Brooklyn, Frank Galluccio, accompagné de sa sœur Francesca. Le personnage ne plaisait guère à l'assistance. Al s'en apercevant voulut jouer les esprits forts et, se méprenant sur la qualité de la compagne de son client, lui tint des propos que même une pute eût trouvés désobligeants. Sa sœur étant offensée, Galluccio n'y alla pas par quatre chemins. Nullement impressionné par la réputation et le gabarit de Capone, il ne fit qu'un bond derrière le comptoir, tout en déclenchant le ressort de lame de son cran d'arrêt. En quelques mouvements vifs du poignet, il zébra profondément la face de l'insulteur. Sur la fiche signalétique de sa victime s'inscrira pour toujours le résultat : « Balafre oblique de six centimètres et demi, verticale sur la mâchoire du côté gauche ; balafre oblique de même longueur sur le cou, sous l'oreille gauche. » Aveuglé par le sang, Capone ne put poursuivre le combat. Curieusement, jamais il ne chercha à se venger de Galluccio. Sans doute convint-il que, sans raison, il avait eu tort d'insulter la sœur d'un compatriote. Plus tard, il fera même de l'homme qui le défigura à vie son garde du corps. Soulignons qu'Al racontait volontiers que les terribles cicatrices de son visage provenaient d'éclats de shrapnell récoltés en France, sur le front. En fait, ce soi-disant glorieux combattant de la 77^e division se garda bien d'endosser l'uniforme. Toutefois, Galluccio endossa cette version, la confirma, sauvant ainsi l'honneur de son boss, en niant jusqu'à le faire oublier l'épisode véridique.

De ce soir à l'Auberge Harvard, Al Capone a hérité du surnom le Balafre¹. Malheur à celui qui osera le prononcer par mégarde devant lui. Son visage blanchissait tandis que, répugnant contraste, les cicatrices rougissaient sous l'offense, ensanglantant une nouvelle fois le côté gauche du visage. Lorsque le film *Scarface* (« le Balafre ») fut tourné par Ben Hecht, l'on entendit jurer Capone qu'il « aurait la peau des tocards voulant se payer sa gueule pour se faire des dollars ». Une rencontre secrète lui sera ménagée avec Howard Hughes, le producteur, par le comédien (truand sur les bords) George Raft. Aucun des trois hommes ne révéla jamais ce qui s'était dit. Le film fut tourné sans encombre.

1. Les surnoms des truands ne sont jamais utilisés en leur présence.

Paul Muni y connaissant un énorme succès personnel, mettant à la mode le style truand, dotant les gangsters d'une aura pour le moins regrettable. Seul son talent (et Howard Hughes !) en étaient responsables.

Non seulement les bons élèves de l'école supérieure de la délinquance étaient nantis d'une expérience acquise à chaud sur le pavé, mais déjà certains commencent à posséder des relations utiles. Alors qu'ils ont à peine dépassé vingt ans, ce sont déjà des anciens.

Une simple conjoncture favorable serait nécessaire pour qu'ils puissent mettre en valeur et en commun leur savoir-faire. Elle va leur tomber du ciel, brûler leurs veines à la manière d'un alcool trop capiteux, leur monter à la tête. Les meilleurs n'y perdent pas la raison, les autres y laisseront leur peau : voici que l'Amérique entre dans une décennie de folie en décidant la Prohibition.

*
**

Tout débuta avec la convocation du 65^e Congrès, le 16 avril 1917, par le président Woodrow Wilson et la déclaration portant connaissance au pays que les Etats-Unis étaient en guerre avec l'Allemagne.

Immédiatement, interprétant selon leurs vœux les premières mesures de rationnement, toutes les Ligues militant pour la suppression des boissons alcoolisées entrèrent dans la bataille. Nul n'ignore que la fabrication, la distillation de l'alcool exige des tonnages importants de houblon, de malt, de maïs, de sucre... Le prétexte n'en était pas moins léger. Il servit de levier de force au point qu'un des présidents de ligue, Wayne Wheeler, déclara : « L'alcool doit disparaître chez nous comme le kaiserisme du monde. L'alcool est une menace contre le patriotisme parce qu'il fait passer la bière avant la patrie. »

Wayne Wheeler rédigea la loi de Prohibition nationale en qualité de 18^e Amendement à la Constitution prévoyant l'interdiction de la vente de l'alcool pendant la durée de la guerre. Le représentant de l'Etat du Minnesota, le républicain Andrew Joseph Volstead devait la présenter à la Chambre. Le public, seul, lui en donna la fausse paternité, en la baptisant : « loi Volstead ».

Le plus fort est que la loi ne fut adoptée que le 21 novembre 1918, soit dix jours exactement après l'Armistice, n'ayant évidemment plus de raison d'être.

On livra quelques batailles de retardement. Le président Wilson opposa bien son veto, pourtant, le 16 janvier 1919 à minuit, la loi entra en application sur tout le territoire des Etats-Unis. C'était une loi faite pour être violée. Elle le fut hystériquement, à la folie, ouvrant une ère de dix ans de désordres phénoménaux.

Encore, aujourd'hui, les effets s'en font sentir, car jamais sans elle, les gangsters n'eussent pu amasser de fabuleuses masses de dollars, se constituer des fonds de roulement, des dépôts bancaires à l'étranger, ni apprendre rapidement que tout s'achète, jusques et y compris, les hommes chargés de l'application de la loi.

Les premiers jours de la Prohibition, personne ne prit vraiment l'affaire au sérieux. On s'amusa beaucoup. Des corbillards circulaient dans New York, le défunt n'étant autre qu'un magnum géant de whisky, accompagné à sa dernière demeure, l'égout, aux accents tragiques de la *Marche funèbre* de Chopin. Peu à peu les citoyens durent se rendre à l'évidence : un rideau de fer venait bel et bien de tomber sur les établissements vendant traditionnellement de l'alcool.

Paradoxalement, les plus sobres subirent mal cette contrainte. Boire devint un plaisir défendu, donc délectable. D'avoir fermé un robinet, la loi Volstead venait de libérer un formidable Niagara, dont la vague de fond allait submerger l'Amérique. Ceux qui firent se rompre le barrage de puritanisme ne sont autres que la première authentique Bande des Quatre. Tout au moins en ce qui concerne New York.

Pour Chicago, la ville n° 2, la situation se décanta plus vite qu'un chianti. Faute d'avoir compris l'avenir de la Prohibition, le colosse Big Jim Colosimo devint le premier grand martyr des nouveaux temps secs.

Ce qui le perdit, ce ne fut pas tant de ne pas avoir reconnu les fantastiques possibilités des trafics d'alcools divers mais tout simplement d'être sincèrement tombé amoureux, comme le dernier des couillons. La quarantaine passée, Big Jim se découvrait un cœur. Autour de lui, les sourcils de ses acolytes se froncèrent. Pour eux, bien pire qu'une maladie honteuse, l'amour est un signe de faiblesse. Marié dans ses jeunes années à une maquerelle sur le retour, Victoria Moresco, ses longues moustaches frémirent à la vue d'une chanteuse que lui présenta le journaliste Jacques Lait en 1917. La belle de dix-neuf ans, infiniment gracieuse, se nommait Dale Winter. D'une éducation soignée, son talent réel se détachait haut et pur de l'ensemble du chœur de l'Eglise méthodiste de South Park Avenue. Big Jim l'engagea dans les attractions de son Café Colosimo. Premier scandale. Les méthodistes rejetèrent de leur ensemble vocal cette brebis en train de s'égarer dans un lieu de perdition. « Je ne comprends pas ce que l'on me reproche. Dans ce café, je gagne ma vie honnêtement en ne chantant que des airs d'opérette. » De l'évincer du chœur équivalait à la jeter dans la gueule du loup. Ce qui arriva. Mais, pour elle, Big Jim se fit agneau. Souscrivant à tous ses caprices, il fit venir pour l'entendre le grand ténor Enrico Caruso et l'empereur de Broadway, Florenz Ziegfeld en personne. Les deux convin-

rent sincèrement que Dale possédait un talent d'exception. Morris Guest proposa un contrat mirobolant. Trop tard, la chanteuse, rompant les amarres de la respectabilité, ne s'appartenait plus. Tombée dans les bras de M. Colosimo, elle ne concevait plus d'autre engagement. Le couple visiblement s'adorait. Big Jim demanda le divorce, puis sombra dans le ridicule. Ne lui tenait-il pas la main en public ? N'allait-il pas jusqu'à s'exhiber en culottes de cheval sous prétexte qu'elle était cavalière ?

Pire, il en parlait aux hommes.

— Je commence à vivre, à comprendre ce que cela veut dire, à savoir où je vais, confiait-il à son neveu de confiance.

— Tu vas à ton enterrement, répliqua Johnny Torrio.

Cela jeta un froid mortel.

Big Jim prit un précepteur pour apprendre de lui les bonnes manières, afin de ne jamais choquer la fragile Dale, que le rouge de la honte ne monte jamais empourprer des joues aussi joliment laiteuses. Ce faisant, il oubliait les façons qu'il faut avoir avec les truands, infiniment moins délicats, pour rester le caïd.

Johnny Torrio s'inquiétait. Le Maître de l'Empire s'amollissait si bien que déjà certains affidés le traitaient entre eux de *cazzo moscio* (queue molle) obtenant de lui des concessions inimaginables un an plus tôt et dont le simple énoncé eût pu leur valoir alors une mort subite. Le neveu, Johnny le Renard, flaira le danger. Quand on ne gagne plus, on risque de tout perdre.

Avant-dernière étape le 20 mars 1920, le divorce est prononcé entre Big Jim et Victoria. La route est libre pour le mariage avec Dale. French Lick, ville d'eau de l'Indiana, abritera leur lune de miel. Le 4 mai, Colosimo installe la nouvelle épouse dans un décor fait pour l'enchanter : un hôtel particulier au 3156 Vernon Avenue, le quartier résidentiel de Chicago. La belle vie peut commencer.

Le 11 mai 1920, son neveu Johnny Torrio rappelle Big Jim au sens des réalités en lui annonçant téléphoniquement la livraison au Café Colosimo de deux camions chargés de caisses de whisky.

— Tu dois les réceptionner à 16 heures pile pour pouvoir donner une décharge au convoyeur.

Big Jim Colosimo fit la sieste avec Dale, se leva, se pomponna, passa un diamant de cinq carats à son petit doigt, une rose rouge à la boutonnière de son costume en alpaga foncé, cassa un peu plus le bord de son feutre beige à ruban noir. Arrivé dans son établissement, il trouva le personnel en place, téléphona à son avocat Rocco de Stefano sans pouvoir le joindre. Son secrétaire, Frank Camilla le vit hocher la tête dubitativement, prendre le vestibule pour ressortir. A 16 h 25, deux coups de feu claquèrent. Frank se précipita. Colosimo gisait à plat ventre. Sa rose rouge baignait dans une mare de sang allant

s'élargissant. La première balle était entrée derrière l'oreille droite, l'autre, en s'écrasant contre le mur, avait détaché une grosse plaque de plâtre. Big Jim gardait la main droite enfouie dans la poche de son veston. Quand les policiers la retirèrent de force, ils la trouvèrent crispée sur la crosse de nacre d'un pistolet calibre 6,35, enjolivée de perles rares dont une noire dissimulant la vis de serrage des plaques. Une arme ridicule dans la main d'un caïd. En fait, un cadeau pour Dale, qu'elle avait refusé avec horreur. Big Jim s'était empressé de l'adopter avec une ferveur superstitieuse. Vraiment un cadeau empoisonné.

Cela signifiait aussi qu'il avait entendu bouger le tueur dissimulé dans les vestiaires, mais au lever d'une sieste amoureuse, le plus rapide des tireurs a perdu beaucoup de sa vélocité. Chicago fit à Colosimo des funérailles que la presse qualifia de nationales. Déjà contaminée, la prude Amérique ne s'en offusqua guère. Jamais jusqu'alors un grand seigneur du crime n'avait été exécuté. Inquiet, le Milieu marqua sa réprobation. Ce qui venait d'arriver à Big Jim pourrait bien arriver à d'autres. L'événement inconcevable d'hier, réalité du jour, risquait de se reproduire demain. Un mauvais pli était donné. Chacun y alla donc de son indignation, planta des poignées de dollars dans la main des fleuristes d'où s'épanouirent des gerbes encore jamais vues jusque-là avec sur les rubans : « A mon Oncle », « de la part d'Al », « Henri Guzik n'a pas honte de pleurer », etc.

Le cercueil en bronze aurait aujourd'hui sa place au musée d'art moderne. Toute la colonie italienne souffrit énormément du fait que Mgr George Mundehein, archevêque, refusa des funérailles en terre chrétienne. Le scandale fut tel, que l'Evêché penaud, s'empressa d'expliquer : « Son Eminence tient à faire comprendre clairement à ses pasteurs que tout gangster n'est considéré comme un pécheur public qu'en raison de sa conduite ou s'il refuse de se plier aux lois de son Eglise, concernant la fréquentation des services religieux et les devoirs pascaux... Les funérailles chrétiennes doivent donc être refusées dans ce cas. Par conséquent il ne faut pas croire que le fait d'être un gangster ou un contrebandier d'alcool suffit à motiver le refus d'obsèques religieuses car chaque cas individuel doit être considéré individuellement... »

Dans le rituel de la Mafia, certains *Don* très pieux conseillaient aux *mafiosi* chargés d'exécutions de tracer dans l'air avec le canon de leur arme un signe de croix en prononçant « au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit », juste avant de tirer, de manière à expédier le client au paradis avec une bénédiction préalable en règle. Aussi surprenant que cela puisse paraître, de nombreux parabellum servirent préalablement de goupillons. Que Beretta, Walther, Mauser, Luger, Browning leur pardonnent ! La

déclaration de l'Evêché calma les Italiens. Ils la considérèrent comme une bénédiction, du moins ceux qui exerçaient une activité criminelle. L'Eglise ne reprochait donc à Big Jim que son divorce, à cela il n'y avait rien à dire. Là était bien le péché, en la personne de cette Dale Winter d'où venait tout le mal, à commencer par la mort de ce pauvre *cazzo moscio* de Colosimo. Puisqu'il n'avait plus tous ses moyens, on lui pardonna en recrutant contre espèces sonnantes et trébuchantes un petit curé calabrais qui vint le bénir à la sauvette.

Quand le cortège s'ébranla, prirent place à la tête du convoi un millier de militants du parti démocrate. Les cordons du poêle auraient dû faire des nœuds car cinquante-trois grands s'étaient disputé l'honneur de les tenir. On dut instituer des « porteurs honoraires » (*sic*). Parmi eux, le chef du parti républicain de l'Ohio, un substitut du procureur de l'Etat, un sénateur de l'Etat, deux membres du Congrès fédéral, trois magistrats, neuf conseillers. Les autres étant des gangsters, si l'on peut faire une différence...

Deux fanfares se relayaient pour les marches funèbres. Suivaient dans une grande berline noire, Dale Colosimo, puis à pied Johnny Torrio flanqué d'Al Capone aux joues hirsutes, celle de gauche balafmée de blanc. Selon la coutume des Italiens du Sud, un ami ne se rase pas entre le meurtre et l'ensevelissement du défunt.

Venaient enfin cinq mille personnes. Toutes commentaient le beau discours prononcé par Ike Bloom, propriétaire de bordels de très bas étage : « Il n'y avait pas un seul cheveu de voyou sur la tête de notre cher Jim. Il jouait toujours franc jeu. Ce n'était pas un homme envieux. Que des douzaines d'autres aient leur part du gâteau ne le gênait jamais car, pour lui, plus on est nombreux, plus on est heureux. Il avait ce qui manque à beaucoup d'entre nous : de la classe ! C'est lui qui attira les rupins et même les millionnaires dans le quartier des lanternes rouges. Ce fut utile à tout le monde et bien des établissements vécurent du surplus que leur laissait Colosimo. Notre Jim n'a jamais trahi un pote ni repoussé un brave type, et il savait la boucler. »

Ce que bien sûr Ike Bloom n'avait jamais su faire.

L'*American Journal* y alla aussi de son article. « Peu importe ce qu'il a pu être dans le passé, peu importent ses défauts, Jim était mon ami et j'irai à son enterrement. » Voilà les propos qu'on entendait aujourd'hui, prononcés par des centaines d'habitants de Chicago. On les répétait dans la vieille 22^e Rue du quartier de la Levée que Jim domina pendant tant d'années. Des larmes coulaient sur les joues peinturlurées des dames du Milieu. On entendit les mêmes propos prononcés par des gens d'affaires, apparemment convenables, dans leurs bureaux des gratte-ciel du

Loop. Des gens célèbres ou presque célèbres dans le monde des arts et des lettres, s'étant mêlés avec plus ou moins de discernement à la pègre qui grouille la nuit, en disaient autant.

Cet enterrement jamais vu jusqu'alors impressionna si fort les autorités qu'une commission d'enquête sur la criminalité en Illinois fut créée à des fins d'investigations sur les liens réels entre les politiques et les gangsters. Le rapport final de la commission fut d'une exemplaire qualité. Pour cela, sans doute, il ne connut pas de diffusion. Nous lui en donnons une aujourd'hui car il n'a rien perdu de son actualité, ni de sa saveur. En voici quelques extraits : « En démocratie, le pouvoir est fondé sur l'amitié. Le système féodal n'était pas fondé sur la loi, mais sur des liens de loyauté entre les individus. La politique tend donc vers un système féodal. Les gangs aussi sont organisés sur une base féodale, c'est-à-dire que tout y repose sur des liens de loyauté, d'amitié et surtout de confiance. Voilà une des raisons pour lesquelles politiques et gangsters se comprennent fort bien les uns et les autres et s'allient si fréquemment au grand dam du bien public à longue échéance... Il est certain en effet que l'amitié sape souvent l'ordre moral de la société. A coup sûr, les idéalistes ne sont pas de bons amis. Celui qui se soucie plus d'abstractions, telles que la justice, l'humanité, l'honnêteté, que des relations banales et immédiates, ne sera vraisemblablement pas très sociable et ne fera donc pas un bon politicien... L'amitié s'oppose à l'impartialité du gouvernement légal ; de même, le gouvernement légal transcende les liens d'amitié... Les politiciens professionnels ont toujours reconnu qu'ils ont intérêt à participer aux cérémonies marquant les événements capitaux de la vie de leurs amis et voisins : baptêmes, mariages, enterrements, même s'ils ne sont pas mus ou émus par des sentiments sincères. Lors des funérailles en grande pompe, le dirigeant politique témoigne de la sincérité et de la nature personnelle de son amitié pour le défunt, et cela le désigne comme un intime, dans la mort comme dans la vie. »

Voilà qui permettra de mieux comprendre comment d'ahurissantes compromissions permettront les déchainements de la Prohibition.

Big Jim Colosimo enterré, son neveu Johnny Torrio prit la suite de ses affaires et devint le pouvoir central du Milieu de Chicago, assisté par un homme fin prêt à tout pour mieux dominer les concurrents potentiels : Al Capone.

**

Johnny Torrio, bien avant la loi Volstead, dissertait savamment à l'Auberge Harvard de New York, chez son ami Frank

Yale, de l'aubaine que serait la Prohibition. Tous le regardaient avec des yeux ronds. Johnny se sentait incompris de tous, sauf de Frankie. Celui-ci sentait qu'une énorme source d'amélioration de revenus se présentait. Rendons-lui justice, il ne pensait pas à son entreprise de pompes funèbres.

A peine entré dans le régime de prohibition, Johnny Torrio pensa que le moment était venu de mettre en application ses théories. Toutefois, une association avec Frankie Yale, patron de l'Union sicilienne, paraissait nécessaire afin d'éviter des problèmes. Homme de sagesse, Johnny Torrio comprit qu'il lui valait mieux être le premier dans la seconde ville des Etats-Unis, Chicago, que deuxième dans la première, New York.

Il ouvrit un dialogue de confiance avec Frankie, commentant le laisser-aller déplorable des affaires de son oncle Big Jim Colosimo, que lui ne demandait qu'à reprendre en main, à développer... seulement voilà, Big Jim, jeune marié, ne décrocherait pas. On ne pouvait envisager le moindre arrangement avec ce tyran absolu, maître de Chicago, ombrageux dès qu'il s'agissait de ses prérogatives.

Frankie Yale l'observait attentivement :

— Et tu irais t'installer là-bas ?

— J'irais... Toi ici, moi là-bas, nous pourrions nous rendre de fameux services...

— Tu l'as dit. Pour une affaire aussi grave, il ne faut laisser le soin de la négociation à personne. Je vais aller voir Big Jim. Toi, tu restes ici. Tu ne dois être au courant de rien.

Avec son élégance coutumière, Johnny faisait semblant de ne pas comprendre.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Frankie lui sourit.

— Je vais te faire une place au soleil qui ne me fera pas d'ombre.

— Mais on ne peut pas discuter avec Big Jim.

Plongeant la main dans son dos, Frankie tira brusquement de son dos un Colt 45 US Army.

— Regarde bien... Il a toujours eu le dernier mot.

Ainsi fut décidé du premier grand partage et de la mort de Big Jim Colosimo¹. La police de Chicago établit parfaitement la présence de Yale dans la ville au moment de l'assassinat. Le portier du Café Colosimo donna bien la description du tueur qu'il avait vu s'enfuir. Elle correspondait parfaitement à Frankie, mais, mis en présence du caïd, le portier perdit toutes ses facultés mémorielles.

De retour dans son fief new-yorkais, après avoir rendu ce

1. Révélations inédites recueillies par les auteurs.

service d'ami intéressé, Frankie Yale ne sut pas apprécier à sa juste valeur la nouvelle situation qui se présentait. Affaire d'âge sans doute, également le fait qu'il se trouvait largement nanti grâce aux nombreux trafics contrôlés par ses soins et ceux de son organisation.

L'occasion était trop belle pour le clan des jeunes loups. Costello n'avait qu'un quart de siècle, Lucania et Lansky entraient dans leur majorité, le plus jeune Bugsy Siegel bien qu'adolescent restait l'élément le plus dur, ayant tué trois personnes, de façon cruellement odieuse.

La réputation de sang-froid, de dureté, de risque-tout de Charlie Lucania allait attirer vers eux un garçon de dix-huit ans, papillon de nuit à l'inquiétante beauté, qui allait sur une seule proposition leur mettre le pied au grand étrier, les propulser dans la réussite en même temps que dans les grands espaces rouges du crime.

De son vrai nom Giuseppe Antonio Doto, né près de Naples en 1902, sa vraie spécialité paraissait être le cambriolage. Ses bonnes fortunes féminines lui permettant de repérer les lieux, les possibilités de ravir de plus appréciables fortunes.

Un des grands de la Mafia, Don Salvatore Maranzano, jouant les intellectuels, se piquant d'érudition, le remarqua le premier dans une salle de billard, le Tap's.

— Viens ici, petit. Comment t'appelles-tu ? Doto ? C'est un nom napolitain, ça... Dommage, bambino, sans quoi je t'aidais à franchir le Rubicon pour de bon...

Se tournant vers ses *mafiosi* :

— Eh ! vous autres, regardez-moi l'enfant. Il est beau comme l'Adonis...

Doto, devenu cramoisi, s'inquiéta :

— L'Adonis ? Où il se cache celui qui me ressemble, que je le descende. Pas de place pour deux petites gueules comme la mienne. Je vais lui rectifier le portrait...

Maranzano fut le seul à éclater de rire. Ses séides n'ayant pas mieux compris que Doto l'allusion au jeune homme de Byblos.

— Ça fait rien, je t'enverrai des anémones. Je te donne le nom d'Adonis. Il te va comme un masque de beauté, mais garde-toi des sangliers... plutôt des requins qui infestent les eaux où tu fais le poisson...

Doto garda le nom. Pour tous, il devint Joe A. ou Joseph Adonis. Il n'eut aucune reconnaissance pour Maranzano de lui avoir offert un si beau nom, préférant traiter avec un Sicilien aux idées plus larges.

Il téléphona à Lucania, l'invitant à le rejoindre chez un marchand de glaces, Octavio, bien connu de tous les mêmes de

Little Italy. Devant d'énormes platées de spumoni, il attaqua :

— O.K. Charlie, tu ne me connais pas question boulot. On n'a jamais rien maquillé ensemble. Je crois avoir remarqué que j'ai une petite gueule qui te revient bien et toi, les Five Points disent que plus régul' que Lucania, plus futé, ça n'existe pas. Alors voilà, je vais te dire. Je sais que je tiens la grosse, la bonne, l'énorme combine... de quoi se faire sauter de bonheur. Seulement voilà, j'ai pas de quoi allumer la mèche du pétard...

— Et il faudrait quoi pour l'allumer ?

— Ben voilà, c'est qu'il faudrait dix mille dollars...

En disant cela, Adonis rosissait. Pour se donner une contenance, il sortit de sous sa pochette une petite glace, un peigne et se recoiffa non sans une certaine complaisance.

Charlie ne le quittait pas de l'œil.

— Cause toujours !

— Hier, j'ai été à Philly¹ voir boxer un crack, il deviendra champ' si on maquille pas ses combats... Je te le recommande tout chaud : Frankie Genaro². Son manager Max Hoff, tu sais, Boo-Boo, se mouillerait à tout, même dans le désert sous un parasol. Après le combat, il m'a emmené chez un mec tout ce qu'il y a de plein aux as, Waxey Gordon, mais son vrai blaze c'est Irving Wexler... Waxey me quittait pas de l'œil. Je lui bottais bien. Va pas croire des conneries... Non ! Non ! Autrement sérieux... Le mec fait dans l'alcool clandestin. Ses stocks débordent. Il m'a offert une cargaison de whisky pour vingt mille au lieu de vingt-cinq. Il me fait une fleur. Seulement pour l'en débarrasser, faut faire tout briller cash. J'en ai dix, si tu m'en avances autant, on marche ensemble fifty-fifty...

Rien n'avait bougé dans la physionomie de Charlie, simplement ses yeux, froidement interrogateurs, ne quittaient pas son interlocuteur. Il lâcha entre ses dents :

— Garde ta fraîche, mon gars... Ta confiance a payé. Tu viens de te trouver un associé qui prend les risques et couvre le tout. Tu auras ta part comme mes meilleurs amis... Quelque chose à dire ?

Joe Adonis en avait le souffle coupé. Devant lui, Lucania téléphona à Costello, Lansky, Siegel. Les trois les rejoignirent chez Octavio. Vite d'accord avec Charlie, ils décidèrent de mettre l'essentiel de leurs prouesses passées sur le tapis : trente-cinq mille dollars.

Le lendemain, A. les présentait à Philadelphie à Waxey Gordon. La sympathie joua à fond. Waxey leur refila sa meilleure bibine, du scotch écossais 45° et d'origine vraiment écossaise. Cette fois, c'était vraiment le grand départ.

1. Diminutif de Philadelphie.

2. Frankie Genaro deviendra effectivement champion du monde.

Une triple question s'impose : l'alcool étant interdit, en existait-il encore beaucoup ? Comment se le procurer ? Lorsqu'on le possédait, à qui le vendre ?

Cette triple question, les futurs *big bootleggers* se la posèrent immédiatement et surent rapidement trouver les réponses adéquates. Les grands dépositaires, les distributeurs, les petits négociants d'alcool divers, contraints de remettre leurs stocks aux autorités compétentes, quand la loi entra en application, s'y soumirent pour le plus grand nombre. Il en résulta que des dizaines de millions d'hectolitres se trouvèrent réunis en des endroits divers aux environs de New York. Rien n'étant réellement prévu pour en assurer une bonne garde, des raids à main armée pouvaient donner des résultats. Ils en donnèrent dans les premiers temps. Par la suite, un trafic de faux permis d'obtention de bons d'autorisation de circulation douanière, sécurisa encore cette méthode de choc.

De nouveaux laboratoires pharmaceutiques firent surface, de multiples médications exigeant une base alcoolique. De nombreux foies en subirent les étonnants effets... Le plus compliqué restait la livraison aux divers détaillants de la marchandise correspondant exactement aux desiderata de leur clientèle particulière. Qui apprécie le gin n'apprécie guère le bourbon. L'amateurl de scotch renâcle devant un verre de vodka.

Ils se constitua de nécessité un lieu d'échanges, chacun troquant sa bibine inutile contre une boisson réclamée par ses pratiques.

Dans leur ouvrage, *la Loi des gangs à New York*, Thomson et Raymond en signalent la double utilité :

« La Bourse d'échanges servait également de comptoir de règlement pour la définition des différents territoires dans la mesure où les accords conclus étaient respectés. Le vieux Pennochio (le Taureau) calme, silencieux, avisé, membre responsable de l'Union et conseiller de Joe Masseria, puis de Lucky Luciano (Charlie Lucania) fut reconnu par beaucoup comme le patron de cette Bourse d'échanges de l'alcool clandestin. Tommy le Taureau était un partisan convaincu du calme et de la paix, mais il se montra incapable d'imposer l'un ou l'autre. Considérée au départ comme un lieu de rencontre pour les transactions commerciales, cette Bourse des échanges devint également un champ de bataille où s'affrontaient essentiellement les petits revendeurs (qui s'y débarrassaient des concurrents ayant empiété sur leur domaine réservé) mais aussi, à l'occasion, les personnalités plus haut placées. La Bourse se trouvant non loin

du quartier général de la police new-yorkaise, les novices n'avaient pas à se déplacer bien loin pour apprendre à mener une enquête lorsqu'une fusillade éclatait.

« Cette Bourse devint une sorte de creuset pour les gangs engagés dans le trafic d'alcool clandestin. Des gangsters italiens, juifs et irlandais se mêlaient indistinctement et commerçaient entre eux pour la première fois dans l'histoire du crime organisé. Au milieu de ces éruptions de violence, de ces flots de sang, se formèrent des amitiés, des alliances dont la durée variait entre un jour et une vie. »

De cet exposé, une phrase se détache : « Des gangsters italiens, juifs et irlandais se mêlaient indistinctement et commerçaient entre eux pour la première fois dans l'histoire du crime organisé. »

Ce mélange est une révolution. Un début tout au moins. L'on retrouve là l'idée maîtresse de Charlie Lucania : « Dans ce job, chacun doit apporter ses qualités, d'où qu'il vienne. Nous n'avons qu'une race, qu'une religion, celle du pognon. C'est la meilleure. Avec elle, on est certain d'avoir son paradis sur la terre. »

La Mafia ne l'entendra pas de cette oreille-là.

En attendant, Charlie Lucania et Frankie Costello hantent la Bourse aux échanges de Mulberry Street.

Costello jamais armé incitait Lucania à une grande modération mais le jeune Charlie, impulsif en diable, sortit plusieurs fois son stylet.

Depuis son premier coup — un coup de maître — la Bande des Quatre augmentée de son porte-bonheur Joe A. Adonis, tenait le haut du marché grâce à ses énormes approvisionnements, renouvelés par Waxey Gordon. Les alcools divers se répartissant tous azimuts, les chances de se faire arrêter se multipliaient d'autant. Les peines appliquées pour trafic, bien que légères, paraissaient terribles maintenant que l'argent coulait à flots, drainant des plaisirs variés. Une petite peine de prison équivalait désormais à une épouvantable frustration pour ces forcenés débordant de vitalité et de dollars. Ces dollars, d'ailleurs, ils les considéraient comme bien acquis. Pour se les procurer, point besoin comme la veille de menacer, violenter, frapper, assassiner ce qu'il est convenu d'appeler « les braves gens » ; ceux-ci voulant continuer à boire, ne fallait-il pas leur procurer tout le liquide nécessaire à leurs exigences ? Tout le monde y trouvait son compte : les uns pouvaient boire, les autres ne trinquaient plus de condamnations graves pour vol, sévices, meurtres.

La Bande des Quatre posa donc le problème et entra en méditation sur ce thème : « Nous ne faisons pas de mal, nous avons de l'argent, comment faire pour ne pas avoir d'ennuis ? » Frankie Costello, le réfléchit, apporta la solution :

— Nous tous depuis qu'on est marmots, on a vu que tous les types chargés de faire appliquer la loi savent tendre la main et fermer les yeux... Seulement, faut pas trop charrier sans quoi ils coinent. Mais là on tourne une loi impopulaire sans faire de dégâts à leurs vénérables institutions, sans porter atteinte à leurs biens ou à leurs personnes. Le seul truc, c'est qu'on fait du pognon, donc des jaloux, qui nous auront au tournant. Je propose de leur réserver une part des bénéfices et de bien les mouiller sans qu'ils s'en rendent compte, pendant que tout va bien. Si ça tourne au vinaigre, ils auront les mêmes aigreurs que nous et seront embarqués dans le même bateau. Ils rameront de compagnie s'ils ne veulent pas couler avec nous... »

Tout juste s'il ne fut pas applaudi, sauf par Meyer Lansky gestionnaire de leur capital, pour qui un dollar gaspillé était un enfant perdu à tout jamais.

Charlie Lucania appuya fermement Frankie et l'on décida de lui confier un « pot » de départ de cinq mille dollars.

Ce fut une idée de génie.

Frank Costello, bien élevé, bien mis, parlant doucement, débordant d'apparente gentillesse rendit des services aux flics de la rue, fit des prêts à fonds perdus aux inspecteurs, dépanna les commissaires, participa aux besoins électoraux des politiciens, remercia les magistrats de leur compréhension vis-à-vis d'eux qui ne faisaient vraiment pas de mal. Si bien qu'en un an, parti du fond de Broadway, il était arrivé au-delà de l'Hudson River jusque dans le New Jersey, en passant par les plus petits coins de Harlem, offrant sa collection et ses dollars sans essayer d'affront grave.

Les cinq mille dollars n'avaient été qu'une goutte d'eau dans le bassin. Cent mille n'y suffisaient plus. Sur tous les partages de trafics, un fort pourcentage tombait directement dans ce que Lucania avait baptisé non sans humour la Banque à graisse.

La bonne habitude de se laisser graisser la patte prise, les corrompus entraînés dans l'engrenage n'y virent pas malice lorsqu'il leur fut demandé de fermer les yeux sur les combines de bookmakers, de paris clandestins, de loteries, sur quelques lanternes rouges trop voyantes dans les rues basses. Eussent-ils voulu les ouvrir sévèrement qu'ils ne le pouvaient déjà plus. Pour obtenir aide et assistance des politiciens, Costello imagina de faire porter chez les indigents des victuailles, des vitamines, des fortifiants pour les enfants des familles nombreuses, des fruits aux vieillards, des cigares aux piliers de bars voulant faire les importants bien que ne possédant qu'allumettes en poche.

La Banque à graisse huila un inattendu mécanisme électoral qui força les candidats à se mettre à l'heure nouvelle. Cela ne remonta pas leur standing moral, mais sait-on bien ce qui fait

tourner les aiguilles de la réussite pour qu'elles s'arrêtent juste sur votre nom ?

La machine prête à tourner sans défaillance prévisible, il restait malgré tout à se mettre quotidiennement au boulot : trouver et fournir de l'alcool.

Rien d'une sinécure.



Pour surveiller l'ensemble du territoire des Etats-Unis, il n'y eut au début que mille cinq cents agents fédéraux ; à la fin guère plus de trois mille. Naturellement, les douaniers, les garde-côtes, certaines polices d'Etat apportèrent leur aide, mais de manière épisodique et avec des réticences.

Si l'on en croit le *New York Times*, le premier grand trafic repéré se situe en juillet 1921. Une véritable flottille ayant chargé ses cales de caisses de whisky au-dessus des limites de flottaison, dans un port des Bahamas nommé Bimini, s'en vint jeter l'ancre à un peu plus de trois milles des côtes, limite des eaux territoriales, tout au long du Long Island et du New Jersey. Cette nouvelle avenue maritime fut baptisée boulevard du Rhum. Rapidement, les législateurs repoussèrent la limite des eaux territoriales à neuf milles puis à douze milles. Mais cela ne changea rien à l'affaire.

Les trafiquants venaient s'aligner le long des flancs des cargos et transbordaient les précieux chargements sur des vedettes rapides qui s'égaillaient en vitesse, mettant à profit la nuit, le brouillard ou simplement l'habileté du barreur. La fuite éperdue s'achevait dans une des nombreuses petites criques de Montauk, d'Oyster Bay, de Freeport. Là, des files de camions poids lourds attendaient. Des équipes d'hommes de main chargeaient, et les convois s'éloignaient en direction de New York protégés à l'avant et à l'arrière par de grosses limousines dans lesquelles les meilleurs tireurs des gangs prenaient position, le refroidisseur de leur *sub-machine gun* Thompson à chargeur rond de cinquante balles dépassant des vitres baissées.

Dans la voiture de tête, un homme de confiance — Joe Adonis lorsqu'il s'agissait d'un convoi de la Bande des Quatre — tenait sur ses genoux, enveloppées dans un journal, des liasses de bank-notes. En général, la police préalablement « graissée » n'intervenait pas ; toutefois, dans les Etats de transit tels que le comté de Nassau, le Suffolk, des flics un peu plus malins, le 45 au poing, stoppaient le convoi... Juste le temps de toucher de quoi améliorer l'ordinaire.

Tout se compliqua lorsque des petits malins, un peu en retard sur les grandes manœuvres du *bootlegging* se dirent que

puisqu'ils étaient hors-circuit, d'y entrer de force coûterait encore moins cher, en leur rapportant plus. Jusqu'alors voici comment se déroulaient les opérations à en croire Robert Carse qui dans son ouvrage *Boulevard du rhum* s'est penché avec attention sur les exploits d'un fameux contrebandier des mers de l'époque, Bille McCoy, caïd de toute une armada, commandant personnellement l'*Arethuse* :

« L'*Arethuse* pouvait avoir jusqu'à quinze clients à la fois. Les moteurs ne cessaient jamais de tourner, les officiers du navire étaient prêts à donner l'ordre de mettre en marche à tout moment. Armé d'une paire de jumelles, le second de McCoy informait le pont des manœuvres éventuelles des garde-côtes. Les trafiquants connus de McCoy se chargeaient eux-mêmes de transférer la marchandise à bord de leur vedette. Ils lui donnaient la somme d'argent convenue de la main à la main, ou jetaient une liasse de billets sur le pont, en arrivant, lui annonçant le montant et la marque d'alcool demandée : « Trois Grant¹ contre cinq cents Johnny Walker Black Label... Je prends quatre cents Dewers et cent High and Dry de Booth... Je te paierai en remontant sur le pont... J'ai pris du Golden Wedding : ça fait le compte. A la prochaine, Bill... »

Tout se passait dans un climat de confiance réciproque jusqu'à ce que les tard-venus viennent flanquer la pagaille. Ils surgissaient de la brume tels des démons, prenaient le cargo à l'abordage et sous la menace d'armes automatiques forçaient l'équipage à effectuer le transbordement de la cargaison sur leur vedette puis disparaissaient.

La technique de ces audacieux était payante. On appela ces nouveaux pirates les Pickpockets, chacun apprit à s'en défendre et les cargos s'armèrent de canons à tir rapide. Cela n'empêche que de véritables petites batailles navales eurent lieu avec des pertes sévères de part et d'autre.

Quand le trafic maritime se régularisa, les marginaux employèrent leur talent à attaquer les convois routiers. Une voiture en panne au milieu d'un carrefour suffit à faire stopper une file de plusieurs camions. Des taillis, les pirates surgissent, ouvrent le feu sur l'escorte bloquée dans les grosses limousines d'accompagnement, tuent les conducteurs, s'emparent des volants. Abandonnant morts et blessés dans les fossés, ils foncent jusqu'à des entrepôts loués à l'avance. Là, des magouilleurs de dernière zone viendront s'approvisionner par petites quantités. Simplement pour avoir du whisky de base qu'ils couperont à 50 %, tout en le présentant dans des bouteilles étiquetées pour faire croire à la qualité d'origine.

1. Billets de mille dollars, portant l'effigie du président Grant.

Quand on sait qu'un litre d'alcool pur s'achète trois dollars le litre pour être revendu trente aux grossistes, on imagine sans peine que les plus gourmands oseront « couper » avec des drogues infâmes pour accroître encore le super-bénéfice. Ils rendront ainsi fous, aveugles, infirmes, des milliers d'Américains.

Les équipes de la Bande des Quatre remarquablement entraînées, animées par Charlie Lucania, ne connaissaient guère d'avatars et n'en provoquaient pas encore. Les rôles s'étaient distribués. Lucania pour la gamberge et l'action ; Meyer Lansky pour la comptabilité et les financements ; Frankie Costello pour la politique à long terme, les pactes de non-agression. Une sorte de Premier ministre-conseil de Lucania avec comme homme de pointe, agent de protection, Bugsy Siegel.

Merveilleusement complémentaires, ils engrangeaient les milliers de dollars sans trop faire d'esbroufe, en se constituant une clientèle de choix.

Meyer Lansky s'était terriblement excité sur un bouquin de William Taussif, professeur à l'université d'Harvard, intitulé *Making Profits* et traitant de la loi de l'offre et de la demande. Il en ressortait clairement que fournir la meilleure qualité d'un produit réputé rare assure une fidélité de la part des acheteurs, donc de bons revenus fixes ne pouvant que s'améliorer. En vertu de ces saints principes claironnés à longueur de journée par Meyer Lansky, les trois autres cédèrent, adoptant ce qui devint dans le milieu la « loi Lansky ». Meilleure qualité au prix fort fut leur devise. Elle leur évita plus d'un tracas, fixant surtout une bonne fois pour toutes leur ambition tout en haut de l'échelle. Des *speakeasies*¹ s'ouvraient un peu partout, l'essentiel restait de s'assurer la difficile clientèle des milieux riches. Luciano et Costello devaient pourtant trouver un nouveau débouché fantastique. Tous deux se piquant d'élégance vestimentaire hantaient les hauts-lieux du prêt-à-porter de luxe. Ils eurent vite fait de constater que des milliers de sous-traitants, de détaillants de province débarquaient à New York deux fois par an pour passer leurs commandes de nouveautés. Pour les grossistes, les fabricants, ils représentaient de l'or en barre. Aussi à peine installés dans leurs hôtels se trouvaient-ils assaillis par les intéressés qui les couvraient d'invitations de théâtre, de music-hall, de spectacles à succès, pour finir par les traiter dans les meilleurs restaurants de la ville, espérant leur arracher au dessert le bon de commande assorti d'un chèque. S'il le fallait, on les traînait dans des *speakeasies* à la mode, boire à gogo les plus rares des boissons rares. En appréciaient-ils certaines plus que de raison ? On leur en offrait une ou deux caisses. Il était

1. Etablissements clandestins où l'on servait les alcools interdits par la loi.

du dernier chic de proposer un carton de champagne français Moët et Chandon... en garantissant que la plus jolie fille de New York vous attendait déjà dans votre chambre. Ce qui était souvent vrai.

Costello et Lucania parlèrent de leur découverte. En un premier temps, ils obtinrent des fabricants, par les procédés que l'on devine, que seule leur marchandise à eux — whisky, champagne et fille — servirait à rendre compréhensifs les acheteurs provinciaux. Dans un deuxième, ils conclurent que décidément le prêt-à-porter offrait d'immenses ressources, que ces gens-là paraissaient trop à l'aise dans leurs vêtements et qu'il était temps de prendre leurs vraies mesures.

— J'ai ce qu'il faut, assura Meyer Lansky.

Trois jours plus tard, il présentait à ses amis dans leurs nouveaux bureaux du Claridge un personnage ahurissant. Gauche, maladroit, lourdaud, saucissonné dans un paquet de chiffons informes tenant lieu de costume, il arracha ce souffle grondant à Frank Costello :

— Dis donc Meyer, t'es bien sûr qu'il fait dans le prêt-à-porter, ce citoyen ?

Le nouveau venu n'en sourit qu'un peu plus, ce qui eut pour effet de dilater un visage porcin, gras, pour tout dire des plus répugnants. Lansky s'inquiétait surtout de l'œil de braise que Charlie Lucania dardait sur l'impétrant.

— Ecoute, Charlie, sûr que c'est pas l'Adonis, mais il fait son poids...

— J'ai vu, laissa tomber Lucania.

Meyer Lansky se mordit la lèvre. Il allait faire semblant de s'indigner quand Costello s'interposa :

— Bon ! Et tu t'appelles comment ?

L'autre poussa un soupir.

— Louis Buchalter, mais les vrais potes m'appellent Lepke...

Déclaration accueillie par une rafale de rires. Sans doute s'y attendait-il. Avec l'air amusé, il confessa :

— Je sais bien, ça fait drôle. Mais j'y tiens. Quand j'étais même, la mamma me disait : « Tu es mon petit Lepkele. » En yiddish, c'est comme le diminutif de Louis. Les copains à l'école me l'ont un peu déformé en Lepke...

— C'est quand même un nom à la con, trancha Lucania.

Bugsy Siegel, qui n'avait rien dit, s'approcha de Lepke, lui serra la main, commentant :

— Faut de tout pour faire un monde, pas vrai ? Et si tu nous parlais un peu de ce business des fringues. En te voyant sapé comme un clodo, ça doit pas te rapporter l'herbe ?

Le gros Buchalter, touché au vif dans son orgueil, s'anima :

— Mon truc c'est un bon truc. Fatalement, j'ai pas l'orga-

nisation massue de votre gang, mais ma bande se démerde pas mal. Tout ce qui est prêt-à-porter, c'est du fragile. Il leur faut des boutiques pour taper dans l'œil des nanas et des mecs aimant se loquer. Je vous l'ai dit : les vitrines, c'est fragile. Un pavé dedans, ça pète. Si le gus n'a pas compris, on rentre dans son hall d'essayage et avec des bouteilles d'encre, on lui fait des imprimés de tout ce qui n'en est pas et des unis avec tout le reste. Sans regarder si les couleurs se marient...

Lucania daigna sourire.

« Ce mic-mac juste pour les revendeurs. En ce qui concerne les fabricants, on les visite, on leur secoue le costard s'ils craquent pas tout de suite au bassin. Pour les convaincre, on balance de l'acide dans leurs stocks en les persuadant que ça aurait pu aussi bien leur trouer la gueule. Les plus coriaces ont droit à un bâton de dynamite dans leurs installations. »

Lucania lui coupa un air de gloriole nouvellement affiché.

— N'empêche, Lepke à-la-mords-moi-le-nœud, que tu fais dans le désordre. Et le désordre est tout ce qu'il y a de contraire à nos intérêts. Dans un sens comme dans l'autre, tu nous fais perdre de l'argent...

Buchalter transpirait, cherchant de ses gros yeux globuleux une aide du côté de Meyer Lansky, qui ne la lui marchandait pas.

— Ecoute Charlie, Lepke a eu une très bonne idée. Il est le seul à être dessus et en vit pas mal du tout. On l'a fait venir pour voir comment améliorer le rendement, passer de l'artisanat à la ponction en gros, sans oublier personne. Faut pas faire de jaloux... Ce que souhaite Lepke, c'est qu'on lui quadrille le boulot, secteur par secteur. Nous devons étendre un filet sur l'ensemble du prêt-à-porter avec des équipes veillant à ce que pas une maille ne craque et que personne ne passe à travers les mailles. Il y a des millions à ramasser dans ce *racket* et Lepke peut le prendre en charge...

Lucania consulta Costello du regard tandis que Siegel n'en finissait plus de sourire en hochant la tête de droite à gauche comme quelqu'un qui n'en croit pas ses oreilles ou qui trouve la vie vraiment marrante.

S'avancant enfin vers Lepke, il lui posa la main sur l'épaule.

— O.K. Tu nous balances toute la gnole que tu peux sur le marché de la confection. Pour le reste, on verra plus tard. Les pourcentages ? Tu t'arranges avec Meyer... Avec Meyer tout est toujours correct... Ah ! dis donc, encore une chose. Tu sais pas pourquoi tu vas faire fortune ? Eh bien, je vais te le dire ! Parce que tu es un bon fils. Le gars qui raconte devant des hommes comment sa mamma l'appelait le petit Lepke... ce gars-là, il en a dans le bide... On peut lui faire confiance. Tu marches avec nous, Lepke...

D'entendre ces mots, il en était tout cramoisi, Buchalter. De ce jour, son dévouement à Lucania fut inconditionnel. Remarquablement conseillé par Meyer Lansky, son emprise sur le marché du prêt-à-porter devint totale. « Il fait rendre du jus à la plus sèche des fibres de ces putains de textile », s'extasiait Lucania soi-même.

Le trafic de l'alcool restait pourtant le souci majeur de la jeune organisation, puisque rapportant le plus et le plus vite. Ne pouvant espérer contrôler la totalité du marché, il apparut vite à la Bande des Quatre qu'il fallait jouer « placé » avec le grossium du *gangland*, plutôt que d'entrer en compétition sanglante avec eux.

Frankie Costello chargé en quelque sorte des Relations publiques ne négligeait pas l'Information. Savoir ce qui se passe, qui est qui, fait gagner bien du temps. Le réseau d'informateurs de Frankie, s'il lui en coûtait pas mal, valait de l'or. L'un d'eux, Puce Mahonney lui permit de découvrir que derrière Waxey Gordon se dissimulait un caïd new-yorkais William Vincent Dwyer.

Tout le New York des bas-fonds le connaissait. Costello aussi naturellement qui appréciait sa légendaire prudence. Dwyer, à la différence des autres, lorsqu'il était un gosse de la rue, refusait de faire partie d'une bande. Il gardait le « nez propre ». Son intelligence, sa force physique impressionnaient ses camarades et les gangs de jeunes pillards tels que les Mulots, les Balayeurs de l'Hudson, les Gargouilles, les Crapauds noirs, les Vidangeurs des quais sollicitèrent plus d'une fois son adhésion. En pure perte. William Vincent Dwyer déclarait à qui voulait l'entendre que son but dans la vie était le travail honnête. « Un bon job m'aidera à sortir de la crasse de la 10^e Avenue. J'en sortirai... » Les flics lui adressaient le bonjour avec le sourire, c'est tout dire. Et encore ne savait-on pas que le soir, dans son lit, il étudiait jusqu'à deux heures du matin. Ses lectures préférées étant des ouvrages traitant d'ésotérisme. Ses premiers dollars, il les gagna comme ouvrier dans un théâtre de quartier. Puis il trouva à mieux utiliser sa force en se faisant embaucher sur les quais. Docker, cela lui convenait bien. Il mettait à profit son sens de l'observation, repérait les multiples combines, éliminant les plus dangereuses, fixant toute son attention sur celles ne faisant encourir aucun risque sérieux. En pratiquant ces dernières, il se constitua un pécule qu'aucun vice de jeunesse n'entamait.

Bien avant la Prohibition, William Vincent Dwyer trafiquait l'alcool, prélevant des caisses de whisky, des liqueurs de marque, de champagne, sur des cargaisons, les faisant sortir des quais sans coup férir après avoir versé les pots-de-vin nécessaires aux douaniers et gardiens.

Les produits du vol parvenaient jusque dans les caves de George Shevlin, propriétaire de nombreux bars, de quelques saloons, un vieux de la 10^e Avenue qu'il connaissait depuis toujours.

Quand la loi Volstead prit son plein effet, Dwyer était à pied d'œuvre bien avant tout le monde. En un temps record, il put fournir non seulement son client très spécial George Shevlin mais un grand nombre de patrons complètement démunis, en voie de perdre une clientèle assoiffée au profit de tenanciers plus débrouillards.

Très vite, Dwyer, les docks ne suffisant plus à son approvisionnement, eut recours aux méthodes directes. Pour ce faire, son expérience personnelle manquait, aussi fit-il appel à ceux qui, quelques années auparavant, voulaient l'embrigader dans leurs équipes : les Mulots, les Balayeurs de l'Hudson. Il recruta chez eux des gaillards ne faisant pas le détail. Regroupés en commandos distincts, chacun ayant un chef ne recevant d'ordres, ne rendant de comptes qu'à Dwyer, ces redoutables bandes sillonnaient le littoral, protégeant des trains entiers de camions. Dwyer achetait, louait des entrepôts, des garages pour avoir une surface légale. Dans les sous-sols, au contraire, il réalisait des miracles. Des architectes, contre de l'or en barre, coulaient du béton, installant jusqu'à six niveaux exploitables reliés les uns aux autres par des rampes métalliques capables de résister aux milliers de tonnes des camions et des chargements, ou alors par des monte-charge dissimulés susceptibles de recevoir, de hisser ou de descendre un camion de quinze tonnes. Dans les derniers niveaux équipés de souffleries pour disperser les vapeurs grisantes, Dwyer stockait, mélangeait, mettait en bouteilles à étiquettes whiskies, scotches et bourbons.

Toujours soucieux de ne pas se faire d'ennemis, Dwyer, habilement, traitait avec les plus efficaces, les plus rusés. Il découvrit ainsi un ancien des Balayeurs de l'Hudson, Larry Fay. Ce type tomba si bas qu'en 1920 il faisait le taxi. C'est dire en quelle estime le tenaient ses anciens condisciples ! Le destin le sortit du trou en lui faisant transporter un client presque jusqu'à Montréal. Pour ne pas rentrer à vide, il acheta là-bas du whisky en vente libre à dix dollars la caisse. Deux caisses qu'il flanqua dans sa malle. A la frontière, un douanier lui fit ouvrir le coffre :

— Et alors ?

Larry Fay tendit un billet de vingt dollars que l'homme en uniforme empocha.

— Circulez...

Pour circuler, Larry va circuler. Il ne fera plus que ça. Les deux caisses revendues à New York laissaient, après le passage à la douane, cent soixante dollars de bénéfice. Il loua des taxis,

en acheta, les pourvut de chauffeurs, improvisa une navette digne de Gallieni pendant la première bataille de la Marne. Les choses n'étant jamais aussi simples, des jaloux vinrent lui chercher des poux dans le compteur. Des compagnies rivales l'imitèrent. Ses chauffeurs prirent du plomb dans le radiateur, les réservoirs de ses bahuts reçurent leurs rations de morceaux de sucre et jouèrent aux alambics. Ecœuré, Larry Fay lâchait la rampe pour rentrer définitivement au garage lorsque Dwyer, admirateur respectueux des inventeurs, lui vint en aide avec ses commandos, rétablit de l'ordre *manu militari* dans ses itinéraires. Tout se remit à fonctionner, Fay lâchant simplement un substantiel pourcentage à son bienfaiteur. Il s'y retrouvait largement car Dwyer lui fit placer sagement le demi-million de dollars déjà récolté en des boîtes de nuit, tripots, maisons de jeu, maisons de passe que Dwyer fournissait en alcool, mais que les chauffeurs de taxi de Fay remplissaient de clients pendant leur service normal. Une boucle parfaitement bouclée, contrôlée sans un dollar perdu, du fournisseur au consommateur. Les spécialistes reconnaîtront là le doigté presse-citron d'un véritable manager. C'est ce que fit Frankie Costello. Avec toute l'astuce et l'amabilité le caractérisant, également l'expérience toute neuve acquise par le truchement de Lepke sur le racket du prêt-à-porter, il fit ami-ami avec Dwyer et, pour lui prouver ses bonnes intentions, lui suggéra qu'il y avait gros à récolter dans une prise de participation avec son ami Frank Yale.

— Yale a des possibilités fantastiques. Il les gaspille en jouant les touche-à-tout. Des Pompes funèbres en passant par son café-dansant (à 10 cents la danse) le Harvard à Coney Island... Il bricole avec les blanchisseurs en les ponctionnant pour les débarrasser de syndicalistes tocards. Naturellement, il a eu l'astuce, parallèlement, de fonder un Syndicat des ouvriers blanchisseurs. Chaque type donne un dollar par mois à Yale pour être défendu contre son patron. Nous, on a trop à faire ailleurs. A vouloir manger avec deux cuillers, on s'étouffe, pas vrai ? Faut savoir ne pas être trop gourmand, en laisser aux petits copains...

Dwyer apprécia, entra en rapport avec Yale. Les deux hommes s'entendirent parfaitement. Aussi lorsque, quelques mois plus tard, Costello au cours d'un dîner en tête à tête avec Dwyer lui dit :

— Voilà, j'ai appris que nos équipes respectives commençaient à s'écharper par erreur sur les routes, que nous nous sommes bouzillé quelques gus et quelques camions. Dans l'intérêt général, évitons ces accrochages. J'ignorais que tu étais derrière Waxey Gordon à Philly... Nous sommes bons clients, nous continuerons de l'être et ferons ainsi marcher tes affaires avec

plaisir, seulement inutile de venir bricoler sur nos circuits. Il faut faire du dollar, pas la guerre !

Son vis-à-vis n'ignorait pas la situation nouvelle. Fatalement, les deux grands animateurs du trafic d'alcool ne pouvaient que se trouver face à face un jour ou l'autre. Pas de raison de s'entredéchirer, mieux valait confirmer un partage de fait. Dwyer, n'oubliant pas le geste de Costello l'introduisant dans la combine de Frankie Yale, accepta loyalement la proposition de Costello. Cela évita un beau gâchis, car les Américains par goût, par jeu, par irritation d'une loi abusivement contraignante, buvaient chaque jour un peu plus. Les dépôts clandestins de Dwyer se trouvaient à sec, ses approvisionnements insuffisants. Son manque à gagner se chiffrait par centaines de milliers de dollars. Afin de remédier à cette abomination, une seule ressource : prendre l'alcool où il se trouvait encore, c'est-à-dire chez les concurrents mieux organisés dans le trafic. Pour ce faire, il n'hésita pas à affréter des cargos qui allèrent emplir leurs soutes de tous les produits alcoolisés que la vieille Europe envoyait dans les Antilles, à Cuba, dans les îles du littoral canadien, à Saint-Pierre et Miquelon. Naturellement, les bateaux s'immobilisaient à vingt milles des côtes américaines. Dwyer arma une vingtaine de grosses vedettes équipées tout spécialement de moteurs d'avion *Liberty*, surplus de guerre. Boo Boo Hoff se souvenait :

— Ces bon Dieu d'engins filaient leurs cinquante nœuds au-dessus des vagues... On aurait dit qu'ils volaient. Les embruns étaient tels que personne n'avait le cul au sec. C'est tout juste si les garde-côtes arrivaient à les voir passer. Autrement dit, jamais ils ne mirent le grappin sur l'un d'entre eux.

Malgré ces investissements, les livraisons restaient en dessous de la demande. Sans doute parce qu'il avait de l'humour, Dwyer détacha du commandement de sa flottille de vedettes volantes un as de l'aviation, Vannie Higgins, que Frankie Yale lui avait prêté pour ce genre d'opérations et le mit à la tête d'une redoutable équipe de flingueurs patentés, chargés d'épurer les trafics de bandes rivales sur la route nationale n° 25, celle qui sur 240 kilomètres relie Long Island à New York.

On imagine les carnages lorsque Higgins accrochait les hommes des équipes Bugsy Siegel - Meyer Lansky - Lucania. Aussi la proposition de Frankie Costello fut-elle chaleureusement acceptée, puis par la suite respectée.

Lorsqu'en 1922 William Vincent Dwyer eut la curiosité de faire son bilan, il se trouva détenteur d'un demi-million de dollars, propriétaire de la brasserie *Phoenix* avec Waxey Gordon, d'une trentaine de tripots, boîtes, ou maisons de luxe, ainsi que de l'émetteur de radio, la station WHL, station d'autant plus particulière que l'on y disait des poèmes de Kipling, R. Browning,

Edgar Poe, Byron, Shelley, amoureusement écoutés par les pilotes des vedettes et cargos de Dwyer, leurs rimes correspondant à un code permettant d'établir des points de rencontre sûrs en mer... Et puis, nul n'ignore que les gabelous ne sont pas des poètes.

L'envergure des affaires de Big Bill Dwyer, ex-ouvreur de théâtre, deviendra telle, dans la tragi-comédie de la Prohibition, que ce chef de gang régnera en qualité de chef suprême ayant droit de vie ou de mort, sur cinq cents mercenaires appointés, sur deux grands hôtels, une multitude de petits meublés, trois boîtes de nuit de luxe, une immense brasserie faisant sept millions de bénéfice brut par an, quatre hippodromes (Floride, New Hampshire, Ohio, Québec). Le trafic d'alcool lui révéla l'existence au Canada d'un jeu brutal : le hockey sur glace. Il le ramena aux Etats-Unis, le lança avec fracas, devenant propriétaire de deux grands clubs professionnels : le New York Hockey Club et l'American Hockey Club.

Son éclectisme sportif lui fit acquérir la brillante équipe de football des Brooklyn Dodgers ainsi que... deux casinos à Miami Beach.

Une certaine fidélité au passé lui fera investir dans une prestigieuse demeure à Long Island, Belle Harbor. Elle abritera sa femme, ses cinq enfants, servant de cadre enchanteur à des réceptions mondaines bucoliques si réussies, qu'à leur propos on évoquera Trianon.

Les bons offices de Frankie Costello avec Big Bill Dwyer allaient permettre une saine relance des affaires de la Bande des Quatre. Seul l'alcool coulerait à flots. Non le sang. Lucania s'en réjouissait plus qu'un autre. En 1923, âgé seulement de vingt-six ans, le petit immigrant de Lercara-Frididi, parti de rien, venu de la rue, s'élevait plus vite qu'un ascenseur de gratte-ciel dans une réussite encore plus impressionnante que celle de Big Bill Dwyer, mais moins voyante, plus anonyme. Dans son testament, ne confie-t-il pas à Martin Gosch :

— Je parie qu'à l'époque où mes gars et moi on a mis sur pied notre entreprise de trafic de whisky, on avait une affaire plus importante qu'Henry Ford. On contrôlait des usines, des entrepôts, toutes sortes d'affaires ; on avait un système fantastique de transports par bateaux, et nos chauffeurs étaient à la fois des as du volant et des tireurs d'élite. On avait des comptables que Lansky surveillait d'un œil de lynx, et c'étaient pas des petits gratte-papier avec des visières et des manchettes. Ces types — on avait même des tas de filles comptables — avaient des mémoires phénoménales parce que c'était pas souvent que leurs chiffres étaient écrits noir sur blanc. On avait des exportateurs et des importateurs, tout le personnel dont une firme a besoin.

Seulement en bien plus grand nombre. Et on avait des avocats à la pelle, de permanence vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Plus tard, des tas de gens m'ont dit que j'aurais dû utiliser ma matière grise pour diriger une affaire honnête et que j'aurais eu un succès fou. Mais je n'y aurais pas pris autant de plaisir. »

Le pacte de non-agression étant conclu avec Dwyer, tout aurait donc dû progresser en quatrième vitesse si le petit Sicilien qu'était Charlie Lucania, n'avait commis une erreur de taille : il s'était permis d'oublier la Mafia. Or la Mafia, elle, n'oublie jamais personne.

Ce fut Frankie Yale, le patron de l'Union sicilienne, qui lui mit la puce à l'oreille, et quand il eut fait certains recoupements, Charlie se sentit envahi d'insupportables démangeaisons d'épiderme.

Chacun le sait : plus on se gratte, plus le mal empire.

CHAPITRE III

PAS DE FLEURS POUR LA SAINT-VALENTIN

Personne n'expliquera jamais pourquoi Charlie Lucania, bien que Sicilien, éprouva toujours d'énormes réticences à fréquenter la Mafia et les *mafiosi*. Par individualisme forcené sans doute, probablement aussi parce qu'il jugea très tôt leur comportement stupide en ce sens que, vivant en vase clos, ils se coupaient délibérément des combines, des profits que des non-Siciliens pouvaient apporter en dot. Cela l'irritait. Mais le fait que devenu un patron indiscutable ne lui donnait aucune importance aux yeux des parrains y était sans doute pour quelque chose. Orgueilleux, fier de sa réussite et de son indépendance, il se refusait à faire allégeance en tant que subalterne aux vieux *Don* selon lui dépassés.

Apparemment, la Mafia dans la ruée vers les profits nouveaux nés de la Prohibition, semblait avoir pris du retard. Leur contrôle absolu de Little Italy restait certes indiscutable. Depuis leur installation aux Etats-Unis, les hommes de la Mafia contrôlaient toutes les activités de la communauté italienne, percevant une dîme au cent près sur tous les produits de première nécessité, de l'huile d'olive aux fromages. Du tailleur au droguiste, du boucher à l'épicier, de l'imprimeur au restaurateur, tous étaient sévèrement ponctionnés. Les jeux les plus modestes, les loteries restaient soumis aux taxes quotidiennes.

Lucania n'avait pas tort de traiter les *mafiosi* d'attardés et leur façon de tourner la loi Volstead provoqua souvent des fous rires inextinguibles dans la Bande des Quatre. Voici comment la Mafia abordait le trafic. Tandis que Torrio, Dwyer, Lucania et consorts opéraient par milliers d'hectolitres, les vieux *Don* ne trouvèrent rien de mieux que de distribuer dans toutes les famil-

les de Little Italy, une recette imprimée, extraite de la collection des *Farmer's Bulletin* enseignant comment distiller l'alcool du raisin, de tous les fruits, de céréales, betteraves, etc. Ils procurèrent des alambics d'un gallon, en vente libre dans le commerce, à des milliers de foyers, les mirent dans l'obligation de les faire fonctionner, pour prélever bien sûr l'essentiel de la production à un prix dérisoire. Une odeur aigre-douce dans l'air signala rapidement aux étrangers qu'ils entraient dans Little Italy... L'humoriste Will Rogers divertit le tout New York en écrivant : « Le pire crime qu'un enfant italien puisse commettre, c'est de dévorer les raisins que papa a apportés à la maison pour les faire fermenter... »

L'administrateur du district new-yorkais pour la Prohibition Charles O'Connor se fâcha, enjoignit à tous les détenteurs d'alambics de les remettre à la mairie. Sans succès. Les quelque cent cinquante agents dont il disposait pour faire respecter la loi ne chômaient guère, consacrant leur temps à des tâches plus périlleuses que d'aller saisir des serpentins de cuivre chez des particuliers. Dans des hangars, des caves, des arrière-boutiques, des entrepôts abandonnés, la Mafia installa également des alambics semi-professionnels pouvant produire entre deux cent cinquante à cinq cents litres d'alcool par jour. Le litre leur revenait à dix cents pour la bonne raison que les personnes employées au fonctionnement des appareils à vapeurs condensées se trouvaient être des immigrants italiens recrutés d'office par les *mafiosi* dès leur arrivée. Ils travaillaient là pour des salaires de misère, sans savoir qu'ils enfreignaient la loi du pays leur donnant asile. Le litre, au prix de revient quasiment nul, pouvait facilement être revendu de 8 à 10 dollars.

Bien sûr, ces procédés artisanaux paraissent risibles. Les *bootleggers* de choc s'en gaussaient fort, témoin cette comptine rabâchée par les mômes de Little Italy : « Maman ce déchet lave les pichets./ Et pour de l'oseille Ma Frangine à la cuisine met la bibine en bouteille./ Papa vieux tromblon à la cave trempe le houblon./ Johnny ce pédé guette les Fédés. »

— De la petite bière... Des vrais rigolos, les Moustaches en guidon de vélo, grasseyait Costello.

C'était ne pas apprécier à son juste prix un récent passé de la Mafia.

Frankie Yale renouvela ses mises en garde. Personne n'en tint compte. Pourtant, il savait de quoi il parlait. Les Moustaches en guidon de vélo, autrement dit les vieux chefs de la Mafia, venaient de décider de passer une vitesse supplémentaire, conscients de voir les gros profits leur échapper, surtout que d'autres organisations criminelles se constituaient, se développant anarchiquement en dehors de leur influence. Ils décidèrent de réagir,

de prendre toutes mesures utiles pour que les choses rentrent dans l'ordre, le LEUR.

Les têtes pensantes des différentes familles importantes de la Mafia new-yorkaise étaient alors Ciro Terranova, le vieux Pennochio (le Taureau), son ami Giuseppe Masseria dit Joe the Boss, Salvatore Maranzano, Il Dottore, et Frankie Yale, dissident avisé, dont le flair détecta dès le début les possibilités des jeunes loups, bien que se gardant de trop afficher sa couleur progressiste.

Les *Don* paraissaient des hommes d'un autre siècle : lourds, la bedaine enflée par l'abus des pâtes alimentaires, des cochonnailles, des pâtisseries, barrée par la chaîne en or d'une montre léguée par le grand-père à l'aîné du nom. Habillés de noir, ces prêtres du crime s'enorgueillaient de longues moustaches noires, parure virile de visages rayonnant d'une suffisance étonnante. De leur Sicile, ils n'avaient amené qu'un seul bagage : leurs traditions, mais n'en auraient abandonné aucune pour tout l'or d'Amérique.

Désuets, grotesques, ils n'en irritaient que plus l'impatience de jeunes fauves siciliens tels que Lucania et quelques autres. Cela dit, leur courage, leur dureté, leur cruauté, la fidélité des *mafiosi* mettaient mal à l'aise les plus ambitieux. Il fallait attendre leur disparition ou la provoquer.

Un ancestral respect fit que, malgré lui, Lucania n'osa envisager ce crime de lèse-majesté. Ce fut une faute.

Dans ce genre d'activités, si elle n'est devancée, la Mafia attaquera un jour. Les bagarreurs savent que celui qui frappe le premier anticipe souvent sur la victoire finale. D'autre part, Charlie Lucania, extrêmement méfiant, se trouvait avec un problème ardu sur les bras. Les affaires marchaient formidablement bien (en 1923, grâce à la qualité reconnue de ses alcools, il a la clientèle exclusive des *speakeasies* ultra-chics, des boîtes de nuit de luxe, des grands hôtels new-yorkais et réalisera avec la Bande des Quatre un chiffre d'affaires de 12 millions de dollars !) et si les affaires marchaient aussi c'était beaucoup grâce aux stupéfiantes qualités de gestionnaire de Meyer Lansky. Charlie lui tirait le chapeau, seulement quelque chose l'agaçait : malgré ses théories personnelles, le fait que Meyer Lansky et Bugsy Siegel travaillent plus particulièrement main dans la main, au point que dans le Milieu on parle du Gang Bug and Meyer, surtout que ce soit Meyer qui ait amené Lepke Buchalter, puis Arthur Flegenheimer dit Dutch Schultz un dur, régnant en caïd absolu sur le Bronx inondé d'alcool par ses soins en totale exclusivité.

Charlie avait voulu éviter Dutch.

En réalité, ainsi qu'il le confia plus tard, Charlie Lucania se méfiait de Dutch Schultz, car ce dernier, Juif de naissance

et de confession, s'était converti au catholicisme et pratiquait sa nouvelle religion de façon presque provocante, interrompant par exemple une réunion de travail pour dire :

— Je pars. Je vais être en retard à la messe et comme je communie...

Lucania disait :

— S'il a trahi son Dieu, il trahira bien son ami. Ce type a peut-être une foi mais pas de loi.

« Ce type est un franc-tireur, on aura des problèmes, prophétisa-t-il. »

Meyer insistant, pour éviter des histoires, il donna le O.K. Après Dutch Schultz, débarqua Abner Zwillman, toujours sous le même parrainage. Abner, dit Longie, contrôlait toute la gnole s'écoulant dans les quartiers nord du New Jersey. Très fin.

Bien que porté, malgré la malédiction sicilienne jetée sur eux, à apprécier les Juifs, mieux à les utiliser, Luciano se cabrait brusquement, confiant à Costello :

— Ils ont traversé la mer Rouge pour me tomber dessus ou quoi ? Meyer et Bugsy, ça va... ce sont des potes. Seulement, regarde ce qu'ils nous ramènent : Lepke Buchalter, Dutch Schultz, Longie Zwillman... tous des youpins. Trop c'est trop. Au train où on va, ils vont demain nous demander de nous raser le gland.

Costello, conciliateur, le calma comme il put :

— Tous ces types ont du répondant, ils ont fait leurs preuves, mieux vaut les avoir avec nous que contre. Meyer et Bugsy ne joueraient jamais à ce jeu-là. Et puis, embrigade qui tu veux pour rétablir l'équilibre.

Sans le regarder, Charlie gronda :

— Tu peux me faire confiance...

Il fonça dans son ancien fief, Little Italy, s'installa une semaine dans un meublé, passa son temps dans les salles de billard, dans les officines de *book* dans les *speakeasies* — quartiers généraux des durs — prêtant une oreille intéressée aux réputations que se faisaient les hommes. Il recruta ainsi un Napolitain, court sur pattes, avec des sourcils noirs en voûte de tunnel, méchant, teigneux, qui ne souriait qu'en abattant un homme au pistolet. Toujours de trois balles groupées autour du nombril. Il s'appelait Vito Genovese.

— Je te veux avec moi parce que tu en as dans le bide... et rien dans le cœur.

L'autre hocha la tête. S'il y avait eu une petite place dans son cœur pour quelqu'un, ce n'aurait pas été pour Lucania. Il le fit bien voir par la suite.

Charlie fut plus heureux en ouvrant le dialogue avec Albert Anastasia. Petit de taille, un torse énorme, l'œil charbonneux, un

nez fort, long, l'air buté, cet Italien débarqué depuis peu avait alimenté la chronique judiciaire. Ses débuts en terre américaine furent brutaux : convaincu d'avoir tué un homme avec préméditation, la Cour le condamna à mort. En appel, il eut certes plus de chance que les témoins à charge. Ces derniers ne se présentèrent pas. Deux hommes et une femme éliminés pour que M. Albert ne passe pas sur la chaise électrique à Sing-Sing, cela prouvait qu'il était attachant pour ses amis. Charlie voulut le connaître. Le courant évité de justesse à Sing-Sing passa si fort entre les deux hommes que, plus tard, Albert Anastasia osa dire en public à Charlie Lucania au cours d'une réunion d'amis :

— Tu sais, Charlie, je te parie bien que je suis le seul mec à grande gueule qui t'aime vraiment.

— Et les autres fermèrent la leur, se souvenait Charlie, ému lorsqu'il racontait l'anecdote.

Joe A. Adonis, mis au courant des inquiétudes de son patron, le brancha avec un Sicilien fort estimé du Milieu de Brooklyn, Frank Cheech de son vrai nom Francesco Chiccio Scalise. Le contact fut positif et Cheech recruta un autre truand de ses amis, Carlo Gambino dont Charlie apprécia immédiatement l'envergure.

Lorsqu'il jugea avoir rétabli l'équilibre démographique avec l'envahisseur juif, Charlie Lucania se sentit plus à l'aise. En fait, ses ennuis allaient commencer. Ce ne furent pas les Juifs qui lui cherchèrent des poux dans la tête, ce furent des Siciliens. Pire, des hommes de la Mafia.

Les *Don* possédaient une longue expérience du pouvoir, de ce fait, ils commettaient un minimum d'erreurs. Plutôt que d'attaquer de plein fouet les nouveaux gangs nés de la Prohibition, échappant à leur contrôle, ils décidèrent de les assimiler en douceur.

Lucania devait servir de test puisqu'il était le plus puissant de tous et que, de surcroît, il présentait un talon d'Achille du fait de son origine sicilienne et qu'il savait parfaitement ce que Mafia veut dire.

Salvatore Maranzano se décida à l'éprouver en lui donnant rendez-vous dans un restaurant, Il Palermo, situé près de Minetta Street dans Little Italy.

Salvatore Maranzano prétendait au titre suprême de *capo di tutti capi*. Fait incroyable pour un Sicilien, le *Don* parlait parfaitement cinq langues vivantes « mais je m'exprime mieux en latin ou en grec », aimait-il à dire. Il ne mentait pas. On se souvient que c'est lui qui avait baptisé Joseph Doto l'Adonis.

Lorsque Charlie arriva très à l'heure au rendez-vous, Don Salvatore, déjà là, se leva, se précipita vers lui, le prit dans ses bras, lui claquant le dos vigoureusement en clamant : « Je salue le

jeune César... » puis se lança dans une longue diatribe en latin. Ahuri, Lucania fit le modeste :

— Je ne suis pas capable de comprendre... En sicilien, si tu veux...

Immédiatement, l'attitude de Maranzano changea du tout au tout. Expert dans l'art d'alterner le miel et le fiel, il reprocha :

— En sicilien, dis-tu ? Tu ne l'aurais pas oubliée des fois ta Sicile ? On m'a dit que comme moi tu avais reçu au baptême le nom du Saint Sauveur : Salvatore ; alors pourquoi te fais-tu appeler Charlie comme n'importe lequel de ces païens d'Américains ?

Glacé, Lucania restait de marbre.

— Bon ! Pêché de jeunesse, mais péché d'avoir honte de la plus belle de toutes les origines... Cela devant être dit, assieds-toi à ma table car tu lui fais quand même honneur à notre Sicile. On me dit beaucoup de bonnes choses sur toi depuis longtemps. Je me suis renseigné. Je t'ai regardé faire. Je t'ai à l'œil, comme on dit. C'est bien, tu as de la tête. De la réflexion dans la tête. Du sang-froid. Tu agis vite. Tout te réussit parce que tu penses bien. Cela me plaît. Tu me plais, Salvatore. Tu me plais, mais il y a quelque chose qui ne me plaît pas, ce sont les canailles avec lesquelles tu te salis, et qui boivent ton sang comme ils ont fait couler celui du Christ et qui te trahiront comme Judas a trahi Jésus.

Les maxillaires bloqués par la fureur depuis qu'il était sur la sellette, blanc de rage contenue, Charlie articula péniblement craignant de trembler :

— Don Salvatore, ceux dont vous parlez m'ont aidé à devenir ce que je suis devenu. Si vous m'avez fait venir aujourd'hui, c'est grâce à eux... Sans eux, je ne serais rien, même pas *mafioso* car jamais vous n'avez fait attention à moi pour de bon...

Maranzano jugea qu'il paraissait souhaitable de faire machine arrière.

— Tu défends tes amis, c'est bien, mais tu as tort de négliger l'expérience des anciens. Les temps ont changé, pas les hommes. Tu es de ton temps et moi, je crois en toi. Entre dans ma famille, voilà la proposition que je voulais te faire. Entre dans ma famille, tu grandiras avec elle, et je te le promets, tu seras le premier de mes fils...

Lucania s'attendait à tout mais pas à cela. Fier de sa répartition, il s'entendit dire :

— Vous ne croiriez plus en moi si je ne vous disais pas qu'il me faut réfléchir.

— C'est vrai et je suis heureux de ta réponse. Mais j'en attends pour bientôt une meilleure...

Don Salvatore rompit un morceau de pain, le saupoudra de sel, le rompit en deux, en tendit une moitié à Lucania. Ils mangè-

rent en silence. Puis il servit du vin rouge de Sicile. Chacun but. Charlie Lucania se leva.

— Je pense que nous nous sommes compris. Au revoir, fils...

Le Don dans un geste plein de grandiloquence levait les deux bras au plafond, à la manière d'un prêtre après la communion.

Une fois dans la rue, Charlie cracha.

Le lendemain, il envoyait Gino son chauffeur, chez Don Salvatore Maranzano avec douze bouteilles de King's Ransom vieux de douze ans, ce qu'il avait de meilleur, et un message faisant connaître qu'il ne se sentait pas prêt à assumer d'aussi grandes responsabilités qui l'honoraient infiniment trop. Ce qu'il pouvait faire de pire !

Quinze jours plus tard, Vito Genovese insistait pour qu'il rende service à un certain Charley Lagaipa dit Big Nose Charley¹ tant il reniflait de came. Lagaipa prétendait qu'avec 20 000 dollars, il s'assurait d'un chargement de stupéfiants qui laisserait 150 000 dollars net de bénéfices au prêteur.

Non seulement Charlie aurait déjà pu prêter de l'argent à un banquier mais encore la drogue restait après sa première mésaventure un secteur qu'il évitait soigneusement. Comment Genovese s'y prit pour le faire plonger dans une combine pareille restera pour les initiés un mystère, d'autant que la marchandise débarqua chez Charlie. Le 5 juin 1923, il prit des échantillons dans sa poche pour les faire tester chez Joe Adonis. Dans la rue, trois flics des stupéfiants, miraculeusement au parfum, le ceinturèrent dans l'allégresse qu'on imagine.

Les gars du Narcotics Bureau pavoisaient. Déjà arrêté et condamné lorsqu'il transportait de la drogue dans les rubans de chapeaux, cette fois Charlie resterait à l'ombre le temps de prendre ses premiers cheveux blancs. On l'interrogea avec la tendresse caoutchoutée chère aux amateurs de bonnes confessions. Sans résultat. Quand, quelques heures plus tard, il eut les muscles en boule, son cerveau n'en fonctionnait pas moins.

— Je ne vous donnerai jamais aucun nom... Mais je peux vous dire où est planquée la camelote. Ce sera la plus belle prise de l'année. Sans jeu de mot. En échange de ma collaboration, vous ne m'inculpez pas et vous savez bien qu'en prime vous êtes assurés d'entendre dire que j'ai « balancé », donc c'est tout bénéf pour vous, tout risque pour moi. Mais je ne vais pas au placard...

Le procureur consentit à l'arrangement. Les agents découvrirent, dans une cave du 164 Mulberry Street, une cantine métallique contenant de l'héroïne pure.

Lucania fut relâché.

Dans l'aventure, il perdait finalement 50 000 dollars d'inves-

1. Charley Grand Pif.

tissement, se trouvait dans l'obligation de payer à Big Nose Lagaipa 50 000 autres dollars (sa part de bénéfice prévue dans l'accord).

Il perdait beaucoup plus car, curieusement, les hommes de son gang lui rapportèrent que les *mafiosi* de Don Salvatore Maranzano colportaient dans les *speakeasies* de Little Italy que Luciano était un « donneur ». En fait il venait de tomber dans le premier panneau tendu par la Mafia mais il jura d'avoir sa revanche.

En attendant, et jusqu'à la fin de sa vie, il allait porter à tout jamais un fameux chapeau, ce qui est une façon de parler, puisqu'on ne l'appela plus que « le gros bonnet de la drogue ».

Et il aura, dans tous les pays du monde, une fiche complète distribuée par le Narcotics Bureau le signalant avant tout comme financier, animateur, trafiquant de drogue et pourvoyeur-pourrisseur n° 1.

*
**

Sa libération, autant et sans doute plus que son arrestation, porta un coup sévère au prestige de Lucania. Il en prit conscience et pour remonter la pente de sa notoriété malmenée s'appliqua à faire bonne impression. Costello le poussait vivement dans ce sens, lui donnant en exemple un personnage à part, totalement en marge, mais réussissant en sourdine les meilleures affaires tout en affichant une apparence de respectabilité :

— Prends modèle sur ce type... Moi, quand je dîne avec lui, je regarde comment il fait pour parler aux larbins, pour tenir sa fourchette... Il se lève quand une femme va aux toilettes et, quand elle revient, il se lève encore et lui pousse la chaise sous les fesses. Avant de le fréquenter, j'étais comme toi, je me croyais habillé alors que je portais les costards d'un plouc en train de traverser Central Park pour la première fois.

Lucania s'arrangea pour fréquenter assidûment ce fameux Arnold Rothstein dont Costello avait plein la bouche.

Les deux hommes s'entendirent immédiatement très bien, au point de s'asseoir à la même table de poker, affichant une égale maîtrise dans l'art de plumer scientifiquement leurs adversaires. Arnold Rothstein, né en 1882 à New York, réussissait la gageure de paraître sympathique bien qu'étant affligé du physique d'un gringalet souffreteux supportant le faciès triangulaire aux yeux énormes d'une chouette-chevêche. D'une excellente famille juive d'immigrés de Bessarabie, il fit de bonnes études avec son frère qui devint rabbin. Lui joua les fils prodiges, décidé à frustrer à jamais son père du bonheur de son retour et à lui épargner ainsi un veau gras.

A New York, les joueurs professionnels parlent encore de son habileté à manipuler les cartes avec une vélocité telle que ses mains semblaient toujours au repos. Tricheur impénitent mais surtout impuni du fait de sa dextérité stupéfiante, il investit ses gains dans le *shark loan* (forme de prêt hyper-usuraire) ce qui l'amène, peu à peu, à prendre le contrôle des grandes maisons de jeux. On parle beaucoup de lui à la fin de la guerre dans le scandale des Bons de la Liberté émis par le gouvernement. Ce sera un de ses complices Nicky Arnstein qui fera les frais de cette escroquerie géniale et Fanny Brice, la star de Broadway, de son propre aveu, « versera encore plus de larmes que je n'ai de diamants » en voyant Nicky enfermé pour de longues années. Dans le célèbre succès *Funny Girl* on évoquera ce romantique épisode !

Les mauvaises langues, elles, laissent entendre qu'Arnold Rothstein a détourné la succession du tristement célèbre lieutenant de police Charlie Becker qui venait de prendre une retraite très anticipée en s'asseyant sur la chaise électrique ainsi que l'on sait.

Empereur des jeux, Arnold mérita le surnom de the Brain (le Cerveau) en parvenant à truquer les championnats nationaux américains inter-clubs de base-ball, cette folie nationale, déchaînant des vagues de paris colossaux sur l'ensemble du pays. Il y eut un petit accroc avec les Chaussettes noires en 1919, mais the Brain, bien que découvert, n'eut pas maille à partir avec la justice. Le fil cassa avant que l'on puisse remonter jusqu'à lui.

Son habileté à « couper sa trace » valait sa virtuosité à couper les cartes au poker en se réservant celles de son choix. Maître ès corruptions, il y gagna le surnom de Mister Bankroll également celui de Patte blanche qui lui allait comme un gant, car Arnold Rothstein s'appliquait à ne jamais se salir les mains. Peut-être aussi parce que dans son très sélect club de nuit, le Cotton Club où Duke Ellington allait donner à la tête de son orchestre les premières mesures de son génie, les Noirs n'étaient pas admis. Toujours tiré à quatre épingles, il y recevait avec une désinvolture raffinée, têtes couronnées et grands de ce monde.

L'alcool l'ayant tenté, il poussa la coquetterie à ne traiter qu'avec des Ecossais de vieille souche et présida de ses deniers à l'installation de Waxey Gordon. Le trafic parallèle, le *hijacking* ne pouvait qu'appâter un tricheur tel que lui. Il s'y livra avec bonheur pour la bonne raison que son ex-garde du corps, Jack Legs Diamond (*legs*'), tellement sa fuite était rapide lorsque,

même, il chapardait dans les boutiques) devenu son lieutenant, adorait mitrailler les confrères. Tueur névropathe, Jack, assisté de son frère Eddie, adorait achever les blessés au cours de ces embuscades sanglantes en leur entonnant de force du whisky dans la gorge jusqu'à ce que mort s'ensuive, avec pour oraison funèbre cette très douteuse plaisanterie : « Toi, mon pote, tu ne seras pas mort de soif... »

Devenu riche à millions, Rothstein ne négligeait jamais le plus petit enjeu. Pour lui, un dollar restait un dollar. Devenu le financier du Milieu, il lança une formule unique pour ne pas courir de risques : tout emprunteur devait immédiatement contracter chez lui, avec une partie de la somme avancée, une assurance vie au nom de Rothstein, pour qu'en cas de malheur l'usurier ne connaisse pas de perte sèche et les affres du non-remboursement.

C'est donc à ce génie inventif que Lucania se frotta pour acquérir de bonnes manières et refaire surface avec panache. Une constance le favorisa. Le match de championnat du monde de boxe poids lourds entre le populaire Jack Dempsey et un terreur, Luis Angelo Firpo dit le Taureau sauvage des pampas. En quelques jours, les quatre-vingt-deux mille places du Polo Ground de New York s'enlevèrent comme des petits pains chauds. Le premier à appeler Charlie fut Ben Gimbel, l'héritier des grands magasins. Il voulait deux places à n'importe quel prix. D'autres appels suivirent, émanant tous de personnalités new-yorkaises s'y étant pris trop tard.

Et Charlie eut « l'idée ». Mobilisant ses amis Lansky, Siegel, Costello, il les lança dans la chasse aux billets à n'importe quel prix jusqu'à concurrence de deux cents places. Plus tard, Charlie prétendit que cela lui avait coûté 25 000 dollars. C'est possible. En tout cas, il les eut et fit aussitôt savoir qu'il allait inviter cent amis qui pourraient venir accompagnés d'une personne de leur choix.

Dès lors, ses lignes téléphoniques à l'hôtel Claridge furent littéralement bloquées. Bien sûr, il y eut des mécontents mais, le 14 septembre 1923, deux cents « nouveaux amis » de Charlie Lucania vinrent le congratuler autour du ring. Un Charlie habillé d'un costume gris sobre de chez John Wanamaker's, chemise de soie blanche, cravate française de Charlet ; le sourire en coin, recevant les compliments des vedettes de la politique, de la scène, de l'écran, des sports. « Jusqu'à des magistrats qui ont été fiers de poser leur cul dans mes fauteuils », commentait-il ironiquement après le combat qui ne dura que deux rounds. Le plus incroyable est qu'après ce bref plaisir, plutôt que de disparaître en quatrième vitesse, on vit Jimmy Hines et Al Marinelli, les pontes de Tammany Hall, venir le congratuler. Dick Enrigh, chef

de la police new-yorkaise, secouant la main de Charlie au point de lui arracher une grimace sous l'œil attendri de son adjoint, le commissaire Bill Lahey. Et tant d'autres. Trop d'autres. Arnold Rothstein triomphait : « A ta botte, Charlie, maintenant tu les as à ta botte... » quand se dirigea vers eux Salvatore Maranzano encadré par ses quatre gardes du corps. Cela jeta un froid mais le Don semblait de bonne humeur :

— Ce soir, le vrai champion, Salvatore Lucania, c'est toi... même si c'est moi qui suis accompagné de mes soigneurs...

Sa plaisanterie fit sourire sans que l'atmosphère soit détendue.

— Viens me voir demain, Charlie, sans faute... J'ai une proposition à te faire. Plus avantageuse...

Lucania se renfrognant à vue d'œil tenta d'esquiver :

— On en a déjà parlé...

Maranzano le coupa sèchement :

— Je le dis dans ton intérêt, mon garçon... Dans le mien aussi. Tu ne voudrais pas me faire du tort ?

Plus qu'une question soucieuse, c'était une menace directe. Charlie ne s'y trompa pas.

— Je viendrai...

Il y alla le lendemain.

Salvatore Maranzano, plus doctoral que jamais, lui fit un cours sur la monarchie héréditaire et l'adoption, l'assurant qu'il serait « la branche rattachée au tronc puissant de la famille Maranzano puisque lui, Don Salvatore, en avait jugé ainsi » et que, dès son acceptation, il toucherait un pourcentage sur toutes les activités de la famille, tout en conservant les siennes en propre, mais en apportant sa compétence, ses idées, ses amis.

De retour du Claridge, Charlie convoqua ces derniers, Genovese, Costello, Lansky, Siegel, Adonis, pour leur expliquer le dilemme. Costello fut le premier à réagir. De sa voix grasseyante, il fit valoir les avantages :

— C'est inespéré. Au lieu d'avoir sous peu une guerre sur les bras avec la Mafia, nous avons une alliance avec la famille Maranzano. Cela fait quelques bons soldats et des Siciliens ne nous feront pas d'ennuis. Charlie pourra leur tenir la dragée haute. Je suis pour... Nous allons doubler les bénéfices.

Genovese et Adonis suivirent. Bugsy Siegel hésitait. Lansky restait impenétrable.

— Et toi, qu'en penses-tu, mon petit Meyer ?

La « machine à calculer » cliqueta avec dédain :

— J'en pense que vous êtes tous des cloches. Maranzano, c'est même pas la carotte, c'est de la merde au bout du bâton qu'il vous agite sous le nez... Vous êtes même pas foutus de sentir la sacrée putain d'odeur. Je vais vous dire, un type comme lui

n'est pas devenu patron des *mafiosi* par l'opération du Saint-Esprit. Il en a dans la tronche et il sait que Charlie en a encore plus que lui, alors je vais vous dire moi ce qu'il va faire. D'abord, nous endormir. Après, son truc sera de coller sur le dos des youpins comme moi et Bugsy des salades noires, pour pouvoir nous mettre en l'air sans que vous bronchiez. Ensuite, vous y passerez les uns après les autres. Le tour de Charlie viendra en dernier... Tant que nous continuons à faire bloc ensemble, rien ne peut nous arriver, nous finirons par être les plus forts sans demander l'autorisation à personne, autrement on se fera buter à la queue leu leu...

Les mines s'étaient allongées. Seul Costello, le diplomate, croyait à la coexistence dans l'association avec Maranzano, mais Lansky raisonnait juste, il le savait. Aussi, à regret, conseilla-t-il :

— Je crois, Charlie, que tu dois répondre non...

Charlie Lucania hocha la tête.

— Je vais le faire et cette fois sans envoyer de scotch pour lui faire avaler ça. Maintenant que chacun fasse bien attention à sa peau, on risque de se faire tirer comme des lapins...

Curieusement, Salvatore Maranzano, essuyant l'humiliant refus de celui qu'il appelait toujours Salvatore Lucania, n'ouvrit pas le feu, craignant sans doute que son rival Masseria, profitant de l'occasion, ne vole au secours des jeunes loups pour mieux le détruire en les attachant à sa cause.

Néanmoins, de singuliers événements se produisirent : des camions de whisky furent interceptés dans la traversée des forêts de Jersey, à quelques kilomètres d'Atlantic City. Quelques jours plus tard, deux entrepôts du nord de Manhattan furent détruits par les agents fédéraux. Des *bootleggers* sur lesquels les amis de Lucania pouvaient compter se dérobèrent, tant et si bien que les grands *night-club-speakeasies* de luxe leur appartenant parurent brusquement respecter la loi Volstead tant ils étaient à sec. Impossible naturellement de servir de la bibine, c'eût été courir à la ruine immédiate.

Costello au Club 21, Dutch Schultz à l'Embassy-Club, Jack Legs Diamond au Hotsy Tosty, même chose pour Lucania, Lansky, Siegel, Genovese au Sutton Club, au Lido, au Trocadéro, au Connie's Inn, au Nest, au Small's Paradise et chez Arnold Rothstein au Cotton-Club. C'était grande pitié et grand déchirement que de voir tinter de vulgaires glaçons d'eau au fond de leurs verres vides des clients aussi généreux que Lord et Lady Mountbatten, Jimmy Walker, Aimée Semple Mac Pherson, Stephen Graham, « Grande Gueule » Falon, l'avocat à la mode, une star de l'envergure de Mae West, des artistes tels que Fred Astaire, sa sœur Adèle, Rudolf Valentino, Victor MacLaglen, Douglas Fairbanks, Adolf Menjou, Mary Pickford, Zazu Pitts, Mae Murray,

Wilma Banky, Fanny Fard, Norma Talmadge, tant d'autres, se désolaient. W.C. Fields faisait remarquer que « si la sécheresse continuait, il ferait des économies de poudre de riz, n'ayant plus à se bichonner le nez... » Les grands orchestres de ces établissements, animés par Louis Armstrong, Cab Calloway, Fletcher Henderson, Duke Ellington, swinguaient mollement, faute d'un remontant dynamique. Dans la 32^e Rue Ouest, la panique s'installa. Les boîtes à la mode allaient se vider de leur généreuse clientèle si l'on ne remplissait pas rapidement ses verres. Elle irait boire ailleurs. Les tenanciers harcelaient Charlie Lucania jusqu'au Claridge, se plaignant qu'à contre-cœur il ne leur restait rien d'autre à faire que d'aller s'approvisionner du côté de chez Maranzano ou Masseria.

Pris à la gorge, Charlie, dans une décision subite, sauta dans sa Packard noire, ramassa au passage Joe A. Adonis et fonça à Atlantic City chez Nucky Johnson, plus exactement à Chelsea, la banlieue chic de la ville où le cher Enoch vivait dans un hôtel particulier de rêve. La côte du New Jersey passée complètement sous son contrôle rapportait gros.

Dans son costume blanc immaculé, œillet rouge à la boutonnière, Nucky les accueillit chaleureusement. Il ne devait jamais le regretter. Charlie alla droit au but sans plus attendre :

— Je suis dans le pétrin, toi tu nages dans l'abondance. Voilà : j'ai besoin de scotch comme vache qui pisse. Toi, tu contrôles tout ce qui débarque dans le coin. Mets-moi au parfum d'un gros arrivage de qualité. Je le surpaie. Tu prends pour toi ce que tu veux, moi je veux la gnole à n'importe quel prix... et je t'oublie.

Nucky, rayonnant, prit le temps d'allumer un havane. Légèrement, avec la première bouffée fluide, il répondit suavement :

— Charlie, justement, tu ne m'as pas oublié. Tu as eu raison, je suis un ami qui t'estime beaucoup car tu mènes ta galère sans trop forcer sur les rames. Tu iras loin et j'ai envie d'y aller avec toi. Aussi, dans l'avenir, je mettrai ma plage personnelle à la disposition de tes équipes. Nul autre que vous ne pourra l'utiliser. Mes hommes vous convoieront jusqu'au bac de Camden. Là, vous serez pratiquement arrivés à Philly. Nous conviendrons d'un pourcentage. *Business is business*, pas vrai ? En attendant, pour que tu puisses faire la soudure, je vais t'apprendre une bonne nouvelle : un arrivage va se faire après-demain sur Ventnor Bay. J'ai donné le O.K. De quoi remplir quelques camions...

Les yeux de Charlie étincelaient :

— Du bon ?

— De l'extra. « J. & B. » Justerini and Brooks, le nec plus ultra de ceux qui ont un palais et pas un taudis pour savoir

se rincer la dalle. Quelques caisses de cognac français Hennessy complètent la cargaison.

— Cher ?

Enoch Johnson, le nez baissé, considérait attentivement la cendre parfaite de son havane. A voix basse, sans doute de peur de la faire tomber, il murmura :

— C'est du trop bon pour être vendu. En fait, par ces temps de disette, il appartient déjà à quelqu'un qui l'a payé son juste prix...

Lucania s'était durci :

— Je connais ?

— Un peu... C'est un pays à toi : Salvatore Maranzano.

De saisissement, Joe A. Adonis en porta la main à son cœur, plus précisément à hauteur du holster où reposait son enfant préféré, un pistolet automatique Remington 38.

Laconiquement, Charlie décidait :

— Je suis preneur.

La main d'Adonis retomba. Ce beau garçon fait pour l'action craignait les émotions violentes.

**

Lorsqu'il se mouillait, Enoch Johnson ne faisait pas les choses à moitié. Sur une carte de la région, avec l'ongle de son index manucuré, il avait souligné l'itinéraire qu'emprunterait le convoi de Maranzano.

Le surlendemain, venus de New York, en trois voitures, Charlie Lucania, Meyer Lansky, Bugsy Siegel, Albert Anastasia, Joe Adonis, Jack Legs Diamond, Lepke Buchalter, Frank Scalise, Tommy Lucchese (et deux autres, toujours bien vivants, reconvertis dans une apparente honnêteté au point d'avoir un faible regrettable pour les procès en diffamation) s'arrêtaient dans une forêt un peu avant Egg Harbor dans le New Jersey. Les plus nantis avaient du cœur à revendre dès que la source de leurs revenus menaçait de s'assécher... Cette source roulait à travers la nature, à bord de huit camions. La précédait une limousine chargée de quatre hommes munis d'un fameux arsenal. A l'arrière, une autre voiture avec cinq tireurs d'élite fermait la marche. A côté de chaque chauffeur, un homme armé d'un pistolet mitrailleur Thompson, méchante machine à rafaler la mort¹. La voiture de

1. Arme de prédilection des gangsters américains, ce pistolet mitrailleur a été conçu par le général John T. Thompson pour servir de « balai de tranchée ». Appelé par son inventeur *sub-machine gun*, il ne sera fabriqué qu'à partir de 1919 et ce jusqu'en 1945. Les gangsters l'utilisaient avec son chargeur circulaire de 50 cartouches, calibre 11,43, cadence de tir : 700 coups-minute. L'engin est redoutable. Toujours en activité...

tête stoppa brusquement en fin de virage. Un sapin abattu barrait le passage. Pas besoin de faire un dessin aux convoyeurs.

Les portières s'ouvraient à la volée. La fusillade qui éclata des deux côtés de la route fut si violente qu'elles se refermèrent sous la violence des impacts, tandis que les corps perforés retombaient sur les coussins. Les chauffeurs tenaient les bras levés bien haut. En couinant sous la précipitation d'une marche arrière forcée, la voiture fermant le convoi s'enfuyait sans demander d'explications. Trois des passagers, à l'avant des trois camions, tentèrent de remplir leur contrat. Cueillis par des tirs précis, ils s'affalèrent rapidement.

Ce fut Anastasia qui leur tira à chacun le coup de grâce en leur glissant le canon de son Smith & Wesson 45 dans la bouche. Sans ménagements, les chauffeurs furent conduits jusqu'au fossé, frappés sauvagement à coups de crosse. Il fallut arracher Jack Diamond, devenu comme fou, à sa répugnante besogne.

Puis les caïds du crime prirent leur place sans complexe ni honte derrière les volants.

Lucania, Siegel, Meyer Lansky ramenèrent les limousines. Un peu fébrile, Nucky Johnson les attendait à New York avec Genovese et Costello. Il s'inquiéta dès que Lucania apparut :

— Pas de bobo ?

— Pas l'ombre d'un. On ne pouvait pas se permettre. Au moindre blessé, on laissait un camion en rade dans la nature. Tu te rends compte d'une perte ?

Johnson en resta bouche bée.

Les jours qui suivirent, ce fut fête entre la 5^e et la 6^e Avenue. La 52^e Rue était redevenue l'oasis des plaisirs défendus. Le J. & B. mordorait ses reflets au fond des grands verres en cristal, se rafraîchissant de tant de péripéties sur un cube de glace en attendant de glisser dans un palais célèbre.

Après ce *hijacking* réussi fort à point, tous les associés de cette opération restèrent sur leurs gardes, ne sortant que par quatre, marchant par deux sur les trottoirs opposés afin de pouvoir se couvrir mutuellement. Aucun des hommes du convoi n'avait pu les reconnaître, Charlie les avait dotés d'une cagoule noire et pas un traître mot n'avait été échangé.

Pas besoin d'être grand sorcier pour imaginer d'où venait l'attaque. Maranzano, fine mouche, ne pouvait avoir l'ombre d'un doute. Pendant un mois, son attaque vengeresse fut attendue, redoutée. Elle ne vint pas. C'était un peu comme s'il s'était voilé la face avec l'opprobre général de ceux qui attendaient de lui un geste, l'ordre d'un *Don* digne de ce nom.

« Si tu laisses passer l'affront, tu vois venir la mort », dit le proverbe sicilien, mais il y en a tellement de ces vieilleries sentencieuses que Don Salvatore avait dû oublier celui-là.

Un qui ne fut pas oublié, ce fut Nucky Johnson. D'un commun accord, Lucania, Siegel, Costello et Lansky décidèrent de lui ristourner désormais dix pour cent sur toutes les affaires qu'ils traiteraient, même en dehors de lui. Ils tinrent parole, tandis que, plus que jamais, Enoch Johnson tenait le haut du pavé à Atlantic City.



Dans le *gangland*, Charlie Lucania vit sa réputation grandir à la suite de cet exploit. Que Maranzano ne sanctionne pas l'offense par une guerre d'extermination laissait suffisamment entendre qu'il jugeait Charlie et ses associés un trop gros morceau pour lui. En fait, Don Salvatore, fin stratège, savait qu'en attaquant les jeunes loups il se retrouverait agressé par Masseria, désireux également de devenir l'unique, *le capo di tutti capi* de la Mafia. Pris entre deux feux, ses chances de succès étaient effectivement nulles. Sur ces entrefaites, comme par hasard, Joe Masseria se manifesta. Lucania ne pouvait s'offrir le luxe de l'avoir sur le dos en même temps que Maranzano. Contraint et forcé, il conclut un accord circonstancié qui, aux yeux de tous, en faisait le « lieutenant » de Masseria, mais en fait, et malgré la fureur de ce dernier, il gardait toute son indépendance sur le trafic exclusif et la distribution de l'alcool, gagnant donc sur tous les tableaux. L'alliance avec Joe the Boss lui donnait ses lettres de noblesse dans la Mafia en le protégeant efficacement des attaques possibles de Don Salvatore Maranzano.

Lucania profita de son avantage et de la trêve tacite pour se faire voir presque tous les soirs au Sardi's, le restaurant de nuit, club privé très sélect. Pour y aller, il remontait la 44^e Rue Ouest à pied, sa « Cadillac » chargée d'anges gardiens commandés par Albert Anastasia roulant au pas le long du trottoir, cinq mètres derrière lui.

Là, le plus souvent, il retrouvait Costello, Siegel et un citoyen français, ami de Frank, un ancien partner d'Owney Madden, Big French Lemange. Du fait de sa nationalité, Big French installant officiellement des entrepôts à Saint-Pierre-et-Miquelon, assurait par voie de mer un fantastique dispatching d'alcools français, plus particulièrement le champagne Moët et Chandon, et le cognac Hennessy. L'avoir pour ami équivalait à ne jamais manquer de ces deux produits liquides fort appréciés par les dîneurs et les noctambules. Pour ne plus subir de pénurie semblable à celle qu'il venait de connaître, Charlie payait cash en espèces, mettait en cave des quantités effarantes d'alcools. Costello dressant une liste nouvelle de hautes personnalités « touchant la main des deux mains pour en prendre plus » selon son expression, met-

tait à mal la Banque à graisse au grand désespoir de Lansky. Des millions de dollars seront ainsi distribués. A la police de New York par exemple. Si en 1924, le grand chef de la police Joseph A. Warren touchait 20 000 dollars par semaine, son successeur Grover A. Wallen ramassait en 1926 chaque vendredi 50 000 dollars et ce d'une manière pour le moins inattendue. C'était un truand du nom de Joe Cooney, surnommé par ses complices Joe the Coon, ce qui le mettait en rage (*coon* en argot signifiant « négro » et Joe étant furieusement raciste), qui portait l'argent jusqu'à l'Hôtel de Ville, déguisé en ouvrier électricien, sa boîte à outils d'une main et de l'autre un grand sac en papier pour son casse-croûte. Les deux étant pleins à ras bord de dollars en petites coupures. Il faut être prudent pour devenir et rester patron de la police... Joe Cooney s'acquitta toujours sans pépins et avec une grande honnêteté de ses nombreuses missions. Il faut dire encore qu'il était Irlandais... comme la plupart des flics new-yorkais.

Les hommes politiques, eux aussi, coûtaient cher, surtout les démocrates de Tammany Hall. Naturellement, Charlie ne négligeait pas les républicains. Les politiques avaient toujours besoin d'argent pour les campagnes électorales. En misant sur les deux tableaux, Lucania avait automatiquement le gagnant dans la manche.

— C'est moins simple avec les bourrins... et pourtant ils sont aussi tocards, aimait-il à plaisanter.

Il devait dire aussi cette phrase qui coupe le souffle :

— Il y a loi et loi. Il y avait des gars qui faisaient régner ma loi dans la rue quand il le fallait, et puis il y avait ceux qui faisaient passer ma loi dans les textes, le plus légalement et le plus pacifiquement du monde. J'ai personnellement contribué à faire élire plus de quatre-vingts guignols sur une courte période, et tous, conseillers municipaux, maires, députés, et même sénateurs, votaient comme je leur disais. Ils étaient à moi. Je les avais choisis. Je les avais élus. Ils m'appartenaient corps et âme.

Comme toujours, c'est alors qu'il pensait avoir tout payé, donc tout prévu, que Lucania eut un ennui de taille. Venant prendre Siegel à son Quartier général¹, celui-ci l'attendait et bousculant les hommes de service, l'entraîna pour l'enfermer vivement dans son bureau :

— Ça y est, Charlie, la tuile...

1. Entre Madison Square et Park Avenue, Benjamin Siegel occupait tout un étage de cinq appartements de luxe, un pour lui, les autres pour ses hommes. Il y avait de nombreux bureaux. L'ascenseur arrivait directement dans un hall de réception aux vitres à l'épreuve des balles où veillaient en permanence cinq tireurs d'élite qui faisaient les « 3 x 8 ».

— Quoi ?
— Tout le chargement de l'*Ophelia*, du meilleur scotch en direct d'Aberdeen, volatilisé entre Boston et ici...

— Qui ?
— Je ne sais pas encore. J'ai envoyé Levine pour faire parler les muets. Tu penses à un chien de la chienne de Maranzano ? Charlie haussa les épaules, terriblement tendu.

— *Chi lo sa ?*
Bugsy s'empressait :
— T'inquiète pas trop... On va le savoir pour toi.
Lucania resta un long moment muet, puis consentit à demander :

— Combien ?
« Le tueur de charme aux yeux bleus », ainsi qu'il aimait à être appelé, cilla, craignant l'orage et regardant ailleurs, osa :
— Plus d'un million de dollars, Charlie... Payés au départ.

Un vrai coup de malheur, avec tout l'argent déjà dispersé. Plus qu'une perte sèche, une perte de prestige pour lui du même ordre que celle qu'il avait fait subir à Maranzano. Le danger qu'à l'avenir on lui manque de respect en bousculant d'abord ses autres affaires, ses hommes et, pour finir, pourquoi pas, lui ?

L'essentiel restait de savoir rapidement « qui » avait osé. Il le sut plus vite que prévu, grâce à un geste inconditionnel d'amitié, bien rare dans ce milieu, qui allait provoquer en chaîne, une série d'événements tragiques.

Arnold Rothstein prédisait depuis longtemps à Charlie :

— Tu iras loin... Tu n'as pas de préjugés... Tu regardes où tu mets les pieds avant d'avancer... Tu cherches toujours à faire mieux... Tu ne parles pas, mais tu as une parole... Tu verras, Charlie, tu t'habilles déjà comme moi, mais bientôt tu entreras dans mon costume... Tu prendras ma succession.

Le cher Arnold ne croyait pas si bien dire.

Il invita un soir Charlie seul, au Cotton Club.

— Charlie, il faut que je te parle... Je crois bien que j'ai de l'argent à toi dans la poche.

Lucania fronça le sourcil, puis sourit, une exclusivité rare pour ses rares amis.

— Garde-le, Arnold... Tout ce que tu m'as appris n'a pas de prix. Je ne pourrai jamais te le payer...

Mal à l'aise, son visage maigre agité de tics, Rothstein lâcha tout d'une traite :

— L'autre soir, un dur de Chicago s'est senti pousser des ailes de pigeon, tellement il décollait de prétention. Je l'ai plumé aussi sec pour lui apprendre à pas faire le mariolle en société. De 150 Grant.

Un sifflement appréciateur de son invité se fit entendre.

— Il en avait soixante sur lui. J'en ai pris cinquante et il m'a fait une reconnaissance de dette à huitaine.

Lucania crut comprendre :

— Huit jours sont passés et ton pigeon s'est envolé...

— Justement non. J'ai ses 100 Grant dans la poche, seulement, c'était pas dans ses moyens de les trouver si vite... Curieusement, Charlie, il m'a remboursé le lendemain du jour où tes camions ont disparu...

Comme il le faisait toujours lorsqu'une forte émotion s'emparait de lui, Lucania pressa plusieurs fois son index et son majeur réunis sur ses lèvres, les écrasant contre ses dents.

— Tu as le nom de cet enfoiré ?

— Ben... Il s'appelle Bloom, avec deux « o »... Mais enfin son prénom étant Samuel, je crois bien que...

Luciano hochait la tête à tous petits coups brefs.

— T'occupe pas, Arnold, t'en fais pas plus que je fais de différence...

Puis se levant :

— Je vais réunir le conseil de famille.

Ce fut au tour d'Arnold Rothstein de hocher la tête.

Encore une fois, Bugsy Siegel devança tout le monde. Ce tueur impitoyable possédait un instinct de chasseur hors-pair. La traque d'un homme l'excitait au plus haut point, il eût fait la fortune d'une agence de détectives privés. C'est à Miami qu'il récupéra Samuel Bloom en train de se faire bronzer au chaud soleil de Floride.

— Viens avec nous, bonhomme, tu vas me faire prendre une insolation...

La gorge nouée de saisissement, l'homme en maillot de bain, en se redressant, aperçut un fauve aux yeux bleus, costume beige, chemise noire, tenant d'une main un panama blanc, sous lequel il dissimulait un Luger dont le canon menaçait son torse.

Deux individus flanquaient Bugsy qui reprenait d'une voix glaciale :

— Pas la peine de te rhabiller, tu feras l'affaire comme ça.

Une demi-heure plus tard, le malheureux Samuel Bloom n'avait plus rien d'un Apollon des plages. Pendu par les poignets à une canalisation d'eau, son corps torturé balançait dans la semi-obscurité d'une cave aux écœurants effluves de déjections. Joey Amberg et Red Sam Levine, experts en la matière, n'en revenaient pas. Leur client restait muet.

Ses seules paroles attestaient de sa détermination :

— Vous saurez que dalle, salopards... Puisque, de toute façon, vous allez me crever...

Flegmatique, Siegel attendait.

Les autres le virent sortir brusquement. Dix minutes plus tard, de retour, Bugsy s'approcha du malheureux, une bouteille à la main, versant sur le corps en sueur une lampée d'essence. Avec son briquet, il enflamma. La lueur bleutée éclata, se faufila vive, une odeur âcre de chair et de poils brûlés s'éleva en même temps qu'un hurlement inhumain. Bugsy répéta l'opération deux fois sur les épaules de Samuel Bloom qui hurlait toujours mais ne parlait pas.

Alors Bugsy inonda de liquide la toison pubienne. Quand il sentit l'essence couler entre ses jambes, attaquer ses muqueuses, le torturé hurla si fort sa volonté de tout dire qu'il s'en étrangla, fut secoué de vomissements, d'une crise de larmes irrépressibles.

— Ben voilà comment faut s'y prendre... Il est cuit maintenant, pas vrai ? commenta Bugsy non sans fierté à ses séides dans un sourire sauvage découvrant des dents carnassières.

Mais Levine et Amberg paraissaient aussi mal en point que le vaincu de la guerre du feu.

Samuel Bloom, dans son affolement, n'en finissait plus de confesser ses péchés.

— Ecoutez bien, les gars, écoutez bien, conseillait Bugsy aux deux autres, faut l'entendre pour le croire. C'est Charlie qui va en faire une gueule...

Très vite, le torturé se répéta, n'ignorant pas que son temps de parole était son temps de vie. Tout à coup, il supplia :

— J'ai encore plein de trucs à vous dire... Mais donnez-moi à boire, sans quoi je vais vraiment crever.

— Tu l'as dit, bouffi, rigola Bugsy et il lui tira deux balles dans le ventre, regardant fasciné le corps supplicié se balançant lentement sous le choc des projectiles.

Le fait est que Charlie Lucania fit une drôle de gueule quand Bugsy Siegel fit son rapport.

— C'est Joe le Patron qui a fait venir Sam Bloom de Chicago, Une demi-portion qui a travaillé pour Frank Nitti et Fred Ries en se faisant une réputation dans le *hijacking*. Joe Masseria l'a engagé avec son équipe de gus de « Chi » pour faire l'entourloupe de ton convoi en lui promettant le cinquième. Deux cent mille dollars. Il l'a réglé et moi j'ai arrondi son compte avec deux dragées...

L'idée sournoise taraudait déjà le cerveau de Charlie.

— Masseria, je vais te rendre la monnaie de ta pièce !

Ainsi, Joe the Boss l'attaquait par le biais. Une sorte de « Halte-là petit tu deviens trop grand » par gang interposé à sa solde, mais pas par des membres de sa famille, ce qui eût rendu

la guerre totale. Là, le dialogue restait encore possible, seulement il faudrait composer, lui abandonner l'alcool, venir manger dans sa main, jouer les seconds rôles, servir de loufiat à un *Don* à la mords-moi-le-nœud, à une paire de moustaches en guidon de vélo. Une fureur le gagnait.

« Calme, Charlie, calme... » se morigénait-il, bloquant ses maxillaires, mordant ses lèvres.

Il comprenait que Joe Masseria, voyant que Salvatore Maranzano ne réagissait pas à l'agression du jeune loup dangereux qu'il était devenu, avait senti que le moment était venu de lui faire sentir sa poigne, de maîtriser de force un jeune allié indocile, pour conquérir ensuite le pouvoir suprême de la Mafia en mettant sur la touche Maranzano, vieux *Don* timoré, latiniste trop subtil, peu fait pour la réalité américaine. Une chose restait acquise : Maranzano le volé ou Masseria le voleur ne tarderaient pas à se manifester encore plus fort. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient renoncer à faire pression sur lui pour obtenir sa soumission totale.

Sur ces entrefaites, un drame percuta Charlie Lucania de plein fouet. Le 4 novembre 1928, Arnold Rothstein, l'élégant initiateur de Charlie aux règles élémentaires du savoir-vivre, était victime du manque flagrant d'éducation d'un inconnu qui lui logea une balle de 38 dans le ventre. The King of the Gamblers (le Roi des Joueurs) fut retrouvé sur un tapis ensanglanté de la chambre 309 au Park Central Hotel (aujourd'hui Park Sheraton). Pendant quarante-huit heures, il se tordit de douleur, son mince visage de hibou déplumé ruisselant de sueur. Les policiers de garde interdisaient son approche.

Au détective-chef l'interrogeant :

— Qui t'a tiré dessus, tu l'as bien vu ?

Arnold répondait :

— Personne ne m'a tiré dessus...

— Bien entendu ! Tu es à l'hosto à te tordre parce que tu n'as rien ?

— Oh si ! J'ai des coliques de plomb.

Après avoir fait de l'esprit, il ne lui restait qu'à le rendre. Ce qu'il fit dans d'abominables souffrances.

On tenta d'accréditer la thèse qu'Arnold Rothstein avait mené un poker d'enfer avec quatre autres partenaires durant trois nuits consécutives. Un des joueurs, George McManus, inculpé, sera rapidement relaxé faute d'aveu et de preuves. La légende affirmera que Rothstein lui devait trois cent mille dollars. C'est d'autant plus ridicule que the Brain ne perdait jamais et que même s'il avait perdu trois cent mille dollars, il pouvait payer sans s'en apercevoir, plutôt deux fois qu'une.

N'oublions pas non plus qu'il y avait encore trois autres

joueurs. Un jour ou l'autre, longtemps après, immanquablement l'un d'eux aurait dit la vérité. Il en est toujours ainsi, nous en savons quelque chose.

Comme nous savons qu'une balle (une seule) tirée ainsi est le fait d'un spécialiste, sûr de tuer, certain que la victime va en baver avant de mourir, aura le temps avec l'enfer dans ses entrailles, de regretter la mauvaise action commise... comme par exemple d'aller raconter qu'un certain Sam Blood a remboursé ses dettes de jeu juste après... un *hijacking* dont Charlie Lucania vient d'être la bonne pomme.

D'ailleurs, Charlie ne s'y trompa pas. Il se refusa toujours à commenter la mort d'Arnold Rothstein bien qu'éprouvant un réel chagrin de sa disparition. Mais si l'on veut bien y prêter attention, la suite de son comportement avec Masseria démontre éloquemment cette attitude. Celui de Masseria avec Lucania également.

Immédiatement après la mort de Rothstein, Joe the Boss le harcela téléphoniquement, l'incitant à être plus actif dans tous les domaines où son intérêt restait en jeu, l'invitant à augmenter le montant des pourcentages lui étant dus et ce d'une voix menaçante. La Bande des Quatre devenue le Groupe des Sept (Lucania-Costello-Lansky-Siegel-Dutch Schultz-Genovese-Adonis) et même des « Neuf » car Lepke Buchalter ainsi qu'Albert Anastasia s'étaient intégrés, s'empressa de se partager l'empire de Rothstein. Frank Costello à l'unanimité hérita des jeux, désignant comme second Frank Erickson, déjà grand boss des bookmakers, ex-fidèle lieutenant d'Arnold, ce qui simplifiait la reprise en main de l'affaire. Lucania obtint que 25 % des gains seraient versés à Joe Masseria pour calmer son ire grandissante. Costello s'employait à placer des machines à sous ; Schultz contrôlait une multitude de *speakeasies* ; le Bug and Meyer Mob s'organisait pour devenir un redoutable service-action chargé de la répression ou disparition des indociles, des incompréhensifs, des traîtres. Chacun se trouvait une nouvelle spécialité dont disposait Charlie apparemment lui-même aux ordres de Masseria et qui s'abaissait autant qu'il le fallait pour que ce dernier ne puisse mettre son nez dans leurs affaires d'alcool.

Lucania voyageait, rendait des services aux nombreux gangs essaimés dans tout le pays. Leurs chefs le respectaient à commencer par le fameux Al Capone qui, ayant bien des ennuis avec Bugs Moran, trouvait l'alliance avantageuse. De même Moe Dalitz, son associé du tristement célèbre Purple Gang de Detroit. Associé à Abe Bernstein, Moe avait constitué un gang sur le modèle de la Mafia, à cette différence qu'au lieu de Siciliens n'étaient engagés que des Juifs. D'une sauvagerie incroyable, ils tenaient sous leur coupe tout le Middle West, contrôlant la route des Grands

Lacs vers le Canada tout proche et d'une folle rentabilité. A Cleveland, le gang de Mayfield Road suivait aussi ses conseils en le rétribuant, cela va de soi. Harry Stromberg dit Nig Rosen, à Philadelphie, marchait sur les traces de Waxey Gordon. Mais, en dehors de ces caïds, il y avait une multiplicité de petits gangs non contrôlés et qu'il faudrait faire rentrer dans l'ordre avant peu. Pour éviter le *hijacking* dont personne n'était à l'abri, Lucania sentait que le moment était venu de rassembler tous les puissants. On parlait si respectueusement de lui et de ses idées que, brusquement, Joe Masseria perdit patience et malgré les services rendus par son lieutenant, les pourcentages élevés rentrant par ses bons offices sur tous les rackets possibles, il voulut brutalement faire la démonstration que le vrai boss, c'était encore lui.

Faisant jouer la vieille règle hiérarchique de soumission imposée par la Mafia à un Sicilien initié, Joe Masseria lui ordonna de « braquer » un convoyeur de fonds pour couvrir les débuts criminels officiels d'un novice, Paul Mineo, à peine intronisé *mafioso*. Cela se passa fin novembre 1928.

Contraint et forcé, Lucania, flanqué de Levine et de Paulie Mineo, alla planquer dans la 37^e Rue devant la Corn Exchange Bank. Le convoyeur de la paye d'une grande industrie de textiles sortit à l'heure dite. Comme prévu, Mineo se rua sur lui, le jeta à terre, arracha le sac contenant les espèces. Un garde de la banque, alerté, se précipita, fit feu sur Mineo qui s'écroula sur le trottoir. Charlie Lucania bondissant de la voiture jeta Mineo ensanglanté sur son épaule, récupéra le sac, les balança tous deux dans la voiture que Levine arracha de l'asphalte dans un hurlement de pneus... pour aller se jeter cent mètres plus loin sur une patrouille de police.

Pour huit mille dollars, voilà Lucania courant le risque d'être retiré de la circulation un bon bout de temps. C'était compter sans le dévouement, le jusqu'aboutisme de la Bande des Quatre. Ils se démenèrent si bien, notamment Lansky puisant dans la Banque à graisse à fonds perdus et Frank Costello tirant toutes les ficelles des personnalités de la politique et de la police soigneusement compromises par son sens aigu des relations publiques, que l'affaire fut classée faute de preuves. Ce genre de classement coûta naturellement beaucoup plus de huit mille malheureux dollars !

Il apparut à tous que cette patrouille de police épinglant l'équipe presque en flagrant délit s'était trouvée là curieusement à point nommé. « La monnaie de la pièce » à l'intention de Masseria pesait de plus en plus lourd dans la poche de Lucania au point de la crever comme un abcès, qui le faisait se dégoûter de sa propre personne.

La honte qu'il éprouvait pour ce qu'il considérait être sa faiblesse l'avait incité lors de son arrestation à décliner une identité bidon : « Charlie Luciano », considérant que le nom de Lucania ne devait pas être mêlé à d'aussi minables mésaventures indignes d'un caïd.

Ainsi les premiers à prononcer le nom de Luciano furent des flics. Ils ne seront pas près d'en avoir terminé avec ce nom. C'est sous cette identité que Charlie Lucania s'installa au Barbizon Plaza, dans un appartement luxueux des derniers étages avec vue sur Central Park. Il invita Gay Orlova à partager sa vie. C'était une fille d'une grande beauté, brune, élancée, un peu dans le style de Cyd Charisse. Danseuse à ses moments perdus, elle adorait la grande vie, parlait parfaitement le français et le russe.

— Elle me fait honneur et ne me les casse pas, au contraire, avec Gay, je me marre tout le temps, ça m'évite d'avoir affaire à d'autres nanas, commentait Charlie qui, depuis sa maladie vénérienne contractée pour éviter d'aller faire la guerre, avait d'inquiétantes faiblesses mais justement pas celles que l'on aurait été en droit de supposer d'un pareil gaillard.

Toujours lieutenant de Joe the Boss pour la famille Masseria, il s'appliquait à abattre au mieux toutes les tâches sous sa responsabilité. D'une férocité extrême dans les rackets, pressurant les faibles, démolissant les indociles, veillant à ce que les dettes des perdants soient payées rubis sur l'ongle aux *books* de Frank Erickson, multipliant les placements des machines à sous de Costello, relevant les compteurs des maisons closes. Jamais Masseria n'avait vu rentrer autant de dollars, ce qui ne l'empêchait pas de balancer des vanes à son second dont, d'après lui, l'emploi du temps consistait surtout à s'occuper du *bootlegging*, de l'ouverture de nouveaux *speakeasies*.

— Toi, mon salaud, tu fais fortune sur mon dos et sous ma protection. Tu tires trop sur la ficelle, gueulait-il, pris de rage à la pensée que ce fric-là échappait à son contrôle.

Luciano sentait qu'avant peu Masseria romprait l'accord ; il gambergeait tant et plus pour parer le mauvais coup à venir.

Par ailleurs et du fait de la carence des pouvoirs publics, de la police, devant le déferlement de la violence, puisqu'on avait acheté leur impuissance, les gangsters se livraient de meurtrières batailles jusque dans la rue.

Du début de la Prohibition à la « Convention d'Atlantic City » en 1929, trois cent cinquante gangsters seront morts par balle, explosifs ou couteau, soit disparus dans l'élément liquide ennemi : l'eau, avec un bloc de ciment aux pieds, ou encore pressés avec de vieilles voitures, coulés dans le béton d'un chantier. Sur les trois cent cinquante, dix-sept eurent de grands noms, quelques-

uns des surnoms passe-partout, les autres retournèrent à l'anonymat dont ils n'avaient jamais eu les moyens de sortir.

Comme disait Charlie Luciano :

— Les enterrements coûtent cher. Il y a mieux à faire que de mettre les copains dans le trou. C'est du temps et de l'argent perdus...

L'idée de Charlie Luciano était qu'il fallait au *gangland* un pouvoir central, un pouvoir autoritaire, pour éviter les débordements de marginaux ou les querelles de suprématie pour conquérir l'autorité suprême permettant de régner en tyran absolu. Ce n'était vraiment pas la peine de dépenser des fortunes afin d'échapper aux juges et aux flics, pour ensuite se détruire entre intéressés. Sans compter que ces batailles permanentes faisaient la « une » des journaux, que le public commençait à s'indigner, à réclamer que la police ramène l'ordre et la sécurité.

Un exemple désastreux, à donner en modèle de ce qu'il ne fallait vraiment pas faire, était Chicago où Al Capone flanquait une sanglante pagaille. A se demander comment il pouvait encore trouver des tueurs alors que ces derniers passaient justement le plus clair de leur temps à s'entretuer.

Al Capone commençait à lui casser sérieusement les pieds. D'abord, pour un peu, il assassinait le très régulier doyen Johnny Torrio qui s'en tira de justesse, abandonna ses billes pour se réfugier en Italie d'où Mussolini l'expulsa, tant le Duce détestait la Mafia qu'il s'était promis de détruire. Johnny Torrio revint donc sur la généreuse terre d'accueil américaine, contraint et forcé, mais à New York.

Où Al força la note, c'est lorsqu'il s'en prit à Frank Yale, son bienfaiteur, également l'homme qui avait effacé Big Jim Colosimo pour faire de la place à son gentil neveu Johnny Torrio. Frank Yale, le premier, s'était aperçu de son existence, l'avait engagé comme barman, puis comme videur, l'installant enfin à Chicago sous les ordres de Johnny Torrio. Cela lui fut fatal. Président de l'Union sicilienne (devenue Union nationale italo-américaine) Frank, lorsque Angelo Genna fut abattu, soutiendra la candidature de Joe Aiello à la présidence du chapitre de l'Union à Chicago, plutôt que celle de Tony Lombardo, un proche d'Al Capone.

De plus, Frank Yale commit l'erreur de prendre les *Chicagoans* pour des ploucs. C'est lui qui contrôlait pour Al à Long Island les diverses arrivées d'alcools, les groupait par trains de camions lesquels empruntaient des routes secrètes, toujours différentes pour bénéficier de la protection des flics avertis et dont on achetait les services, mais aussi pour échapper aux opérations de *hijacking*. Sans doute début 1927, Frank devint-il trop gourmand. Pour d'obscures déraisons, il manigança l'attaque « par des inconnus »

de ses propres convois. Vendre de l'alcool, l'expédier en bonne et due forme et le voler au destinataire était une recette connue des bons carambouilleurs de crus. Pas plus que les mauvais calembours, elle n'avait jamais fait rire personne. Et Capone n'était pas du genre à rigoler.

Il expédia à Brooklyn un de ses hommes, James Finesy de Amato, contrôler si l'entourloupe était bien signée Frank Yale.

L'espion n'y vit que du feu. Deux inconnus lui adressèrent l'un une balle dans l'œil gauche, l'autre une balle dans l'œil droit, en pleine rue. Al Capone, attristé par la nouvelle autant que confirmé dans ses soupçons, s'enferma dans un appartement de l'hôtel Ponce de Leon avec quelques sujets fort doués pour les tirs de représailles. La décision finale adoptée, un commando de six hommes prit la route de New York.

Vers 16 heures, le dimanche 1^{er} juillet 1927, Frankie Yale entra dans un *speakeasy* de Borough Park, lançant au barman : — Je meurs de soif...

Ce qui était déjà un mot malheureux.

A peine commençait-il à déguster une bière fraîche que le téléphone sonna. Justement une communication pour lui. Bugsy Siegel l'avertissait qu'une équipe de tordus était à ses trousses, l'incitant à se mettre à l'ombre en vitesse. Ce qu'il fit illico en se précipitant dans la rue puis dans sa voiture lancée en trombe dans la circulation. Dans la 44^e Rue, une Nash noire l'obligea à grimper sur le trottoir. Un lampadaire stoppa net la voiture. Aux vitres de la Nash, apparurent les canons de deux *sub-machine guns* Thompson, de deux Smith & Wesson calibre 45, d'un fusil à canons sciés. Un feu nourri éclata déchiquetant l'élégant costume gris de Frank Yale qui, dans un curieux réflexe, tenta de retenir son panama blanc neuf qu'une balle arrachait de son crâne avec un beau morceau d'os frontal.

Cela n'intéresse probablement plus le commissaire de police new-yorkais Grover Whalen chargé de l'enquête, mais, pour les amateurs de fiches bien tenues, les tueurs étaient Jake Guzik dit Pouce graisseux, Charlie Fischetti, Dan Serritella, chacun doublé d'un équipier *en cas de malheur*, dont les noms n'auront plus l'occasion d'être évoqués. Jamais jusqu'alors, la *sub-machine gun* Thompson n'avait été utilisée à New York dans les règlements de comptes entre gangsters. Frankie Yale fit les frais de cette technique nouvelle tandis qu'un anonyme faisait ceux d'une couronne monumentale d'orchidées et de roses rouges de trois mètres sur trois, avec inscription en lettres d'or : « On s'en occu-péra, mon gars. »

Son assassinat sera le prélude d'une guerre de succession sans précédent pour la présidence de l'Union nationale italo-américaine à Chicago. L'ami d'Al Capone, premier successeur naturel et pour

cause, Tony Lombardo, s'installa triomphalement dans les nouveaux bureaux de l'Union situés à Hartford Building, 8 South Deaborn Street. Il s'y pavana deux mois et le 7 septembre, à 17 heures, il en sortit accompagné de ses gardes du corps : Joseph Lolordo et Joseph Ferraro. Ils se mêlèrent à la foule nombreuse quittant les bureaux lorsque, au carrefour avec Madison Street, quatre balles dum-dum firent de Tony Lombardo un homme sans tête sous les yeux incrédules de Lolordo. Son équipier Ferraro ne pouvait rien voir, il gisait sur le trottoir avec deux balles mortelles dans le dos. Le temps de dégainer, Joseph Lolordo apercevait deux hommes en train de s'enfuir. Se lançant à leur poursuite, il se heurta à un agent qui le désarma, interrompant sa course malgré ses véhémentes protestations.

L'élection suivante opposa Pascuale Lolordo (frère de Joseph) à Peter Rizzito. Comme Lolordo l'emporta le 17 septembre 1928 et qu'il était homme de précaution, quelques jours plus tard, Rizzito tomba foudroyé sous une averse de projectiles à quelques pas de ce que les journalistes n'appelèrent plus que « le Carrefour de la mort ».

Dans sa naïveté, Lolordo pensa pouvoir faire ami-ami avec les Aiello, dont on se souvient que c'est pour avoir implicitement soutenu la candidature de l'ainé Joe Aiello, que Frank Yale étrennera en qualité de caïd new-yorkais la qualité de percussion et de perforation des *sub-machine guns* Thompson. Les Aiello entretiennent une véritable armée de tueurs. On se demande bien pourquoi puisqu'ils sont neuf frères, tous criminels endurcis, disposant d'une réserve de dix-sept cousins Aiello parfaitement opérationnels, trois d'entre eux étant des *torpedos*¹ réputés. Le clan de base est dirigé par Joe, secondé plus particulièrement par ses frères Dominic, Antonio et Andrew, les plus doués.

A leurs débuts, les Aiello livraient du sucre en gros pour le Syndicat des distillateurs d'alcool des frères Genna, féroces brutes contraignant les familles siciliennes pauvres à distiller de l'alcool de fortune à partir d'alambics fournis par leur organisation. A la disparition des Genna, ils prirent la succession, parvinrent à inonder Chicago d'un tord-boyaux résistant à toute analyse mais auquel aucune entraille ni aucun cerveau humain ne résistaient longtemps.

Dans leur racket, entraient le contrôle des boulangeries et l'importation des fromages. On ne prête naturellement qu'aux riches mais on attribue aux Aiello l'idée machiavélique² de frotter la tête des balles de leurs armes dans une purée d'ail pour les en imprégner, de manière que si, par maladresse, leur victime n'était

1. Tueurs à gages professionnels.

2. Attribuée également à Scalise et Anselmo.

pas tuée sur le coup, la plaie s'infectât et que la gangrène putréfiât rapidement le blessé récalcitrant. Il est vrai que d'ail à Aiello, cela peut participer d'un certain esprit de famille.

Leur idée fixe restait d'éliminer Al Capone par tous les moyens. Ils persuadèrent quatre *torpedos* de venir leur donner un coup de main. Entre mai et octobre 1927, débarquèrent de New York, Tony Torchio ; de Saint-Louis, Vincent Spicuza et Tonny Russo ; de Cleveland, Sam Valente. Tous quatre d'habiles exécutants, d'autant plus motivés que si chacun touchait mille dollars de frais de déplacement, le principe retenu était que seul l'homme qui abattrait Al Capone toucherait une prime de cinquante mille dollars. Ces messieurs en eurent l'index nerveux. Malheureusement pour eux, ils se retrouvèrent tous, en des endroits divers, parfaitement pulvérisés par des rafales de mitrailleuse. Dans la main ouverte de chacun reposait une pièce de 5 cents. La signature de Jack McGurn, y allant ainsi de ses petites économies lorsque l'adversaire lui paraissait infiniment méprisable. Il gaspilla beaucoup dans cette période car les meurtres de Lawrence La Presta (1^{er} juin), Diego Attlomionte (29 juin), Numio Jamericco et Lorenzo Alagno, canonniers appréciés de Joe Aiello, peuvent lui être attribués sans crainte de commettre une injustice.

En cette période de début de récession et de taylorisation, le chef de police eut un mot à son propos :

— Il pointe plus fréquemment son calibre qu'un bon citoyen à l'horloge pointeuse.

Mais on ne tarirait pas d'éloges à propos de Jack McGurn, si efficace que personne n'osa jamais lui donner un surnom. Ce fut lui encore qui coupa la parole au barman Cinderella (Cendrillon) jugé trop bavard. La victime affalée à ses pieds ne lui inspira aucune pitié mais seulement cette réflexion :

— On peut pas le laisser là, il est vraiment trop moche.

McGurn obligea son complice, un autre garde du corps de Capone, Orchel de Grazio, à aller chercher un sac pour y fourrer le cadavre. Quant à expliquer ce qui le poussa à remettre aux pieds de Cinderella les pantoufles perdues tandis que le barman tentait d'échapper aux projectiles, je ne puis, cette période étant un drôle de bal même pour Cendrillon. Chacun n'ayant jamais que la délicatesse et les pantoufles de vair qu'il peut s'offrir¹.

Cela faillit jouer un mauvais tour aux deux romantiques car à peine venaient-ils de se débarrasser du sac dans un trou der-

1. Nous sommes dans l'obligation de souligner (il en est grand besoin, cela nous paraît parfois évident) que les moindres détails relatés dans cet ouvrage, aussi extravagants puissent-ils souvent paraître, ont été soigneusement vérifiés et sont d'une rigoureuse exactitude. Ici, la réalité pallie généreusement toute carence d'imagination. (Note de l'auteur.)

rière une palissade qu'une voiture de ronde de la police les arrêta. Ils seront évidemment relâchés « faute de preuves ».

Malgré d'aussi impressionnantes saignées dans ses rangs, Joe Aiello désarmait (un verbe ignoré de lui) d'autant moins que deux de ses frères s'étaient fait surprendre, au retour d'une mission à Springfield (Illinois) en train de déguster des spaghettis à l'huile d'olive et au parmesan, qui devinrent une horrible ragougnasse à la tomate quand leurs têtes ensanglantées s'écrasèrent dans les assiettes. Pas de quoi vraiment s'inquiéter puisqu'ils étaient encore sept, mais les Aiello préféraient que ces choses-là n'arrivassent qu'aux autres.

Les balles manquant leur but, fidèles à une vieille tradition italienne, ils songèrent au poison. La cuisine ne profitant pas à leur clan, pourquoi n'engraisserait-elle pas les cadavres de l'ennemi ? Joe Aiello versa 35 000 dollars au chef de Jo Esposito, patron de la Bella Napoli afin qu'il assaisonne d'acide prussique le minestrone dont Al Capone affectionnait venir se gaver régulièrement. Le chef prit l'argent, prit peur, prit Esposito pour confident, lui révéla le complot et enfin prit la fuite.

La réaction d'Al Capone ne se fit pas attendre. Il ordonna à Jack McGurn, non pas surnommé mais enfin décoré dans l'ordre du travail de son nom de guerre : « la Mitrailleuse », d'aller arroser le quartier général des Aiello. Trop heureux, la Mitrailleuse y alla de quelques bandes, tuant un cousin et blessant gravement un des frères, Toni Aiello. Dans la quinzaine suivante, il améliora son palmarès en expédiant quatre alliés de Joe *ad patres*. Devant cette hécatombe, le chef-détective William O'Connor fit un appel d'offre avantageux d'engagement dans la police de Chicago aux hommes ayant combattu en France dans les sections de mitrailleuses ou spécialisés dans les armes automatiques. Il en recruta ainsi cinq cents qui patrouillèrent dès lors régulièrement en ville dans des voitures blindées.

Quant au nouveau président de l'Union, Pascuale Lolordo, touchant de naïveté, il chercha, comme nous l'avons dit, un terrain d'entente avec le clan Aiello. Pour bien faire, il resta sur le sien et invita chez lui, le 8 janvier 1929, dans son appartement de North Avenue, trois des frères : le *boss* Joe, Dominic et Andrew. Pascuale offrit son meilleur scotch mais trinqua seul. De la cuisine, sa femme Helena entendit des détonations en chaîne. Elle se précipita : son mari gisait à terre. Joe Aiello se pencha pour lui donner le coup de grâce dans l'oreille¹. En bonne veuve sicilienne, Helena Lolordo prit le deuil, garda son chagrin et ce qu'elle avait vu pour elle.

1. Révélations dignes de foi recueillies par l'auteur. Une version créditait Bugs Moran de cet exploit. On ne prête qu'aux riches.

Le 1^{er} février 1929, Joe Aiello, après les efforts que l'on connaît pour y parvenir, devient enfin président de l'Union nationale italo-américaine.

Son seul allié de poids dans cette bonne ville de Chicago peu recommandée aux cardiaques, pas plus qu'aux amoureux du silence, n'est logiquement que l'ennemi naturel de Capone : Bugs Moran, dit les Punaises à cause des âcres senteurs de ses whiskies lourdement trafiqués. Sans doute voulut-il se refaire une vertu pour échapper à ce surnom empoisonné, toujours est-il que Bugs ne mit plus en circulation que de l'excellent scotch Old Log Cabin distribué par les soins du Purple Gang de Detroit. Automatiquement, la qualité jouant son rôle, sa clientèle doubla, mais au détriment d'Al Capone, chaque *speakeasy* s'approvisionnant de gré (ou de force parfois) chez Bugs Moran, échappant au contrôle du Balafré, le privant de substantiels bénéfices.

Capone, déjà ulcéré du soutien apporté par Punaises à Aiello, décida de faire jouer la sacro-sainte solidarité instaurée par Charlie Luciano dans le Groupe des Sept. Le Purple Gang animé par Moe Dalitz et Abe Bernstein faisant partie du « Consortium » fut prié de tarir la source d'approvisionnement en Old Log Cabin de Bugs Moran. Ceux-ci se firent d'autant moins prier pour rompre leur engagement, que Juifs, ils n'avaient pas apprécié du tout le comportement de l'Irlandais catholique Bugs Moran (de son vrai nom George Miller) prêtant main forte aux Siciliens antisémites de Joe Aiello. Ils profitèrent même de l'occasion pour doter de leur marchandise Paul Morton, un coreligionnaire, frère du regretté Samuel J. Morton dit les Clous. Pour Moran, une vraie catastrophe.

Peu décidé à se laisser court-circuiter, Bugs Moran récupéra les convois de Old Log Cabin selon les meilleures méthodes du *hijacking* à la grande fureur de Capone. Aussi, avec les responsables du Purple Gang, usa-t-il de ruse, parvenant à infiltrer un de ses hommes, agent provocateur, jusqu'à Bugs Moran. Ce provocateur promit la livraison d'une énorme quantité de whisky dérouté directement à Chicago. Bugs Moran tomba dans le piège, donnant rendez-vous pour la livraison dans un de ses entrepôts

1. Samuel J. Morton dit les Clous (Nails) héros de la guerre de 14-18, personnage à part entière. Ayant conquis tous les grades au feu jusqu'à celui de lieutenant dans le 131^e Infanterie de l'Illinois, Croix de guerre française (« A conduit magnifiquement sa section à l'assaut malgré deux blessures graves »). Morton, véritable dandy, cavalier émérite, de retour à Chicago, parcourait la ville en bottes, culotte blanche, redingote en velours rouge, bombe noire. Son cheval le désarçonna dans le parc Lincoln et le tua d'une ruade à la tête. Son ami Louis Altérié dit Loulou les deux soufflants revint chercher de nuit le cheval dans le manège, le conduisit sur les lieux de « son crime » et l'abattit en vidant sur lui les chargeurs de ses deux colts.

secrets, le garage S.M.C. Company au n° 2122 North Clark Street, le 14 février 1929 à 10 h 30 précises.

Traditionnellement ce jour-là, en Amérique, était déjà célébrée la Saint-Valentin, fête des Amoureux, toutefois dans le garage glacé, sept hommes, tous du gang Moran, pensaient à tout autre chose en regardant tomber la neige sur la verrière. Il y avait là Adam Heyer, le propriétaire légal du garage, James Clark dit Jimmy de son vrai nom Kashellek, beau-frère de Bugs Moran et *torpedo* efficace, Al Weinshank le contrôleur des *speakeasies* venu pour goûter la marchandise, John May, un des plus habiles perceurs de coffres-forts, Frank et Pete Gusenberg, deux frères durs à cuire, spécialisés dans l'attaque des trains postaux et les braquages impossibles, et un jeune oculiste du meilleur monde, très raffiné, le docteur Reinhart H. Schwimmer. Le praticien avait fait la connaissance de Bugs Moran au Parkway Hotel où ils habitaient tous les deux. Le gangster le fascinait et Bugs, flatté de cette admiration visible, autorisait le toubib à le suivre dans certaines de ses aventures. Reinhart Schwimmer avait ce tracassin de certains bourgeois, le besoin de s'encanailler. Et puis, cela lui valait de beaux succès d'auditoire au cours de dîners en ville. Là, installé aux premières loges, il s'enthousiasmait à l'idée d'assister à la réception de ce fameux convoi, de participer, en quelque sorte en prise directe, à une opération de *bootlegging*. Il avait froid dans sa riche pelisse au col d'astrakan.

D'autres personnes regardaient tomber les flocons, notamment la voisine d'en face, Mme Morin, ceux d'à côté, le tailleur Sam Schneider et sa femme ainsi que Mme Jeannette Landsman.

Ils virent arriver une longue Cadillac noire avec une sirène sur le toit. Deux policiers en uniforme en sortirent ainsi que trois civils curieusement courbés dans leurs manteaux. Ils s'engouffrèrent dans le garage. Presque immédiatement après, les témoins entendirent une sorte de long roulement de tambour, suivi comme de deux « boum-boum » d'une grosse caisse. Ce prélude musical les rendit attentifs et ils jugèrent avoir assisté à une descente de police en voyant ressortir les trois civils mains sur la tête, poussés par les deux policiers en uniforme, l'arme au poing. Tous remontèrent dans la Cadillac qui s'éloigna lentement, mais sans faire fonctionner sa sirène. C'est alors qu'un long hurlement à la mort se fit entendre, se répétant de plus en plus désespéré. Finalement, McAllister, un pensionnaire de Mme Landsman, alla voir...

Il ressortit en courant, se précipita sur le téléphone, appela la police :

— Venez vite... C'est plein de morts !

Les policiers furent là en un instant, avec à leur tête le détective Clarence Sweeney. En entrant dans l'entrepôt, il glissa sur le

sol cimenté, remarqua les hauts murs de brique rouge peints en blanc, écaillés par le temps. Une odeur de poudre flottait. Du café clapotait au fond d'une casserole sur un réchaud électrique. Sur le mur du fond, perforé par une centaine de balles, les gros impacts rouges semblaient des taches de sang.

— On aurait dit que le mur saignait, commenta le détective.

Au pied du mur, six corps gisaient. S'en était éloigné un seul. Le seul qui gémissait.

Sweeney s'en approcha, le retourna, reconnaissant avec stupefaction son bon camarade d'enfance, Frank Gusenberg. Les deux hommes s'appelaient par leur prénom lorsqu'ils se rencontraient. Clarence réclama à un de ses hommes une ambulance en vitesse pour Frank. Quelque huit mètres le séparaient du mur. Frank s'était traîné, on le suivait à la trace. Son point de départ était proche d'une chaise sur laquelle gisait le torse d'un homme affalé : son frère Pete Gusenberg.

A la renverse, tombés sur le dos, Weinshank dont le feutre maron reposait sur la poitrine, Heyer, May, puis l'opticien Schwimmer, voyeur mal inspiré, son feutre beige toujours bien en place. Exactement le long du mur, Kashellek, seul à plat ventre.

Le mitrailleur, après les avoir alignés, rafala en balançant l'arme de gauche à droite au niveau des têtes, de droite à gauche à hauteur de poitrine, à nouveau de gauche à droite sur les abdomens ou les cuisses. Un travail de spécialiste.

Aussi stupéfiant qu'il puisse paraître, Jimmy Clark-Kashellek, le beau-frère de Bugs Moran, et John May, toujours vivants après ce déluge d'acier, durent être achevés au fusil de chasse calibre 12, chacun une cartouche de « gros » dans la tête, ce qui explique les deux « boum-boum » de grosse caisse.

En définitive, le seul survivant sera un berger allemand appelé Highball, le chien de John May, attaché par la laisse à l'essieu arrière d'un camion. Son maître ayant déposé des déchets de viande à sa portée, les policiers crurent un instant qu'il s'agissait de morceaux des chairs d'une victime volatilisée jusque-là.

Highball n'en finissait plus de hurler à la mort, aucune caresse ne parvenait à le calmer.

Le détective Sweeney rejoignit au plus vite Frank Gusenberg à l'hôpital des Alexian Brothers. Malgré quatorze balles de 11,43 dans le corps, le gangster respirait toujours. Sweeney savait que la seule chance de savoir gisait là, à bout de souffle.

A voix basse, il chuchota à l'oreille du gisant :

— Ce sont des salauds... Ils vous ont abattus comme des chiens sans vous donner une chance. Dis-moi qui ?

Les lèvres exsangues murmurèrent :

— Personne ne m'a tiré dessus...

— Pourtant, tu vas mourir... Veux-tu un prêtre ?

— Non...

Le sergent-détective Sweeney relança :

— Tu sais, ils ont eu la peau de ton frère Pete... et de tous les autres. Tu ne veux pas les venger ?

Gusenberg tressaillit :

— Tu me prends pour un flic ?

Un brin de temps s'écoula puis Frank Gusenberg s'empara de la main du sergent-détective :

— Il commence à faire bien noir, Clarence... Bonne nuit...

Et sans plus de façon, il laissa son copain d'enfance devenu flic encore un peu plus paumé dans l'enquête et dans la vie.

La reconstitution officielle de la police donna ceci : « Deux des tueurs étaient en uniforme et les sept victimes persuadées qu'il s'agissait d'une descente de police de pure forme avec, au pire, arrestation suivie d'une rapide mise en liberté sous caution, se laissèrent désarmer sans murmurer et s'alignèrent le long du mur, à quinze mètres de la porte donnant sur Clark Street, face au mur nord. Ce fut une ruse adroite. Autrement, les hommes de Moran auraient vendu chèrement leur vie. Quand les prétendus policiers eurent fait mettre les gangsters en rang, soi-disant pour les fouiller, les exécuteurs en civil, qui ne s'étaient pas encore montrés, sortirent la mitrailleuse Thompson et le fusil à double canon scié de calibre 12, qu'ils avaient dissimulés sous leur manteau. Le mitrailleur s'avança sans bruit, leva son arme, visa, et en position de tir rapide, balaya soigneusement d'ouest en est à bonne hauteur avec la conscience d'un peintre qui promène son pinceau sur une toile. Le tueur au fusil mit un point final à la tuerie en achevant Clark et May qui, probablement, bougeaient encore. Puis, conformément au plan prévu, les tueurs passèrent leurs armes aux policiers et sortirent les mains en l'air « lentement, d'une façon désinvolte » comme l'a observé Mme Morin, cela pour détourner les soupçons des passants éventuels qui auraient pu entendre les détonations. »

Le plus incroyable encore est que la voiture des tueurs, en arrivant, passa à quelques mètres de trois hommes dissimulés, croyant à une authentique descente de police, trois hommes en retard dans la vie, mais qui venaient de prendre de l'avance sur la mort : Bugs Moran accompagné de Willie Marks et de Ted Newberry. Car le but du massacre était surtout d'éliminer Bugs Moran.

Celui-ci, retenu au dernier moment à son hôtel par des appels téléphoniques, aidé par le destin, manquait le rendez-vous qui ne pouvait que lui être fatal. Ainsi s'inscrivit sur un mur de briques, en rafales de *sub-machine gun* Thompson, le célèbre Massacre de la Saint-Valentin.

Mais qui dit Thompson à Chicago pense Jack McGurn. La

police n'y manqua pas. Elle l'arrêta le 27 février. Il donna en garantie de caution un hôtel lui appartenant, estimé un million. A l'époque, Jack la Mitrailluse¹ possède à son palmarès vingt-deux crimes sûrs. On voit que le crime paie à Chicago. D'autant que l'Etat ne pouvant à quatre sessions différentes soutenir l'accusation, McGurn sera libéré faute de preuves.

Les policiers acquirent rapidement le certitude qu'en dehors de McGurn, l'homme au fusil à canons sciés était Joseph Lolordo (le frère de Pascuale Lolordo, président de l'Union, abattu par Joe Aiello, ami de Moran), que les deux hommes en uniforme de policiers se nommaient Fred Burke et James Ray, membres du gang Egan de Saint-Louis. Les deux derniers complices désignés : Albert Anselmi et John Scalise faisant le guet à l'extérieur.

La certitude ne suffisant pas, toujours faute de preuves matérielles ou de témoignages probants, aucun de ces messieurs n'eut à subir les rigueurs de la justice.

Chicago s'en indigna, mais les occasions de s'indigner ne lui manquant guère, préféra s'émerveiller de la chance infernale de Bugs Moran contre qui, de toute évidence, le massacre avait été préparé avec un si grand soin. Il fut également remarqué que Jack McGurn crut sans doute avoir abattu Moran, pour la bonne raison qu'Al Weinshank avait le même gabarit, la même manière de s'habiller et portait également un feutre marron. Or Weinshank fut retrouvé allongé sur le dos avec son feutre marron soigneusement déposé sur sa poitrine.

A qui eût profité le crime, somme toute manqué, malgré ses sept cadavres, si ce n'est à Capone ?

Trêve de médisances : à 10 h 30 le jour de la Saint-Valentin, Al Capone se trouvait par miracle dans le bureau de l'attorney général Robert Taylor du canton de Dade Miami (Floride) en train de subir un interrogatoire de routine pour ne pas dire de courtoisie.

Le massacre de la Saint-Valentin² impressionna fortement tous les gangs de Chicago. Joe Aiello, le nouveau président de l'Union

1. Il faut encore remarquer que les frères Gusenberg abattus dans le garage avaient, un an auparavant, truffé de balles Jack McGurn en train de téléphoner dans une cabine publique. Gravement blessé, il avait interdit que l'on touchât aux deux maladroits payés par Joe Aiello. Il en faisait une affaire personnelle réglée pour solde de tous comptes le jour de la Saint-Valentin, la fête de ceux qui ne sont pas oubliés.

2. Le massacre de la Saint-Valentin impressionna terriblement Joe Aiello qui évita de ce jour d'attenter à la vie de Capone. En revanche, Scarface ne renonçait jamais. Effrayé par le désert se faisant autour de lui, Aiello décida de s'enfuir la nuit du 23 octobre 1930 pour Brownville (Texas). Son ticket de train en poche, il sortait de chez un ami, 15 North Kolmar Avenue, quand de l'immeuble en face, du second étage, une mitrailluse ouvrit le feu sur lui, puis une deuxième. Atteint de 59 balles, il pesait un kilo de plus lorsqu'il tomba mort sous la porte cochère. Cette fois, Jack McGurn avait nettement fait mouche. Un peu plus tard, il améliorait son score en pulvérisant Dominic Aiello. Finalement, Phil d'Andrea, garde du corps de Capone, devint président de l'Union. Il survécut à son mandat, tous les contradicteurs éventuels étant déjà au cimetière.

sentit son pouvoir chanceler. Son seul allié de taille, Moran, pour un peu passant de vie à trépas, il lui fallait dans les plus brefs délais, tenter quelque chose contre Satan Capone ainsi que l'appelait justement Bugs, un Capone indestructible échappant à la mitraille, au minestrone à l'acide prussique.

Joe Aiello le comparait à Raspoutine lequel s'était finalement retrouvé liquidé au fond de la Neva.

Dans le *gangland* les nouvelles vont vite, bien avant la police, chacun connaissait les identités des tueurs. Ce furent Anselmi et Scalise qui provoquèrent dans le cerveau d'Aiello le petit déclic. A ses côtés, Joe protégeait un jeune tueur de vingt-deux ans, Giuseppe Giunta dit Hop le Crapaud en reconnaissance de ses talents de danseur. Fanatique de jazz, Giunta passait ses soirées à danser jusqu'à épuisement complet. Élégant, il ne se sentait à l'aise qu'en smoking et souliers vernis. Aiello lui confia un rôle de directeur de relations publiques de l'Union, de conciliateur aussi, le Crapaud étant d'un naturel gai, liant, quand sa profession première d'assassin sur commande ne l'obligeait pas à durcir son comportement.

Or Giunta devait ses galons de *torpedo* à Scalise et Anselmi qui, les premiers, surent apprécier sa vivacité de répartie au calibre 45, voire son talent d'anticipation. Les trois hommes restaient liés par une authentique amitié, se fréquentant régulièrement, se retrouvant pour faire la fête. Il faut dire encore que Scalise et Anselmi, en participant à l'affaire de la Saint-Valentin, se remettaient grâce à Jack McGurn dans les petits papiers d'Al Capone.

Al, bien que les ayant utilisés pour assassiner Dion O'Banion (et récompensés en leur offrant en prime deux chevalières ornées d'énormes diamants pour avoir occis promptement Hymie Weiss et Murray) leur reprochait de lui avoir donné un mal fou à les sortir du pétrin dans lequel ils s'étaient fourrés en tuant dans un affrontement les policiers Walsh et Olson, provoquant un scandale dont lui, Capone « avait été personnellement écla-boussé » (*sic*).

En quelque sorte, le jour de la Saint-Valentin, ils se réhabilitèrent aux yeux du grand Al.

L'idée de Joe Aiello consista à demander à Giunta de mettre Scalise et Anselmi de son côté pour abattre Al Capone. Hop le Crapaud n'eut aucun mal à y parvenir, ses deux copains étant deux balourds prêts à tuer n'importe qui pour le plus offrant. L'offre de Joe Aiello ne se discutait pas : 100 000 dollars cash et l'installation à des secteurs-clés de l'Union avec des postes de lieutenants.

La fortune et la gloire contre la peau de ce gros porc de Capone. Le trio serait sans doute parvenu à ses fins, si Al Capone,

suspicieux, n'avait, avec son accord, bousculé grossièrement son fidèle Frankie Rio en public. Le piège joua et Giunta manqua de psychologie au point de solliciter l'aide de ce dernier, soucieux à son avis de vouloir laver l'affront. Rio discuta ferme le prix de sa trahison, puis alla tout raconter à son boss bien-aimé.

De rage, Capone en brisa le havane qu'il tenait entre ses gros doigts bagués et boudinés. Il n'en resta pas là. Grand seigneur, il convia, par l'intermédiaire de Rio, les trois compères en qualité d'invités d'honneur à un grand dîner sicilien. Le repas eut lieu dans une aile réservée de l'Auberge de Hammond en deçà de la limite d'Etat de l'Illinois. Capone ne reculant jamais devant les sacrifices les regardait, écœuré, baffrer avec leurs doigts les mets raffinés spécialement choisis pour ce dîner d'adieu. A intervalles réguliers, Al portait un toast, levant son verre de vin rouge.

— Longue vie à toi, Giuseppe, à toi, Albert, et à toi aussi, John... Et au bon succès de vos entreprises.

L'ensemble des convives reprenait en chœur :

— Et au bon succès de vos entreprises...

A force de manger, de boire, les hommes tombèrent les vestes, desserrèrent les ceintures. Les plus belles voix entonnèrent les vieux chants du pays. Vers minuit, les convives repus cessèrent d'agiter leurs couverts. En bout de table où il présidait, Al Capone leva son verre une nouvelle fois vers le trio, mais au lieu de le boire, il en jeta le contenu à leur visage puis brisa le verre au sol en hurlant :

— Ordures, je vais vous faire dégueuler tout ce que vous venez d'avalier puisque vous trahissez l'ami qui vous donne à manger...

Avec une rapidité étonnante pour un homme de sa corpulence, il fonça vers eux. Déjà Frankie Rio, ainsi que Jack McGurn, les braquaient de leurs armes. Frankie fit le tour, les ficela grossièrement aux dossiers de leurs chaises, puis les retourna du côté de Capone.

Ceux qui assistèrent à la scène ne devaient jamais l'oublier. Al tenait entre les mains une batte de base-ball. Elle retomba d'abord sur les clavicules de Scalise. Au fur et à mesure que la batte retombait, la folie sanguinaire du Satan de Chicago s'accentuait. La bave coulait de ses grosses lèvres, il gémissait d'excitation tandis que les suppliciés hurlaient, suppliaient, que les os craquaient. Rien ne leur fut épargné car ils étaient évanouis lorsque Jack McGurn leur tira à chacun une balle dans la nuque. Il ne mit donc pas fin à leurs souffrances mais à leurs vies.

En fait, ce n'était sûrement qu'une mesure de sécurité. Les crânes étant déjà écrasés par la batte. Les autres convives, par solidarité, pour l'exemple qu'un Sicilien doit donner lorsqu'il

est confronté avec la trahison, tirèrent sur les cadavres : dans leur dos.

On retrouva Giunta et Scalise sur le siège arrière de leur voiture poussée dans le fossé. Anselmi en était tombé. Cela se passait le 8 mai au matin, sur une route secondaire après Wolf Lake dans l'Indiana. Le docteur Elie Jones, coroner de Lake County, devant la chair à pâté proposée à son constat, déclara :

— L'état des corps est navrant. Je doute qu'un seul os soit intact...

Ce nouvel exploit sanglant des gangsters provoqua une forte vague d'indignation dans Chicago. Les citoyens organisèrent spontanément des défilés de protestation, exigeant que la ville soit « purgée de la racaille qui l'infestait, pourrissant jusqu'aux pouvoirs publics ».

CHAPITRE IV

COMME UN VOL DE GERFAUTS...¹

Enoch J. Johnson, dit Nucky, se gonflait d'aise dans son costume blanc. Jamais les affaires n'avaient été meilleures.

Avant de sortir, il n'avait pu s'empêcher de se vanter à Philly, sa jeune maîtresse :

— Maintenant, mon petit, je suis dans le coup jusqu'au cou...
Il ne croyait pas si bien dire.

Une seule autre personne était autant que lui persuadée de l'insolence de sa chance.

La chance !

Le big boss Luciano y croyait tellement que le chiffre sept était son chiffre porte-bonheur, il avait décidé purement et simplement :

— Il y a une centaine de gangs qui flanquent la pagaille. J'ai fait mon choix. Désormais, nous serons sept organisations pour donner à picoler dans les règles au pays. Ceux qui ne fusionneront pas avec nous boiront la tasse.

Et Luciano l'avait choisi, lui, Nucky Johnson, comme patron de la côte sud du New Jersey. Il était l'un des sept caïds, un des sept intouchables. Les autres n'étaient pas non plus de la petite bière : Lansky et Siegel pour New York et le New Jersey, Joe Adonis pour Brooklyn, Longie Zwillman et Willie Moretti avec le comté de Nassau, le nord du New Jersey, Rosen, Bitz et Gordon avec Philadelphie, King Salomon de Boston contrôlant la

1. « Comme un vol de gerfauts, hors du charnier natal », José-Maria de Heredia.

Nouvelle-Angleterre. Les superviseurs sont tout naturellement Luciano et Torrio.

Vito Genovese est devenu rapidement le responsable de la bonne exécution des décisions prises à leur sommet.

En moins d'un an, le rassemblement des *bootleggers* s'effectue bon gré mal gré. Le Groupe des Sept impose sa loi pour la fabrication, l'achat, la vente, la distribution de l'alcool à vingt-deux gangs. Les autres disparaissent quand ils ne sont pas portés disparus.

Indiscutablement, Nucky Johnson se sentait dans le bon coup. Quant à la chance, s'il n'en avait pas toujours, il savait donner la petite pichenette remettant de l'ordre dans la bonne distribution de la réussite. Nucky, il faut le dire, contrôlait parfaitement les hommes politiques de son secteur ainsi que les différents jeux de hasard et les loteries... Avoir toutes les bonnes cartes en main et les distribuer a toujours facilité le cours d'un destin. De plus, Nucky n'avait pas reculé devant les initiatives.

Ainsi, lorsque l'alter ego de Luciano, son double financier en quelque sorte, Meyer Lansky, épousa dans la première semaine de mai 1929 Anna Citron, il n'hésita pas une seconde à l'inviter dans son fief.

— Ecoute, ce n'est pas Venise mais c'est moins loin. Viens passer ta lune de miel à Atlantic City, chez moi. Vous serez bien au soleil, le sable de la plage est doré et puis, je m'occuperai de tout. Je te jure que tu ne pourras pas dépenser un dollar.

Meyer Lansky, à force de passer sa vie à compter, à calculer, à aligner rien que dans sa tête des comptabilités triples, restait d'une pingrerie bien connue. Sans doute la dernière phrase eut-elle un effet irrésistible, car il accepta. A petite cause, grands effets.

De ce voyage de noces bien anodin, de cette invitation somme toute amicale, va naître un événement qui, pour passer relativement inaperçu à l'époque, allait bouleverser jusqu'à nos jours toute la société américaine.

Lansky, en épousant Anna Citron, une jeune Juive pratiquante, pieuse et timide, élevée à l'ancienne, faisait à la fois un mariage d'amour et de raison. Le père Citron ayant débuté en poussant dans les rues une petite voiture de quatre-saisons, dirigeait désormais un important négoce de fruits et primeurs, sorte de centre de demi-gros à Hoboken dans le New Jersey et, en cadeau de bienvenue dans la famille, offrait à son gendre une participation aux affaires ainsi qu'un poste de direction.

C'était pour Meyer une véritable aubaine, sa « couverture » devenant bien réelle. Plus tard, elle allait lui tenir trop chaud, mais nous n'en sommes pas encore aux inconvénients. Ayant fait connaître à ses associés qu'il partait quinze jours pour Atlan-

tic City afin d'initier tranquillement Anna au bonheur, le jeune marié eut la surprise d'être convoqué par Charlie Luciano.

— Tu viens de franchir le pas en épousant Anna... Moi aussi, je rêve de certains mariages d'argent... et de raison... Tu le sais, je suis un type raisonnable. Voilà qu'en te mariant, tu m'apportes sur un plateau le bon prétexte pour faire le saut. Rappelle-toi ce que je te dis : On n'a pas fini d'en parler du mariage de Meyer Lansky, parce que nous allons tous être de la noce, qu'elle va durer, que je vais organiser les réjouissances, et que les cadeaux vont nous tomber du ciel pendant un drôle de bail.

Luciano fut bon prophète. Toutefois, il n'allait pas tomber que des cadeaux !

Sur la côte est, Atlantic City est une très riche cité balnéaire, fort coquette. Bien que plus grande, on peut aisément la comparer à Deauville en France, d'autant que, sur le front de mer, s'allonge une longue avenue de planches où évoluent, loin des dangers de l'ensablement, élégantes et millionnaires. Une multitude d'hôtels de grand luxe s'éparpillent à l'envi tout au long de la plage et jusqu'à l'intérieur, dissimulés dans des parcs paradisiaques. De style 1900, avec tout ce que cela comporte d'esthétiquement discutable, ils arrondissent des dômes blancs narguant le soleil ce qui détrompe les malveillants qui pourraient les croire en saindoux.

La ville est calme, Enoch J. Johnson, un de ses édiles, veillant particulièrement au grain. Le moindre désordre ne pouvant qu'attirer l'attention sur lui et troubler ceux qui, une bonne fois pour toutes, lui ont fait confiance pour veiller sur leurs distractions, voire l'assouvissement de leurs plus curieux appétits. Ici règne l'ordre bourgeois, le scandale a été banni, les vices divers ne se pratiquant qu'entre personnes évoluées, dont le bon comportement extérieur est le garant permanent.

A Atlantic City, chacun sait vivre et se tenir. Ce n'est pas une question de morale mais une simple question de moyens. Les hommes politiques célèbres venant dans leurs luxueuses propriétés y respirer l'air salubre de l'océan jugeaient infiniment commode et salubre pour eux d'y organiser leurs congrès, lesquels se succédaient à intervalles fréquents, ajoutant au prestige national de la cité.

Donc Enoch J. Johnson, dit Nucky, homme passe-partout d'Atlantic City, gagnant sur tous les tableaux, n'avait réellement que des raisons de se réjouir. Meyer Lansky et Anna acceptant son invitation s'enchaînaient de l'installation de rêve qu'il leur avait réservé : tout un étage de son magnifique hôtel particulier.

— Ici, personne ne pourra vous déranger... Même pas les amis quand ils vont débarquer.

Car les amis étaient en route.

Nucky voyait en leur venue une des grandes chances de sa vie. Recevoir dans sa ville les plus grands caïds du pays étant une opportunité dont il prévoyait mille avantages, une promotion, des contacts directs à tous les niveaux de tous les trafics. Pour bien faire les choses, une vingtaine de « suites » à ses frais attendaient les hôtes les plus marquants dans le meilleur des palaces du bord de mer : le Breakers.

A vouloir trop bien faire on commet souvent des erreurs. Celle de Nucky fut de taille.

Le Breakers n'acceptait qu'une clientèle de race purement blanche, de préférence protestante.

Lorsque concierges et réceptionnistes virent débarquer les « invités les plus marquants » ils en eurent la glotte soubresautante. Semblable spectacle dépassait leurs conceptions les plus futuristes de l'hôtellerie. Devant pareil déferlement de teints olivâtres virant dans le meilleur des cas au jaune crise de foie, le moutonnement de poils noirs et crépus, le dangereux jaillissement de cigares gros calibres entre les lèvres lippues, le tintement d'une quincaillerie de bracelets en or massif s'agitant aux extrémités de petits bras lançant des gestes en tous sens comme pour rattraper les exclamations ordurières, le scintillement de diamants surchargeant des doigts boudinés, les responsables de la tradition et du *smart set* crurent un instant être égarés au beau milieu d'une page jamais publiée de la Bible.

Ils se chargèrent de la tourner vivement, en virant *manu militari* la première vague d'envahisseurs, jusqu'au boulevard. C'est à ce moment-là, le 12 mai 1929 à 16 h 30, que choisit de débarquer Al Capone en personne d'un véritable paquebot sur roues. Une limousine Cadillac huit cylindres 1928, immatriculée 141-116. Elle pèse trois tonnes, étant surchargée de plaques d'acier blindées ; un système particulier de manivelles à crémaillère permet d'en baisser éventuellement des vitres épaisses de deux centimètres et demi, à l'épreuve des balles. Entre les pneus spéciaux et les chambres à air, stagne un liquide gluant capable de boucher instantanément n'importe quelle forte déchirure. La vitre arrière bascule pour permettre aux occupants de riposter éventuellement à qui osera s'attaquer au monstre.

Capone se propulse à l'extérieur avec une vivacité surprenante pour un homme de son embonpoint, suivi de son directeur administratif Jake Guzik dit Greasy Thumb (Pouce grasseyé) en raison de la manie qu'il avait de passer son pouce dans ses cheveux soigneusement aplatis à l'huile d'olive pour compter plus rapidement et sûrement les billets d'une liasse de dollars.

King Salomon, venu de Boston, lui fait aussitôt part de l'affront reçu au Breakers :

— Qu'on aille me chercher cet enfoiré de Nucky.

Un quart d'heure plus tard, Enoch J. Johnson, dans un costume blanc immaculé, œillet rouge à la boutonnière arrive. De son gabarit de boxeur poids lourd, il domine de vingt bons centimètres Al le rondouillard, qui, le nez levé vers lui, hurle des obscénités. Débonnaire, Nucky lui répond. Sa réputation d'inventeur de gros mots particulièrement choquants n'est pas usurpée. Capone en laisse tomber son cigare, l'écrase d'un pied rageur.

— Je fous le camp...

— Allons, viens... On est là pour se donner du bon temps, pas vrai ?

Johnson arrive à entraîner Capone. Guzik suit. Les autres les imitent. Tout le monde se retrouve dans le hall de l'hôtel President. Nucky s'enferme pendant dix minutes avec deux membres de la direction de l'hôtel pour négocier Dieu sait quoi, Dieu sait comment, mais ressort radieux :

— Que tout le monde aille prendre sa clé, vous êtes les bienvenus au President et mes invités, ne l'oubliez pas...

Chacun se précipite, sauf Al Capone toujours en rogne :

— Elle me plaît pas ta crèche. Je veux aller ailleurs...

Nucky Johnson a de la bonne humeur à revendre :

— Laisse-les s'installer... Après, je m'occupe de toi. J'ai exactement ce qui convient pour ton standing...

Lard ou cochon ? Al darde sur Nucky un œil de braise, pour le reporter ensuite sur les amis en train de s'installer. Il y a là, au President, une super-brochette de gangsters venus de tous les azimuts américains :

Waxey Gordon, le plus important de tous les trafiquants d'alcool, accouru de Philadelphie avec, à sa traîne, Max Hoff dit Boo-Boo, Sam Lazar, Charles Schwartz et Nig Rosen.

Longie Zwillman et Willie Moretti représentant le comté de Nassau.

Owney Madden, roi des bars clandestins.

De Cleveland, sont venus Charles Polizzi (de son vrai nom Leo Berkowitz) encadré par ses inconditionnels Moe Dalitz et Lou Rothkopf.

Abe Bernstein, boss du redoutable Purple Gang de Detroit, ayant des problèmes sur place a envoyé des durs, inconnus de tous.

Tom Pendergast de Kansas City s'est fait représenter par son ami John Lazia.

Comme de bien entendu, la délégation new-yorkaise tire la couverture à elle, dirigée par Charlie Luciano, l'homme qui avait gambergé l'idée. On remarquait à ses côtés l'élégant n° 1 Johnny Torrio, Louis Lepke Buchalter, Joe Adonis, Frankie Costello, Frank Erickson portant au revers un macaron de deuil (son ami Rothstein venait d'être abattu). Toujours un peu à part, Dutch Schultz

le marginal. En voisins, n'ayant eu que le pont de Brooklyn à traverser, Albert Anastasia la terreur des docks, Frank Scalise et Vince Mangano se tenaient malgré tout à l'écart, méfiants, ne bavardant pour l'instant qu'entre eux.

Naturellement, il y avait les dames. Même un observateur attentif vivant dans l'intimité des gangs aurait eu du mal à leur attribuer correctement leur prénom tant elles paraissaient interchangeables. Ces messieurs, bon juifs ou bons catholiques, pour la plupart mariés, chefs de famille, en aucun cas ne mêlaient leur épouse légitime à la vie professionnelle. Celle-ci, pour aussi brutale qu'elle fût, ne manquait pas de dérivatifs. Il suffisait de puiser dans le cheptel féminin à vendre pour y découvrir en cas d'urgence une éphémère vestale.

Ces dames très provisoires s'égaillèrent dans les étages suivies par les bagagistes succombant sous le poids d'énormes valises.

Puis les hommes réembarquèrent dans leurs puissantes limousines noires, suivant Nucky Johnson qu'Al Capone avait pris à bord de sa Cadillac en acier massif. Dans cette dernière eut lieu une altercation pour le moins amusante. A l'avant du véhicule, étaient restés assis derrière le volant, Frank Nitti, première gâchette d'Al, et à ses côtés Frank Rio, le garde du corps. Immédiatement, Al s'en prit à ce dernier :

— Dis donc, tocard, c'est quoi ton job ? Tu ne pouvais pas descendre pour me protéger ?

— Mais, patron, vous étiez en bonne compagnie...

Eclat de rire général. Capone était toujours désarmé par le flegme de Frankie, un des rares êtres humains qu'il appréciait et pas seulement parce que ce fidèle lui avait déjà sauvé plusieurs fois la vie.

Le cortège arriva devant le Ritz. Là, Nucky s'était distingué, ayant obtenu pour Meyer Lansky et sa jeune épouse la suite présidentielle. Meyer, sous prétexte de ne pas vouloir faire bande à part, préférait brusquement être logé à l'enseigne commune. Cet être rusé craignait surtout, en restant dans l'hôtel particulier de Johnson, de ne pas avoir d'antennes pour suivre au mieux les événements à venir.

Il était là dans le hall, avec sa femme. Tous le congratulèrent. Vraiment, le mariage Lansky allait être une fameuse façade. Cela valait mieux, car ils ne pouvaient prétendre passer inaperçus. D'autant que, repris d'un accès de rage subite, Al Capone venait de décrocher un tableau décorant le mur et de l'abattre sur la tête de Nucky en hurlant :

— Encore merci pour l'accueil de cette putain de ville. J'ai l'air de quoi, moi ?

Johnson prit bien la chose et tout en resta là, même Capone qui décida d'habiter le Ritz avec ses séides.

Le lendemain, pour se faire pardonner par tous une aussi tumultueuse installation, Nucky fit porter à chacune des petites amies des congressistes un manteau de vison et dans les salles de bains des cartons de Moët et Chandon, le champagne à la mode, de quoi boire à gogo pendant un mois.

Charlie Luciano s'en indigna :

— Qu'est-ce qui lui prend de distribuer ces foutues roteuses françaises. Elles sont pas dans notre circuit d'importation...

Mais Nucky cherchait plus à faire plaisir qu'à faire des bénéfices, bien persuadé qu'à la fin il s'y retrouverait.

Une chose le tracassait et il s'en était ouvert à Luciano :

— Les vieux *Don* ne sont pas venus...

Charlie répondit sèchement :

— Les ancêtres de la Mafia sont trop sectaires. Bon, naturellement, je les respecte mais, pour eux, on n'est pas un homme si on n'est pas Sicilien. Moi qui suis Sicilien, je sais qu'il faut compter avec tout le monde : les Napolitains, les Irlandais, les Hollandais et surtout les Juifs. Les *Don* ne veulent pas l'admettre. Pour tout arranger, ils se font la guerre entre eux pour devenir *capo di tutti capi* et tout le monde trinque...

A la vérité, en qualité de premier lieutenant de Joe Masseria (qui disputait justement le titre suprême à Salvatore Maranzano), le jeune Charlie Luciano ne disait pas toute la vérité. Normalement, il aurait dû inviter son patron, Joe the Boss, largement représentatif de la Mafia à ces premiers Etats généraux du Crime. Seulement, dans ce cas, il eût perdu la présidence. Et l'on peut ainsi considérer que, dès Atlantic City, Luciano souhaitait être pris très au sérieux. Ceux qui avaient quelque chose dans la tête ne s'y trompèrent pas. De ne l'avoir pas compris à temps, les autres y prirent souvent du plomb...

Pourtant, le « Congrès » tardait à s'ouvrir pour des raisons évidentes de sécurité.

Deux banquets avaient eu lieu dans la grande salle de l'hôtel President, mais le va-et-vient d'un personnel bien que choisi homme par homme par Nucky n'en gênait pas moins les convives obligés d'élever la voix pour se faire entendre d'un bout à l'autre de l'immense table en fer à cheval. D'autre part, l'alcool aidant, certains, tels Sam Lazar et Nig Rosen, rappelaient nombre d'exploits dont le moindre pouvait valoir la chaise électrique à une douzaine de membres de cette stupéfiante assemblée.

Puis il y eut un incident amusant : Anna Citron devenue Mme Meyer Lansky s'aperçut enfin que les amis de son mari ne devaient pas fréquenter souvent la synagogue, que leur comportement quotidien était une insulte permanente à Jehovah, enfin que leurs compagnes non légitimes devaient assurément être des rescapées de Sodome et Gomorrhe, ou au mieux des éva-

dées de maisons closes. Elle pleura les premières larmes de son mariage et Meyer Lansky, bouleversé, se plaignit amèrement qu'on lui bouzillait sa lune de miel. A quoi Charlie Luciano rétorqua :

— Ça t'apprendra à être radin et à vouloir concilier le cul et les affaires... pour le même prix.

Chacun se le tint pour dit. Désormais, les hommes quittèrent leurs chambres vers onze heures le matin. Deux par deux, ils empruntaient des voitures de plage, sortes de pousse-pousse à parasol, tirées par un employé.

Ce qui donna l'idée à Nucky Johnson, littéralement obsédé par les jeux, d'organiser des paris sur l'ordre d'arrivée des caïds tout au bout de la plage du côté de Chelsea. Beaucoup de ces curieux jockeys se plaignirent rapidement de leur monture.

— Ces foutus nègres détellent jamais. Ils ont des oreilles en écouteurs de téléphone et savent par cœur tout ce qu'on manigance...

Au fait, que manigançaient ces messieurs apparemment en goguette ?

Aussi incroyable que cela puisse paraître, ni plus ni moins que l'installation des premières structures du syndicat le plus riche, le plus puissant, le plus cruel ayant jamais étreint le monde de l'argent : Le Syndicat du Crime.

Renonçant aux pousse-pousse, on les vit désormais s'isoler sur la plage par petits groupes, enlever leurs chaussures en crocodile, retirer leurs chaussettes de soie, retrousser leurs pantalons jusqu'au niveau du genou et patauger dans les vagues, feutre blanc à ruban noir sur la tête, cigare au bec, diamant au doigt, cravate voyante au vent de l'océan.

Comme un vol de gerfauts, les grands rapaces les plus puissants des Etats-Unis sont en train de pondre dans le sable les statuts essentiels d'où naîtront de monstrueux événements et une prise de pouvoir qui, pour être occulte, n'en sera pas moins dominante, installant plus féroce ment son emprise sur le pays, au cours de la grande et la petite histoire, ce jusqu'à nos jours.

Quand ils eurent fini de faire trempette, ces messieurs avaient lavé consciencieusement en famille un linge sale, souvent ensanglanté, accumulé depuis dix ans, autrement dit depuis les débuts de la Prohibition.

Des accords d'association s'établissaient, unissant les gangs par régions et villes : Chicago, New York, Atlantic City, Saint Louis, Buffalo, Cicero, Cleveland, Gary, Tampa, Los Angeles, Newark, etc. Surtout, comme il fallait considérer que le bon vieux temps du trafic de l'alcool était périmé, l'essentiel consistait à ce que chacun se reconvertisse dans le domaine où son effcience faisait déjà ses preuves : rackets de l'hôtellerie, du prêt-à-

porter, des petits commerçants, des kiosques à journaux, des pompes funèbres, des primeurs. Préparation d'authentiques syndicats ouvriers dans des domaines importants : dockers, camionneurs, métallurgie... Contrôle des jeux, des loteries clandestines, des paris, des courses, des trafics en tous genres... Amélioration des grands réseaux de la drogue et de la prostitution.

Pendant les six jours que dura ce congrès très spécial, plus particulièrement pendant les trois derniers (du 16 au 19 mai 1929) un homme joua un rôle déterminant : Charlie Luciano. Bien que mettant sans cesse en avant des personnalités très affirmées, telles que Johnny Torrio et Frankie Costello, plus âgés, ce fut lui qui joua les conciliateurs, gommant les rancunes tenaces, démontrant l'égalité d'intérêts, soulignant les perspectives nouvelles. Surtout, il faut porter à son crédit un discours dont on peut dire qu'il aura des répercussions monumentales pour l'avenir du crime, discours retenu à jamais et compris par tous les participants. Il aura une importance capitale pour les temps futurs.

— Je suis Sicilien. Je respecte les *Don* et vous savez ce que je suis pour notre ami Joe Masseria. Mais, aujourd'hui, ce n'est pas hier, et demain sera différent. La Mafia est et sera toujours ma famille mais c'est une famille trop fermée et qui, si elle règle très bien ses problèmes, néglige ceux des autres¹ et au besoin les combat. Notre force sera de nous unir : Siciliens, Juifs, Irlandais, Allemands, Italiens de toutes les provinces, plutôt que de nous entre-détruire. La Mafia se saigne régulièrement elle-même. Les meilleurs de ses fils se dressent les uns contre les autres pour le pouvoir suprême. Voilà la leçon que nous ne devons pas oublier. Nous n'avons pas besoin d'un chef, d'un *capo di tutti capi*, c'est au contraire ce que nous devons éviter. Aucun d'entre nous ne doit mourir pour rien. Il faut constituer un syndicat dans lequel chaque grande organisation reconnue par nous aura un délégué. Les grandes décisions dans tous les domaines ne pourront être prises qu'à l'unanimité des délégués. Personne ne sera le patron mais le Syndicat sera le maître et tous y trouveront sécurité, avantage et profit... Surtout, aucun de nous ne pourra par son comportement, ses activités, apporter un désordre inutile, ne pouvant que nous rendre impopulaires et faire multiplier les mesures légales à notre encontre. Il ne faut pas, sous prétexte que nous achetons tous ceux qui sont à vendre, avoir l'air d'être au-dessus des lois. Aussi, en dehors des accidents de parcours inévitables, évitons ce genre de publicité qui

1. Charlie fait allusion au fait que seul un Sicilien initié peut être membre de la Mafia. La Mafia ne réunit exclusivement que des Siciliens. Aucun étranger ne peut en faire partie.

pourrait nous être fatal et dresser la nation contre nous. Au besoin faisons des sacrifices. C'est ce qu'a très bien compris notre ami, mon ami Al¹. Nous aurons souvent l'occasion de l'en remercier et de le donner en exemple...

L'allusion de Luciano à un Al Capone exemplaire donnera trois mois plus tard son authentique importance à ces surprenants Etats généraux du Crime et montrera quelle emprise extraordinaire aurait désormais le Syndicat sur les plus puissants de ses membres.

Capone, au fil de années, avait fait main basse sur Chicago, devenue la ville la plus corrompue des Etats-Unis. Les édiles magistrats, juges, policiers, journalistes « touchaient » régulièrement et se déshonoraient à qui mieux mieux pour couvrir les meurtres, les exactions, les trafics du Balafré. Vint naturellement le moment où le reste du pays, pris de nausée, s'indigna des centaines de crimes impunis, d'assassins arrogants sûrs qu'ils étaient de l'impunité, de cette offense quotidienne aux bonnes mœurs, des lois morales bafouées systématiquement. Capone, devenu « l'homme qui peut tout se permettre », en effet se permettait tout. Son comportement au cours d'audiences, également lors d'interviews aux reporters de la radio, de la presse écrite, suscita une telle vague d'indignation que le chroniqueur du *New York Herald Tribune* publia :

« Serons-nous gouvernés un jour par les gangsters ? »

Bien entendu, ce genre de déclaration irritait des hommes comme Johnny Torrio, Frank Costello, Luciano, lesquels ne souhaitaient guère qu'une réprobation générale les installât sur

1. Au cours de ces « Etats généraux du Crime » Al Capone rencontra peut-être fortuitement Moses Annenberg. Ce dernier, dit Max, de Chicago comme lui, était directeur du service de diffusion des journaux de la cité géante. Autrement dit, tous les chauffeurs des camions de « Diffusion-Press » et les manutentionnaires étaient à sa botte. C'est ainsi qu'en 1928 la *Tribune* connut de gros ennuis. Max eut vite acquis un tel pouvoir que le magnat de la presse américaine, William Randolph Hearst, passa un accord avec lui pour que ses « titres » restassent au sommet des ventes. Moses Annenberg tissait un réseau d'influence peu commun sur Chicago, allant du recrutement et du contrôle des *news boys* (les enfants criant les titres et vendant les journaux dans la rue) jusqu'à l'attribution des kiosques dans les points de vente les plus forts. Il paraît probable que Max eut vent de la réunion au sommet d'Atlantic City, mais il n'y fut ni invité ni admis. Cela dit, Capone fit part de sa rencontre aux congressistes et il obtint le feu vert pour traiter d'une idée originale d'Annenberg : l'installation d'un réseau télégraphique dans tout le pays pour transmettre aux parieurs des courses de chevaux les cotes enregistrées et les résultats officiels. L'idée enchantait un des congressistes Frank Erickson qui s'en vit confier l'amélioration d'autant plus facilement que venait de se régler à Atlantic City le partage des gains et des pertes entre bookmakers contrôlés par le Syndicat au niveau national. Erickson adopta comme bras droit Moses Max Annenberg dont la fortune devint rapidement impressionnante.

une sellette d'impopularité qui rendrait vite leurs activités illégales impossibles.

Le plus important, le plus cynique, le plus mal parti dans cette optique, se trouvait sans aucun doute Al Capone, caïd si puissant qu'il échappait aussi bien aux balles des tueurs de gangs rivaux, qu'aux magistrats chargés de l'application de la loi ou qu'aux policiers chargés de la faire respecter.

Ce fut Luciano qui affronta le « taureau noir furieux de Chicago » et lui fit mettre genou à terre devant ce Syndicat nouveau-né, faisant valoir qu'à force de piétiner la porcelaine, il faut savoir payer la casse le moment venu...

Que se dirent les deux hommes ? Nul ne l'a su. Toujours est-il que l'invraisemblable se produisit à quelque temps de là, un fait unique dans les annales du gangstérisme dans lequel il jouait le mauvais rôle, celui de « bouc émissaire » (pour un taureau, déchéance suprême !).

Une autre conséquence du Congrès du Crime et de la fondation du Syndicat est que pour toujours la Mafia va perdre sa place privilégiée, jusqu'alors la première. Seule, paralysée par un étroit chauvinisme, liée par des traditions séculaires, manquant d'imagination pour s'être fermée à des apports extérieurs, elle restera importante mais d'influence plus que limitée. Elle n'aura sa voix au Syndicat qu'en acceptant de jouer le jeu de ce dernier et aussi parce que des hommes importants du Syndicat seront de jeunes loups siciliens ayant bu à leurs débuts de son lait rouge.

Pire ! Désormais on lui attribuera automatiquement tous les crimes, tous les trafics, toutes les horreurs. Dès qu'un événement monstrueux s'inscrira à la « une » de l'actualité criminelle, il sera sous-entendu qu'il y a la main de la Mafia là-dessous.

C'est encore vrai de nos jours.

En vérité, la Mafia est un arbre solitaire aux vieilles et profondes racines cachant la forêt touffue, la jungle cynique chaque jour un peu plus exubérante étendant partout dans le monde les ramifications surprenantes du Syndicat du Crime.

Jamais personne n'oubliera l'importance du Congrès d'Atlantic City, lorsque l'on apprendra le scénario inventé par Luciano et Al Capone pour apaiser les esprits.

Voilà comment les choses se passèrent. Depuis longtemps, celui qu'on surnommait le Balafre entretenait des relations amicales avec un policier de Philadelphie, James Malone dit James les Croquenots. Il établit un contact avec lui.

— Je vais te faire une fleur qui te vaudra la vedette et de l'avancement. Fais-toi couvrir par un bon flic et voilà ce que tu vas faire...

Probablement qu'un instant Malone crut à un canular mais,

devant l'insistance du Balafre, il obtempéra quitte à subir éventuellement des quolibets, dans tous les cas moins mortels qu'une balle.

Le 16 septembre 1929, à Philadelphie, accompagné de l'inspecteur John Creedon, il interpella comme convenu, à la sortie d'un cinéma, Al Capone équipé de son garde du corps de prédilection, Frankie Rio.

— Vous êtes bien le nommé Capone ? interrogea Malone.

— Non, je suis Al Brown¹. Et vous, qui êtes-vous pour m'appeler Capone ?

Dans le creux de leurs mains, les médailles de police scintillaient.

— Des flics ? Ah ! je vois ce que c'est... J'ai été donné. Parfait.

Avec une lenteur étudiée, le Balafre sortit de sous son aisselle un calibre 9 mm. Ce qui eut pour effet de faire reculer d'un bon mètre les badauds et de permettre une inculpation pour port d'arme prohibée.

Sa charmante nature aidant, il insista pour que Frankie Rio, non averti de l'embrouille, se dessaisît également de son outil de travail. Les deux hommes furent emmenés au commissariat le plus proche. Tandis que Capone, assis sur un banc, ricanait, Frankie Rio, hors de lui, dansait une véritable danse de Saint-Guy, exigeant qu'on les relâchât sur-le-champ, affirmant qu'il avait des relations... qu'on allait voir ce qu'on allait voir...

— Reprends ton souffle, ils vont finir par te croire, se moqua Al Capone très à l'aise.

John Kohler a raconté la suite des événements et c'est à n'y pas croire :

— Peu après minuit, les deux gangsters comparurent devant un magistrat de simple police qui fixa leur caution à trente-cinq mille dollars pour chacun. Ils n'en avaient que quelques milliers à eux deux. Capone fit venir deux avocats — Bernard Lemisch et Cornelius Haggerty — qui accusèrent la police d'abus de pouvoir, mais Capone ne demandait qu'à se réfugier en prison.

Le commandant Lemuel B. Schofield, directeur de la sécurité publique de Philadelphie, acclama cette arrestation, la mit au compte de la vigilance de ses subordonnés et accepta fièrement les félicitations qui affluèrent à son bureau. Brûlant de curiosité, il se fit amener les deux détenus la nuit même. Calme, poli, Capone répondit à ses questions, mais Rio, acceptant mal la détention, brailla qu'on le privait de ses droits de citoyen et mena si grand tapage que Capone lui dit :

¹ Longtemps Capone usa effectivement de l'identité de Al Brown « plus à mon goût et faisant très américain ».

— Ecoute mon gars, tu es mon ami et tu m'as toujours été fidèle, mais ce soir c'est moi qui parle...

Le garde du corps se tut aussitôt.

Schofield demanda à Capone :

— Connaissiez-vous le substitut du procureur d'Etat qui s'est fait buter voilà à peu près deux ans à Chicago ?

— Oui, dit Capone. Petit Mac était un très chic type. C'était un de mes grands amis, toujours prêt à rendre service à tout le monde. Je lui ai parlé peu avant qu'il soit assassiné.

La conversation porta ensuite sur la conférence d'Atlantic City. Le commandant prêta une oreille attentive. Capone se laissa aller, fit du pathos.

— Je suis las des crimes de gangs et des fusillades entre gangsters, dit-il. J'entends vivre et laisser vivre. J'ai une femme et un garçon de onze ans que j'idolâtre et une belle maison en Floride. Si je pouvais y aller et tout oublier, je serais l'homme le plus heureux du monde. C'est pour établir la paix entre gangsters que j'ai passé la semaine à Atlantic City. Et tous les chefs de gangs m'ont donné leur parole qu'il n'y aura plus de tueries.

— De quoi vivez-vous maintenant ?

— Je vis sur mon capital. Je m'efforce de prendre ma retraite...

Seize heures à peine après son arrestation, Al Capone comparait devant le juge John E. Walsh qui lui infligea le maximum légal de la peine : un an de prison ferme.

Capone eut peine à retenir son indignation, ses avocats le faisant plaider coupable l'avaient assuré qu'il serait chez lui pour installer la crèche traditionnelle.

— Ça m'apprendra à croire au Père Noël, bougonna le Balafré, tout à fait furieux.

Ainsi la première preuve de l'immense pouvoir que Lucania s'était donné à Atlantic City se manifestait on ne peut plus éloquemment.

Le Syndicat du Crime avait pu imposer à un franc-tireur ayant les dimensions d'Al Capone de se faire arrêter volontairement, de se laisser condamner pour la première fois à une peine de prison ; lui qui avait dépensé des trésors d'imagination et des millions de dollars pour éviter cette humiliation. Il le fit pour laisser les coudées plus franches à une organisation exigeant de ses membres les plus puissants non seulement une totale obéissance, une absolue soumission à ses lois, mais encore un comportement discret dans leurs activités illégales.

Cette anecdote authentique permet de se rendre compte à quel point le pouvoir de cette idée nouvelle de Syndicat fut immédiatement réel, effectif, impressionnant, pour ne pas dire terrifiant.

CHAPITRE V

DE LA GUERRE DE CASTELLAMARE AUX VEPRES SICILIENNES

La formidable coalition des jeunes loups se cimentant dans la chair torturée, le sang figé ne suscita pas de grande émotion dans les cinq grandes familles dominantes de la Mafia, lorsqu'elle y fut connue par « ouï-dire ».

Ces dernières, sûres de leur prédominance sur le monde du crime, réglaient leurs comptes, à leur niveau, tout au sommet.

Giuseppe Masseria, Joe the Boss, et Salvatore Maranzano, chefs des deux plus puissantes familles, ne se ménageaient guère. Dès qu'il s'agissait pourtant de Charlie Luciano, le fait qu'il fût Sicilien troublait toujours leur jugement. Pour chacun d'eux, Charlie représentait une force nouvelle qu'il fallait se concilier absolument pour devenir le *capo di tutti capi*. Lui rogner les crocs devenait urgent. Masseria le tenait sous sa coupe, sans pour autant en obtenir autre chose que des pourcentages. Les sommes versées étaient énormes, certes, mais cela ne suffisait pas, car aux yeux des *mafiosi* le prestige de Charlie augmentait de jour en jour au point qu'il commençait à faire figure de patron. Joe the Boss n'était pas prêt à tolérer ce genre d'offense, quand bien même Luciano restait déferent. Il devait remettre le « gamin » à sa place et dans les meilleurs délais.

Jugeant le moment venu de mettre les pieds dans le plat, Joe Masseria exigea un rendez-vous « seul à seul » au Barbizon, chez Luciano, pour prouver que *Don* a part entière il ne craignait rien de quiconque et n'avait besoin de personne pour se défendre.

Charlie l'attendait de pied ferme, Frankie Costello à ses côtés :

— J'avais dit SEUL, hurla Masseria en entrant dans le salon.

— Tu l'avais dit... Mais chez moi je fais ce qui me plaît. Costello est mon ami. Je n'ai rien à lui cacher.

Masseria renversa la vapeur :

— Parfait. Au fond cela m'arrange pour ce que j'ai à te dire. Plus il y aura de monde à le savoir, mieux cela vaudra. Voilà : tu abuses en tout et pour tout. Mais tu es mon lieutenant, tu es l'homme de Joe the Boss... Alors, voilà, moi je vois que tu ne grattes que pour toi avec ces putains de cargaisons de whisky. Qu'est-ce que je gagne là-dedans, hein ?

D'une voix douce Charlie Luciano s'étonna :

— Ce sont nos accords, Joe. Tu touches sur tout... à l'exception de l'alcool, qui est mon affaire personnelle.

Masseria s'arrêta de faire les cent pas :

— Dans ma famille, on ne fait pas d'affaires personnelles. Tu dois tout mettre dans la communauté.

Insidieux, Charlie précisa encore :

— Ce sont nos accords, Joe... Tu m'as touché la main en disant O.K...

— Eh bien ! je ne dis plus O.K... Je romps les accords. Tu fous la pagaille partout. Je ne le supporterai pas. Tu rentres dans le rang, ou je te rentre dedans, compris ?

Charlie Luciano hocha la tête.

Masseria sortit en claquant la porte.

Le silence régna un moment dans la pièce. Puis Frankie Costello prit la parole : « Gagnons du temps, conseilla-t-il. Ce maboul peut nous foutre en l'air. En comptant nos hommes, plus ceux de Joe A, de Bugsy, de Meyer Lansky, de Genovese, de Dutch Schultz et d'Anastasia, nous réunirons au mieux cent types, pas tellement motivés à se rentrer dedans, à prendre des balles dans le buffet sans ramasser un cent... au contraire en en perdant. Masseria, lui, alignera en moins de deux, cinq cents « soldats », comme il dit, des dingues chatouilleux de l'honneur familial, bouffeurs de Juifs et de non-Siciliens. Les tuiles nous tomberont dessus tous les jours. Gagnons du temps, évitons ça... ou faisons alliance... »

— Tu penses à Salvatore Maranzano ?

— Logique, non ?

— Logique, convint facilement Charlie Luciano. Je vais établir un contact.

Malheureusement, Salvatore Maranzano pensait aussi à lui. Il ne l'avait pas oublié. Le contact fut surprenant et dur.



Malgré les réticences de Charlie Luciano, son ami Frank Costello s'en remit à Vito Genovese afin d'établir la liaison avec

le clan adverse pour la simple raison que Vito paraissait en bons termes avec Tony Bender, un des fidèles de Maranzano. Mis au courant, Tommy Lucchese s'associa au projet disant qu'il y avait urgence, que la guerre allait éclater entre les deux familles rivales. Il annonça que Tom Reina s'apprêtait lui aussi à laisser tomber Masseria.

Tony Bender proposa un rendez-vous seul à seul entre son *capo*, Don Salvatore, et Charlie Luciano, le 17 octobre 1929 à minuit sur Staten Island, que l'on pouvait considérer comme territoire neutre puisqu'étant sous le contrôle de Joe Profaci, lieutenant de Maranzano, mais également ami d'enfance de Luciano.

Le jour venu, à l'heure dite, Vito Genovese proposa d'accompagner son ami Charlie en se dissimulant dans la voiture sous une couverture, avec un petit arsenal. Sèchement Luciano l'envoya paître, une parole étant une parole.

Arrivé le premier au lieu du rendez-vous, Salvatore Maranzano faisait les cent pas sur le dock désert. Lorsque Charlie descendit de voiture, il le prit affectueusement dans ses bras, lui tapotant l'épaule : « Je suis heureux d'être là avec toi, *bambino*... »

Ensemble ils pénétrèrent dans un grand hangar, puis allèrent s'asseoir dans un coin d'ombre, sur des caisses. Aussi empruntés l'un que l'autre, ils ne savaient quoi dire pour commencer. Don Salvatore parla du « pays » avec émotion : « Tu l'as quitté trop tôt, *bambino*, pour t'en souvenir, quel malheur... »

C'était à Luciano de plonger. La glotte nouée de fureur devant cet attardé de « Pépé Moustache » qui le contraignait à ployer l'échine, il confessa :

— Je suis venu parce que je pense que nos intérêts sont proches, et que dans le passé tu m'as fait une proposition...

De sa main lourdement baguée, Maranzano jouait avec sa chaîne en or massif. La montre qui était au bout commença à se balancer, fascinante, au-dessus de l'énorme bedaine. Avec componction il déclama :

— *Bis dat, qui cito dat...* ou si tu préfères « Celui-là donne deux fois qui donne vite... » Non seulement tu ne t'es pas pressé, Salvatore, mais je crois bien que tu as préféré Giuseppe Masseria.

Mal à l'aise, Luciano trouvait la caisse de plus en plus inconfortable :

— Tu sais bien qu'il m'y a obligé... D'ailleurs pourquoi serais-je ici si j'avais eu un libre choix ?

— Tu es ici parce que Masseria ne vaut pas un clou. Il est ignare, maladroit, mal embouché, injuste et faible. Tu sais très bien qu'avant peu je vais l'écraser. Dans quel camp seras-tu alors ?

— Je suis ici pour en discuter.

Don Maranzano imprima un plus large et plus lent mouve-

ment de balancier à la montre dont le verre scintillait faiblement par instant.

— Salvatore Lucania, je t'avais fait une proposition. Tu l'as repoussée. Tu es jeune... J'ai toujours envie de t'avoir avec moi. Tu n'auras de comptes à rendre qu'à moi... comme un *bambino* à son père.

Il marqua un long temps de silence puis, sans quitter Charlie des yeux :

— Seulement voilà, cette fois tu devras me donner une preuve. Que je sois sûr pour toujours de la sincérité, de la fidélité de ton engagement, que je puisse pour toujours te considérer comme mon *bambino*...

Luciano appréhendait le pire :

— Laquelle ?

— Rien que de très normal, l'honneur te revient de droit : tu vas tuer Masseria...

Libéré, Charlie souffla :

— Oh ! Mais, Don Salvatore, j'y pense depuis un moment...

D'un geste bref du poignet, Maranzano fit retomber la montre dans le creux de sa main. Il détacha sèchement ses paroles :

— Bien sûr ! mais je veux que ce soit TOI qui le tues.

Immédiatement Luciano vit la coupure : une vraie crevasse, dont il ne pouvait espérer se tirer. La loi de la Mafia est d'une extrême précision : quiconque tue le chef ne peut en aucun cas envisager de prendre sa succession.

Cela répond à une exigence. En effet si le chef est défaillant on peut envisager de l'éliminer et même le faire mais il faut que les intentions soient pures et non motivées par l'ambition et qu'un Conseil de famille l'approuve. Ce n'était pour Charlie qu'un des aspects du piège. L'autre, plus redoutable encore, ne lui laissait que peu d'espoir de survie. En effet, quel *capo* pouvait tolérer, à ses côtés, un *mafioso* venant de tuer son propre *capo* ? Et un *Don* chef d'une grande famille respectée de surcroît ?

— Tu trouves l'addition salée, *bambino* ? mais elle est juste.

Don Maranzano se pencha vers lui, sifflant entre ses lèvres :

— *Tarde venientibus ossa*¹.

Mais il se garda bien de donner la traduction.

— Alors ?

— Alors ? Va te faire foutre !

Don Salvatore Maranzano pouffa :

— Tu n'es encore qu'un petit *bambino* qui a besoin d'une grande correction. Tu vas l'avoir parce que, je ne sais trop pour quoi j'ai une faiblesse pour toi. Je t'aime bien, Salvatore...

1. Ceux qui viennent tard à table ne trouvent que les os.

Brusquement il cria :

— Allez-y !

Une pile de caisses s'effondra dans un fracas épouvantable. Six hommes surgirent, le visage dissimulé derrière des foulards multicolores.

Ce fut au tour de Charlie Luciano de s'effondrer. En revenant à lui, il se sentit léger, aérien, un mouvement de balancier lui rappela la montre de Maranzano. Une douleur terrible aux épaules lui donna conscience d'être attaché en l'air par les poignets.

Assis sur une caisse, Maranzano le regardait, flegmatique :

— Dis-moi, *bambino*, que tu vas tuer Masseria.

Charlie ne répondit rien.

Les hommes lui arrachèrent sa chemise, puis vinrent éteindre l'un après l'autre cigare ou cigarette sur sa peau. La nausée le submergea. Chaque fois qu'il revenait à lui, Maranzano exigeait :

— Tue Masseria...

Les hommes quittèrent leurs ceintures, entortillant le cuir entre leurs doigts pour pouvoir le fustiger avec la boucle. Sa chair éclatait...

— Tue Masseria... ne fais pas l'imbécile, sans quoi tu vas mourir à sa place.

Il ne serait pas convenable de décrire tout ce que dut subir Charlie Luciano, car il ne céda pas.

Lassé, Maranzano ordonna :

— Décrochez-le et crevez-le.

Les hommes se précipitèrent comme à la curée.

Une patrouille de police releva Charlie Luciano dans un caniveau malodorant de Hyland Boulevard à Staten Island, en si piteux état que les deux policiers le crurent mort. A l'hôpital on fit le bilan : fracture du crâne, onze dents brisées, la joue droite ouverte, risque d'énucléation de l'œil droit, huit côtes brisées, fractures du tibia et du péroné gauches, fracture du poignet gauche, pouces disloqués, multiples fractures des orteils, rotule du genou droit démise avec arrachement des ligaments, nombreuses entailles provoquées par lames de rasoir et de couteau sur toute la poitrine, nombreuses brûlures sur tout le corps, contusions multiples.

Frank Costello et Meyer Lansky furent les premiers à venir lui rendre visite. Quand ils eurent pris connaissance de l'état de leur ami, Meyer Lansky s'écria les larmes aux yeux :

— Oh ! Charlie tu es un sacré veinard¹.

— Oui ! confirma Costello : un sacré veinard...

De ce jour-là ils ne l'appelèrent plus que *Charlie Lucky*. Les

1. Veinard : Lucky.

autres devaient en faire autant. Dans le *gangland* la réputation d'invulnérabilité de Lucky Luciano se répandit à la vitesse d'un météorite: *Charlie Lucky* a été emmené en belle et il en est revenu. Ce type-là personne n'aura sa peau, elle est trop coriace, il a la chance pour lui...

A l'époque personne ne sut au juste ce qui lui était arrivé. La loi de l'Omerta jouant à fond pour Charlie le Mafioso. Celle de l'amitié inconditionnelle de Costello et Lansky à qui il s'était confié n'étant pas moins forte, ce n'est que beaucoup plus tard, grâce à plusieurs témoignages, dont celui du principal intéressé que l'affaire de Staten Island put être reconstituée.

Sur son lit d'hôpital, dans les souffrances que l'on peut imaginer, Lucky Luciano était en train de naître pour de bon.

Il achevait une longue rééducation tant au physique qu'au psychique.

De ses côtes défoncées il gardera l'habitude de se tenir le torse raide, légèrement penché en avant. Son visage portera pour toujours les traces de nombreuses cicatrices. Surtout, un nerf étant sectionné, sa paupière droite retombera à moitié sur l'œil lui donnant une gênante fixité, rendant toute sa physionomie encore plus inquiétante.

A sa sortie ses bonnes résolutions seront prises définitivement. Lucky se voudra pour toujours en forme parfaite. C'est-à-dire complètement impitoyable, et, pour mieux dominer les hommes, totalement inhumain.

*
**

Pendant sa longue convalescence, Lucky Luciano, puisqu'il faut bien l'appeler désormais ainsi, que c'est sous ce nom qu'il survivra et passera à la postérité¹, ne perdait pas son temps. Il réfléchissait surtout aux conséquences de la création du Syndicat du Crime lors de la convention d'Atlantic City. Elles seraient terriblement positives pour les gangs car encore une fois les vieux *Don* de la Mafia seraient pris de vitesse. S'il l'avait pu Charlie aurait souri (mais le tiraillement des balafres en train de cicatriser l'en dissuadait) en pensant que ces attardés en étaient encore à s'étriper pour conquérir le marché de l'alcool...

Lui voyait plus loin. Et depuis longtemps. Par les vertus de la Banque à graisse dont les étonnantes relations ne se compaient plus, son cher Frank Costello, dans les débuts de l'année

1. Néanmoins à Lercara-Frididi, où nous sommes allés enquêter, en Sicile et dans les familles américaines de la Mafia il est toujours appelé Salvatore Lucania.

précédente, en 1928, l'avait traîné quasiment de force chez un homme d'affaires nommé Raskok, multimillionnaire en dollars, se glorifiant d'avoir fait construire l'Empire State Building. Chez ce Rastok, politicien notoire, militant pour les Démocrates, Lucky Luciano se trouva nez à nez avec le gouverneur de l'Etat Al Smith qui se leva pour l'accueillir lui serrant chaleureusement la main et disant :

— Cher monsieur Lucania, je suis ravi de vous connaître, nous avons de grandes choses à faire ensemble...

L'homme politique s'était expliqué. En gros ce qu'il voulait c'était que Charlie fasse voter pour lui à Manhattan, à Brooklyn, dans le Bronx, dans tous les endroits où pouvait s'exercer son influence. Cela pouvait lui permettre d'obtenir l'investiture de son parti et d'aller comme candidat démocrate aux présidentielles.

Charlie n'en revenait pas qu'un personnage de cette dimension ait recours à ses bons offices. Quel chemin parcouru depuis les rackets minables des rues de Little Italy. Au fait que proposait Al Smith en échange de tels services ? Ses conseils en toute simplicité. Mais quels conseils !

— Voyez-vous, monsieur Lucania, il faut vous reconverter en vitesse, mettre vos affaires au clair... préparer l'avenir. Je vous le dis, si ce n'est moi ce sera un autre, mais nous ferons annuler la loi Voslthead. Le commerce de l'alcool redeviendra libre. Soyez prêt. Au besoin je vous y aiderai comme vous m'aurez aidé et vous bénéficierez de toute ma protection...

La Bande des Sept fit tant et si bien qu'Al Smith obtint haut la main son investiture, d'autant que premier candidat catholique à se présenter à la présidence il fut facile d'inciter les minorités italiennes, irlandaises et juives à se déterminer pour lui. Aux présidentielles il sera balayé par la vague républicaine portant au sommet Herbert C. Hoover. On lui reprochera surtout d'être new-yorkais, d'en avoir l'accent et les mœurs, d'être catholique donc d'être surtout « un larbin aux ordres du pape ».

Frank Costello entretenait des relations serrées avec les milieux d'affaires catholiques, et d'une façon générale tout ce qui était catholique aux U.S.A. Les nombreux points d'appui qu'il possédait au sommet de la hiérarchie policière étaient solides, les flics étant pratiquement tous irlandais, donc catholiques. Costello poussait son avantage jusqu'à Boston la cité aristocratique.

Dans la capitale des W.A.S.P.¹ son meilleur client, catholique

1. W.A.S.P. : White Anglo-Saxon Protestant. Ces descendants des premiers colons se considèrent volontiers comme étant l'élite des Etats-Unis, les « autres » étant plutôt des intouchables...

naturellement, se nommait Joseph Kennedy. Le futur ambassadeur à Londres, père de celui qui deviendra président, ne répugnait pas à trafiquer l'alcool, confiant la distribution aux réseaux de Frank. Ce dernier assura plusieurs fois : « J'ai fait la fortune de Joe, même si maintenant il fait semblant de ne plus me reconnaître... »

Lucky Luciano connaissait tous les atouts qu'il avait dans la manche, le moindre n'étant pas de savoir qu'avant peu serait révolu le temps de la Prohibition et qu'il faudrait mettre en route une somme d'activités aussi rentables, et plus encore si possible.

Le « Congrès d'Atlantic City » prévoyait l'éventualité, chaque gang ouvrant ses activités vers des horizons nouveaux. Le vrai problème restait de régulariser la situation avec la Mafia, seule source de ses ennuis.

Maranzano venait d'annoncer la couleur, le plus simple consistait donc pour lui à se retourner contre son *capo* Joe Masseria, d'autant qu'après le voyage au bout de Staten Island il en avait vraiment plein les bottes des *Mustache Pepes*. C'est dans son lit d'hôpital, treize jours après avoir été massacré, que Lucky Luciano fut certain d'avoir été bon prophète à Atlantic City. Ce jeudi 25 octobre 1929, le krach de Wall Street foudroie les plus insolentes fortunes. Les « années folles » basculent dans le néant. Les Etats-Unis sombrent dans un marasme économique et financier sans précédent. La Grande Dépression incite au désespoir les imprudents d'hier. On ne calcule plus le nombre d'ex-millionnaires se suicidant faute d'imagination. Mais si les amateurs achetaient hier encore le « J & B » par caisses entières, du jour au lendemain ils ne le consommeront plus que dans des dés à coudre. Seulement cette situation était déjà prévue par Lucky à Atlantic City — tout au moins savait-il que la législation sur l'alcool, fatalement modifiée avant peu, réduirait sérieusement leur marge bénéficiaire — exigeant à plus ou moins longue échéance l'installation de rackets nouveaux dans différents domaines. Dans la mesure naturellement, où la Mafia implantée depuis plus longtemps, aux troupes nombreuses, aguerries, obéissantes, ne tenterait pas de les paralyser, puis de les absorber. En tout cas de leur mettre des bâtons dans les roues, d'empêcher leur bond en avant, leur longue marche vers la conquête d'un Eldorado de bank-notes.

En décembre 1929 Lucky Luciano ne tenait certes pas la grande forme physique. Mais intellectuellement la gamberge pendant ce long repos forcé en avait fait un homme nouveau totalement déterminé, prêt à foncer.

Masseria tenta habilement de lui faire reconnaître que ce gros porc de Maranzano l'avait drôlement bastonné et qu'il ne

devrait pas l'emporter au paradis. Que personne ne pouvait se permettre de toucher à un *caporegime* (lieutenant) de la famille Masseria sans que l'affront soit lavé dans le sang.

Lucky Luciano, bien entendu, niait l'évidence. Suivant toujours son idée première, à savoir que la fin de la Prohibition approchait, il incita Frank Costello (lequel gardait une grande liberté de manœuvre par rapport à Maranzano et Masseria puisque n'appartenant pas à la Mafia) à organiser rapidement une source nouvelle de revenus. Après de longs délibérés le choix du Syndicat du Crime se porta sur l'installation massive de machines à sous. Bien que la législation antijeux s'y opposât, leur astuce permit vite de tourner la loi. Ils demandèrent à la Mill's Novelty Company de Chicago la plus grande fabrique de ce genre d'appareils, de les modifier afin que chaque joueur abaissant le levier, gagne chaque fois quelque chose. Ce quelque chose était... un sachet de bonbons à la menthe ! Ainsi la loi était respectée. Mieux ils exigèrent d'avoir l'exclusivité de ces machines à sous perfectionnées pour la ville de New York et créèrent une société de distribution, le Triangle Mint Company. Les politiciens démocrates de Tammany Hall apportèrent leur soutien moyennant un pourcentage, couvrant officieusement l'opération.

Dans le cadre de la Triangle Mint Company Frank Costello confia à son assistant Phil Kastel dit Dandy Phil le soin d'animer une section spéciale triée sur le volet, composée de durs ayant en poche une carte de représentant de commerce chargés de placer les machines à sous, de gré ou de force dans tous les quartiers de New York. Bientôt aucun *speakeasy*, bar, snack, drug-store, épicerie, confiserie (dans ces dernières on donnait en prime un tabouret de manière que les enfants en grimpaient dessus puissent atteindre et abaisser le levier), aucun commerce de grande fréquentation ne put s'exercer autrement que doté de ce que les New-Yorkais baptisèrent vite « les bandits à un bras ».

Rapidement cinq mille « bandits » fonctionnèrent, assurant à Costello un revenu quotidien de dix dollars par machine, soit environ plus de dix-huit millions de dollars par an.

Naturellement il ne s'agissait pas de revenus nets. D'abord passaient au tiroir-caisse les démocrates de Tammany Hall. Il y avait aussi des obstacles, autrement dit des flics honnêtes, ainsi qu'en témoigne le lieutenant McLaughlin, qui s'était juré d'avoir la peau de Costello :

« Sur chaque machine était apposée une petite étiquette rose sur laquelle étaient inscrits le nom de la Compagnie Triangle et un numéro de téléphone. Si un flic entra dans la boutique pour saisir la machine, il lui suffisait de composer le numéro en question pour qu'un des agents de Costello vienne régler le problème à l'amiable avec lui. Il y avait une vingtaine d'agents en tout, tous

des gars plus ou moins acoquinés avec Tammany Hall, travaillant pour Jimmy Hines ou des politiciens de son acabit. Je me rappelle avoir travaillé quelque temps sous les ordres d'un capitaine, un capitaine de la police. C'était un homme honnête, et nous ramenions tous les jours deux ou trois machines au commissariat. Costello était fou. Un jour il est venu nous voir pour nous dire : « Comment ça se fait que je peux payer tout le monde sauf vous ? » On lui a répondu qu'il fallait poser la question au capitaine. Inutile de vous dire que le capitaine l'a flanqué dehors avec perte et fracas. A part ça tout le monde était sur sa liste, depuis l'inspecteur en chef jusqu'au plus minable des flics de la circulation. »

Johnny Torrio, apparemment sur la touche, mais devenu en fait le conseiller occulte de Lucky Luciano, ne gardait rancune qu'à deux hommes : à Al Capone qui l'avait sorti de Chicago avec du plomb dans l'aile, et à Benito Mussolini qui l'avait expulsé d'Italie, la mère-patrie, où il était venu se réfugier. Aussi, bien que Luciano s'enchantât des excellents résultats obtenus par les machines à sous, Torrio répliquait :

— Le peuple a toujours raison. Tu sais pourquoi ils ont appelé les tirelires de Costello les « bandits à un bras » ? Parce qu'elles font le salut fasciste !

Torrio n'avait pas le moral, il voyait de la trahison partout :

— J'ai mes renseignements. Je suis sûr que Tom Reina a pris des contacts avec Maranzano...

Chef d'une famille de la Mafia alliée à Joe the Boss, ledit Tom Reina lassé de la grossièreté permanente, de la mégalomanie de Masseria, voulait entraîner avec lui Tommy Lucchese un ami sûr de Luciano, associé avec Lepke dans un énorme racket de prêts. Ces prêts consentis dans le monde des affaires, à l'ordre de certains particuliers, l'étaient naturellement sur la base des revenus colossaux du Syndicat du Crime, l'essentiel provenant de l'alcool. Lorsque les sommes dues — augmentées d'un très lourd pourcentage d'intérêts, différent selon les cas — n'étaient pas remboursées au jour dit, à l'heure dite, entraînait en action Abe Reles dit Kid Twist (le Môme tordu) dont la seule présence en gêna plus d'un. Tout dans son personnage de brun grassouillet, visqueux, exsudait une étrange sensation de malaise.

Que Lucchese bascule avec Reina trop tôt dans le camp de Maranzano n'arrangeait pas Luciano. Pourtant l'information de Johnny Torrio se révéla exacte au point que Joe Masseria convoqua spécialement Charlie lucky pour lui annoncer :

— Ça devient le foutoir. Je suis sûr que Tom Reina s'apprête à me doubler pour faire cause commune avec Maranzano. Tu vas t'occuper de lui. Il ne doit pas broncher. S'il le faisait je perdrais la face, beaucoup de gars le suivraient. Nous n'aurions

plus aucune chance de devenir la première des familles. Allez ! mets-toi au boulot vite fait : Reina doit rester des nôtres, à partir de maintenant tu en as la responsabilité.

Seule la crispation de son visage, mettant un peu plus en relief les cicatrices encore rosissantes, dénonça la contrariété de Lucky. L'affaire lui paraissait si tordue qu'immédiatement il réclama une réunion du Conseil d'urgence. Rendez-vous fut donné le 14 janvier 1930, sur le *Beer Barrel Polka*, un cargo ancré dans Oyster Bay, à Long Island, à tous les membres disponibles du Syndicat. Répondirent à l'appel Frank Costello, Joe A. Adonis, Bugsy Siegel, Vito Genovese, Tommy Lucchese. Quelqu'un manquait que regrettait beaucoup Lucky pour la qualité de ses conseils : Meyer Lansky ; son associé Bugsy Siegel l'excusa en faisant connaître que Mme Lansky se trouvait dans les douleurs de l'enfantement ¹.

Tommy Lucchese arriva le dernier, porteur de nouvelles inquiétantes. Il avait rencontré Tom Reina lequel lui avait confié que Masseria allait liquider Joseph Bonanno dit Joe Bananas, ainsi que Joe Profaci, tous deux natifs de Castellamare, comme leur chef Salvatore Maranzano. Cette épreuve de force gratuite étant purement et simplement une déclaration de guerre à outrance aux funestes conséquences imprévisibles, pour tous ceux du *gangland* et surtout les membres du Syndicat du Crime. Le Conseil d'urgence entra en réflexion. En fait ce fut surtout Lucky Luciano qui se mit à penser à voix haute, d'autant qu'il était directement concerné :

— Il y a quelque chose qui ne colle pas : Masseria sait que Tom Reina s'apprête à le doubler. Dans ce cas-là personne n'hésite, Reina est un traître, il doit mourir. Mais voilà que Joe le Boss me demande de le ménager, de le garder précieusement dans la famille... tout en me cachant que Joe Profaci et Joe Bananas vont passer à la casserole. C'est donc que Masseria me met dans un bain, vous voyez lequel ?

A vrai dire personne ne voyait très bien. Du coin de son sourire narquois Charlie Lucky laissa tomber :

— Profaci et Bananas vont se faire trouer, Tom Reina restera avec Masseria... et vous ne voyez toujours pas ce qu'en pensera Maranzano ? Il en pensera que mon influence personnelle l'a privé des services de Reina et que je lui ai tué deux hommes. Ce

1. Dans la nuit du 14 au 15 janvier 1930, Anna Meyer Lansky mit effectivement au monde un enfant du sexe masculin qui sera prénommé Bernard. L'enfant naîtra infirme et sa mère y verra une punition du Ciel marquant sa désapprobation des activités immorales du père. De ce jour elle harcèlera encore plus Meyer Lansky pour qu'il abandonne ses responsabilités au sein du Syndicat. Sans succès.

n'est pas à Masseria qu'il s'en prendra, c'est à moi. Ainsi Joe the Boss sera débarrassé de ma personne grâce aux bons soins de son ennemi fidèle Maranzano. Vu ?

Bugsy Siegel fut tellement impressionné par la démonstration qu'il bondit :

— Finissons-en de glander, de jacter comme des gonzesses. Je prends deux types et on fonce allonger Masseria. Après on pourra toujours réfléchir à mieux...

Sardonique, Luciano apprécia la fougue de Bugsy, puis annonça de sa voix lente, tendue gravement comme une menace sourde :

— Moi j'ai commencé par réfléchir. Si vous êtes tous d'accord voilà comment nous allons procéder...

Ils furent tous d'accord.



Tom Reina, chef de la famille du même nom, paraissait l'ami de tout le monde. Toujours gouaillieur, prêt à rendre service, il contrôlait un racket à vous donner froid dans le dos, et pour cause puisqu'il s'agissait du racket de la glace. A cette époque soixante-quinze pour cent des New-Yorkais utilisaient des glacières dans leur ménage. Des camions déposaient des pains de glace dans les couloirs d'immeubles aux côtés des bouteilles de lait. Les restaurants, cabarets, tous les établissements obligés de conserver longtemps des denrées périssables en faisaient une grande consommation. Ce racket extraordinairement fructueux ne dépendait que de Tom. Il commandait des équipes chargées de maintenir son monopole d'effrayante façon. Ces tueurs très spéciaux assassinaient au pic à glace. Frank Costello dont l'humour glacial enchantait le *gangland* les baptisa « l'Equipe de refroidisseurs ». Si de nombreuses victimes en trépassèrent le mot est resté.

Ce bon garçon de Tom Reina allait dîner, le 26 février 1930, chez sa tante un peu esseulée, qui résidait dans le Bronx, vers le début de Sheridan Avenue. Il arriva un peu avant vingt heures. Il aperçut Vito Genovese qui visiblement l'attendait, adossé dans l'angle de la porte cochère. Le croyant porteur d'une nouvelle urgente, compte tenu des tractations du moment, il s'avança le sourire aux lèvres, la main tendue. Le bras que Genovese allongea à son tour lui parut démesurément long. Il faut dire qu'un fusil de calibre 12, même à canons sciés, tient sa place. Une double décharge des chevrotines en pleine tête ne permit pas à Tom Reina de mesurer exactement l'importance de l'événement.

Comme Luciano l'avait prévu, un quiproquo s'installa entre

Maranzano et Masseria. Un quiproquo de taille. Le premier croyant qu'avisé de la trahison de Reina Joe the Boss lavait son linge sale. Le second imaginait que Reina tardant trop à se décider de passer à son service, Maranzano l'avait envoyé au diable. Mais des deux ce fut Masseria qui alla à la faute. Convoquant les lieutenants de la victime, Tommy Lucchese, Gaetano Tom Gagliano et Dominic Petrelli dit the Gap (la Brèche : il avait eu les deux dents de devant brisées dans une bagarre), le *Don* exposa aux intéressés que la famille Reina tombait dans son escarcelle et qu'il nommait un *mafioso* à lui, Joseph Pinzolo, responsable.

Cela accrédita l'hypothèse que Masseria avait bien éliminé Reina pour absorber, en même temps que son clan, le racket de la glace. Cela prouvait aussi que Joe the Boss commençait à perdre les pédales pour commettre une erreur psychologique de cette envergure et croire une seconde que les lieutenants de Reina fonctionneraient sous les ordres d'un ineffable crasseux au manque d'envergure bien connu tel que Joseph Pinzolo.

Pour commencer, assistés de Joe A. Adonis et de Joe Bananas, ils reprirent contact avec Maranzano, conclurent avec lui rapidement un accord faisant basculer la famille Reina dans son clan. Pour que les choses soient en règle, Dominic Petrelli se rendit dans le bureau de Joseph Pinzolo, le regarda droit dans les yeux ainsi que le veut la tradition, lui fit un sourire — et un sourire du Gap c'était quelque chose, un peu comme la gueule de l'enfer s'ouvrant devant vous —, puis lui tira deux balles dans la tête.

Cette fois les événements étaient en marche. Plus rien ne retiendrait leur cours tumultueux. Lucky, en les déclenchant, le savait. Soucieux, il faisait se chevaucher derrière son dos le majeur sur l'index de sa main droite. Une manie que connaissaient bien ses amis. La marée sanglante se retirerait pour lui laisser la place ou l'entraînerait avec elle. En liquidant Tom Reina, pour lequel il avait une réelle affection, le patron occulte du Syndicat avait ouvert les vannes d'un océan de passions furieuses, d'un délire criminel jamais égalé par la suite, baptisé par les mafiologistes la Guerre de Castellamare.

Lucky Luciano reçut dans son appartement l'homme le plus à sa dévotion : Albert Anastasia, inconditionnellement reconnaissant de sa promotion dans les affaires d'alcool, de prostitution, de drogue auxquelles Charlie l'associe largement.

— Albert, maintenant nous ne pouvons plus reculer : je veux la peau de Masseria, ensuite nous pourrons vivre et nous organiser...

Anastasia s'enchantait de pouvoir montrer son savoir-faire au plus haut niveau. Sans doute y avait-il pensé de son côté car sa première réaction fut :

— La peau de Masseria tu l'auras sur un plateau, seulement j'aurai Morello dans la ligne de mire avant, sans quoi ce serait coton...

Indiscutablement Boum-Boum connaissait son boulot. Pete Morello, garde du corps de Masseria, méritait une réputation d'extra-lucide, tant son instinct devenait infallible lorsque la vie de Joe the Boss se trouvait en danger. Malheureusement, il était moins attentif pour la sienne. Se trouvant dans son bureau de prêt d'East Harlem, le 15 août 1930, en train de préparer des liasses de billets de dix dollars aidé par un certain Pariano, Pete ne prêta qu'une attention furtive à la porte qui s'ouvrit pour laisser entrer Frank Scalise escorté d'Albert Anastasia. Une giclée de balles l'interrompit dans ses comptes. Morello s'effondra sur le bureau renversant le petit vase plein de roses, arrangées par ses soins, devant le cadre noir de la Madone dont c'était le jour de fête et de gloire. Les deux tueurs firent rassembler les liasses éparses par Pariano terrorisé qui en remplit deux valises. Pour trente et un mille deux cents dollars exactement. Un chargeur de 38 dans le ventre en guise de remerciements le dispensa de prier pour avoir la vie sauve. Fou de rage, Masseria ordonna à tous ses hommes d'ouvrir le feu en cas de rencontre avec une de ces « répugnantes ordures qui ne peuvent naître qu'à Castellamare et sont le fumier de la Sicile ».

Luciano, Ciro Terranova le Roi des artichauts du Bronx, Frankie Costello, Dutch Schultz manifestèrent leur fidélité à Masseria. De son côté Al Capone, de Chicago, fit connaître qu'il était solidaire dans cette guerre contre les affreux *Castellamaresi*.

Les six mois qui suivirent donnèrent de la copie aux journalistes spécialisés dans les faits divers et aux entreprises de pompes funèbres. Dans les Etats de New York, du New Jersey, du Massachusetts, de l'Ohio, de l'Illinois, les hommes de Masseria et de Maranzano ouvrirent le feu les uns contre les autres avec une si belle spontanéité, qu'à la suite de ces affrontements les autorités fédérales relevèrent, non sans soulagement ou répugnance, soixante-douze morts, cent un blessés graves...

Non seulement les Castellamaresi faisaient front, dans bien des cas ils triomphaient. Masseria de buveur de scotch qu'il était semblait ne plus pouvoir se griser que de l'odeur du sang. Il écœurerait même ses troupes. Pour Charlie Lucky, rencontrer Maranzano devenait chaque jour de plus en plus urgent. Il chargea Tommy Lucchese et Tony Bender d'arranger le rendez-vous. Maranzano l'accorda en fin d'après-midi au zoo du Bronx entre les cages des lions et celles des tigres. En somme une réunion au sommet des grands fauves...

Maranzano, accompagné de Joe Profaci et de Joe Bananas seulement, tandis que Lucky flanqué de Joe A. Adonis, Tommy

Lucchese et de Bugsy Siegel — pour faire comprendre au *Mustache Pepes* qu'il appréciait toujours autant les Juifs et n'abdiquerait pas au sujet de ses amis — se firent face sans émoi apparent.

Passant son index sur son propre visage, à l'endroit où Lucky restait marqué d'une longue estafilade, suite du traitement de choc de Staten Island, Maranzano, goguenard, le complimenta :

— Tu as bonne mine, *bambino*...

Charlie enfonça ses poings fermés au fond des poches de son veston, à en faire craquer les doublures :

— Seul mon père m'appelle *bambino*... moi je ne suis pas de ta famille.

Maranzano faisait l'entendu :

— Tu l'aurais pu... tu l'aurais pu... Je m'y étais trompé l'autre fois sur l'île. Tu connais le proverbe « Qui aime bien châtie bien ». Au fait, tu voulais me voir ? Et pourquoi ?

Lucky renvoya la balle au bond :

— Pour la même raison que toi l'autre fois. Aujourd'hui j'agis de ma propre initiative. Seulement, dans le respect de la tradition à nous autres Siciliens, je viens te demander ton accord en ce qui concerne Masseria. Cette guerre est une folie. Des deux côtés nous perdons les meilleurs de nos hommes tandis que la police applaudit. Nous leur avons simplifié le boulot. Pendant que nous ne songeons qu'à nous étripier nous négligeons les affaires. D'autres pourraient avant peu songer à nous en soulager. Toi, Don Salvatore, tu ne peux pas approcher Masseria à moins d'un kilomètre. Tes hommes sont maladroits que c'en est une bénédiction... ou une malédiction, comme en novembre quand vous l'avez mitraillé dans le Bronx, en lui tuant Steven Ferrigno à sa gauche, Al Mineo à sa droite, mais en le laissant bien droit dans le milieu, sans une écorchure. On aurait pu croire que c'était fait exprès...

— Ça ne l'était pas, mais si tu me proposes de faire mieux, si tu y parviens, devant témoins je te donne promesse de faire de toi mon premier lieutenant en toutes choses, de te laisser la totalité des affaires que tu as entreprises avec tes amis... étrangers. Je le jure.

Ce disant, Don Maranzano dessina furtivement du revers de l'ongle du pouce un signe de croix sur ses lèvres.

Puis, gravement, marquant une nouvelle fois sur son visage la trace cicatricielle balafrant la joue de Lucky :

— Je te prie de le comprendre... Entre nous cela doit rester la marque de l'amitié.

La paupière droite de Lucky retomba complètement tandis qu'il murmurait :

— Elle le restera jusqu'à ma mort.

Son œil gauche considérait Don Salvatore sans ciller en disant cela, seulement à la manière des enfants il se promettait tout au fond de lui : « Surtout jusqu'à la tienne vieux salaud. »

Ils se quittèrent en se donnant la main, amis comme bons Siciliens !

*
**

Le 15 avril 1931, dans ses bureaux de la Second Avenue au 65, Masseria gueulait comme un âne. Il n'était pas content. On ne lui tuait pas assez de *Castellamaresi*. Personne n'avait trouvé le moyen de trouer la grosse bedaine à chaîne de montre, de ce pédé de Maranzano parlant latin comme un curé plutôt que le bon sicilien, coulant mieux que vin de messe dans la bouche des vrais hommes...

— A propos de vin... j'ai retenu chez Scarpato, proposa Lucky Luciano. Je t'invite. Rien qu'un vrai bon gueuleton pour trouver des solutions à nos problèmes... Au dessert je te dirai comment on peut liquider le *Don* de trop.

L'idée enchantait Joe Masseria. Ils sortirent bras-dessus, bras-dessous, se mélangeant à la foule de l'heure de midi. Lentement une voiture se détacha du trottoir conduite par Ciro Terranova, à ses côtés Bugsy Siegel. Sur la banquette arrière, Vito Genovese entouré de Joe A. Adonis et Albert Anastasia. Au restaurant la Nuova Villa Tammaro, le patron Gerardo Scarpato leur avait réservé une table d'angle faisant face, dans la bonne tradition, à la porte d'entrée. La salle était bondée. Scarpato parla de son ami Terranova qui devrait bien manger de ses putains d'artichauts plus souvent pour soigner un foie prêt à éclater. Quand Masseria passa commande, il fronça le sourcil : un grand plateau d'antipasto, avec en supplément une double portion d'asperges mayonnaise, des spaghettis bolognaise, des lasagnes aux fruits de mer, une langouste Fra Diavolo, du gorgonzola avec une salade de mesclun, une religieuse au chocolat avec de la crème fraîche. Pour arroser le tout du chianti rouge. S'il y a des réflexions que l'on ne fait pas c'est bien de dire à un homme vivant hors la loi qu'il vient de se commander un repas de condamné à mort. De toute façon Gerardo Scarpato gardait toujours ses réflexions pour lui, c'était sa manière d'être avare. Il est vrai que les autres n'y eussent pas gagné grand-chose.

Tandis que Masseria bâffrait, Luciano faisait la conversation. D'ordinaire sans beaucoup d'appétit, ce jour-là il n'avalait rien du tout. La mayonnaise des asperges dégoulinant jaune sur le gilet vert de Joe the Boss lui flanquait la nausée. Pour se disculper il fit valoir que le dentiste soignant ses onze dents brisées allait

perdre toutes les siennes s'il ne lui refaisait pas en vitesse un boulot sérieux.

Une deuxième bouteille de chianti fut apportée. Giuseppe Masseria n'en finissait plus de se remplir salement la panse. La salle s'était vidée. Le *Don* réclama un *capucino* pour faire passer la religieuse :

— Ces deux-là se marient toujours bien, les cochons... plaisanta-t-il... après nous pourrions faire une partie de klob¹, ça aide à digérer.

Gerardo Scarpato débarrassa la table, apporta le tapis et les cartes, puis les salua :

— Je vous laisse. Vous êtes ici chez vous, moi je vais faire un tour à la pêche, peut-être bien...

Le premier tour fut nettement à l'avantage de Masseria, à qui Frank Costello avait appris quelques subtilités du jeu. Ce n'était pas cela qui contrariait Lucky. Il trichait si magnifiquement que d'une donne misérable il retournait l'avantage, ce qui le chagrinait c'est qu'à côté de lui Masseria souillât les cartes de ses gros doigts dégoûtants, imbibés de graisse, maculés encore de chocolat et de la crème du dessert. Nerveusement il se leva :

— Tu as la chance pour toi, Joe... Excuse-moi deux minutes, je vais me laver les mains...

Masseria sourit :

— Tu me fais confiance j'espère ? Je distribue...

Il commença à répartir les cartes. Lucky hocha la tête en signe d'approbation. La porte des toilettes se referma sur lui. Rapidement Joe the Boss retourna les cartes de son adversaire pour en prendre connaissance, subtilisa un as de carreau qui l'arrangeait bien, le remplaça par le neuf de pique. L'as de carreau à la main il jubilait quand la porte de la rue s'ouvrit, quatre hommes pénétrèrent en trombe. En un clin d'œil Masseria reconnut Anastasia, Genovese, Joe Adonis et cette saloperie de petit Juif de Siegel qui lui tirait déjà dessus avec son Colt 32 en hurlant d'un rire nerveux...

Tous vidèrent consciencieusement leurs barillets. Cela fit exactement dix-huit impacts dans les murs blancs de chez Scarpato, les six autres projectiles se logèrent dans la tête et le cœur de Joe qui s'écroula sur la table en tendant droit devant lui, serré entre ses doigts sales, l'as de carreau, témoin accablant de sa vie de mauvais joueur.

Les tueurs remisèrent les armes en les enfouissant dans le holster de poitrine ou en les plongeant canon brûlant dans le devant de leur pantalon, selon l'habitude de chacun. Ils sortirent

1. Klob : dérivé du jeu de cartes russo-hongrois appelé kalabrias, fort en faveur chez les gangsters.

calmement dans la rue, grimpèrent dans la Chrysler noire les attendant, moteur tournant, exactement dans le même ordre qu'au départ.

— Fonce, *Ciro* ! ordonna *Bugsy Siegel* avant que ne claquât la dernière portière.

Ciro Terranova appuya trop fort sur l'accélérateur en passant la première. Il cala. Sa main se mit à trembler si violemment sur la clé de contact, que la voiture resta immobilisée pendant des secondes paraissant des siècles aux tueurs.

— Nom de Dieu, tu te grouilles, oui ou merde ! brailla *Anastasia* de l'arrière.

Bugsy Siegel tira *Terranova* par le collet, l'arracha à son siège lui cognant la tête contre le pare-brise pour le faire passer par-dessus ses genoux et pouvoir se glisser à sa place derrière le volant.

— Vous voyez pas qu'il chie dans son froc ? Il est aussi verdâtre que ses putains d'artichauts, ce tocard...

Bugsy vomissait les mots plutôt qu'il ne crachait les insultes, tant son mépris l'étouffait. Ce fut le requiem de *Ciro Terranova*¹... En souplesse, *Bugsy* décolla la Chrysler du trottoir, se faufilant habilement dans la circulation.

Déjà les flics arrivaient toutes sirènes hurlantes. *Lucky* les attendait calmement, d'autant plus que c'était lui qui les avait appelés. Il répondit qu'il n'avait rien vu, mais seulement entendu.

— Vous faisiez quoi pendant ce temps-là ? questionna le lieutenant.

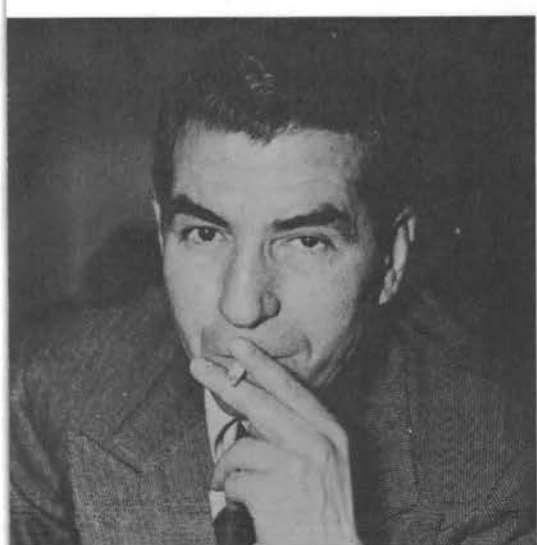
— Je pissais...

N'ayant pas lu *La Fontaine*, il n'ajouta pas : « Ne vous déplaît ». Toutefois sa récitation fut confirmée par la dame des lavabos de *Scarpato*. La police lui accorda une bonne note d'innocence.

*
**

La mort de *Joe the Boss* arriva à point. Dans les deux camps les hommes soufflèrent de soulagement. Les premiers jours de l'armistice, tous momentanément unis s'appliquèrent à rendre les derniers honneurs au *Don* disparu. *Giuseppe Masseria* eut droit à des funérailles de chef d'Etat. Son héritier, *Charlie Lucky Luciano*, savait bien faire les choses.

1. Sa perte de dignité condamna *Ciro Terranova*. La Mafia dépouilla feuille par feuille le Roi de l'artichaut pourtant authentique caïd du Bronx, ayant donné plus d'une fois la preuve de son courage. Un moment de faiblesse se paie toujours cher. Les *mafiosi* lui ravagèrent le cœur par des insinuations cruelles. Désespéré *Ciro Terranova* mourut réellement de chagrin.



▲ Salvatore Lucania, dit Charles Lucky Luciano. Il renversa l'influence toute-puissante de la Mafia, pensa et organisa le « Syndicat du Crime » qu'il imposa au « Gangland ». Grand patron occulte de cette manufacture de mort lente ou rapide, P.D.G. impitoyable d'une usine secrète à fabriquer des millions de dollars en exploitant tous les vices humains, son intelligence exceptionnelle, mise au service d'une noble cause, en eût fait un homme célèbre. (Photo UPI)

LA BANDE DES QUATRE

Derrière « la Bande des Quatre », il y a un cinquième homme... Qui pourrait croire que ce gentleman à l'élégance raffinée, est l'émence grise, le conseiller discret de Charlie Lucky Luciano ? Pourtant, Johnny Torrio, qui connut bien des malheurs avec Al Capone, puis avec Benito Mussolini, joua, dans l'ombre des « Quatre », un rôle de premier plan encore mal connu. ►



gauche : Cet homme distingué, ayant l'air de présider à un Conseil d'administration, n'est autre que Frank Castiglia, dit Frank Costello. Politique et diplomate de l'« Organisation », il n'a pas son pareil pour corrompre les politiciens de Tammany Hall, magistrats ou policiers. Ame damnée de Charlie Lucky Luciano, son influence est énorme, faisant de lui le « big boss » du « Syndicat du Crime ». Au milieu : Sous ce chapeau feutre se cache une véritable machine à calculer : le cerveau de Maier Suchowljansky, dit Meyer Lansky, le Banquier du crime, capable d'enregistrer mentalement la triple comptabilité... Il n'oubliait jamais rien et inventa « la Banque à graisse ». Ce fut lui qui organisa la conquête de Cuba pour le « Syndicat du Crime ». A droite : Benjamin Siegel, dit « Bugsy ». Il avait mis, par sa féroce cruauté, les producteurs de cinéma sur la paille et, par son charme, les plus célèbres stars d'Hollywood dans son lit... L'ueur d'élite pour les cas délicats, « Bugsy » ne laissa jamais de traces et inventa des alibis d'une ingéniosité désarmante. (Photos ACME, United Press, UPI)



LES CARTES ÉTAIENT TRUQUÉES

Première grande victime de la « Guerre de Castellamarse », Joe « The Boss » Masseria, chef de la Mafia, s'est effondré dans une mare de sang au fond du restaurant de Scarpatto, à Coney Island. Il tient dans la main l'as de carreau d'un tricheur...



L'équipe du « Bien » - Capitaine : Thomas A. Dewey (*en bas à droite*) avec ses quatre assistants et les dix premiers « Incorruptibles », en 1935, lors du premier assaut contre le « Syndicat du Crime ». Ces messieurs sont « tête nue ».

PHOTOS DE GROUPE... POUR DRÔLE DE SPORT

L'équipe du « Mal » - Capitaine : Charlie Lucky Luciano (3) entouré de ses principaux lieutenants, en 1932, un an après sa prise de pouvoir absolu sur le « Syndicat du Crime » [Paul Ries (1), Sylvester Ogaglia (2), Meyer Lansky (4), Rocco Fichetti (5), Harry Brown (6)]. Ces messieurs « portent le chapeau »...



N.Y. 9619.



CHARLIE LUCKY LUCIANO

Dans cette maison, à Lercara-Fridi (Sicile), naquit, le 24 novembre 1897, d'Antonio Lucania et de Rosalie Caporelli, celui qui allait devenir Charlie Lucky Luciano en même temps que le plus grand criminel de tous les temps.



Un document rare : Charlie Lucky Luciano en train de rire. On le voit porter un toast avec Gail Orlova, dans l'intimité et en joyeuse compagnie.

▼ Charlie Lucky Luciano a des raisons d'être attentif le dernier jour de son procès. Il va être reconnu coupable de 87 chefs d'accusation et condamné à subir « 30 à 50 ans de réclusion criminelle ». Son incroyable habileté le fera pourtant sortir d'une prison qui aurait dû être son tombeau mais d'où, pendant 10 ans, de sa cellule, il régnera impunément et sauvagement sur le « Gangland ».



▲ Pretty Jean Bell, l'une des prostituées ayant déposé contre Charlie Lucky Luciano, et au témoignage d'ailleurs douteux. Il y avait pire à reprocher au « tsar du crime »... (*International New Photo Slug*)



▲ Thomas A. Dewey (à gauche), procureur spécial, et Fiorello La Guardia, maire de New York, devenue la « Cité du crime », se demandent comment ils vont débarrasser la ville du chancre qui la ronge. Ils sont sombres. Ils ont tort car ils détruiront le « Gangland ».

LES RÔLES RENVERSÉS

Arthur Flegenheimer, dit Dutch Schultz (à gauche), qui a décidé d'assassiner Dewey, et son avocat, le célèbre Richard « Dixie » Davis, rient sans vergogne, sûrs de l'impunité. Ils ont tort, car ils seront les premiers grands perdants. ►





Louis Buchalter, dit « Lepke » : le plus monstreux des criminels que le monde ait jamais connu. Chef suprême du « Murder Incorporated », l'ahurissante société exécutive du « Prêt à tuer », il ordonna plus de deux mille assassinats !

Albert Anastasia, dit « Boum-Boum », dit « Double A » : numéro deux en titre du « Murder Incorporated », Grand maître du « Waterfront », contrôle le puissant « Syndicat des Dockers ». D'une fidélité inconditionnelle à Charlie Lucky Luciano.

(Photo ACME)

Vito Genovese : pendant la dernière guerre, envoyé très spécial du « Syndicat du Crime » en Italie, auprès de Mussolini et du comte Ciano. Un des « grands » du « Syndicat », plus particulièrement spécialisé dans l'organisation du trafic de drogue.

LA GALERIE DES MONSTRES



Al Capone, dit « Scarface » (le Balafré) : il mit au « racket », à feu et à sang la grande cité de Chicago. D'une ruse, d'un instinct diaboliques, il ne répugnait pas à tuer de sa main. Seule une astuce du fisc pourra le faire condamner et mettre fin à ses exploits.

Arthur Flegenheimer, dit « Dutch Schultz » : bien que responsable d'un secteur très important du « Syndicat du Crime », se comportait en « franc-tireur ». Il sera exécuté par ses pairs pour avoir tenté — malgré leur interdiction — d'assassiner le Procureur Thomas A. Dewey. Converti au catholicisme, il pratiquait très régulièrement. (Photo UPI)

Frank Erikson : contrôleur général de l'ensemble des jeux, machines à sou, loteries clandestines, courses de chevaux, de lévriers. Sa dureté faisait trembler les plus aguerris. Il est impossible de dénombrer ses victimes. (Photo UPI)

\$25,000 REWARD DEAD OR ALIVE

TWENTY-FIVE THOUSAND DOLLARS will be paid by the City of New York or Information leading to the capture of "LEPKE" BUCHALTER, alias LOUIS UCHALTER, LOUIS BUCHHOLZ, LOUIS KAWAR, LOUIS KAUVAR, LOUIS COHEN, LOUIS SAFFER, LOUIS BRODSKY.

WANTED FOR CONSPIRACY AND EXTORTION

The Person or Persons who give Information Leading to the Arrest of "LEPKE" will be fully protected, his or her identity will never be revealed. The information will be received in absolute confidence.

RIGHT HAND

LEFT HAND



DESCRIPTIVE: Age, 32 years, white, Jewish, height, 5' 10", weight, 175 pounds, build, medium, black hair, eyes, brown, complexion, dark, married, one son (dead, age about 1 year).

PHYSICAL TRAITS: Eyes, green and shining; nose, large, straight, blunt at mouth; ears, prominent and close to head; mouth, large, right double lip, pale; right-handed; walking, loose, slightly stooped.

Especially harsher genes.

It is being emphasized that all important leads, in the case of Lepke, should be communicated to the Police Department, 120 Broadway, New York City.

This Department holds information against charging Lepke with conspiracy, and is prepared to file a complaint with the Federal Bureau of Investigation, New York City, New York.

Acute search for Lepke should be continued as this man may be serving prison sentence for some other crime.

If needed, arrest and hold as a fugitive and advise the THE DETECTIVE DIVISION, POLICE DEPARTMENT, NEW YORK CITY, by wire.

Information may be communicated to Person or by Telephone or Telegram, subject to the understanding, or may be furnished in person to the DETECTIVE DIVISION, POLICE DEPARTMENT, NEW YORK CITY.

LEWIS J. VALENTINE, Police Commissioner
TELEPHONE: Spring 1-3000, Spring 1-3111, Spring 1-1366, or 1-1367 to 2400

« MURDER INCORPORATED »

Abe « The Kid Twist » Reles (à gauche) et Martin « Buggy » Goldstein (on notera sa ressemblance avec l'acteur Edward G. Robinson, qui d'ailleurs s'était inspiré de ses attitudes pour interpréter certains rôles, notamment dans « Key Largo »). Le jour de leur arrestation, ils sourient, sûrs d'eux. Ils vont bientôt s'effondrer et trahir sans vergogne le secret de la plus grande association d'assassins sur « commande », le « Murder Incorporated », dont personne jusqu'alors ne soupçonnait l'existence. (Photo ACME)

Voici Harry Strauss, dit « Pittsburgh Phil », « première gâchette » de la « Brooklyn Combination ». Arrêté à l'âge de 31 ans, il fut inculpé officiellement de 31 assassinats! (Photo Associated Press)



▲ Walter Winchell, le célèbre journaliste sollicité du fond de sa prison par Charlie Lucky Luciano, accepta de négocier avec John Edgar Hoover, patron du F.B.I., la reddition de l'ennemi public numéro un, Louis « Lepke » Buchalter, et organisa soigneusement cette rencontre qui fera date.

◀ Plus de 100 000 affiches semblables à celle-ci couvrirent les murs de New York, au cours d'une fantastique chasse à l'homme organisée par le F.B.I. et la police d'Etat, pour s'emparer de l'ennemi public numéro un Louis « Lepke » Buchalter, chef de l'exécutif du « Syndicat du Crime », le « Murder Incorporated ». En pure perte...



Le « canari » Abe « The Kid Twist » Reles s'étant brusquement mis à chanter, ce furent deux des premiers tueurs du « Murder Incorporated », Anthony « The Duke » Maffetore (à gauche) et Abe « Pretty » Levine, qui restèrent sans voix... (Photo Associated Press)





« MURDER INCORPORATED »

Cette hallucinante société sur commande, spécialiste du meurtre par « contrat », usait d'une douzaine de méthodes connues. En voici trois parmi les plus classiques...

▲ La victime désignée a été criblée d'une centaine de coups de pic à glace, puis lestée de béton, afin que le corps ne remonte pas à la surface des eaux.

◀ La victime, aux os brisés, est enfouie de force, recroquevillée dans une poubelle, parmi les ordures, en signe de mépris. (Photo United Press)

La victime est enfermée dans la malle arrière d'une voiture volée, que l'on envoie à la « presse » d'un « casseur ». Ici, les inspecteurs recherchent des indices possibles sur les accessoires préalablement retirés. ▼



Don Salvatore Maranzano, le grand triomphateur, par contre manqua de modestie. Se prenant pour César il mobilisa les légions de *mafiosi* de tous les Etats, les convoquant pour se faire couronner *capo di tutti capi* dans les plus brefs délais. Dans son ouvrage sur la Mafia *Ton père honoreras...*, Guy Talese rapporte ainsi cet événement :

« Maranzano présida ce meeting organisé dans une salle du Bronx, louée pour la circonstance. A ses cinq cents auditeurs, il expliqua que l'ère des coups de feu avait pris fin et qu'une longue période de calme et d'harmonie allait s'ouvrir. Il exposa ensuite son plan de réorganisation, fondé en partie sur les principes militaires de César : chaque gang serait commandé par un *capo*, un chef, qui aurait sous ses ordres un *sottocapo* ou sous-chef. Ce sous-chef donnerait à son tour ses ordres à ses *caporegimi* chargés de diriger les soldats du rang. Chaque unité serait considérée comme une famille et opérerait à l'intérieur d'un territoire soigneusement délimité. Un *capo di tutti capi*, chef de tous les chefs, chapeauterait les dirigeants de toutes les familles. C'était ce titre que désirait s'attribuer Maranzano. »

Cette attitude accabla encore plus l'assistance que les citations latines incompréhensibles prodiguées par Don Salvatore l'érudit. Ce César sicilien voulant se couronner empereur à la manière de Napoléon le petit Corse, n'appréciait pas suffisamment la Révolution française pour avoir lu le discours à la Constituante du comte de Mirabeau, rappelant de façon prémonitoire : « Il est peu de distance de la roche Tarpéienne au Capitole. » Cette carence allait lui coûter cher.

Le Syndicat du Crime n'avait certes pas éliminé Masseria pour se donner un nouveau dictateur. Luciano depuis Atlantic City expliquait aussi souvent que possible aux responsables des gangs et des rackets qu'un grand chef n'apporte que de grands ennuis, puisque forcément arrive le jour où quelqu'un de son gabarit veut sa place. La guerre entre les familles de la Mafia provoquait des hémorragies inutiles affaiblissant la force de son action, ralentissant sa marche dans la conquête du pouvoir occulte.

En se sacrant *capo di tutti capi*, Don Salvatore Maranzano venait de signer son premier décret : sa propre condamnation à mort.

Habilement, Charlie Lucky Luciano fit connaître qu'avant toute chose Maranzano ferait décimer par ses *mafiosi* fanatiques tous les gangs juifs. Depuis longtemps Don Salvatore exigeait de ses troupes le port obligatoire d'une chaînette en or autour du cou, nantie d'un crucifix. Lui-même en arborait souvent un énorme monté en épingle de cravate. Ce fut pourtant Lucky qui partit le premier en croisade, accompagné de Meyer Lansky et de

Mike Miranda, porte-flingue ultra-rapide. Il tâta d'abord le terrain du côté du Midwest, pour commencer à Pittsburgh. Salvatore Calderone, responsable sicilien de la Mafia pour la Pennsylvanie, l'accueillit fraternellement, le précédant dans une vive critique des agissements de Maranzano. Pas besoin de le convaincre. Il pactisa sur-le-champ.

A Cleveland le responsable de la Mafia pour l'Ohio, Frankie Milano, se fit un peu prier tant sa terreur pour le vieux Don avait de profondes racines. Ses alliés Scalise et Moe Dalitz surent lui faire valoir les avantages nouveaux qu'offraient les dirigeants du Syndicat.

Capone fit connaître qu'il tenait toujours Chicago bien en main. Santo Trafficante¹, au cours d'un bref passage à New York, s'en vint assurer Charlie Lucky, qu'en son fief de Miami, ainsi que dans tous les *keys* de Floride l'on n'accepterait pas longtemps d'être sous la férule d'un maître d'école, assommant les fidèles à coups de formules inventées par d'autres, qui, depuis belle lurette, ne rapportaient plus rien à personne.

D'autre part, dans les familles alliées à Maranzano, plusieurs hommes appréciaient le comportement de Luciano. Pour ne nommer que lui, Tommy Lucchese était totalement acquis. Tom Petrilli ouvrait plus grande la brèche dans la famille Gagliano. Le principal intéressé n'aurait su expliquer pourquoi mais Joe Bonanno souhaitait se voir apprécier par Charlie. Comme Albert Anastasia, promu au grade de lieutenant dans la famille Mangano, lui vouait de toujours un culte inconditionnel, sa position au cœur même du bastion Maranzano pouvait s'apprécier d'autant plus facilement que ses amis Johnny Torrio, Dutch Schultz, Lepke n'y étaient pas sans avoir également des bonnes relations. Tous donneront le feu vert à l'exécution de Maranzano. Pour prévenir les suites d'un acte d'une telle gravité et éviter la possibilité d'une guerre à n'en plus finir les alliés des autres Etats se tinrent prêts à éliminer tous les fâcheux *Don* de la vieille époque, susceptibles de rétablir par la violence des conceptions désuètes, périmées, véritable frein à main armée contre toutes initiatives de progrès dans le profit. C'eût été mal connaître Maranzano que de croire qu'il allait s'endormir sur ses lauriers, la crainte qu'on ne les lui coupe, sa tête avec, le tenait bien éveillé. Ses fidèles *Mustache Pepes* ayant porté à sa connaissance les déplacements de Luciano, point besoin de lui faire un dessin : Lucky songeait à rééditer sur sa personne le crime de lèse-majesté commis sur celle de son propre *capo* Don Masseria, tout en s'assurant qu'il n'y aurait pas de retombées trop pénibles

1. C'est ainsi ! Nous n'inventons jamais rien...

du côté des chefs traditionnels des familles. Ses connaissances classiques aidant, Maranzano savait que mieux vaut attaquer plutôt que de défendre. Joe Valachi eut connaissance d'une liste de soixante personnes à éliminer d'urgence avec en tête soulignés en rouge les noms de : Luciano, Costello, Genovese, Anastasia, Schultz, Joe A. Adonis, Mangano, Al Capone. On remarquera, tant était grand le mépris qu'il portait aux Juifs, que Don Salvatore tenait pour négligeables les Lepke, Lansky, Siegel, Levine, Reles, Goldstein. En quoi il eut bien tort. Comme devait le confirmer Lucky : « Pour prendre quelque chose aux Juifs il faut d'abord savoir les prendre au sérieux. » Dans un premier temps Maranzano harangua ses lieutenants à l'antique : « Mes enfants il va falloir retourner aux matelas et abattre du bon boulot »¹, puis il décida que la ruse peut aider un grand destin : « Je vais frapper à la tête, mais celui qui tuera ne sera pas des nôtres. »

En cela Don Salvatore restait fidèle à la promesse faite aux *mafiosi* de toutes les familles : « Le sang ne coulera plus entre nous. » Son choix se fixa sur un jeune Américain, Vincent Coll, né en 1909 à New York dans un quartier si sordide que les policiers l'appelèrent la Cuisine de l'Enfer. Il y fit ses premières armes, sortant de maison de correction pour prendre un grade de plus dans l'armée du crime puis se retrouver en prison accompagné le plus souvent de son frère Peter. Impitoyable, sa réputation de *torpedo* respectant toujours entièrement son contrat ne se discutait plus et lui avait valu le surnom de Mad Dog Coll (Chien enragé).

Maranzano l'approcha, lui confia son plan. Mad Dog accepta, empocha trente-cinq mille dollars cash affirmant en souriant :

— J'ai dans la poche de quoi effacer la chance du plus chanceux. Votre Lucky Luciano c'est comme s'il n'était pas né parce que pour moi il est déjà mort.

De son côté le mort en puissance ne restait pas inactif. Maranzano restait perpétuellement entouré de gardes du corps absolument à sa dévotion. Jamais seul, pour l'atteindre il fallait délibérément sacrifier sa propre vie, aussi Charlie Lucky gambergea soigneusement un plan sûr. Meyer Lansky tracassé par les hommes du fisc trouva une idée géniale, malgré lui :

— Ces salauds du Trésor se croient tout permis. Hier ils ont encore débarqué chez moi, des nouveaux, bousculant l'équipe de garde à l'entrée, forçant la porte de mon bureau et mes placards,

1. Aller aux matelas : il ne s'agissait pas d'aller mourir de plaisir, mais, pendant la « Guerre de Castellamare » les *mafiosi* les plus braves s'enroulaient dans des matelas pour provoquer et répondre au tir de l'adversaire.

vidant mes tiroirs, confisquant tout ce qui ressemblait à un registre, tu ne peux savoir la pagaille...

Les yeux de Lucky Luciano brillèrent :

— Répète-moi un peu ça, mon vieux Meyer... Et ils avaient quel genre de gueule, ces types ?

Meyer Lansky n'hésita pas :

— Tu mets le doigt sur la plaie, Charlie, ils avaient tous des gueules dans mon genre, des gueules de youpins. Tu comprends, dans l'administration les Juifs ont bonne réputation. Ils jonglent naturellement avec les chiffres. Ce sont d'excellents comptables.

— Et tes gardes les ont laissé passer ?

Meyer haussa les épaules :

— Cette bonne blague ! Ils avaient un 38 dans une pogne et dans l'autre la plaque dorée des agents du Trésor. Tu voulais quand même pas qu'on les flingue pour arranger notre chiffre d'affaires.

— Oh non ! sûrement pas. Je suis même rassuré qu'on n'ose pas y toucher, à ce genre de mecs. Tu ne peux pas savoir comme ça m'arrange...

Quand Salvatore Maranzano fut prêt, il donna rendez-vous à Vincent Coll. Dans le hall de la gare de Grand Central. Celui-ci reçut les consignes : le lendemain, à 14 heures, Salvatore Lucania viendrait chez lui. Convoqué par le *Don*, son dauphin ne se permettrait aucun retard... A Coll de le prendre en charge : à l'entrée ou à la sortie. L'essentiel étant de ne pas le manquer. Cette perspective absurde fit sourire Mad Dog qui avait des dents blanches magnifiques.

Obligatoirement les gardes du corps de Salvatore Maranzano furent mis dans la confidence de manière à laisser toute liberté d'action à Vincent Coll. Parmi ceux-ci, Maranzano accordait plus particulièrement sa confiance à un boxeur, Girolamo Santucci, qui pratiquait le noble art sous le nom de Bobby Doyle. Que se passa-t-il dans la tête martelée de coups du pauvre Bobby, nul ne le sait ! Toujours est-il qu'il alla trouver Lucky le bien-nommé. Pour se faire pardonner de lui avoir bousculé les côtes et ravagé les quenottes à Staten Island, il lui révéla la machination. Charlie accepta l'information avec reconnaissance et Bobby Doyle passa dans son camp.

Le fameux lendemain en question se trouvait être le 10 septembre 1931. Dès 13 h 30, Maranzano se tenait dans le salon d'attente de ses bureaux au 230, Park Avenue, assis sur la banquette de moleskine noire en train de palper le joli genou rond de sa secrétaire Grace Samuels, tout en donnant les dernières consignes de prudence à ses cinq gardes du corps :

— Lucania sera accompagné de Genovese... Si Coll n'est pas assez rapide pour s'offrir les deux, vous ne bronchez pas. Giro-

lamo est planqué dans le hall du bas avec la consigne de ne laisser sortir vivant ni Lucania ni Genovese. Je peux compter sur lui.

A 13 h 45 la porte s'ouvrit si brusquement que les deux gardes du corps les plus vifs se retrouvèrent le calibre en main.

Tommy Lucchese, essoufflé, les calma d'un geste, prit par le bras Maranzano qui s'était levé :

— Il faut que je te parle d'urgence... Tom Gagliano manigance de drôles de combines...

Agacé, Maranzano aboya :

— J'ai à faire... Fous-moi le camp... Reviens vers cinq heures. Mais Lucchese ne lui lâchait pas le bras.

La porte s'ouvrit à nouveau. Quatre hommes se propulsèrent dans la pièce, trois avec un pistolet au poing. Le quatrième brandissait une carte sous cellophane et un insigne doré :

— Agents fédéraux... Contrôle du Trésor. Personne ne bouge.

Lucchese d'un mouvement de tête lui indiqua la personne de Maranzano dont il lâcha le bras.

Les trois « agents » alignèrent les gardes du corps qu'ils désarmèrent, puis les nouveaux venus au complet encadrèrent Don Salvatore, le poussèrent vers son bureau :

— Faut pas vous en faire, s'il n'y a pas d'erreur...

Il n'y en avait pas.

A peine la double porte matelassée refermée sur eux, les quatre tueurs s'écartèrent, sortirent des poignards aux longues lames effilées. Les yeux exorbités, sans doute Maranzano eut-il encore plus de chagrin que Jules César, son héros favori, reconnaissant la trahison de Brutus. Il hurla. Les hommes qui l'entouraient, qui allaient le toucher, le saigner étaient de la race maudite, ça se voyait sur leurs visages impitoyables : c'étaient des Juifs. Reles frappa le premier, ensuite Levine dont la lame glissa sur une côte, qui jura abominablement en se blessant aux doigts pour la retirer, Irving Goldstein¹ plongea la sienne à trois reprises avec un grand « han » de poitrine à chaque coup qu'il portait. Salvatore Maranzano sombra sur le dos. Au sol il sanglotait, à ne pas savoir si c'étaient les sanglots ou les approches de la mort qui le faisaient soubresauter ainsi. Silencieusement Bugsy Siegel se pencha. De la pointe de son poignard, dans un mouvement vif du poignet, il le taillada de la pommette droite à la pointe du menton :

— T'as le bon souvenir de Lucky, charogne ! Il m'a chargé de te dire que c'était de la part du *bambino*...

Don Salvatore hurla si fort que, nerveusement, d'un revers,

1. L'acteur célèbre Edward G. Robinson était son sosie absolu.

Bugsy lui trancha la gorge, échappant de justesse, d'un saut de côté, à un flot de sang qui jaillissait sporadiquement.

— Le porc..., jura Siegel.

— Il y a de ça... ricanâ Reles, qui précautionneux tira deux balles dans la tête et deux dans la région du cœur au César de la Mafia.

Les quatre hommes sortirent calmement.

— C'est fait, dit Bugsy à Tommy Lucchese en passant dans l'antichambre. Ce dernier fonça dans le bureau, constata la mort certaine de Don Maranzano, ressortit en conseillant aux gardes du corps toujours figés contre le mur avec Grace Samuels :

— Embarquez la fille... Si vous voulez retrouver un job, soignez-la bien. Que les flics ne puissent pas la retrouver d'un moment.

Les hommes encadrèrent la fille qui hurlait déjà et se jetèrent dans l'escalier sans demander leur reste.

Tommy Lucchese n'en revenait pas que le plan se soit déroulé si vite et si bien. Il ne pouvait y croire, au point que par acquit de conscience il retourna encore une fois dans le bureau de Maranzano pour s'en assurer. Le vieux *Don* n'avait pas bougé, sa montre giclant d'une poche de gilet considérait le *mafioso* de son œil de verre glacé. Du bout des doigts, pour éviter de se souiller de sang, Tommy Lucchese entreprit une fouille attentive, dépouillant le cadavre d'un calepin noir ne le quittant jamais, d'une liasse imposante de Grant aussi, il faut bien le dire. Epinés à l'intérieur de la veste, sur la doublure tout un petit peuple de saints, de saintes, en médailles naïves bruissait en s'indignant au passage de sa main :

— Pauvre con, ils t'ont servi à quoi ? se navra Tommy.

S'apercevant de ce qu'il venait de dire, cela ne l'empêcha pas de se signer vite fait.

Comme il sortait, Tommy se heurta à Bobby Doyle. Le boxeur, calibre au poing, rappliquait pour donner le coup de grâce en cas de négligence. Sait-on jamais ?

Tommy le réexpédia.

A mi-étage Bobby Doyle vit monter Vincent Coll venu à l'heure pour exécuter son contrat et Lucky Luciano. Bobby Doyle eut une hésitation. S'il flinguait Coll, Lucky l'aurait pour toujours à la bonne. La réputation de Mad Dog, son œil interrogateur que le sien croisa, le hululement des sirènes de police, le dissuadèrent au centième de seconde. Tout au contraire il s'entendit recommander chaudement au tueur :

— Vite... Vite... faut se faire la paire... Maranzano s'est fait buter... Rien ne tient plus... Voilà les flics.

Calmement Mad Dog Coll pivota sur ses talons, redescendit

flegmatiquement pendant que le boxeur dégringolait les marches quatre à quatre. Il tomba dans les bras des flics qui l'arrêtèrent sans ménagement alors que Vincent Coll passant imperturbable, sortait dans la rue sans être interpellé.

La nouvelle de la mort de Salvatore Maranzano fut annoncée dès quinze heures par les grandes stations de radio, ce qui déclencha automatiquement la grande épuration prévue par Luciano dans tout le pays. La tuerie commença en fin d'après-midi du 10 septembre pour prendre fin le 11 au petit matin. Elle resta célèbre dans les annales du crime sous le nom de la Nuit des Vêpres siciliennes.

L'homme à qui avait été confiée la responsabilité de cette liquidation sanglante n'était autre que Buchalter, assisté par les équipes de Siegel et Anastasia. Jack Elliott, Pittsburgh Phill, Happy Meïone y jouèrent un rôle important en même temps que du *sub-machine gun* Thompson. Les témoins les plus sérieux estiment que quarante *Mustache Pepes* perdirent cette nuit-là leur droit à la retraite pour n'avoir pas su composer avec leur époque, ni compris que le racisme était devenu un bien vilain défaut.

Une certaine objectivité condamne à faire connaître que Lucky Luciano a toujours nié l'existence de cette nuit-là. Sans doute la considérait-il comme trop noire. Dans son *Testament*, il explique :

« Un tas de types s'étaient fait liquider avant que Maranzano se fasse buter, et ça faisait partie du plan. Mais toutes ces salades qu'ont écrites les journalistes sur la Nuit des Vêpres siciliennes étaient pour la plupart inventées de toutes pièces. Chaque fois que quelqu'un écrit quelque chose de nouveau sur cette journée, la liste des types qui sont censés s'être fait dégommer s'allonge. Dans la dernière estimation que j'ai lue on parlait d'une cinquantaine de victimes. Mais le plus drôle, c'est que personne n'a pu donner les noms des gars qui se sont fait descendre la nuit qui a suivi l'assassinat de Maranzano. Personnellement je ne connais pas un seul type important de l'organisation à Maranzano que ce soit à New York, ou à Chicago, ou à Detroit, ou à Cleveland, ou où que ce soit, qui se soit fait descendre pour faire place nette. Ce n'était pas la peine, tout simplement parce que tout ce qu'on a eu à faire, c'est leur dire la vérité, que la seule et unique raison pour laquelle Maranzano s'était fait liquider, c'était qu'on pouvait enfin arrêter le massacre. Que tout était fini. »

Mais il semble bien que la meilleure façon d'arrêter le massacre était de le terminer dans les règles de l'art, ce que fit Lucky, refusant d'en endosser la responsabilité, niant la réalité de faits confirmés par les autorités de la police, alors que tout prouve qu'il a voulu nettoyer le terrain en liquidant les derniers entêtés

siciliens partisans de méthodes désuètes, contraires aux intérêts majeurs du Syndicat.

Deux ans plus tard, en Allemagne, Adolf Hitler ne procédera pas autrement la nuit du 30 au 31 juin 1934, en lâchant ses fidèles de la SS-Leibstandarte, ses Totenkopfverbände et ses Sonderkommando contre Röhm et les S.A. Ce sera la Nuit des Longs Couteaux.

La Nuit des Vêpres siciliennes fut une réalité, c'est bien l'avis aussi de Raph Salerno, enquêteur de la police de New York, et de Al Scotti, enquêteur du Rackets Bureau, avec qui nous avons longuement discuté et qui confirment :

« En une nuit ils en ont tué quarante ! Ce fut une sorte de coup d'Etat ! Les jeunes loups s'arrogeaient ainsi le contrôle de l'Organisation. Pour ce faire Luciano reçut l'aide d'un chef de gang fameux, Lepke Buchalter, qui rackettait le prêt-à-porter et qui mena à bien l'exécution de tous les vieux chefs, jadis venus d'Italie. On a appelé ça les Vêpres siciliennes parce qu'en une seule nuit quarante hommes furent assassinés dans tout le pays... »

Dans son plaidoyer *pro domo*, Lucky Luciano prétendait que personne n'a pu donner les noms des gars qui se sont fait descendre la nuit qui a suivi l'assassinat de Maranzano. Quitte à le faire se retourner dans sa tombe, dans le cas improbable où il y dormirait en paix, nous n'établirons pas cette liste par ailleurs sans grand intérêt, mais nous lui donnerons un nom, et pas n'importe lequel.

Dans la nuit qui suivit l'assassinat de Maranzano, quelqu'un mourut. Quelqu'un dont on n'a pas parlé. Propriétaire du restaurant Nuova Villa Tammaro à Coney Island, un certain Gerardo Scarpato fut abattu de deux balles de 38 dans les yeux. Sans doute en avait-il trop vu le jour de l'assassinat de Joe the Boss Masseria dans son établissement, et aurait-il mieux fait d'aller à la pêche... ainsi qu'il l'avait prétendu !

Lui fut indiscutablement victime de la Nuit des Vêpres siciliennes et on peut également le tenir pour la dernière victime de la Guerre de Castellamare qui fit quelque deux cents morts pendant que les flics se frottaient les mains en comptant les coups de feu, et les dollars reçus pour ne rien voir, ni rien entendre, leur boulot se faisant tout seul, grâce à l'esprit de famille dévastateur des derniers *Mustache Pepes*.

CHAPITRE VI

L'IMPITOYABLE DUEL THOMAS E. DEWEY - LUCKY LUCIANO

Ainsi à l'âge de trente-cinq ans le petit garçon misérable de Lercara-Frididi, se trouvait à la tête de la plus fantastique association criminelle mondiale, avec ce que l'on pourrait appeler une honorable discrétion puisque son souci permanent fut que jamais un homme ne puisse accéder à un pouvoir dictatorial personnel à la tête de l'Organisation. A commencer par lui-même...

Don Salvatore Maranzano enterré avec les honneurs, les couronnes, les Cadillac dus à son rang, les grands chefs des différentes familles du crime se réunirent à Chicago, invitées par Al Capone, pour fêter la libération de l'emprise despotique dans la Mafia et le nouveau régime libéral.

Naturellement la Mafia restait un pouvoir bien établi, mais dans l'association avec les gangs étrangers, juifs, napolitains, irlandais, allemands et, en dehors de ses propres lois, assujettie aux loi communes.

Pour New York il existait encore cinq familles. Lucky Luciano, en bon Sicilien, resta le *Don* de la famille Masseria. Joseph Bonanno, Joseph Profaci, Vincent Mangano, Gaetano Gagliano étaient les *capi* des autres. Tommy Lucchese assurait la liaison permanente avec les dix-neuf grandes familles de la Mafia dispersées dans les Etats-Unis. De cette façon Lucky n'apparaissant que comme un *Don* parmi d'autres, la cause générale des anciens conflits disparaissait. Dans la coulisse Johnny Torrio lui dispensait du haut de sa vieille sagesse les meilleurs conseils.

A Chicago, Meyer Lansky intervint très fort pour que la réunion ne se termine pas — sans que les différentes associations, bien que libres —, ne se sentent pas unies par un lien, des enga-

gements et un nom commun. Il proposa la création d'une nouvelle Union sicilienne. Lucky refusa sèchement faisant valoir que c'en était bien fini des conneries sicilienne. On ne pouvait utiliser le mot Syndicat celui-ci s'appliquant également à des activités diverses d'autres syndicats tenus sous sa coupe. Luciano trancha :

— On dira l'Organisation.

D'après la somme de témoignages recueillis à laquelle nous avons eu accès, voici comment l'enquêteur spécialisé des services de police new-yorkais, Ralph Salerno, résume la situation nouvelle :

— A la réunion Luciano déclara : « Désormais il n'y aura plus jamais de super-patron, ni de chef suprême. Il y aura un directeur, une direction collective. Nul ne dominera plus les autres, ni ne pourra jouer les dictateurs. Chaque groupe aura sa propre autonomie et chacun devra respecter les droits et l'indépendance des autres groupes, même rivaux. Plutôt que de combattre stupidement, désormais nous allons collaborer les uns avec les autres.

Cela allait leur permettre d'opérer comme une fédération. Chacun travaillait indépendamment, à sa guise, selon ses idées mais quand l'intérêt général le commandait, soit il fallait abandonner ce secteur d'activités, soit y associer d'autres gangs pour le rendre invulnérable, le sécuriser dans l'intérêt commun.

Effectivement, après la mort de Maranzano et la réunion de Chicago, lorsqu'un différend éclata, il fut résolu par la discussion, la négociation, et non par les Thompson. Cette loi fondamentale inaugurée en 1932 est toujours sagement appliquée aujourd'hui, presque un demi-siècle plus tard !

Ralph Salerno nous a confié : « Jamais Luciano ne s'est permis d'imposer autoritairement des ordres aux autres chefs de gang. Ces derniers, tant était grand son prestige, lui faisaient spontanément confiance. Il n'entreprenaient jamais rien d'important sans lui demander son conseil et respectaient le plus souvent son avis. Il ne donnait pas d'ordres directement mais les autres considéraient comme une sorte de juge suprême, d'autorité morale (*sic* !) cet homme qui avait su les amener à faire plus d'argent sans effusion de sang. Il est ainsi devenu le gangster n° 1 d'Amérique, et par conséquent du monde. »

A l'époque Lucky, plus gentleman que jamais, habillé avec une recherche qui eût fait plaisir à feu Arnold Rothstein, s'est installé au Waldorf Towers sous le nom de Charles Ross. Le Towers est l'établissement le plus chic de New York, mais en cette période de crise les citoyens susceptibles de l'habiter ne se bousculent pas dans l'ascenseur, aussi la direction ferme-t-elle les yeux sur l'identité réelle de M. Ross, qu'elle connaît, tant les

plaintes des clients respectables sont nombreuses et ses gardes du corps un peu trop voyants.

Charlie se passerait de ceux-ci, si Benjamin Siegel ne l'avait alerté :

— Tu sais que Vincent Mad Dog Coll a touché trente-cinq mille dollars de Maranzano pour te buter... La mort de son client, non seulement ne le libère pas de son contrat, mais encore lui fait obligation de l'honorer coûte que coûte. C'est une affaire de réputation. Mad Dog tient à la sienne, donc il va te faire la peau. Sois vigilant...

Charlie Lucky l'était.

Il avait d'autres chats à fouetter. En 1932 la crise était à son comble. Les Américains, désespérés, en voulaient au monde entier, mais d'abord à leur président Herbert Clark Hoover, incapable de redresser la barre du navire America. Les élections présidentielles approchant, l'Organisation devait se décider à y jouer un rôle pour prendre des garanties sérieuses d'avenir avec le nouveau pouvoir.

Le parti républicain en baisse, du côté des démocrates restait toujours leur ami Al Smith portant comme une croix le lourd handicap de sa religion catholique. Lucky commençait à tâter le terrain du côté de Franklin Delano Roosevelt, gouverneur démocrate de New York, lorsqu'un coup de téléphone sur son numéro très privé du Waldorf l'enchantait. Il émanait de son Eminence le cardinal Daugherty de Philadelphie. Ce dernier, sans ambages, puisque s'adressant à son fils très catholique de Sicile, lui fit connaître que le Vatican espérait bien que ses enfants italiens soutiendraient le candidat Al Smith comme ils l'avaient déjà fait par le passé. Lucky s'y engagea et reçut la bénédiction du cardinal. Luciano, se tournant vers Costello, qui avait suivi l'étonnante conversation à l'écouteur, plaisanta « Vaut mieux entendre ça que de recevoir une balle de 38 ». Toutefois, pour les têtes pensantes du Syndicat du Crime Al Smith qu'ils aimaient bien pour sa loyauté, son sens de la parole donnée toujours tenue, faisait figure de perdant. Le risque avec lui restait trop grand pour ces joueurs habitués à gagner à tous les coups, quels que soient les moyens à employer afin d'y parvenir.

Mais Roosevelt n'avait pas toutes les chances de son côté. Il lui fallait, pour avoir un bon espoir, l'appui massif de son Etat, l'Etat de New York :

— Roosevelt n'avait pas une chance que la ville de New York vote pour lui s'il ne passait pas un accord avec Tammany et en 1932, les types qui contrôlaient Tammany étaient contrôlés par Frank Costello et moi. C'était ce qu'on attendait, parce que j'avais un drôle de pressentiment au sujet de Roosevelt. J'aimais bien Smith et c'était lui que je voulais comme président, mais il ne

causait pas mieux que moi, et ça m'aurait quand même dérangé de voir arriver à la Maison-Blanche un type qui aurait parlé comme s'il sortait directement du Lower East Side. J'avais le sentiment que Roosevelt aurait peut-être un léger avantage sur Smith. Je le respectais parce qu'il était un de ces gars de la haute société que je fréquentais énormément à Palm Beach et à Saratoga, et c'étaient des gens cultivés. Mais quelque chose me disait qu'on ne pouvait pas faire confiance à Roosevelt. J'en ai parlé à Costello et Lansky, et ils m'ont ri au nez. Costello m'a dit : « Charlie, tu sais pas de quoi tu parles. Moi je vis pratiquement avec ces politiciens vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et je les connais mieux que toi. Et je peux te dire tout de suite que M. Roosevelt a tellement envie de devenir président qu'il fera n'importe quoi, y compris te lécher le cul dans la vitrine de chez Macy, si ça peut l'aider¹. »

Luciano prenait peu à peu conscience des bonnes raisons de Costello, il en fit une solide analyse arrivant à la conclusion que ce Roosevelt pour arriver au fauteuil présidentiel serait bien obligé de s'asseoir à Tammany Hall, donc de traiter avec eux.

A l'époque, il est distrait des impératifs politiques par une histoire de fou, c'est bien le cas de le dire, provoquée par le personnage dont Bugsy Siegel avait bien dit qu'il irait jusqu'au bout de ses engagements : Vincent Coll.

Mad Dog travaillait épisodiquement pour le gang de Dutch Schultz. Après l'assassinat de Maranzano il fanfaronna que Charlie Luciano, condamné à mort par lui, n'avait aucune chance d'en réchapper et qu'avec la vie il y perdrait aussi son surnom. Averti, Dutch Schultz lui dit publiquement qu'avec la disparition de Maranzano disparaissaient « tout un tas de conneries d'un autre temps et d'un autre monde, que Charlie Lucky, tant qu'il n'aurait pas commis un manquement grave envers l'Organisation serait intouchable et que lui Dutch Schultz y veillerait personnellement. »

Vincent Coll, humilié, imagina sur-le-champ de détruire le gang de son patron. Il tenta, dans un premier temps, d'entraîner avec lui, dans sa rébellion, un des lieutenants de Dutch, mais ce dernier, Barelli, s'y refusa énergiquement. Mad Dog l'abattit avec sa maîtresse.

Plus provocant que jamais, Mad Dog installe des bureaux à cent mètres de ceux de Schultz, puis réunissant une bande de desperados, *torpedos* en chômage depuis la Convention de Chicago, les entraîne à pirater tous les convois d'alcool du *boot-legger*, allant jusqu'à attaquer les *speakeasies* de son circuit, tuant conducteurs et tenanciers hors de propos. La réaction de

1. *Le Testament*.

Dutch Schultz sera terrible : il fait enlever le frère de Mad Dog, Peter Coll, l'exécute froidement dans une rue de Harlem, envoie un mot à Vincent : « Bon pour récupérer une ordure... » avec l'adresse où gît le cadavre parmi les poubelles.

Déjà du genre surexcité, cette fois Mad Dog ne se contrôle plus. Il cherche désespérément plusieurs fois à exécuter son contrat. N'y parvenant pas, Charlie étant parfaitement protégé et Schultz également, sa fureur se porte sur les amis de ces derniers, Owney Madden, Legs Diamond et les hommes de leurs rackets. Des combats sporadiques reprennent, le sang coule à nouveau. La coupe est franchement pleine lorsque Vincent Coll kidnappe George Big French Demange, ce Français de talent, franc comme l'or qui avait établi le circuit de l'alcool à partir de ses bases de Saint-Pierre-et-Miquelon. Big French est devenu le meilleur ami de Madden, son associé. Coll réclame une rançon de trente-cinq mille dollars pour rendre le Français. Schultz réplique en offrant cinquante mille dollars pour la peau froide ou chaude de Mad Dog.

Les choses s'enveniment ainsi qu'aux plus beaux jours, Meyer Lansky réclame et obtient la première réunion pour motif grave du Conseil suprême de l'Organisation. Sont présents Luciano, Costello, Torrio, Lansky, Siegel, Anastasia, Buchalter, Lucchese, Bonanno, ainsi que Dutch Schultz.

Ce dernier, déjà réticent, hostile à toutes contraintes, fait valoir qu'à la Convention d'Atlantic City comme à celle de Chicago il a bien été convenu que chaque famille ou chaque gang, ou chaque racket faisant partie de l'Organisation était habilité à régler ses propres problèmes dans le cadre de ses propres activités sans que personne ne puisse s'en mêler.

— Mad Dog travaillait pour moi. Il m'a trahi. Il a tué Barelli, un homme à moi, quelque autres aussi de mes amis. Donc il m'appartient... Je veux sa peau. Je n'ai besoin de personne pour en déshabiller son putain de squelette.

Johnny Torrio essaya de convaincre Schultz que Coll menaçait la vie de Charlie, leur *master mind* à tous, qu'ainsi l'exclusivité... Schultz ne le laissa pas achever : « Je ne permettrai à personne de porter la main sur cet enfant de salaud... »

Schultz n'étant pas un monsieur avec lequel l'on pouvait dialoguer longtemps, Lucky prit la parole :

— Dans le cas présent, Schultz n'a pas tort ; simplement il ne doit pas oublier qu'il est responsable d'une chose : que cessent les désordres qui nous paralysent en provoquant contre nous les articles de certains journaux, l'action d'un juge comme ce satané Samuel Seabury... Je rappelle qu'en effet le Conseil suprême de l'Organisation n'a pour raison d'être que d'arbitrer des conflits entre membres du Conseil, que toute décision devra

être prise à la majorité, qu'aucun chef ne pourra se soustraire à la décision retenue par ses égaux. Toute sentence de mort ne pourra être prise que par la Cour Kangourou réunie à cet effet. Pour l'exécution seul le Murder Incorporated est habilité à agir. C'est du ressort d'Anastasia, de Siegel, de Reles¹... Pour cette histoire Coll, que Schultz nous en débarrasse en vitesse, ça n'a que trop duré. il va bientôt nous ridiculiser...

Dutch Schultz, que ces palabres agaçaient prodigieusement, sortit hors de lui. Une fois dans son repaire, il constitua deux équipes chargées de traquer Vincent Coll nuit et jour. Une des deux animée par Joey Rao, flanqué d'Anatol Heim et Burt Lanka se fit repérer le 12 juillet 1932 en train de patrouiller à pied dans la 107^e Rue Est, par Mad Dog Coll, plus méfiant qu'un lynx. Au lieu de les éviter il alla à leur rencontre, seul au volant de sa Packard. Le chasseur devenait gibier. Parvenu à leur hauteur. Coll les prend sous le feu de son fusil mitrailleur Thomson. Hélas ! la rue est pleine de gosses jouant d'un trottoir à l'autre. L'équipe de Schultz, habituée à ce genre de sport, plonge illico sous des voitures en stationnement. Les enfants sont pris en enfilade par un arrosage en règle. Cinq sont très grièvement blessés. Un autre, le petit Michael Vengalli est tué d'une balle dans l'estomac.

Coll est dénoncé par tous les journaux comme un chien enragé qu'il faut abattre sur-le-champ. Au lieu de cela, le meilleur avocat de la pègre new-yorkaise Samuel Leibovitz accepte de le défendre. Pour pouvoir le payer, Coll, toujours en liberté, commet deux hold-up et un autre kidnapping ! Moyennant quoi Leibovitz parvient bel et bien à le faire acquitter. Délirant, ne doutant plus que tout lui soit vraiment permis, Vincent Coll pourtant misogyne ou à cause de cela, épouse sa maîtresse, une chorus-girl nommée Lottie Kreisberger.

Voulant établir dignement sa nouvelle moitié, Mad Dog décide de faire une nouvelle saignée en dollars à Owney Madden qui déjà deux fois a craché, contraint et forcé, au bassinnet. Cette fois il va le menacer de tuer sa femme, à moins que cent mille dollars ne lui parviennent à temps...

Il n'a eu qu'un tort, celui d'oublier que Joey Rao, ridiculisé dans la 107^e Rue Est, est toujours en vie. Mieux que vivant : totalement enragé par la maladie de ce Coll contagieux.

Patrouillant avec quatre tueurs, il aperçoit Coll entrant dans une cabine téléphonique publique. Faisant stopper la voiture, il s'avance, Thompson entre les mains, pulvérise d'abord les parois vitrées. Bien qu'encore préservé, Coll hurle à la mort, sautant

1. Abe « the Kid Twist » Reles : l'essentiel du chapitre IX, « Murder Incorporated », lui est consacré.

en tous sens, incapable de sortir son pistolet du holster. Joey Rao s'approche, lui lance :

— Attends, je vais te calmer...

Il appuie sur la détente. Quinze projectiles atteignent Mad Dog dans la tête, et dans la poitrine. Il se recroqueville parmi les éclats de verre. Une bave sanglante sort spasmodiquement de sa bouche qui essaie de dire quelque chose. Joey Rao, dans la tradition, lui fait lentement les poches. Cent un dollars en tout :

— Pauvre cloche... sera l'éloge funèbre du chien enragé.

L'événement pourrait paraître anodin si un juge intègre, (disons plutôt un juge d'instruction dont Tammany Hall n'avait pas voulu comme candidat démocrate au poste de gouverneur), Samuel Seabury, n'avait été désigné pour mener officiellement une enquête sur la corruption dans les services publics. Le massacre des innocents de la 107^e Rue Est, l'acquittement de Vincent Coll, son exécution dans la cabine téléphonique lui permirent de se faire une réputation d'accusateur implacable. Il se délectait visiblement à dénoncer les liens évidents noués entre le maire de New York James J. Walker, Luciano, Costello, Schultz et Buchalter. Samuel Seabury allait jusqu'à mener des enquêtes approfondies sur les rapports d'influence exercés sur de hauts magistrats, dont les comptes bancaires étaient à la hausse tandis que la vie nationale était au plus bas...

Durant l'année 1932, il bombarda le pauvre Jimmy Walker d'accusations graves à la cadence d'une tous les deux jours. Frankie Costello, à l'humour froid, disait : « Ce pauvre Jimmy, tous les matins devant sa porte il a une bouteille de lait et son journal. Plus le lait qu'il boit est blanc comme neige, plus les nouvelles qu'il lit sont noires dès qu'il est question de lui... »

— Au train où va cet enfoiré de Seabury, il va finir par nous faire péter à la gueule quelque chose de pourri. Que Meyer s'en occupe. Faut le « graisser » pour de bon !

Meyer Lansky fit bonne mesure. Avec une habileté toute diplomatique, Costello utilisa son grand talent pour démontrer, dans le privé le plus absolu, à Samuel Seabury qu'il lui fallait, en plus de son indépendance d'esprit reconnue et appréciée, des moyens à sa mesure pour mener correctement sa lutte contre le crime, ce pourrisseur des temps modernes... Qu'un peu de repos, des loisirs lui feraient du bien avant de reprendre sa tâche avec force. Que de plus, dans la cabine 12 du Country-Club, il trouverait un sac de golf avec à l'intérieur pour deux millions de dollars¹ en petites coupures usagées... » Le lendemain le juge dénonçait dans le *New York Times* la tentative de corruption dont il avait été

1. Environ 1 milliard de centimes de nos jours.

l'objet. Son enquête avançait grand train, perturbant les regrettables habitudes prises par les politiciens.

Brusquement, sous l'emprise d'une panique latente, Tammany Hall se scinde en deux. Jimmy Hines faisant connaître qu'il soutiendra Roosevelt, le grand patron de Tammany Hall, Albert C. Marinelli, restant fidèle à l'ex-gouverneur Al Smith. L'avocat M.D... demanda à rencontrer Charlie Luciano et Frank Costello, déclarant qu'il avait des difficultés de trésorerie pour mener à bien la campagne de Roosevelt et que si l'Organisation faisait pencher la balance électorale en leur faveur bien des choses pourraient s'arranger. Un premier accord fut pris en ce sens. Comme c'était du donnant-donnant, quinze jours plus tard dans son discours d'Albany, le gouverneur F.D. Roosevelt, tempêtant contre la corruption régnant à tous les niveaux de l'administration, fit connaître que bien qu'étant solidaire des efforts du juge Seabury il devait toutefois reconnaître la légèreté des preuves avancées contre le maire James Walker ou Jimmy Hines. L'opinion en fut quelque peu interloquée, tandis que Luciano, Costello, Meyer Lansky fêtaient l'événement à grand renfort de Moët et Chandon au Dave's Blue Room.

Il y a souvent loin de la coupe aux lèvres... L'Organisation mobilisa ses troupes, fit connaître à Al Smith qu'elle le laissait tomber, et parvint à propulser Franklin Delano Roosevelt au poste de candidat officiel pour les élections présidentielles du parti démocrate.

Le premier devoir d'un bon politicien étant de ne pas tenir ses promesses et encore moins celles des autres, à peine promu Roosevelt sollicita Seabury d'avoir à s'employer énergiquement dans son enquête d'assainissement, d'obtenir des résultats coûte que coûte, de purifier les pouvoirs publics new-yorkais.

Le juge Samuel Seabury n'attendait que ce feu vert. Il convoqua sans répit les politiciens, les gens en place. Dans son bureau il les harcelait, exigeant qu'ils rendissent des comptes, expliquassent l'origine de leurs fortunes, de leurs signes extérieurs de richesse.

Le maire James J. Walker craqua le premier. Il démissionna de toutes ses fonctions, prit par le bras sa maîtresse, la très aguichante danseuse Betty Compton, l'entraîna sur le paquebot le plus proche en partance pour l'Europe. Il ne reviendra que des années plus tard...

Immédiatement ses proches collaborateurs paniquèrent. Etant abandonnés par le patron, pour sauver leur situation, ou éviter la prison, ils révélèrent dans le confessionnal du juge les pires compromissions. Les politiciens véreux de Tammany Hall s'enfuirent, des fonctionnaires de la police furent expédiés à Sing-

Sing. Jimmy Hines se cachait. Lui aussi se retrouverait un jour derrière les barreaux.

Al Smith dina en tête à tête avec Luciano :

— Charlie, tu as commis la plus grande faute d'appréciation de ta vie. Tu as aidé Roosevelt à s'installer tout en haut. S'il gagne les présidentielles, il ne t'oubliera pas dans ses prières : il aura ta peau pour avoir définitivement le beau rôle. Je peux d'ores et déjà t'assurer que sa première décision importante sera de rétablir la vente libre et légale de l'alcool...

Lucky prenait conscience d'avoir fait une grosse gaffe. Sans se démonter il entreprit aussitôt de la réparer. Déjà fin 1931 le Syndicat du Crime s'était donné un bouclier contre les coups de la loi avec un corps d'élite d'experts en matière fiscale. C'est que leur ami Al Capone, l'invulnérable, celui à qui l'on ne pouvait reprocher aucun délit malgré la centaine de crimes qui lui étaient imputables, certains exécutés de sa propre main, Al Capone le gangster au-dessus des lois venait de succomber à l'acharnement du juge Wilkerson qui le faisait poursuivre sous un chef d'inculpation inattendu : la fraude fiscale. D'entrée de jeu Wilkerson avait fait comprendre comment il pensait aboutir : « L'accusé, sciemment, n'a gardé aucun registre, ni ouvert aucun compte bancaire personnel pour ne pas laisser trace de revenus. Il a construit un mur de pierre autour de lui ; pour le confondre, le gouvernement se contentera de laisser parler les faits... »

Or les faits parlaient. Ils étaient même diablement bavards. Lorsqu'on additionnait la liste des propriétés, yachts, voitures de luxe, étages entiers loués dans des hôtels de haut standing, quand des commerçants venaient certifier à la barre qu'Al achetait ses chaussures en crocodile, par deux douzaines de paires à la fois dans les couleurs noir, marron, beige, qu'il payait 150 dollars pièce ses chemises en soie, qu'il avait raflé tout un stock de ceintures à boucle en or massif incrustée d'un diamant, même celles qui ne pouvaient faire le tour de sa taille très avantageuse... Quand un spécialiste en sous-vêtement très rosissant s'émerveilla de lui « avoir vendu tout un stock de caleçons légers, légers... de la soie italienne employée pour faire les jolis gants de femme... », lorsqu'on additionnait, donc, les chiffres de ses dépenses, le montant du total obtenu aurait fait vaciller sur son fauteuil capitonné le banquier le mieux assis.

Aussi quand, après mille péripéties d'audience, le jury rendit son verdict : « Onze ans de prison, 50 000 dollars d'amende et 30 000 dollars de frais... », il y eut dans la salle du tribunal un grand moment de stupeur, d'autant que les juristes ne se gênaient pas pour dire qu'en bonne justice les preuves ne suffisaient pas à faire condamner Capone.

Il fit appel. Le jugement sera confirmé le 3 mai 1932 et un certain Eliott Ness veilla scrupuleusement à ce que le n° matricule 40 866 regagne sans histoire son nouveau palace, la sinistre prison d'Atlanta. Dérision, l'homme aux caleçons de soie sera affecté au service du tailleur. On lui fit couper des pantalons en bure pour un salaire de 7 dollars par mois. Luciano tenait toujours compte des bonnes leçons. Sur son ordre, les grands chefs de rackets, aidés par la nouvelle armée des « tueurs de chiffres », établirent des déclarations de revenus, multiplièrent les combinaisons pour ne pas être pris en défaut par cet inattendu racketteur de génie : le fisc.

Et puis arriva ce qui devait arriver : Franklin Delano Roosevelt fut élu à la présidence de la République des Etats-Unis d'Amérique, en partie grâce à l'aide de l'Organisation.

La prédiction d'Al Smith ne tarda pas à se réaliser. Quelques jours avant Noël le nouveau président fit aux *bootleggers* le plus beau cadeau empoisonné, en mettant fin à l'existence de la « Noble Expérience ». La Prohibition avait vécu, eux auraient désormais du mal à vivre, faute de se reconvertir au plus vite. Cette année-là on ne but pas précisément à la santé du bon Papa Noël Roosevelt.

Costello joua le coup magnifiquement. Il dirigea, de l'ombre dans laquelle il se tenait, un trafiquant d'alcool, Irving Haim. Ce dernier, épaulé par un trust d'hommes de loi, créa les Distributeurs associés, société anonyme de distribution d'alcools divers, obtenant l'exclusivité de deux grands marques de whisky produits par une honorable firme anglaise, Whitley Company, les marques House of Lords et Kings Ransom. Phil Kastel imposa cette marchandise désormais autorisée dans les débits publics, donnant naissance à un nouveau racket infiniment fructueux¹.

De leur côté Luciano, Lansky, Siegel, Adonis devinrent, par hommes de paille interposés, actionnaires de la Capitol Wine and

1. Cela devait provoquer plus tard un énorme scandale. Lorsque succédant à Roosevelt, en 1945, Harry Truman s'installa à la Maison-Blanche, il s'était donné comme conseiller principal le major-général Harry Vaughn, ami intime de William Helis dit le Grec en or. Helis fut présenté par Robert Faestri, maire de La Nouvelle-Orléans, à Frank Costello et accepta d'être le garant légal d'un crédit de 350 000 dollars pour acquérir la Whitley Company. Une dénonciation permit d'apprendre aux actionnaires de Whitley que Costello était la véritable partie prenante. L'on fit connaître que la vente était annulée. Elle ne l'était pas. En 1949 le sénateur Joseph McCarthy se déchâna contre le général Vaughn, parvenant à prouver que ce dernier abusant de sa situation précédente à la Maison-Blanche au temps du président Roosevelt avait livré des stocks de blé à la Compagnie Whitley alors que le blé manquait au pays. McCarthy démontra que la Whitley appartenait réellement à Helis, Haim et Costello. Harry Truman fut contraint de se défaire de son conseiller, accusé de trafic d'influence.

Spirit, société distributrice exclusive des meilleurs vins, champagnes, spiritueux français.

Jacob Bronfman, associé à Lewis Rosenstiel, prenait le contrôle de la Schenley and Seagram's.

L'Organisation tenait donc sous son contrôle la distribution légale de l'alcool, exigeant des propriétaires de restaurants, cabarets, boîtes de nuit, *speakeasies* convertis en bars, qu'ils se fournissent exclusivement chez eux. De nos jours la pratique est toujours courante. J'en ai été le témoin. Les gagne-petit, les obscurs, les sans-grade, continuèrent le trafic de l'alcool rentré en fraude pour ne pas supporter les taxes légales.

Meyer Lansky trafiqua même, par le truchement de la Molaska Company, en traitant des mélasses pour obtenir de l'alcool à bas prix. Il le fit en cachette de l'Organisation, trompant ainsi son associé Bugsy Siegel. Pour sa courte honte sa tricherie fut connue de tous lorsque les agents fédéraux (avertis par qui ?) vinrent détruire ses stocks et ses locaux...

Pour avoir ainsi voulu se sucrer en douce, Meyer Lansky reçut un sévère rappel à l'ordre personnel de Lucky Luciano mais l'affaire n'alla pas plus loin.

La Commission suprême dite plus vulgairement the Big Seven Band voyait ses membres raffiner leurs organisations personnelles. En dehors des pourcentages reçus sur quasiment toutes les activités illégales, voici comment les Big Seven se partageaient l'avenir :

Charlie Lucky Luciano : contrôle de la prostitution. A confié à Vito Genovese le trafic des stupéfiants. *Capo* de la famille Masseria.

Frank Costello : contrôle des jeux. Installation sur tout le territoire de machines à sous. Confié à Frank Erickson les paris divers (courses de chevaux, de lévriers, combats de boxe, matchs de base-ball, etc.). Confié à Dandy Phil Kastel les rackets et l'installation en Louisiane. Big Boss des relations publiques, n° 1 des « maîtres-graisseurs ». Liaison avec les politiciens.

Meyer Lansky : associé de toujours de Benjamin Siegel dans des rackets divers. Gestionnaire de la Banque à graisse. Conseiller permanent de Luciano. Expert financier du Syndicat du Crime. Organisera l'industrie hôtelière et surtout les jeux et les casinos de La Havane, ainsi que dans les Caraïbes.

Benjamin Bugsy Siegel : chef (avec Albert Anastasia) de l'exécutif de la Cour Kangourou, la fameuse Murder Incorporated. Haute surveillance des rackets sur les établissements de nuit. Animateur de la distribution légale d'alcool dans l'est du pays.

Albert Anastasia : grand contrôleur du Waterfront. Patron

du Syndicat des dockers. Exécuteur des « hautes œuvres », coresponsable avec Siegel du Murder Incorporated.

Joe A. Adonis : contrôle toutes les activités illégales dans le district new-yorkais de Broadway. Assiste Anastasia dans l'organisation de grèves sur le Waterfront. Animateur du pillage de cargaisons. Spécialiste en « bijouterie ».

Lepke Buchalter : racket du Syndicat du prêt-à-porter des fourrures, de la boulangerie, des cinémas. Chantage. Extorsion de fonds.

Ainsi peut-on établir *grosso modo* l'organigramme du Syndicat du Crime en 1933 après la fin de la Prohibition. Etant bien entendu que parfois certaines activités s'interpénètrent.

Il faut noter également que Dutch Schultz se tient en lisière de l'organisation, souhaitant conserver une certaine autonomie avec sa liberté d'action. Egalement que Benjamin Bugsy Siegel estime qu'on ne lui a pas fait une part trop belle. Cela aura naturellement des conséquences à plus ou moins brève échéance.

La capitale du Syndicat du Crime est New York, or son maire Beau James Jimmy Walker ayant démissionné sous les coups de la commission d'enquête Seabury, pour échapper à la justice, voyageait quelque part en Europe avec l'élu de son cœur. Un nouveau maire fut désigné qui prêta serment à l'Hôtel de Ville, le 31 décembre 1933 : Fiorello La Guardia.

« Une vraie gueule de *mafioso* », commenta Ernest Hemingway. Le fait est. Court sur pattes, bedonnant, la peau blême, la peau grasse, le cheveu brillant, ce petit tonneau d'après la Prohibition donnait des ordres violents d'une voix suraiguë, si haut perchée, qu'après chaque diatribe, la pénible impression qu'il allait s'étrangler étonnait toujours ses collaborateurs. Sa première décision fut de hurler en tapant de son poing grassouillet sur le bureau massif de ses nouvelles fonctions :

— Arrêtez-moi tous ces fumiers dans les plus brefs délais...

On lui objecta que ce n'était pas là chose facile.

— Trouvez-moi un bon chef d'inculpation et arrêtez-moi cette vermine. N'hésitez pas pour cela à employer ses propres moyens.

Les différents chefs de service de la police devaient se le tenir pour dit.

Mais La Guardia, immédiatement surnommé « Petite Fleur »¹ (« Ce mec a un prénom de gonzesse », râlait Luciano) se fit pressant pour avoir la peau de Frank Costello et de son associé Frank Erickson. Presque quotidiennement il lançait invective sur invective.

1. *Fiorello* : Petite Fleur.

En souvenir du maire de cette époque, le grand saxophoniste soprano Sydney Bechet composa en France trente ans plus tard une mélodie célèbre qui devait faire le tour du monde : « Petite Fleur ».

tive à la radio, « Il faut chasser ces parasites de la ville » devenant son leitmotiv préféré.

Le lieutenant Rudy McLaughlin chargé de cette mission impossible raconte ses démêlés avec les gros bonnets qu'il devait dans un premier temps expulser du Waldorf Astoria, pour les mettre sur les nerfs :

« Je leur ai d'abord parlé gentiment. Ça a tout de suite marché avec Erickson, que je n'ai pas revu après lui avoir demandé de déguerpir. Avec Costello ça a été une autre paire de manches : il continuait de se pointer chaque jour à la porte. J'avais beau lui dire : " Ecoutez, vous savez que l'on m'a donné des ordres. Vous ne devez plus venir ici. " Rien n'y faisait. Il se contenait de me regarder et de répondre sans se troubler : " Demain vous ne me reverrez plus. " Ce petit scénario s'est répété un certain temps. Chaque jour il me jurait qu'il ne reviendrait pas le lendemain, le lendemain je vérifiais et il était toujours là. Un jour, perdant patience, je n'y tins plus et lui lançai : " Ecoute, mon salaud, la prochaine fois que je vois ta sale bobine je lui fous mon poing dedans. Je t'ai dit de ne plus mettre les pieds ici. " Il demeura parfaitement impassible. Après tout je n'étais encore qu'un gosse à l'époque, et lui était déjà un gros bonnet. Il se contenta de me regarder comme d'habitude et de me dire qu'il ne reviendrait pas le lendemain. Vingt-quatre heures plus tard, il était là, fidèle à son rendez-vous. »

Fiorello La Guardia couinait de plus en plus haut ses imprécations. Finalement, étranglé de rage, il passa à l'action directe contre les revenus de Costello, le chef de l'armée immorale des Bandits à un bras.

Les Bandits à un bras au nombre d'une douzaine de mille, crachaient toujours leurs bonbons à la menthe contre des millions de dollars, en toute impunité sous la protection d'une loi édictée par Sela Strong, juge à la Cour suprême dont la décision interdisait aux membres de la police de saisir d'inoffensives machines qui n'étaient que des distributeurs de bonbons à la menthe (*sic* !). On voit que la Banque à graisse, paradoxe ! permettait aux plus respectables de se sucrer.

Aussi lorsque le nouveau maire de New York ordonna à la police de passer outre à l'ordonnance du juge Strong, les citoyens crurent qu'il ne s'agissait que d'une fumisterie de plus, une manœuvre de diversion pour faire croire une fois encore qu'on allait voir ce qu'on allait voir.

Ils eurent une bonne surprise.

La Guardia convoqua la radio, les actualités, la presse, et, devant les représentants de l'information médusés, coiffé d'un casque de pompier, armé d'une hache, Petite Fleur éventa une

demi-douzaine de machines. Plus de deux cents autres saisies en divers lieux furent précipitées dans l'East River.

Incrédule, Frank Costello eut ce mot : « Quelle époque ! Nous sommes vraiment en pleine illégalité... »

Puis il prit des dispositions nouvelles.

Pour commencer il planqua prudemment pour plus d'un million de dollars de machines à sous, dans d'anciens entrepôts secrets du temps béni du *bootlegging*. Ensuite, il se fit inviter à la Louisiane par son ami Huey Long, histoire de changer momentanément d'air, mais aussi de lancer ses Bandits à un bras à la conquête d'un nouvel empire. Dieu sait si le Sud s'y prêtait ! Ce fut à La Nouvelle-Orléans qu'eurent lieu les premières manifestations de l'existence de la Mafia, ainsi que de la Camora, puis de l'Union sicilienne. L'implantation de ces formes organisées de gangstérisme s'y était encore intensifiée. Ce n'était rien pourtant par rapport au régime extravagant instauré par le non moins extravagant gouverneur de la Louisiane.

Ce dernier, Huey Pierce Long, pose un sérieux problème à quiconque prétend dresser un portrait fidèle de son personnage. Ne pouvant en rien renier des origines paysannes, il fréquente la meilleure société enchantée de lui voir poser ses gros sabots sur le seuil de leurs patriciennes demeures. Buveur impénitent, son ivrognerie enchante les plus sobres. Il clame carrément en public qu'il sera le premier dictateur des Etats-Unis et foulera au pied l'impuissance veule de la démocratie, pour distribuer au peuple la richesse des trusts. Son programme politique tenait en une phrase : « J'interdirai à tout citoyen d'avoir des revenus dépassant le million de dollars annuel. Le surplus sera réparti également entre tous. »

Lors de sa campagne électorale, rencontrant son concurrent dans le club le plus « smart » de Sands Point, il se déboutonna et urina publiquement contre la jambe de l'autre, stupéfait, en déclarant : « Vous êtes un mur qui ne résistera pas à ma pression. » Le fait est ! Il fut élu en 1928 gouverneur de la Louisiane, parvenant par la suite à se faire élire sénateur avant même que son mandat de gouverneur ne vienne à expiration ! Lui que jusqu'alors ses inconditionnels appelaient affectueusement le Martin-Pêcheur sans doute pour son habileté à éviter l'eau, fut surnommé the Kingfish qui se traduit par « poisson-lune » mais signifie en argot Caïd.

Caïd, il l'était devenu en fréquentant lors de ses délirantes virées new-yorkaises, un *speakeasy* appartenant à Frank Costello. Le vieux renard des Big Seven comprit rapidement l'intérêt du Syndicat d'avoir cet atout dans la manche. D'évidence, le Martin-Pêcheur ne se refuserait pas aux combines. Pour en être absolument certain Frank se fit expédier une adorable prosti-

tuée du cheptel de Lucky Luciano, Vénitienne à la chevelure d'or, Vanessa de L... Huey en tomba amoureux. Leurs ébats furent scrupuleusement photographiés. Quand on lui communiqua les clichés le gouverneur choisit celui où sa virilité était le mieux en évidence, le rangea soigneusement dans son portefeuille, non sans déclarer au commissionnaire :

— Je suis certain que mon ami, M. Costello, qui est un gentleman, détruira cette collection à ne pas mettre entre toutes les mains...

L'assurance formelle lui en fut donnée¹.

Naturellement il y avait une contrepartie. Aussitôt, tel un vol de sauterelles des milliers de Bandits à un bras s'abattirent sur La Nouvelle-Orléans, invités officiellement par le gouverneur Huey Long, à venir divertir ses administrés : « Ici, nous sommes tous des adultes, et ceux qui considèrent qu'il vaut mieux mettre des pièces dans ces machines, plutôt que de les voir trouer les doublures de leurs poches en ont parfaitement le droit... », n'hésita-t-il pas à déclarer.

Une société fut créée, la Louisiana Mint Company pour pallier les ennuis connus à New York. Huey Long s'occupa à acheter les juges, de manière qu'ils rendissent un verdict de légalité. Ce qu'ils firent.

Phil Kastel, le Dandy, dirigea l'affaire, assisté par les quatre beaux-frères de Costello, les Geigerman (Dudley, Jérôme, Harold et William) et Jake Lansky, frère de Meyer. Ces messieurs réunissant toutes les actions de la Pelican Novelty Company dont se détacha la Louisiana Mint Company pour les besoins de la loi.

Dans son bureau de l'hôtel Roosevelt à La Nouvelle-Orléans, Phil Kastel dirigeait bien d'autres affaires. Rien qu'au fond du rez-de-chaussée, Seymour Weiss, un homme de Lansky, surveillait une salle de jeux grand train. Toutes les fins de mois le gouverneur Huey Long venait toucher sa part sur l'ensemble des bénéfices réalisés par le Syndicat du Crime dans son Etat. Il régnait d'une façon tout à fait dictatoriale sans, aussi énorme que cela puisse paraître, que ses administrés ne cessent de lui témoigner estime et confiance. Un exemple entre mille. Une société d'intérêts privés s'avisant que l'administration de l'Etat se refusait à envisager la construction d'un pont, énorme ouvrage d'art reliant le lac Pontchartrain, vital sur le plan des liaisons, décida d'entreprendre les travaux. L'opération devenait intéressante par un système de péage. Huey Long donna les permis

1. En passant devant la commission Kefauver 1951, Frank Costello devait déclarer que le sénateur Long l'avait prié de venir installer ses machines à sous moyennant un pourcentage qui serait intégralement versé aux indigents de La Nouvelle-Orléans. On ne prête qu'aux pauvres...

de construire, laissa l'ouvrage se mener à bien, inaugura l'ouverture, puis toutes affaires cessantes lança la construction d'un nouveau pont à deux kilomètres de là, à la charge des contribuables¹, mais sans péage. Tout au long des bayous ce furent des « youpis » d'enthousiasme et cela ne fit qu'ajouter à sa gloire.

Un jour, qu'avec condescendance le gouverneur Huey Pierce Long s'était fait violence pour aller visiter en leur Chambre les représentants de la Louisiane à Baton Rouge, il fut accosté dans le hall par un laryngologiste distingué, coqueluche des dames de la ville, le docteur Carl Weiss, qui véhémentement lui reprocha ses procédés d'infect démagogue taré, puis à bout d'arguments lui expédia une balle de 45 dans l'estomac. Immédiatement les gardes du corps de the Kingfish répliquèrent. On eut du mal à relever le corps de Weiss criblé de soixante et un projectiles. Comme l'on vendait en ville un gruyère de la marque Weiss cela donna lieu à de fâcheux rapprochements. Huey Long ne mourut que quarante-huit heures plus tard, tentant jusqu'à la fin de fléchir le Seigneur en gémissant : « Mon Dieu ne me laissez pas mourir j'ai encore tant de choses à faire... » Sans doute the Kingfish confondait-il dans son délire Dieu et le Diable. Il n'avait pas quarante-deux ans lorsqu'il rendit l'âme le 10 septembre 1935.

En moins de trois ans le gouverneur Huey Long apparaît sur la comptabilité occulte du Syndicat comme ayant touché 3 750 000 dollars². Sans doute fut-il extrêmement pénible à cet homme, n'ayant vécu qu'en achetant des voix, de périr par la main d'un spécialiste, laryngologiste. Grâce à lui, néanmoins le Syndicat du Crime possédait une organisation rigoureuse dans toute la Louisiane. Elle ne fera que se développer. Huey Long, ne faisant jamais les choses à demi, insista pour présenter à Luciano et à Costello, son grand ami William Helis dit le Grec en or, enrichi à millions de dollars, grand manipulateur du major général Harry Vaughn, l'homme fort de la Maison-Blanche auprès du président. Phil Kastel mena sa barque avec une habileté telle que Leonard Katz affirme qu'un juge de La Nouvelle-Orléans lui déclara : « C'était (Phil Kastel) un homme extrêmement raffiné. Il n'était pas beau, il n'était ni expansif ni très brillant, mais c'était un être remarquablement intelligent doublé d'un homme d'affaires hors de pair. D'après ce que je sais de lui, je crois qu'il aurait pu se trouver à la tête d'un des meilleurs restaurants américains : il aurait fallu que vous voyiez comment il gérât le Beverly Club pour en être

1. Naturellement, la compagnie de travaux publics chargée de la réalisation de l'ouvrage lui appartenait...

2. Un peu moins de deux milliards de centimes actuels.

convaincu. Tout le monde l'appréciait : il n'était pas snob, et se laissait approcher facilement, tout comme les frères Geigerman d'ailleurs. Oui, je peux dire qu'ils étaient très appréciés dans la région. Disons-le clairement : ils étaient venus à La Nouvelle-Orléans pour se faire des amis et ils s'en sont faits. »

Nous pouvons même ajouter « et ils en ont toujours » en parlant de leurs successeurs. Si nous avons cité ce juge aujourd'hui à la retraite, se refusant à dévoiler son identité, c'est pour que l'on comprenne bien ceci : les grands manitous de l'Organisation possédaient presque tous des personnalités séduisantes pour grand nombre de leurs contemporains. Le charme de Luciano est indiscutable, celui de Costello embobina les plus grands hommes politiques, celui de Bugsy Siegel, véritable chien enragé, fit chavirer le cœur des plus grandes stars d'Hollywood, et voyez comment un juge, intègre celui-là, nous parle de Phil Kastel dont il n'ignore pas les activités. Comment pourrait-il ne pas savoir que le Dandy a tué de sa main dix-sept êtres humains — dont deux femmes — certains au couteau, la plupart au pistolet, un à coups de barre de fer. Ces dix-sept étant répertoriés comme « certains », ce qui n'exclut absolument pas une vingtaine de « probables » alors que le meurtre ne faisait pas partie de ses activités et n'était en rien sa spécialité.

D'ailleurs, pendant les années qui suivirent la Prohibition, les Américains jugèrent que les *bootleggers* n'avaient fait que du bon boulot en leur donnant la possibilité de boire.

Voilà donc comment Frank Costello para au plus pressé en Louisiane pour résister à la vindicte de Fiorello La Guardia¹.

Le maire de New York ne devait pas en rester là.

*
**

Des officiels du Service fédéral des Impôts, que Costello graissait grassement, l'avertirent que Dutch Schultz devait se tenir à carreau. Un jeune procureur de l'administration de New York Sud, Thomas E. Dewey, l'ayant dans son collimateur et étant

1. On pourrait penser que Fiorello La Guardia fut un modèle d'intégrité. Nous n'en sommes pas tellement sûrs ou alors il faudrait nous expliquer comment il se fait que Frank Costello ait pu maintenir pendant les douze années de mandat du maire une partie de dés « unlimited » à Lexington Avenue (Harlem) dans le club même de La Guardia, le Club Républicain Horace Harding. La protection étant assurée par Vito Marcantonio, *mafioso* notoire de la famille de Tommy Lucchese, un des cinq grands, tout dévoué à Charlie Lucky et Frank Costello. Des millions de dollars s'y jouèrent impunément et nous avons les preuves que Vito Marcantonio, de surcroît député élu de Harlem, bénéficiait de la protection de La Guardia.

un personnage à prendre au sérieux. Ne venait-il pas de faire condamner pour fraude fiscale Legs Diamond et le grand Waxey Gordon sans que le Syndicat puisse parer le choc ?

Lucky allait prendre les précautions adéquates en se baptisant « joueur professionnel », déclarant pour les cinq années passées un revenu annuel de 25 000 dollars. Non sans rôler épouvantablement : « Ce gouvernement est un ramassis de salauds. Il accepte qu'on fasse des déclarations sur des revenus frauduleux, prend son pourcentage sans s'étonner que la loi ait été violée. Ces gens-là ne sont ni logiques, ni moraux, ni réguliers. Ils bouffent aux deux râteliers. » De cette sorte, Lucky devenait insaisissable, puisque la fraude fiscale était tout ce qu'avaient trouvé les hommes au pouvoir pour se débarrasser légalement des gangsters.

Schultz se trouvait en position délicate. Rapidement le jeune procureur Dewey le signala comme étant « l'Ennemi public n° 1 ». Les journaux suivirent.

A l'époque Dutch Schultz, dont le comportement par rapport au Syndicat restait celui d'un franc-tireur allié, semblait atteint d'une boulimie inextinguible. Distributeur exclusif de la bière, il rackettait les bouchers en gros ainsi que les transports entre les grossistes de produits alimentaires et les restaurants de grande consommation. Il empiétait également sur les jeux, mais personne n'y trouvait à redire, car lui seul n'avait pas dédaigné les profits limités des loteries clandestines des quartiers pauvres ainsi que ceux des loteries à « nombres »¹. Seulement, des bénéfices médiocres multipliés par des milliers de joueurs cela procurerait finalement des gains énormes. Son Meyer Lansky à lui se nommait Otto Berman dit Abbadabba (du nom d'une friandise pour enfants qu'il mastiquait sans cesse). Son cerveau financier éclipsait les mieux rôdés aux gymnastiques mathématiques. Grâce à lui Dutch Schultz fit main basse sur les empires des banquiers du *gangland* : Wilfred Brunder, Alexander Pompez, Henri Miro, Joe Ison. Son chiffre d'affaires rien qu'avec les minables petites loteries s'élevait à trente-cinq mille dollars par jour. Ses disponibilités en espèces vers 1933 atteignaient deux millions de dollars.

Sur l'impulsion de Dewey, le Grand Jury fédéral l'inculpa de non-déclaration de revenus pour les années 1929, 1930, 1931 sur son seul commerce d'alcool clandestin supposé lui avoir rap-

1. La loterie à « nombres » au prodigieux succès, notamment à Harlem, est un jeu de hasard basé sur le principe d'un chiffre choisi entre 1 et 1 000. Les numéros gagnants sont désignés après l'arrivée de la dernière course de chevaux courue sur le territoire des U.S.A. en fonction du numéro porté sur la casaque au départ et de l'ordre d'arrivée. C'est en quelque sorte un mélange de loto et de tiercé. Nous soulignons son intérêt aux têtes chercheuses du P.M.U...

porté 481 637 dollars et 35 cents sur lesquels il devait au Trésor 92 103 dollars et 34 cents. Schultz en eût payé dix fois plus sans sourciller, seulement en sus d'une amende la condamnation pouvait s'assortir d'une peine ferme allant jusqu'à quarante-trois ans de prison...

« Si j'étais resté Arthur Flegenheimer, aimait-il à se vanter, jamais les journaux n'imprimeraient si souvent mon nom en première page, tandis que Dutch Schultz tient bien sa place... »

Dans cette période il ne la tint que trop bien. Dutch contre qui Dewey lançait un mandat d'amener fut contraint de se planquer chez ses meilleurs amis et il fulminait quand à la « une » des journaux il se trouvait confronté avec sa photo illustrant un titre où « DUTCH SCHULTZ » assorti de qualificatifs malsonnants s'étalait en gras.

Fiorello La Guardia ne se contentait plus de tempêter. Il limogea John O'Ryan chef de la police de New York pour faiblesse envers la corruption certaine de policiers sous ses ordres et manque de dynamisme pour purger la ville d'éléments asociaux, indésirables.

Lui succéda Lewis J. Valentine dont la principale mission fut de déterrer Dutch Schultz par tous les moyens.

Une coalition prit naissance à Washington entre le secrétaire d'Etat au Trésor, Henry Morgenthau, et quelques politiciens républicains décidés à frapper fort le monde du crime. Incité par eux, Edgar Hoover, le patron du F.B.I., décréta officiellement Dutch Schultz ennemi public n° 1, expédia les meilleurs de ses hommes aux troussees du gangster.

Désormais ce serait une course de vitesse pour savoir, qui des hommes de Hoover ou de Valentine ramènerait Schultz pieds et poings liés devant l'opinion publique américaine. Le nouveau maire de New York, La Guardia, s'entichait chaque jour un peu plus du chef-assistant de l'attorney fédéral. Ce Dewey lui plaisait bien. La trentaine, petit mais athlétique, bien découpé, élégant, assez jeune premier avec sa petite moustache soigneusement taillée, sa chevelure brune rejetée en arrière. Tout à fait le chevalier à la blanche armure dont la noble épée s'apprêtait à décapiter l'hydre du crime. Son fils Tom Dewey, actuellement avocat, nous a confié dans quelles circonstances son père, avocat lui-même, allait se trouver entraîné dans cette aventure exceptionnelle qui ferait de lui un héros américain par excellence, l'inventeur des « Incorruptibles », le gouverneur de l'Etat de New York, puis en 1944 et 1948 le candidat républicain (malheureux) à la présidence des Etats-Unis :

« Tout a commencé quand mon père, subissant la forte influence de son ami le juge Medallie, céda à ses instances de devenir chef-assistant de l'attorney fédéral. Le juge décelait chez

lui une rigueur combative, une détermination peu commune et, comme viscéralement il détestait le monde criminel des tueurs, des trafiquants, des racketteurs, il jugeait que ce jeune avocat était de taille à leur tenir la dragée haute. Mon père accepta et en 1931 commença sa lutte contre le crime organisé. A l'époque un véritable déluge de gangstérisme, de concussion submergeait la ville de New York. A la fin de son stage auprès de l'attorney fédéral, mon père avait repris ses activités d'avocat privé. Mais aux alentours de 1935 la situation devint si dramatique que l'opinion exigea à hauts cris que l'on prenne de sévères mesures... »

Charles Breithel, juge à la Cour suprême de New York, qui nous a largement ouvert ses dossiers avec infiniment de bienveillance, se souvient :

« Le Grand Jury de New York somme Herbert Lehman, gouverneur de l'Etat, de nommer un procureur doté de pouvoirs spéciaux pour lutter contre le crime. Les juristes pressentis se refusent mais proposent unanimement Dewey. Le gouverneur, en butte à des pressions politiques, se fit tirer l'oreille. Mais les protestations du Grand Jury se firent si violentes qu'il finit par céder et nomma Thomas Dewey procureur spécial. Celui-ci constitua aussitôt une équipe, grandement aidé par son ancien patron George Medallie. Les assistants qu'il choisit et qu'il installa en 1935 dans des bureaux loués dans le Woolworth Building, étaient des professionnels qu'il connaissait bien. Il en embaucha vingt, parmi lesquels quatre furent nommés chefs-assistants. Tous quatre avaient travaillé sous ses ordres, dans les services de l'attorney fédéral, au temps où Dewey était lui-même chef-assistant de celui-ci... »

Voici comment *La Guardia* présenta Dewey à la nation par le truchement des actualités cinématographiques et des radios :

« *La Guardia*. — M. Dewey, on vous a confié une tâche difficile. Vous aurez à protéger la population de cette ville. En quoi pouvons-nous vous aider ?

« *Dewey*. — J'ai besoin d'une équipe de détectives, prêts à travailler comme jamais ils ne l'ont fait. Et qui sachent qu'ils sont couverts personnellement et en permanence par le maire et le chef de la police. »

De son côté, Breithel, juge à la Cour suprême, s'enchantait encore rétrospectivement :

« Ainsi, du côté de la police nous pouvions compter sur un groupe solide, jeune et honnête. Pour vous citer un exemple nous appliquions strictement la règle suivante : si un de ces policiers avait quelque rapport que ce soit avec un parti politique, nous ne l'admettions pas dans l'équipe ! »

En fait, Thomas Dewey se méfiait de tous les policiers existant du haut en bas de la hiérarchie. Il savait que la Banque à

graisse assouplissait les consciences les plus rigoureuses, que le pourrissement se généralisait chaque jour davantage du fait de l'impunité accordée aux maîtres-tueurs.

De son côté, La Guardia demanda au chef de la police, Lewis J. Valentine, de faire un effort particulier dans le recrutement de ses hommes. Ce dernier constitua un commando anti-rackets dont les hommes subissaient des mises à l'épreuve rigoureuses avant d'être sélectionnés.

Al Scotti se distingua particulièrement dans ce Rackets Bureau ; de son côté John O'Connel, chef des enquêteurs du procureur spécial Dewey, obtint des résultats spectaculaires. Ils nous ont confié ce que fut l'A B C de leurs méthodes nouvelles :

« Sitôt que Dewey fut nommé, en 1935, pour traquer les gangs se livrant au racket sur New York, il réalisa que les méthodes habituelles d'enquête, jusque-là utilisées par ses prédécesseurs, risquaient de se révéler totalement inefficaces. Aussi avons-nous décidé de ne jamais nous attaquer à un des patrons du crime, à moins de pouvoir compter sur un grand nombre de témoins, non seulement prêts à témoigner, mais en plus déjà liés par une déposition sous serment¹. Notre problème majeur était d'ailleurs d'amener les gens à témoigner. Sachant les collusions existant entre grands patrons du crime et politiciens véreux, la plupart craignaient pour leur vie ou tout au moins d'être matraqués, kidnappés, ou victimes d'une quelconque agression contre leur personne ou leurs biens.

« Nous nous sommes appliqués à donner confiance aux gens, en l'intégrité de notre organisation, et dans son incorruptibilité à l'égard de toute pression... Nous avons dû faire appel à de nouvelles techniques d'investigation, comme les écoutes téléphoniques dont nous sommes les inventeurs. Cet espionnage téléphonique est devenu très important pour la production de preuves... Autre chose : nous saisissons les livres des employeurs rançonnés par la pègre. Sitôt que l'un d'entre eux se voyait signifier l'ordre de produire ses livres, il devait s'exécuter immédiatement. Nous avions des comptables escortés par des policiers, pour effectuer sur-le-champ ces saisies. Nous épluchions ces livres et ils révélaient inmanquablement les traces de sommes payées aux maîtres-chanteurs. Si après ça les employeurs refusaient encore de coopérer, nous les poursuivions pénalement. Ils se trouvaient alors dans l'alternative, ou bien de nous avouer la vérité, ou bien d'aller en prison, pour parjure ou pour refus de témoigner ! »

1. Le serment aux U.S.A. est un engagement grave. Tout citoyen convaincu d'avoir donné sous serment un faux témoignage est passible d'une peine de 5 ans de prison ferme, immédiatement applicable. On arrête à l'audience. La décision est irréversible.

On peut juger, en lisant ces témoignages directs, de la terreur qu'inspiraient les racketteurs, de leur emprise sur tous les négoces : en fait toute activité commerciale se trouvait prisonnière des entrelacs serrés d'un cocon rigide installé par le Syndicat du Crime.

Pendant que s'installait le rouleau compresseur destiné à l'écraser, Dutch Schultz, premier caïd à abattre pour le jeune redresseur de torts Thomas Dewey, ne s'en faisait pas. Entré dans une clandestinité dorée, il restait averti de l'essentiel par les discrètes visites de Jimmy Hines, le dirigeant de Tammany Hall en personne. Disons que le bon Jimmy possédait des actions dans bien des affaires de Dutch...

Réunis au Waldorf, Luciano, Lansky, Costello tinrent un bref conseil de guerre. D'évidence ils ne pouvaient rien pour Dutch. Costello fit remarquer que Schultz se croyant toujours le plus malin n'avait jamais été vraiment solidaire du Syndicat. Cela sentait le lâchage. Lansky, de loin le plus futé, fit remarquer : « Dans le fond notre intérêt est que Dutch dure le plus longtemps possible. Nous devons l'aider à se planquer, lui filer les meilleurs avocats, penser pour lui à son intérêt qui est le nôtre parce que tant qu'il aura cette bande d'abrutis au cul, nous ne les aurons pas au nôtre... »

C'était bien pensé. La motion Meyer Lansky fut adoptée. Luciano joua les bons garçons, s'arrangeant pour faire connaître par l'intermédiaire d'Albert Marinelli à Thomas Dewey que c'était grâce à ses tuyaux qu'il avait pu mettre au trou Waxey Gordon...

La réponse fut brève : « Faites connaître à M. Luciano que je lui revaudrai ça à l'audience quand ce sera son tour... » Lucky se renfrogna : « Merde alors ! il est d'un cynisme, ce type... »

Une entrevue discrète a lieu entre Luciano, Lansky et Schultz, au cours de laquelle Dutch déclare qu'il désigne son premier lieutenant Bo Weinberg pour diriger son gang, avec pleins pouvoirs mais sous la surveillance de l'Organisation. Ensuite il accepte de remettre son sort entre les mains de J. Richard Davis, Dixie pour les amis. Dixie, ami personnel des grosses têtes de l'Organisation, passait pour le plus brillant avocat de la jeune génération. Epicurien plus qu'hédoniste, son grand plaisir consistait à fréquenter sur le terrain de leurs succès, à Broadway, les plus jolies chanteuses et danseuses d'une saison. Naturellement, ses amis contrôlant les différents établissements, les choses de l'amour s'en trouvaient dévotement à sa portée. Sans doute sera-ce par reconnaissance mais Dixie, également joueur, dévoua son remarquable talent, ses connaissances de légiste à l'installation de véritables bureaux d'assistance, auprès de tous les tribunaux de New York, pour les délinquants inculpés dans les

affaires de jeux clandestins ou de paris. Abominablement magouilleur, Dixie Davis entretenait également les meilleurs rapports avec Jimmy Hines. D'une certaine manière Schultz s'en défiait : « Je n'aime pas les petits gars qui ont le cul entre deux chaises », sous-entendant par là qu'il préférait les hommes appartenant clairement soit au clan chargé de faire respecter la loi, soit à celui mettant tout en œuvre pour la tourner. Or Dixie, l'année précédente, avait conseillé à Schultz de structurer industriellement son racket en contrôlant rigoureusement tous les indépendants, tous les intermédiaires, tous les petits preneurs de paris qui, opérant dans les milieux les plus variés, parvenaient à soutirer à des milliers de petits gars des enjeux qui, pour n'être que de quelques cents, n'en engrangeaient pas moins, du fait de la multiplication des gains, des revenus juteux. Abbadabba Berman avait apprécié la justesse de vue de l'avocat, et Dutch Schultz s'en félicitait, avec toutefois la réserve que l'on sait au sujet de Dixie, mais il le désigna néanmoins comme son défenseur. Il n'eut pas tort. Bien que furieusement avaricieux il prit très mal la première décision de l'avocat, à savoir : proposer cent mille dollars au Trésor pour s'acquitter de sa dette envers l'Etat. Morgenthau refusa avec hauteur : « On ne marchandait pas avec des criminels. »

Le gangster réalisait que cette fois c'était sérieux. Il appréhendait aussi l'action du F.B.I. Les hommes de Hoover ayant la détente facile, adorant faire des cartons, prenaient l'avantage en ouvrant le feu les premiers. Leurs victimes ne se comptaient plus. Eux aussi marchaient de l'avant en préconisant le même slogan que Henry Morgenthau : « On ne marchandait pas avec des criminels. » Leur prix net, sans bavures, était la mort. Aussi décida-t-il, mesure de sagesse, de se livrer aux autorités d'Albany, restant en prison sous la protection de gardiens acquis à sa cause, pour mettre au point avec Dixie un système de défense imparable. Quand, après quelques semaines, il jugea que tout était au point, en versant une caution de soixante-quinze mille dollars il retrouva la liberté.

L'essentiel pour lui est d'échapper à un procès new-yorkais, l'opinion publique étant chauffée à blanc par la presse, souverainement hostile aux personnages de son acabit.

Dixie fera des miracles, parvenant à faire renvoyer l'affaire de New York à Syracuse, petite ville de l'Etat de New York. Le dossier instruit par l'équipe de Dewey depuis deux ans était une montagne de preuves accablantes. Elle accoucha d'une blanche souris.

En ce mois d'avril 1935 l'assistant du procureur général Homer Cummings, John H. McEvers, un homme de bonne foi, soutint l'accusation. Il fut balayé en moins de trois heures par

les avocats de Schultz faisant valoir qu'eux seuls étaient coupables en l'affaire, pour avoir conseillé depuis des années à leur client de ne pas déclarer d'impôts, qu'il ne tombait pas sous le coup de cette obligation, ses revenus provenant d'activités illégales. Ils plaisantèrent, daubèrent sur le *bootlegging*, activité lointaine n'ayant pu exister que sous la contrainte d'une loi puritaine et scélérate. En gros, leur client était doublement victime : d'eux pour commencer, donneurs appointés de mauvais conseils, de la loi injuste pour en terminer. La Cour les suivit dans leur raisonnement. Schultz fut acquitté.

Immédiatement Morgenthau interjeta appel, poussé par Dewey. Celui-ci assurait qu'entre-temps il parviendrait sans doute à fournir la preuve matérielle que, trois jours avant le procès de Syracuse, Schultz avait tué de sa propre main devant des témoins de son gang, un de ses lieutenants, Jules Martin...

Tenant compte de l'adage sicilien qui veut qu'on n'attrape pas deux fois un pigeon avec la même graine, Dutch Schultz argua qu'une autre juridiction que celle de Syracuse rendrait une meilleure justice. Il obtint satisfaction. L'Etat désigna la ville de Malone, dans le nord, proche de la frontière canadienne, avec comme date le 10 juillet 1935.

Immédiatement Schultz se rendit dans cette petite agglomération tranquillement installée dans un certain malheur de vivre. En un rien de temps il fut l'idole des piliers de bars, payant tournée générale sur tournée générale. Il devint *Don* à sa manière car il en faisait à tout propos : dons aux œuvres de la presse, dons aux orphelins de la police, dons aux filles-mères, dons aux associations de pêche et de chasse ; il alla jusqu'à offrir une magnifique voiture-pompe ultra-moderne à grande échelle aux pompiers. Du coup le maire de Malone le pria de prendre place à ses côtés aux moindres manifestations locales. Est-ce parce qu'il était d'origine juive, ou parce que converti catholique il n'en restait pas moins radin, mais Schultz commit une faute grave : il ne fit aucun don aux différentes églises locales. Le clergé le prit violemment à partie, exigea des autorités d'Etat que soit mis fin à son influence corruptrice qui venait pourrir brutalement une petite ville bien tranquille. Dewey ne se fit pas prier et Dutch se retrouva illico dans la prison minable de Malone à attendre l'ouverture de son procès. Bien évidemment, les gens du cru, privés de ses largesses, hurlèrent à l'injustice. On devait leur rendre leur bienfaiteur !

C'est dans ce climat que s'ouvrit le second procès de Dutch Schultz.

D'entrée de jeu, Dixie Davis réédita le coup de Syracuse :

— Messieurs de la Cour, messieurs du Jury, je tiens avant toute chose à vous faire connaître que dans tous les cas, quelle

que soit la décision que vous saurez prendre en votre âme et conscience, même si elle ne lui rend pas justice, mon client tient par-dessus tout à faire son devoir de bon contribuable et, ainsi qu'il l'avait déjà proposé, il versera cent mille dollars au Trésor, bien qu'il soit plus qu'improbable qu'il les lui doive au regard de la loi...

Dans la salle garnie à ras bord, tous les impécunieux habitants de la ville, dépannés de façon pas très orthodoxe par Dutch, firent entendre par une bordée de sifflets qu'ils appréciaient l'exceptionnelle générosité de comportement de leur nouvelle idole.

Pendant deux jours pleins, le jury délibéra. Lorsque, à la quarante-neuvième heure, son chef Léon Chapin (président de la Ligue des producteurs de lait, ce qui fit dire au chroniqueur du *New York American Journal* : « Cet homme-là me paraît moins blanc que ce qui sort du pis d'une vache ») se dressa pour déclarer : « Nous avons le sentiment que le gouvernement n'a pas réussi à prouver que l'accusé lui devait ne fût-ce qu'un dollar d'impôts, et, fondant notre verdict sur cette conviction, nous déclarons l'accusé "non coupable"... »

Dans la salle ce fut une explosion de joie. On supputait déjà la qualité et la quantité des tournées générales offertes par ce bon vieux Dutch...

Quant au juge fédéral Frederick H. Bryant, il ne songea guère à dissimuler son indignation mêlée de chagrin. S'adressant à Léon Chapin et aux jurés, il leur dit d'un ton de dureté insoutenable pour d'ex-braves citoyens :

— Votre verdict est de nature à ébranler la foi des honnêtes gens dans la probité et dans l'intégrité. Tous ceux qui ont suivi cette affaire seront convaincus que vous avez rendu un verdict fondé non sur les faits, mais sur des raisons n'ayant aucun rapport avec eux. Vous aurez la satisfaction, si c'est pour vous une satisfaction, de savoir que vous avez porté un coup sévère à la loi et que vous avez aidé et encouragé les gens qui la foulent aux pieds. Selon toute probabilité, ils ne vous ménageront pas leurs félicitations. Pour ma part je ne puis en faire autant. »

Cet acquittement définitif sur l'inculpation redoutable de fraude fiscale surprit jusqu'à Dixie Davis. Schultz ne demanda pas son reste. Il se rua vers New York où une désagréable surprise, de taille celle-là, l'attendait. En son absence les seigneurs du Syndicat du Crime s'étaient partagé son royaume !

Bête fauve s'il en fut jamais, Dutch n'en était pas pour autant démunie de subtilité. Avec une ruse géniale, plutôt que d'engager de plein fouet un combat perdu d'avance, il fit celui qui ne s'était aperçu de rien, demandant naturellement des comptes, annonçant qu'il reprenait les guides en main mais sans

pour autant hurler à la trahison et faire parler la poudre.

Il eut une entrevue avec le *master mind* de l'opération, Luciano pris au piège de ce retour imprévu. Le subtil Lucky s'en tira à merveille :

— Pour ménager tes intérêts, dans le cas d'une longue peine de prison que tout laissait prévoir, avec l'accord de l'Organisation nous avons décidé de confier à plusieurs d'entre nous des secteurs de ton business. A plusieurs, tu comprends, de manière que personne ne prenne trop de poids pour te gêner un jour. Costello et Lansky avaient pris en charge les loteries, les « nombres » et les jeux clandestins ; Adonis la bière et l'alcool ; Lepke et Tommy Lucchese le racket de la viande, des transports ; Zwillman et Willie Moretti s'occupaient de Jersey City. Tu comprends ?

— Ouais, ouais... et je remercierai tous les gars en leur offrant un gueuleton de première. Organise le truc, Lucky, c'est moi qui arrose et tous les frais... les nanas aussi seront pour moi...

Ainsi se passa l'entrevue, mais lorsque Schultz traversa le hal du Towers pour rejoindre sa voiture, sa conviction était faite : L'Organisation l'avait enterré vivant et cela n'avait pu se faire qu'avec l'autorisation de Bo Weinberg, son premier lieutenant, largement habilité, en son absence, à préserver ses biens.

Il rendit visite à son ministre des finances, Abbadabba Berman, dont les comptes le confirmèrent largement dans son jugement : Bo Weinberg le trahissait en se sucrant de façon honteuse. On l'avait cru « fini », il allait leur faire voir qu'il restait le patron de ses propres affaires. En prenant d'énormes précautions pour éviter la surveillance des hommes de Valentine, comme de ceux de Hoover qui n'avaient plus désormais d'autres possibilités que de le coincer pour l'assassinat de Jules Martin — il commença par aller mettre de l'ordre dans le secteur le plus directement menacé de sécession : Jersey City. Aidé par des informateurs, il put voir de ses propres yeux Bo Weinberg pénétrer avec des ruses de Sioux dans la résidence de Zwillman. La collusion était amplement prouvée. On ne devait jamais revoir Bo Weinberg.

A sa sortie, il trouva, surgissant de l'obscurité, Dutch dressé devant lui. Bo, bâti en force, aurait pu être la vedette d'un spectacle de catch. Ses moyens physiques ne lui permirent pourtant pas de résister à la rage folle de Schultz qui, le saisissant par le cou, « déchargea sa fureur jusqu'à lui faire craquer les vertèbres », raconte un des assistants de la scène. Le même témoin fut un des trois séides qui firent couler un bain de pied en ciment à Bo Weinberg pour qu'il tienne debout au fond de l'Hudson River et ne remonte jamais.

Dewey, quant à lui, ne décollerait pas. Sa proie lui échappait,

commettait en toute impunité de nouvelles exactions. Il rameuta ses troupes, gêné dans ses manœuvres par Hines, protecteur de la pègre, de Schultz et de Davis. Il eut l'idée d'adjoindre à son assistance, Victor Herwitz, une Noire, Mrs. Eunice Carter, lui donnant le titre de procureur assistant adjoint de district. Excellente initiative permettant à celle-ci de recueillir directement des informations chez les personnes de couleur de Harlem, terriblement méfiantes avec les policiers blancs. Les résultats ne se firent guère attendre. Lewis O..., l'un des plus gros preneurs de paris sur les nombres, au cours d'un interrogatoire de routine qu'elle lui fit subir, mis en confiance et certain qu'elle tiendrait ses promesses, raconta quels moyens de violence venait d'utiliser Dutch pour les englober dans son racket.

Immédiatement, Thomas Dewey inculpe Schultz, lance les Incorruptibles à ses troussees, arrive à isoler un comptable. Sous promesse d'impunité, ce dernier livre les secrets de sa comptabilité occulte.

Cette fois Schultz paraît ne pas pouvoir échapper.

Bien que faisant jouer ses relations à Tammany Hall, les politiciens effrayés par la tournure que Dewey donne à l'affaire n'osent se compromettre plus avant et le lâchent.

Dutch fait valoir ses droits à la protection par l'Organisation, allant jusqu'à exiger de ses pairs l'assassinat de cette sangsue de Dewey.

Au Syndicat du Crime les avis se partagent : Siegel, Lansky, Anastasia, Genovese POUR, Luciano, Costello, CONTRE. Seul Johnny Torrio se réserve : « Laissons pourrir l'affaire », conseille-t-il. « Et moi avec », s'insurge Schultz. Finalement, Anastasia est chargé d'étudier l'affaire, puis de la conduire à bonne fin.

Pendant un mois, sans qu'aucun policier ni le principal intéressé ne s'en aperçoive, un trentaine de pégriots prirent T. Dewey en filature vingt-quatre heures sur vingt-quatre, notant la moindre de ses manies. Ils trouvèrent la bonne coupure. Anastasia donna le signal rouge.

Voici comment le fils de Dewey nous raconta l'événement :

— Ils avaient un guetteur que personne n'a jamais repéré qui l'épiait chaque matin et notait ses moindres faits et gestes quand il quittait la maison. Mon père avait la stricte habitude d'aller prendre son breakfast dans un drugstore de l'autre côté de la rue. Puis il se rendait, la dernière goutte de café avalée, à la cabine téléphonique d'où il appelait son bureau. Or le jeudi matin où ils décidèrent d'agir, mon père, préoccupé, pour la première fois de sa vie n'alla pas au drugstore, poussant directement jusqu'au bureau... »

Très attentifs à suivre exactement les ordres d'Albert Anas-

tasia sans jamais prendre d'initiative, les tueurs ne bronchèrent pas.

En apprenant la surprenante nouvelle, Luciano, très superstitieux, y vit un signe et annula impérativement le contrat Dewey.

Au Waldorf Towers, les chefs du Syndicat se réunirent aussitôt pour prendre de nouvelles décisions.

Luciano fit valoir que l'assassinat de Dewey dresserait contre eux tous la vindicte policière et populaire, Dewey étant devenu un héros national depuis sa déclaration de guerre aux gangs. Lepke partageait cette opinion. Costello aussi. Anastasia fit de l'humour. « Mon avis est de ne pas avoir d'avis, je suis là pour mettre au net ce qui ne l'est pas... »

Dutch, ironique, lança :

— Sous prétexte que ça a failli foirer une fois, je vois que tout le monde se dégonfle finalement. Aussi je vais vous dire une bonne chose. Les petites réunions comme celles-ci, j'ai jamais beaucoup aimé. Elles servent foutrement à rien. Dewey, finalement, c'est mon affaire, alors de ce pas je vais aller régler mes affaires et son compte à ce pourri par-dessus le marché. Salut les gars ! Vous dérangez pas pour moi surtout...

Ayant dit, il sortit. La consternation régnait. Luciano bondit sur l'occasion :

— Schultz va faire l'idiot, c'est couru. Il ne veut pas obéir à nos règles depuis le début. Si on le laisse faire, avant peu ce sera la pagaille. On ne peut pas laisser passer pareil manque-

Puis se tournant vers Anastasia :

— Albert, tu voulais faire place nette ? Je propose que tu butes Dutch... si tout le monde est d'accord ?

Tous les hommes présents soulevèrent leur chapeau, plus ou moins promptement, plus ou moins haut, en signe d'acquiescement.

Seul Johnny Torrio ne bronchait pas.

— Alors Johnny ? s'inquiéta Lucky.

— Alors, je pense que vous préparez tous ici, toi encore plus, Lucky, une foutue connerie... Quand Dutch ne sera plus des nôtres, il aura quoi à se mettre sous la dent, le fameux procureur Dewey ? Il aura qui pour continuer à se pousser du col, à se monter en épingle ? Tu sais qui, Lucky ? Il aura TOI et je te souhaite bien du plaisir. Et nous on a besoin de toi. Tu tiens l'Organisation bien en main, à la régulière. Tout s'améliore avec toi : les profits, les relations entre nous. Je vous dis que vous mijotez une sacrée connerie. Laissez Dutch foutre en l'air Dewey s'il le peut. Il n'y a que lui qui en supportera les conséquences devant l'opinion publique et en attendant il nous aura débar-

rassés d'un type qui, un jour ou l'autre, risque de nous foutre en l'air...

Venant de Johnny Torrio-Le-Sage-ces paroles eurent un certain effet mais c'était compter sans l'esprit de lucre forcené de ces messieurs qui ne voyaient trop souvent que leur intérêt direct. En l'occurrence si la motion de liquidation proposée par Luciano se trouvait adoptée, nombre d'entre eux récupéreraient une part du gâteau de Dutch déjà partagé quelques mois plus tôt lors de ses démêlés fiscaux.

Par conséquent elle le fut.

Le contrat Schultz fut confié par la Cour Kangourou au Murder Incorporated. Anastasia, sur la pression de Lucky, désigna comme patron de l'opération Charlie Workman dit the Bug, le chauffeur attitré de Luciano lors des grands raids. C'est dire s'il était sûr. The Bug s'équipa d'Allie Tannenbaum dit Piggy pour volant, de Mendy Weiss comme homme de couverture, se réservant la responsabilité de tuer lui-même. Le moment lui parut opportun le 23 octobre 1935 lorsque, sous surveillance depuis un mois, Schultz se propulsa avec toute son équipe de pointe vers le Palace Chop House and Tavern. L'entouraient son conseiller financier Abbadabba Berman, ses deux meilleures « gâchettes » Lulu Rosencranz et Abe Landau.

Alors qu'ils n'étaient pas au Palace depuis plus d'un quart d'heure, la porte s'ouvrait devant Bug et Mendy.

Bien campé sur ses jambes écartées, Workman tendit à deux poings devant lui son Smith and Wesson US Army de calibre 45 et logea à une vitesse record une balle au cœur à Abe Landau, le plus rapide de réputation, une balle à l'épaule de Lulu Rosencranz en train de dégainer, puis une autre en plein front. De terreur, Abbadabba Berman s'était effondré sur la table, se tenant la tête à deux mains. Cela ne devait lui servir à rien lorsque Workman s'approcha, lui tirant à canon touchant une balle dans la nuque. Manquait le principal intéressé à cette distribution mortelle : Dutch Schultz.

Impassible, Charlie Workman s'engagea dans le long couloir menant aux toilettes.

Planté devant l'urinoir, Dutch avait cet air de réflexion intense animant certains hommes en train de vider leur vessie. Au bruit que fit la porte battante il se retourna pour encaisser les deux dernières balles restant dans le barillet. Elles lui brisèrent le coude, déchirèrent le flanc, traversèrent la poitrine. Un instant plus tard, réussissant à ramper, il regagna la salle commune où la police devait le ramasser encore vivant.

Il fut conduit à l'hôpital, où des inspecteurs tentèrent de lui arracher le nom de ses bourreaux. Peine perdue. Ils se livrèrent même pour parvenir à leurs fins à un odieux chantage. Dutch,

converti au catholicisme et pratiquant fervent, suppliait pour qu'on lui accorde la présence d'un prêtre.

S'instaura alors un étonnant dialogue.

— Donnant-donnant, exigeaient les flics, tu nous balances le nom des salopards qui t'ont eu et on fait venir une soutane.

— Non ! non... vous n'avez pas le droit... râlait Dutch... je suis un bon chrétien... Je suis pour le pardon des offenses. Je pardonne... je ne veux pas qu'ils aient d'ennuis, seul le Seigneur doit les juger... Donnez-moi un prêtre...

Impressionné, le sergent détective Mahonney, d'origine irlandaise et bon catholique, céda. Dutch Schultz reçut ainsi l'extrême-onction d'extrême justesse et mourut en paix.

*
**

Il ne fallut pas longtemps à Luciano pour comprendre que Johnny Torrio ne parlait jamais pour ne rien dire, que ses conseils pesaient leur poids d'or pur. Un *consigliere* idéal ; encore fallait-il l'écouter. Pour ne pas l'avoir fait, Charlie se trouvait poitrine nue devant les coups de Tom Dewey sans le bouclier que représentait jusqu'alors Dutch.

Le F.B.I., la police municipale new-yorkaise, la police d'Etat, les brigades du fisc, tous étaient à ses trousses. Habilement, le *master mind* de l'Organisation avait structuré l'Empire du Crime sur lequel il régnait en une sorte de trust commercial, aux structures compliquées, se dissimulant sous une multiplicité de sociétés dont les responsables prête-nom paraissaient être d'honnêtes citoyens.

L'animation du circuit de la drogue sous la responsabilité apparente de Vito Genovese s'intensifiait au fil des jours, avec un tel luxe de précautions qu'on ne pouvait en aucun cas remonter jusqu'à lui. Même chose pour l'alcool, les jeux, les syndicats ouvriers, les rackets.

Tous obéissaient aux ordres venus de Lucky, souvent sans le savoir, tant étaient multiples les maillons de la chaîne de transmission.

La justice, elle, le savait. La presse également. Pour eux Luciano était le big boss, le « n° 1 » absolu. Coincer cet insaisissable devenait, maintenant que Dutch Schultz avait quitté le devant de la scène, la priorité de Dewey. Avec une hargne sans pareille il le traquait dans tous les secteurs possibles de sa coupable industrie. Sans résultat.

Ce furent les femmes, plus particulièrement l'une d'elles, qui eurent raison de Lucky.

Depuis la maladie vénérienne délibérément contractée pour échapper à la mobilisation de guerre, Luciano méprisait féroce-

ment les dames. Peut-être de crainte d'être méprisé par elles car il connaissait souvent des défaillances d'ordre intime, rongé par l'idée que la maladie lui enlevait de ses moyens. Cette tare lui ayant été offerte par l'autre sexe, son ressentiment, tout injustifié qu'il fût, restait grand.

Il adorait faire venir des filles raffinées, élégantes, pour les jeter dans les bras de relations à lui bien connues pour être des monstres de perversité. Les politiciens de Tammany Hall semblaient également dans bien des égarements de la chair. Ils furent les premiers punis.

Dewey, furieux d'être frustré de Dutch Schultz par ses ennemis, relança sa guerre antigang avec un véritable fanatisme contre les corrompus du pouvoir. Sa secrétaire, Mrs. Ross, nous a confirmé : « Toute cette histoire (Dutch Schultz) incita Dewey à pousser ses investigations sur la corruption politique, ce qui l'amena à enquêter encore plus avant sur les activités de Jim Hines, puis à l'inculper. L'accusation fut basée sur des relevés bancaires, sur le fait qu'il avait reçu des cadeaux de gens impliqués dans divers rackets, qu'il avait été vu maintes fois en compagnie de gangsters notoires. »

L'inculpation de Hines le tout-puissant éclata avec la force d'un coup de tonnerre. Ses ondes de choc furent telles qu'elles provoquèrent la fuite de l'avocat de Schultz, l'habile Dixie Davis. Il disparut non sans emmener avec lui sa maîtresse, une curieuse fille, ancienne championne de rodeo, Hope Dare, dont il ne pouvait absolument pas se passer. L'accompagnait George Weinberg, ex-lieutenant de Schultz comme son frère Bo.

Dewey lança contre eux un mandat d'amener assorti d'une bonne récompense. Dénoncés, ils furent arrêtés à Philadelphie. Une fois incarcéré, Dixie Davis donna tous les signes du plus vif désespoir. Il geignait, pleurait, suppliait qu'on lui laisse revoir Hope Dare. Le brillant avocat, privé de son complément féminin, s'effondrait... Sa cause était entendue. Dewey lui proposa de dire ce qu'il savait, tout ce qu'il savait, moyennant quoi il pourrait passer toutes les nuits dans la cellule de sa maîtresse. Dixie n'hésita pas une seconde. Ce fut le bavard le mieux intentionné que les agents du F.B.I. eurent le plaisir d'entendre. Pris à contrepied dans ses dénégations par les révélations de l'avocat, George Weinberg craqua, devenant lui aussi un témoin de l'accusation. Tous deux fournirent toutes preuves nécessaires, révélant où et comment les obtenir¹.

1. Jimmy Hines, arrêté puis remis en liberté sous caution, voit son procès s'ouvrir le 15 août 1938. Il se battit comme un beau diable. Quatre de ses co-accusés préférèrent plaider coupable. Deux autres, les plus dangereux, furent abattus par le Murder Incorporated avant d'avoir pu trop

Hines mis à mal, Dewey s'attachait encore de plus près à Luciano devenu infiniment vulnérable, et quand nous disions que ce furent les femmes qui eurent la peau de Lucky nous allons voir que c'est doublement vrai.

Pour simplifier cette inextricable affaire, nous avons demandé à quatre personnages importants l'ayant vécu au plus près, Charles Breithel (juge à la Cour suprême de New York), John O'Connel (chef des enquêteurs de Dewey), Mrs. Ross (secrétaire de Dewey)¹ et Joseph Kaitz, (délégué officiel auprès du syndicat des dockers) de nous donner leur version, qui est en quelque sorte l'officielle, et que nous commenterons après l'avoir résumée :

« Dès le début de nos enquêtes sur les rackets, il apparaissait que Charlie Luciano trempait dans pas mal d'affaires. Il fréquentait le gros du *gangland*, vivait comme un pacha au Waldorf Towers et inspirait à tous crainte et respect, malgré son air de ne pas y toucher et son œil baissé pudiquement sur ses chaussures vernies. Il n'avait jamais eu le moindre travail régulier. Il n'avait jamais touché le moindre salaire. Sincèrement, je ne crois pas que de toute sa vie ça lui soit jamais arrivé !

« Nous avons appris que Luciano avait des contacts avec le monde de la prostitution, qu'il était lié avec ce que j'appellerai la classe moyenne des prostituées. Pas les filles qui font le trottoir. Pas les filles chères qui opèrent dans les maisons closes de luxe, celles qui travaillent dans des appartements dirigés par une femme occupant trois ou quatre filles seulement. Des individus que l'on désignait sous le nom de « loueurs » et qui opéraient comme les managers du *show-business*, monnayaient les charmes de ces filles et les déplaçaient, d'une maison à l'autre comme des pions sur un échiquier. Il y avait à peu près quatre-vingts maisons de cette sorte qui fonctionnaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans Manhattan et le quartier du Bronx. Certains assistants de l'équipe des enquêteurs parvinrent à recouper des

le compromettre. Restaient les deux témoins. Leurs dépositions furent accablantes. Dixie Davis l'avocat révéla que le gangster Dutch Schultz et Hines conféraient fréquemment en secret, à l'hôtel Stratfield. George Weinberg avoua qu'il apportait régulièrement au politicien, à son domicile, son pourcentage des profits du racket.

Cette fois la condamnation de Hines semble inévitable. Mais, au scandale général, le juge Pecora déclare le procès irrecevable sur un incident de procédure. Qui oserait prétendre que la Banque à graisse a encore fonctionné ?

C'est compter sans l'obstination de Tom Dewey. En 1939, élu district attorney, il fera rouvrir le procès. Tout irait pour le mieux si, très mystérieusement, George Weinberg ne se suicidait entre deux débats. Dewey n'obtiendra qu'une condamnation de six ans de prison pour Jimmy Hines.

1. Amusante coïncidence : la secrétaire particulière du procureur Tom Dewey s'appelle Ross. C'est le nom sous lequel Lucky Luciano est inscrit au Waldorf Towers.

informations qui leur firent subodorer que, chaque fois qu'il y avait arrestation de prostituées à New York, il y avait aussitôt rapidement l'intervention incontestable d'une organisation occulte !

« Eunice Carter était la seule femme juriste de notre équipe. Non seulement elle recueillait mieux que d'autres les confidences d'indics de Harlém, mais encore, après avoir passé des nuits dans les archives de tribunaux locaux, voilà que c'est elle qui s'aperçoit que toutes les prostituées défendues par un certain avocat échappaient à coup sûr à la prison. C'est elle qui a levé ce foutu lièvre : sitôt qu'une de ces filles se trouvait embarquée par la police un homme surgissait qui payait la caution, aussitôt suivi par ce fameux avocat, nommé Abe Karp¹ qui assurait leur défense. Tous les dossiers des tribunaux ont alors été saisis et en les épluchant on a découvert qu'effectivement jamais une prostituée représentée par Abe Karp n'avait encouru la moindre peine de prison. Et on a pu établir que c'était grâce à un système criminel parfaitement organisé, auquel chacune cotisait en faveur de quelques caïds. Ces derniers forçaient les filles et les borde-liers à verser leur contribution à ce qu'ils baptisaient « la Cagnotte », prétendument destinée à régler les amendes et à empêcher les arrestations. Selon la théorie des proxénètes, les gens arrêtés et qu'on fait relâcher très vite ne parlent pas. Mais s'ils restent en prison le risque est trop grand de les voir se mettre à table, leurs aveux permettant de remonter d'un niveau à l'autre de l'Organisation.

« Celle-ci était parfaitement structurée et s'étageait des filles aux tenanciers, des tenanciers aux loueurs et des loueurs à quelques patrons, comme David Betillo, un ancien garde du corps d'Al Capone. Un vrai tueur. Son rôle consistait à maintenir la paix dans l'organisation. Pour ce faire Betillo disposait de toute une équipe, un véritable escadron de police de la pègre. Si d'aventure un inconscient s'attaquait à une maison close ou à un loueur, l'escadron le rossait d'inhumaine façon. En cas (rare) de récidive, il l'assassinait. Le cogneur le plus doué de ce groupe, Pennocchio dit Tommy le Taureau, restait souvent en coulisse, surveillant tous les secteurs de cette exploitation intensive de la femme. De notre côté nous avons mis sur écoute téléphonique toutes les lignes des maisons, nous sûmes vite qui était qui et qui faisait quoi. Personne ne chômaît ! Tous les membres de la Bande à

1. Il y a là une légère erreur dans ce que prétend O'Connel. Abraham Karp, dont les liens avec le Milieu sont notoires, a été radié du barreau, ainsi que nous avons pu le vérifier. En fait il « conseille » les filles sur ce qu'elles doivent dire au juge puis les fait assister d'un avocat appartenant à un « bureau » dans lequel il a des intérêts. Il fait payer les cautions également par des hommes à lui.

Dewey, les vingt juristes, les dix experts comptables, les dix enquêteurs et les soixante-cinq policiers furent mis au travail sur cette affaire, sans relâche. Ceux qui étaient mariés eurent de gros ennuis pour faire avaler ça à leurs épouses, surtout les maladroits qui avouaient travailler sur les bordels !

« Les principaux détectives filèrent pendant trente-six à quarante huit heures les plus gros tenanciers, et à l'heure « H » les arrêterent. Ils furent simultanément jetés en prison sans que la presse ait été avertie.

« Le même soir, Thomas Dewey convoqua tous les responsables de ses services, leur ordonna de rester sur place et à plus forte raison de ne faire aucun projet pour leur nuit de ce samedi-là. Cela voulait faire rire... mais personne ne s'amusa. Tout le monde était sur les genoux. Personne n'était au courant de rien, sauf que pendant quarante-huit heures ce serait pire qu'à l'ordinaire. Une véritable mobilisation générale sur place, au secret.

« A 20 h 30, ce soir-là, cent-cinquante détectives en uniforme furent rassemblés et répartis par équipes de deux, en veillant à ne pas mettre ensemble des copains. Chaque équipe reçut une enveloppe scellée tandis que les chefs d'opération réunis par Dewey étaient brusquement avisés par ce dernier :

« — Partez immédiatement avec vos hommes. Arrêtez à 22 heures les quinze caïds des quinze secteurs étudiés.

« Ce 1^{er} février 1936 fut ainsi déclenché un raid massif contre quatre-vingts maisons closes. Nous étions de surcroît renforcés par une centaine de policiers qui n'avaient jamais travaillé avec nous, mais qui étaient considérés comme à peu près sûrs. Tout ce qu'ils avaient à faire, c'était de rafler les filles, pas leurs clients. Ils arrêterent ainsi, maison par maison, prostituées et maquerelles. Ils envahirent quatre-vingts maisons closes, mais n'attrapèrent que le personnel de quarante d'entre elles. Ils nous ramenèrent filles de joie et tenancières en costumes de travail. Certaines ne portaient pratiquement rien et avaient juste jeté un manteau sur leurs épaules. En vérité on nous avait livré un lot peu ragoûtant de prostituées. Tous les membres de notre équipe judiciaire, renforcés de certains de nos enquêteurs, menèrent l'interrogatoire de ces femmes toute la nuit. Nous basant sur certaines informations, nous avions le sentiment, mais pas la preuve, que tout ça finirait par nous conduire à Luciano... Nos efforts consistèrent surtout à faire comprendre à nos raflés ce que nous souhaitions : non pas les faire condamner eux, personnages secondaires, mais briser le racket. Il arriva enfin qu'au petit matin un proxénète craqua. Il se mit à table, révélant la structure de toute l'organisation, expliquant comment elle fonctionnait, que sa consigne était de s'adresser immédiatement à Charlie Lucky en cas de pépin grave. Ce fut la toute première

fois que le nom de celui-ci fut mentionné¹. Nul d'entre nous n'osait espérer ça ! »

Peu après on viendra chercher Dewey en personne car une prostituée vient de dénoncer Luciano comme le grand patron du Syndicat du Vice.

Les autres inculpés demandent leur liberté sous garantie. Dewey fait exiger des cautions telles que tous resteront sous les verrous.

Petit à petit, certaines filles, dépassant leur terreur, commencent à parler, à accepter de témoigner. Puis trois tenancières craquent et se mettent littéralement à table, dénonçant les composants de l'étonnant organigramme ; les chefs du racket de la prostitution :

David Betillo, patron officiel.

Jimmy Frederico : organisateur, animateur du réseau.

Chefs recruteurs : Nick Montana et Ralph Liguori.

Trésorier : Tom Pennocchio.

Equipe d'intimidation : Abe Wahrman.

Contrôleur-payeur de caution : Meyer Berkman.

Mais comme un leitmotiv, bien orchestré, un même nom revient dans tous les aveux qu'obtient Dewey : Charlie Lucky Luciano. Le 1^{er} avril 1936, Dewey les inculpa tous comme organisateurs du Syndicat du Vice ainsi que Peter Balitzer, David Marcus, Al Weiner, Jack Ellenstein, Jesse Jacobs, Benny Spiller, puis en fin de citation à comparaître il lâcha sa bombe : « Je décrète le nommé Charles Luciano "ennemi public n° 1" pour l'Etat de New York. Je l'accuse d'avoir mis sur pied cette ignoble organisation indigne d'êtres humains et de notre société civilisée... »

Lucky devait se présenter et répondre de quatre-vingt-dix-neuf chefs d'inculpation pour proxénétisme coercitif !

Le grand Charlie n'avait pas attendu pour prendre l'air du côté de Hot Springs dans l'Arkansas, avec la compagne de son cœur Gay Orlova. Nig Rosen le tenait au courant. Owney Madden se précipita pour lui arranger le coup, Dewey ayant adressé une demande d'extradition impérative au gouverneur de l'Arkansas.

Déféré devant le juge de paix Sam W. Garret, ce dernier s'empessa de le relâcher moyennant la ridicule caution de 5 000 dollars.

Illico, Thomas Dewey organisa une conférence de presse pour

1. Les auteurs expriment la plus grande réserve sur l'enthousiasme de ces déclarations officielles. Le fait que le nom de Luciano soit cité par ce genre de témoins, dans ce genre de circonstances étant pour le moins sujet à caution. Sans jeu de mot.

déclarer : « Je ne comprends pas comment un juge a pu libérer cet homme pour une pareille caution. Luciano est considéré comme le plus grand malfaiteur de New York, sinon du pays, et l'affaire porte sur un des rackets les plus importants et sur un type de délits les plus abjects qui soient. » D'autorité il lança l'anathème contre le gouverneur Futtrell que les journalistes présentèrent comme l'invincible rempart du gangstérisme. Futtrell céda et ordonna que Luciano soit emprisonné. Dans sa cellule de Hot Springs, sentant l'étau se resserrer Charlie aussi convoqua les représentants de l'information : « Derrière mon affaire on voit se dessiner les pires manœuvres politicardes. Je ne prétends pas être l'individu le plus vertueux et le plus irréprochable qui soit, mais jamais, au grand jamais, je ne me suis abaissé à aider la prostitution. Jamais je n'ai été mêlé à quelque chose d'aussi sale. »

Les choses se compliquèrent lorsque le procureur général de l'Etat Bailey, qui d'habitude en « croquait » avec un beau sang-ne, voyant que Dewey irait jusqu'au bout de toutes les procédures, se dédouana d'un seul coup, faisant cette déclaration publique : « Il importe de prouver que l'honneur de l'Arkansas et de ses magistrats n'est pas à vendre. Chaque fois qu'un grand criminel de ce pays veut se mettre à l'abri des rigueurs de la loi, il se rend à Hot Springs. Nous nous devons de montrer que l'Arkansas ne peut pas leur servir de terre d'asile. »

Le gouverneur Futtrell, désormais seul, ne pouvait pas refuser plus longtemps l'extradition.

Menottes aux poignets, Luciano prit le chemin de New York. On lui notifia les chefs d'inculpation et sa caution fut fixée à 350 000 dollars. Le record à l'époque.

Peu de temps après son avocat Moe Polakoff la paya et Charlie regagna son appartement du Waldorf Towers où Johnny Torrio organisa aussitôt un nouveau sommet avec Lansky, Siegel, Costello, Adonis, Lucchese et Anastasia.

Torrio ne put s'empêcher de faire valoir qu'une fois encore il avait eu raison en affirmant que buter Schultz serait une sottise, qu'il aurait fallu au contraire l'aider à durer pour monopoliser l'attention de Dewey.

Anastasia se leva, furieux : « Ouais, c'est surtout Schultz qui avait raison. C'est Dewey qu'il faut mettre en l'air. Sans quoi Lucky est frit. Moi je vais m'en occuper personnellement. Je tiendrai le flingue qui lui fera sauter le verrou à ce maniaque. Je veux le faire pour Charlie qui en fait assez pour nous...

Lucky semblait ému, en tout cas non opposant à la solution préconisée par le fidèle Albert. Seulement dans son coin Frank Costello murmura de sa voix éraillée :

— Nous ne revenons jamais sur ce que nous avons décidé.

Tout le monde a été d'accord un jour pour ne jamais descendre des flics importants, des magistrats, des journalistes, quoi qu'ils aient pu faire contre nous. Toi le premier, Charlie, pas vrai ?

A contre-cœur, Lucky en convint :

— Je l'ai dit. Je le pense toujours. Il faut laisser tomber.

— Pourquoi tu plaiderais pas coupable pendant que tu y es ? lança Anastasia.

Cela dérida un peu l'assistance. Bugsy Siegel, qui adorait jouer les joyeux lurons autant que les Don Juan, ce qui n'est pas peu dire, quand on sait que ce tueur insensible bouleversait le cœur des plus grandes stars, voire de dames de la bonne société, Bugsy voulut faire le rigolo un peu plus avant et décocha sans malignedé à Lucky :

— Dis donc, finalement si tu plonges, c'est à cause des putes. Elles se sont toutes retournées contre toi, faut croire que tu leur as jamais fait beaucoup d'effet et que tu vaux pas vingt sous au pieu...

Il n'y eut pas un rire. Si Bugsy l'avait oublié, les autres savaient Charlie Lucky des plus sensibles sur ce genre de sujet très personnel. D'ailleurs sa paupière gauche retombante se soulevait sur un œil noir. Intérieurement Siegel en frissonna :

— Si on peut plus rigoler, maintenant...

Non seulement Luciano ne rigolait pas, mais il n'oublierait jamais l'offense.

*
**

L'Etat de New York attaqua le citoyen Luciano le 13 mai 1936 en le traduisant devant la Cour suprême, dont le tribunal sera présidé par Philip J. McCook juriste catholique, absolument pas animé de l'esprit de charité, tant était visible la répugnance qu'il éprouvait devant les inculpés dont la simple vue semblait lui donner la nausée.

Thomas B. Dewey, surexcité, semblait avoir passé au cirage sa moustache noire strictement élaguée. Une armée d'assistants communiquait des munitions sous forme de dossiers au maître canonnier s'appêtant à pulvériser toute cette canaille. Rapidement, ce qui n'en eut que plus d'effet, Dewey expliqua à l'assistance que certes la prostitution existait depuis toujours à New York, source de petits revenus pour des proxénètes minables. Mais qu'un jour un exécutant de Luciano, David Betillo, prit tout le marché de la chair humaine en main, la traitant avec plus de mépris que boucher à l'abattoir, pour en faire une profession fonctionnant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, détruisant les corps après avoir corrompu les âmes. Le Syndicat du Vice contrô-

lait, par Betillo interposé, plus de deux cents maisons organisées à Manhattan, Brooklyn, le Bronx, le Queens et Harlem, employant quatre à cinq mille femmes, rapportant pour ce qui apparaissait seulement plus de douze millions de dollars de chiffre d'affaires annuel.

Désignant du doigt Luciano, le procureur affirma :

« Depuis que Luciano a pris les choses en main, l'industrie du vice est dotée d'une organisation hautement efficace et fonctionne avec la précision d'une machine bien rodée. Il sera prouvé que Luciano se trouvait au sommet de la pyramide érigée à New York. Jamais ni Lucky ni l'un de ses coaccusés n'ont eu de contact avec les filles ou n'ont récolté la paye. Luciano, cependant, était toujours tenu au courant du détail des opérations. Nous vous montrerons quel était le rôle exact de cet homme dont les désirs étaient des ordres pour ceux qui faisaient marcher l'industrie du vice. Dans cette affaire tous les autres inculpés ne faisaient qu'exécuter ses ordres. »

On voit que l'habileté de Dewey consiste immédiatement à annoncer sa propre carence : en fait il n'a aucune preuve matérielle pour faire condamner Luciano. Celui-ci ne l'ignore pas. De plus il n'est pas seul.

Plus tard dans l'intimité il reconnaîtra avoir dépensé un bon million de dollars pour se sortir de ce guêpier. Son avocat Moe Polakoff (ami du clan des Juifs et de Meyer Lansky) est d'une habileté rare. Pour conforter sa défense il a su s'entourer de Francis W. H. Adams qui, après avoir succédé au poste de Thomas Dewey en tant que procureur des Etats-Unis pour le district sud de New York, vient de démissionner, et de George Morton Levy, le plus réputé des avocats new-yorkais.

Aussi Lucky se sent-il très à l'aise. La secrétaire de Dewey, Mrs. Ross, en est encore impressionnée : « Il était arrogant, sûr de pouvoir retourner la situation, certain que M. Dewey ne pourrait rien contre lui. Il ne se laissa pas arracher le moindre aveu. Il était moins bruyant que les autres. Tout son comportement était celui du super-patron. Son avocat Levy, dans une déclaration préliminaire aux jurés, soutint que Lucky ne connaissait aucun des hommes inculpés avec lui, qu'il les voyait pour la première fois, sauf Betillo qu'il admettait avoir rencontré par pur hasard en deux ou trois occasions. La tactique de Levy consista à démolir les affirmations de témoins en tentant de prouver qu'ils n'avaient eu aucun contact avec lui et avaient modifié leurs déclarations originales. Ce qui était exact.

« Alors faute de preuves directes contre Luciano, M. Dewey adopta une stratégie en deux temps : il démontra d'abord que les autres inculpés étaient bien les chefs du racket de la prostitution, puis dans un second temps il s'attacha à prouver que Lucia-

no était en rapports étroits avec eux. Pour y parvenir il va faire défiler deux semaines durant le plus invraisemblable cortège de prostituées ou tenancières de maisons closes. Endimanchées à la manière des filles de joie, déjà tout un spectacle, les Jenny the factory (Jenny l'Usine), Cokey Flo (Flo la Camée), Maggy La Roulette, Lucy Prend ton temps, Lily la Fouetteuse, Debby la Rafale, Nancy Petite Main, Flavia la Rivière, etc., durent réitérer leur serment et leurs aveux sur le fonctionnement du Syndicat du Vice. Naturellement les avocats de Luciano firent valoir qu'ils refusaient des témoins peu dignes de foi puisque impliqués eux-mêmes. »

Les poils noirs de sa moustache semblant se hérissier encore plus, prêt à mordre, Dewey, fit alors venir des témoins travaillant à l'hôtel Waldorf. Une jeune femme faisant le ménage de l'appartement de Lucky apporta une déposition accablante. Elle identifia plusieurs des coïnculpés (ceux-là même que Charlie n'avaient jamais vus de sa vie) comme des personnes fréquentant régulièrement son appartement.

Puis les choses s'aggravèrent encore lorsqu'au cours des journées des 24, 25, 26 juin Dewey produisit son dernier effort avec des témoins massues :

Mildred Harris, dont le mari Peter Balitzer était un lieutenant de Betillo, tenancière d'une maison close, affirmait que son mari voulant quitter le racket, ne pouvant obtenir l'autorisation de Betillo, était allé voir Luciano au Waldorf pour qu'il lui rende sa liberté. Lucky avait dit : « Non. »

Pour la première fois le nom de Luciano se trouvait avancé au premier degré.

Second témoin : Cokey Flo Brown, autre tenancière, maîtresse de Jimmy Frederico, raconta qu'elle avait participé à des réunions importantes du Syndicat du Vice au cours desquelles tous les caïds avaient fait une constante référence au boss Charlie Lucky Luciano.

Troisième témoin : on pourrait l'appeler : Nancy Catastrophe Presser. Prostituée de vingt-six ans à la poitrine ballottante, le visage veule, le regard éteint par la drogue, que son souteneur, Ralph Liguori, avait placée à Harlem dans la maison de James Russo. Elle affirma que prostituée de force dès l'âge de treize ans elle avait été la maîtresse des chefs les plus importants : Waxey Gordon, Dutch Schultz, Ciro Terranova, Joe A. Adonis.

Malmenée par la défense aboyant à la mythomanie, elle fut interrompue par le président très catholique quand pour prouver le bien-fondé de ses dires elle voulut faire connaître ce qu'appréciait le mieux ces messieurs et la bonne manière qu'elle avait de leur donner satisfaction. Quand elle s'était défraîchie, son homme lui avait dit : « Maintenant plus d'extras, du débit

pour de gros profits. » Liguori veillait devant sa porte pour qu'elle ne s'attardât point plus de dix minutes.

Ses passes étaient de deux dollars ! La décadence.

— Un jour dit-elle, j'ai cru rêver : Lucky Luciano m'a demandée au téléphone. Il m'avait choisie, il voulait de moi, certain que j'étais une bonne pute...

Dans son box, Luciano sursauta. Voici ce qu'il dit de ce moment rare à Martin Gosch :

« Je ne pouvais pas en croire mes oreilles quand elle a commencé à raconter cette histoire. C'était comme si quelqu'un m'avait assommé avec une batte de base-ball. Vous me voyez en train de téléphoner à une pouffiasse de bas étage comme elle, à une pute qui travaillait dans un bordel à deux dollars ? Mais quand j'ai regardé autour de moi, je me suis rendu compte que ce con de juge et les jurés la croyaient. »

Il n'était pas au bout de ses surprises car Nancy Presser devait aller plus loin :

« Il me faisait venir dans son appartement du Waldorf Towers, suite 39-C. Chaque fois que Charlie me faisait venir, il me donnait cent dollars, mais on ne faisait que parler, c'est tout. On n'a jamais couché ensemble. Charlie pouvait pas. Vous voyez ce que je veux dire ? »

Les initiés voyaient très bien... que les dossiers de Dewey n'ignoraient rien de certains problèmes, momentanés d'ailleurs de Lucky, que la leçon paraissait parfaitement apprise d'autant, que sur une question de Dewey, Nancy se mit à décrire scrupuleusement l'appartement de Luciano, aussi bien qu'un boy-scout entraîné au jeu des objets. Quant à Charlie, vingt ans plus tard il en éructait encore :

« Voilà une putain laide à faire peur qui avait dû lever la jambe des dizaines de milliers de fois avec des mecs différents, et elle est étendue sur mon lit comme une reine pendant que je couche sur le divan parce que je peux pas bander ! J'ai regardé le juge McCook pendant qu'elle racontait ces conneries et ce petit couillon regardait cette pouffiasse comme si elle était la reine d'Angleterre et moi de la merde. C'était déjà assez moche que ce fumier de Dewey essaye de se faire un nom sur mon dos avec des faux témoignages ; mais annoncer au beau milieu du procès que Lucky Luciano ne peut pas l'avoir en l'air... J'ai commencé à me lever au banc des accusés. Tout ce que je savais c'était qu'il fallait que je flanque mon poing dans la gueule à quelqu'un tout de suite, et je me foutais pas mal de savoir qui et ce que ça pouvait me coûter. Moe Polakoff m'a vu commencer à me lever et il m'a attrapé par le bras et m'a écrasé les orteils d'un coup de pied. Ça m'a fait tellement mal que j'aurais pas pu bouger même si j'avais voulu, et j'ai laissé échapper un cri

de douleur. La salle entière s'est tournée vers moi et m'a regardé, et il a bien fallu deux ou trois minutes avant que le calme soit rétabli. J'ai remarqué que George Levy prenait des notes à toute vitesse ; j'étais assis entre lui et Moe, et il m'a chuchoté à l'oreille : « T'excite pas, Charlie, cette fille est en train de nous rendre un fier service. » J'ai fait une prière en espérant qu'il savait de quoi il parlait... »

Il le savait. Lors du contre-interrogatoire il arriva presque à faire admettre à Nancy Presser « qu'on lui avait peut-être montré des photos de l'appartement de Luciano dans le bureau du procureur ». Il fit la démonstration que la fille ne savait pas où le Waldorf se trouvait très exactement. J. David Hardy, sous-directeur du Towers, affirma qu'il « était impossible de monter dans les appartements sans passer devant la réception, et que celle-ci obligatoirement demandait au locataire s'il était d'accord pour laisser monter le visiteur : « Je doute beaucoup que l'on ait jamais vu cette dame chez nous », conclut-il dédaigneusement.

Les mâchoires de Dewey se contractaient de rage, rétrécissant sa moustache qui s'en hérissait. Pour comble, un de ses témoins Frank Brown, directeur de l'hôtel Barbizon Plaza, dont il s'attendait à l'entendre déclarer qu'il reconnaissait Betillo, Liguori, Pennocchio, d'autres gangsters encore pour les avoir vus avec Luciano, affirma sous serment : « Je connais certes très bien M. Luciano. Il fut notre client. Mais, je me flatte d'avoir une excellente mémoire professionnelle, non seulement je n'ai jamais vu aucun de ces autres messieurs avec lui, mais, encore, je ne les ai jamais vus, moi, à l'hôtel. » Le procureur reprit l'avantage en produisant une liste d'appels téléphoniques relevés sur les livres du Waldorf, mais adressés pour la plupart aux numéros secrets de Ciro Terranova et Al Capone, d'autres au Celentano's restaurant du Lower East Side, quartier général du Syndicat du Vice, mais c'était le seul Dewey qui l'affirmait sans pouvoir le prouver. Ce soir-là après l'audience Lucky fit monter un repas fin pour ses avocats, quelques amis. Gay Orlava se mit tout à coup à pleurer et il avoua avoir compris que ses affaires étaient mal en point. Comme il avoua aussi qu'elle lui donna une nuit d'amour faite de tendresse inquiète, qui le bouleversa.

Le lendemain Georges Levy se rua à l'assaut pour tenter d'obtenir l'acquittement avec une belle conviction :

« Je n'accuse pas Tom Dewey de subornation de témoin, mais je dis que ses assistants, trop désireux de plaire au patron et avides d'un peu de gloire, ont rassemblé un groupe d'acteurs ayant fabriqué de toute pièces un scénario que M. Dewey a accepté comme vrai. Tom Dewey n'a présenté aucune preuve qui puisse mener à la condamnation de mon client. Il espère obtenir

cette condamnation grâce à des préjugés, à de l'hystérie, à ce que vous avez lu dans la presse et à ce que le public a été amené à croire par ce prodigieux metteur en scène. Il espère l'obtenir sur la base de délits que Luciano a commis il y a bien des années ; parce qu'il a été emmené en belle ; parce qu'il a menti pour obtenir un permis de port d'armes. Il espère le faire condamner parce que Luciano a menti en disant qu'il n'était qu'un trafiquant d'alcool et un joueur professionnel. » En réponse le réquisitoire de Dewey fut magistralement agencé, bourré d'artifices de plaidoirie, d'une démagogie constante, d'une grande vivacité aussi, percutante un peu plus à chaque argument avancé. Son final, dans un déchaînement de fureur aveugle, l'amena à désigner Luciano du doigt en glapissant : « Cet individu s'est parjuré avec un pharisaïsme proprement écœurant tout au long de sa déposition, au cours de laquelle je suis sûr qu'aucun de vous ne doutait avoir devant lui non pas un joueur professionnel, ni un bookmaker, mais le plus grand gangster d'Amérique. »

Dewey plaida sept heures d'affilée. Il devait en rester quelque chose, d'autant que le juge McCook, à qui il revenait de clore les débats, conduisit un véritable réquisitoire, n'hésitant absolument pas à manifester son intime conviction, allant jusqu'à dire au jury : « Si quelqu'un reçoit de l'argent provenant de la prostitution, même s'il ne lui a pas été directement donné par les prostituées ou si ces sommes sont destinées à promouvoir la prostitution, cette personne est coupable au regard de la loi. Les crimes dont sont accusés ces individus sont parmi les plus vils et les plus bas qui soient, et ceux qui se font les soutiens ou les complices de tels crimes n'ont pas leur place dans la société des gens bien. »

Le jury se retira à 20 h 35 le samedi 6 juin 1936, pour ne faire connaître son verdict que le dimanche 7 juin à 5 h 25.

Edwin Aderer, chef du jury, lut d'une voix tendue : « Luciano : reconnu coupable sur tous les chefs d'inculpation. » Suivaient les autres sentences.

Le 18 juin, tous les inculpés parurent devant le juge McCook pour la notification des peines, et c'est avec une jubilation non feinte que celui-ci s'adressa à Charlie Lucky :

« Un jury intelligent, courageux et sagace, vous a déclaré coupable d'avoir dirigé une conspiration ou une organisation criminelle opérant sur une grande échelle à New York et ayant des ramifications dans les comtés limitrophes. Cela vous rend responsable, aussi bien au regard de la loi qu'au regard de la morale, de chaque acte cruel ou révoltant, ainsi que des exactions qui l'accompagnaient, dont se sont rendus coupables l'ensemble de vos coïnculpés. Je ne suis pas ici pour vous faire la morale, mais puisqu'il ne paraît y avoir aucune excuse à votre

conduite et aucun espoir de vous voir vous réhabiliter, pour vous infliger châtement. Le jury ayant répondu coupable aux quatre-vingt-sept chefs d'accusation retenus, la Cour vous condamne à une peine totale de 30 à 50 ans de réclusion criminelle... »

Luciano, à l'énoncé de cette sentence, la plus lourde jamais prononcée, et de loin, pour proxénétisme, s'efforça de soulever sa paupière gauche, de bien ouvrir les yeux pour regarder son juge et de lui adresser un léger sourire. Il y parvint¹.

Louis Betillo écope de 25 à 40 ans de réclusion.

Tom Pennocchio : 25 ans pour récidive.

James Frederico : 25 ans pour récidive.

Abe Wahrman : 15 à 30 ans de prison.

Ralph Liguori : 7 ans et demi à 15 ans de prison.

Jesse Jacobs, Benny Spiller, Meyer Berkman virent leur condamnation reportée.

Jack Ellenstein, Peter Balitzer, Al Wiener, David Marcus, tous ayant plaidé coupable n'eurent des peines que de 2 à 6 ans de prison.

Bien qu'ils aient fait appel, la Cour refusa aux condamnés la possibilité d'avoir recours à la caution.

Naturellement le jugement fut énormément commenté. En regard du droit strict, indiscutablement le verdict concernant Luciano était abusif, aucune charge sérieuse ne pouvant être retenue contre lui, d'autre part les témoignages reçus contre lui restaient infiniment suspects, tant par la façon dont ils étaient « déclamés », que compte tenu de la qualité douteuse des témoins.

Nous avons interrogé les personnalités habilitées à donner un avis :

Murray Gurfeyn (président à la Cour fédérale de New York) : « Il y a eu un tas de racontars, diffusés par les complices de Luciano, qui ont tenté de faire croire qu'on avait monté un complot contre lui, qu'il y avait eu collusion entre Dewey et les témoins... Nous n'avons pas créé ces témoins. Ils sont venus à nous. »

Joseph Kaitz (délégué officiel, auprès du Syndicat des dockers) : « Bien des gens m'ont dit ça même à moi ! Que nous ayons usé de pression. C'est faux ! Les seuls systèmes de pression dont nous ayons usé pour les faire parler, étaient ceux que nous permettait la loi. Ces témoignages furent maintenus devant la Cour d'appel, puis la Cour suprême, et rien n'a jamais pu ébranler la conviction de celle-ci. »

John O'Connel, (ex-chef des enquêteurs du procureur Dewey) :

1. Nous verrons plus loin comment s'exerça la vengeance de Lucky Luciano contre le juge McCook. Elle fut monstrueusement impitoyable.

« Quand il fut question d'un nouveau procès, certains témoins revinrent sur leurs témoignages. Le juge qui avait présidé le premier tribunal et condamné Luciano les convoqua tous et les interrogea séparément. Et tous convinrent que leurs dépositions lors du premier procès étaient exactes. »

Nick Gage (journaliste spécialisé dans la Mafia au *New York Times*) : « Il est facile de souffler à des prostituées, qui sont des instables, ce qu'on veut qu'elles répètent à la Cour... »

Charles Breithel (juge à la Cour suprême de New York) : « La raison essentielle de la sévérité du verdict rendu à l'encontre de Lucky Luciano fut d'ancrer dans l'esprit des gens qu'on ne trichait pas avec l'équipe Dewey. »

Il est bien certain que Luciano pouvait écoper pour d'autres forfaits de peines autrement plus graves. En toute équité, la chaise électrique lui tendait les bras pour une étreinte bien méritée, mais il n'en reste pas moins que le forcing de Dewey sur Luciano en partant de la prostitution est un coup bas et qu'en bonne justice la peine est très disproportionnée par rapport aux preuves inexistantes.

Enfin, Dewey voulait la peau de Luciano et il l'avait. La fin justifie les moyens. Adage que de son côté Luciano n'avait cessé d'appliquer impitoyablement.

D'ailleurs, dans sa déclaration aux journalistes, suite à son « exploit », Dewey en convenait carrément :

« Bien entendu, et vous l'aviez compris, ce n'était pas une affaire de mœurs que nous avions à juger. Le procès portait sur des rackets. Le contrôle de toutes les formes de prostitution organisée à New York ne représentait qu'une activité secondaire pour les condamnés. Le racket de la prostitution n'a été que le moyen qui nous a permis de les faire mettre à l'ombre. Je crois savoir que certains des principaux accusés dans cette affaire, ainsi que d'autres criminels sous les ordres de Lucania, ont pris progressivement le contrôle des syndicats de la drogue, de la tombola clandestine, de l'usure, de la loterie italienne, du recel des marchandises volées et de certains rackets industriels. »

Ce à quoi Luciano devait répondre :

« Naturellement, j'ai lu la déclaration de Dewey de la première à la dernière ligne. Après m'être fait traîner dans la boue en public par une bande de putes qui se vendaient pour quelques cents, et avoir entendu cet enfoiré de McCook me filer ce qui revenait à une condamnation à perpétuité, c'est encore de lire ces saloperies qui m'a mis le plus en rogne. Ce petit fumier à moustache arrive bouche en cœur et avoue qu'il m'a fait condamner pour tout, sauf pour ce dont il m'avait accusé. Je savais qu'il savait que je n'avais jamais été mêlé de près ou de loin à la prostitution et que je n'avais jamais vu ces bonnes femmes.

Mais Dewey était lui-même un tel gangster — un gangster légal — qu'il m'est arrivé par-derrrière et m'a poignardé dans le dos. S'il m'avait traîné devant les tribunaux et m'avait fait juger pour un truc que j'avais vraiment fait — y compris pour complicité d'assassinat — j'aurais pris ça comme un homme. Mais à partir du moment où j'appris ce que Dewey avait dit à la fin du procès, ç'a été comme une tumeur qui a commencé à pousser en moi. Un jour cette tumeur éclatera et d'une façon ou d'une autre je prendrai ma revanche... » Le 18 mai 1936 Luciano est transféré de la prison des Tombes (New York) au pénitencier de Dannemora tout à fait au nord de l'Etat.

Il remplit les formalités d'usage. Quand le gardien-chef lui apprend :

— Vous êtes affecté à la blanchisserie.

Aussi sec, Lucky répond :

— Vous devriez plutôt me passer à la machine, c'est moi qui ai besoin d'être blanchi...

On le conduisit à sa cellule.

La première journée il ne parla à personne. La nuit venue, il brancha la radio. Alors là seulement il eut vraiment du chagrin, pour la bonne raison que ce soir-là, le 19 juin 1936, le Bombardier noir, de Detroit, Joe Louis, rencontrait le champion du monde toutes catégories l'Allemand Max Schmeling. Le premier pari que Lucky avait fait, dix jours plus tôt, était qu'il serait au bord du ring avec ses amis.

Ses amis y étaient, nantis des billets généreusement distribués. Lui pas. Pari perdu.

Le deuxième pari : il avait pris à 5 contre 1 Schmeling vainqueur.

Le troisième pari, il le prit en ouvrant la radio, seul à seul avec lui : « Si Schmeling gagne, je sors. Sinon je crève ici. » Jusqu'à la douzième reprise Charlie fut persuadé qu'il ne serait plus jamais Lucky, quand tout à coup le commentateur hurla ! Contre toutes prévisions Max Schmeling venait de foudroyer Joe Louis. C'était le K.O.

Charlie se dressa d'un bond, fit face à Maxwell Pierce, le surveillant, debout derrière sa grille ; pour la première fois il parla :

— T'as vu le nazi comment il s'est payé le négro ? Eh bien moi je vais me payer Dewey, et je te jure bien que je ne ferai pas de vieux os ici. Je viens de gagner 150 000 dollars de paris et un peu plus en retrouvant ma chance. Va falloir que j'aille dépenser tout ça au trot...

Ce ne fut ni du trot ni du galop, simplement *Master Mind* Luciano se reprit en main, et avec lui, au jour le jour, le contrôle de l'Organisation. Du fond de sa cellule, le soir du match, il pré-

paraît déjà sa revanche et l'effarante réapparition qui fera un jour de lui le n° 1 du Syndicat du Crime.

Le souci majeur de Lucky, une fois enfermé à Dannemora, fut de conforter le plus possible son dossier en révision de procès, seule chance dans un premier temps de sortir du piège des « 30 à 50 ans de prison ». Pour ce faire il mobilisa les services d'un nouvel avocat, Georgie Wolf. Il lui fit tenir un carnet de chèques avec tous les chèques en blanc signés et cette consigne : « Je sais que les filles ont menti. Il faut les retrouver. Ce ne doit pas être la mer à boire, nous avons les meilleurs hommes pour cela. Quand ce sera fait il ne faut surtout pas les effrayer, ni faire pression en aucune manière car cela se retournerait contre moi à la moindre plainte d'une de ces putes. C'est à vous de leur faire comprendre où est leur propre intérêt. Le temps passe, le temps passera. Tout le monde les oubliera, sauf moi. Mais si elles disent publiquement la vérité, rien que la vérité, elles n'auront plus de soucis à se faire jusqu'à la fin de leur pute de vie... »

Il fallut plus de deux ans à Polakoff et Wolf pour retrouver un début de trace de Cokey Brown Flo, Mildred Balitzer, Nancy Presser. Les principales « accusatrices » s'étant littéralement volatilisées dans la nature... Enfin en décembre 1938 un homme du Syndicat infiltré dans les bureaux si bien défendus du procureur Dewey parvenait à photographier une lettre de Cokey Flo Brown, adressée à Sol Gelb, un des assistants de Dewey. En gros voici l'essentiel du contenu de la lettre : « Les filles [il s'agit de Mildred, Nancy, etc.] et moi nous sommes bien déçues. Nous avons été idiots de croire en votre parole. On croyait les accords passés avec vous en béton, ils sont en carton-pâte. Vous le saviez bien qu'on voulait s'installer définitivement ici, comment croyez-vous qu'on puisse se défendre sérieusement [sous-entendu : exercer leur profession, le plus vieux métier du monde] avec tous vos types nuit et jour sur le dos, soi-disant pour nous protéger ? Et puis les versements sont de plus en plus maigres, pas du tout ceux qui étaient convenus. Il ne faudrait pas que ça dure, il faut même que ça change. On avait passé des accords, respectez-les, sans quoi, si on n'a pas notre argent avec notre vraie liberté, les filles et moi on est d'accord pour faire quelque chose que M. Dewey n'aimerait sûrement pas. » La lettre était datée de Paris.

Polakoff contacta Costello. Ensemble ils mirent sur pied une équipe de gentlemen-gangsters appartenant au monde des joueurs, bien de leur personne, intelligents, absolument pas nerveux, ni brutaux. Au contraire, fins psychologues, observateurs, patients. Ils eurent vite fait de situer les filles, d'entrer en contact avec elles. Là à leur grande surprise les demoiselles de petite vertu,

pas apeurées pour deux sous, seulement indignées d'avoir été trompées par le procureur général, s'empressèrent de faire connaître leur bonne volonté, signant des documents légaux dans lesquels elles reconnaissaient que leurs témoignages avaient été fabriqués par le bureau de Dewey, à la suite de menaces graves, puis de promesses qui ne devaient être par la suite qu'à moitié tenues. Toutes avaient eu affaire aux collaborateurs directs de Dewey ; surtout à Gelb et Gurfein. « Nous n'avions pas le choix, c'était faire ce qu'ils disaient ou se retrouver avec des peines maximum pour prostitution et toxicomanie et outrages aux bonnes mœurs. Autrement c'était la relaxe pure et simple, des billets pour l'Europe, l'assurance d'une pension à vie. »

Les avocats jubilaient d'autant plus que, de sa prison de Sing-Sing, le peu reluisant Joe Bendix écrivait à Polakoff pour lui dire que les hommes de Dewey l'avaient berné — la preuve : il était toujours en prison malgré les promesses reçues de l'en faire sortir sur parole —, qu'il n'avait fait que souscrire à une histoire inventée par eux de toutes pièces et qu'il avait récitée fidèlement au tribunal en chargeant Luciano...

Devant la Cour d'appel, Thomas Dewey joua l'indignation, comment pouvait-on douter de sa vertu ? Qui l'accusait ? Des gens de sac et de corde ! Ne l'avait-il pas prévu : le Syndicat du Vice exercerait des pressions intolérables contre les témoins à charge... Voilà ! malgré ses précautions la chose se produisait. Le tribunal se laisserait-il bernier ? Ne voyait-il pas qu'il s'agissait d'une odieuse tromperie ? Ouvrirait-il la cage au grand fauve enchaîné de Dannemora pour qu'il vienne poursuivre dans l'impunité son œuvre de pourrissement des corps et des âmes ? N'était-il pas de leur devoir de protéger des innocents ?

Les juges le suivirent tous — à l'exception d'un seul qui s'entêtait à trouver la peine de Charlie Luciano « trop longue, trop dure, trop excessive eu égard aux preuves produites non convaincantes »... — Et la peine fut confirmée. Lucky Luciano resterait en prison de 30 à 50 ans, autrement dit jusqu'à la fin de sa vie.

CHAPITRE VII

LE COURANT PASSE POUR LOUIS LEPKE BUCHALTER...

À Dannemora, Luciano s'organisa exactement comme s'il eût été au Waldorf Towers, c'est-à-dire qu'en toutes choses son comportement restait celui d'un monsieur qui ne tient pas à être vu, reconnu, dérangé.

Dans cette bâtisse aux pierres noirâtres se trouvaient enfermés les truands les plus durs, les irréductibles. Lucky les évitait d'autant plus facilement que sa réputation de super Big Boss faisait s'écarter de son passage ceux qui d'ordinaire cherchent à s'imposer aux nouveaux arrivés.

On l'installa à la blanchisserie. Dans son souci de se rendre impersonnel il y serait resté si les vapeurs d'eau bouillante mélangée de chlore rendant l'atmosphère irrespirable ne l'avaient contraint à s'y prendre autrement.

Costello fit ce qu'il fallait, certains gardiens arrondirent leur pécule et Lucky se retrouva employé à la bibliothèque. Un comble : il apprit à y lire autre chose que ses sempiternels journaux. On ne le trouva plus, dans ses moments de loisirs, qu'occupé à bouquiner, à s'instruire le plus sérieusement du monde. De nature méfiante, il cachait toujours le titre du livre choisi.

En dehors de sa liberté perdue, aucun problème ne l'agitait sérieusement. L'Organisation mise en place par son talent, sur ses idées, fonctionnait à la perfection. Simplement, son empire se structurant du fait de son absence, il distribua ses royaumes en gardiennage aux grands sénéchaux.

Son choix se porta sur Joe A. Adonis pour garder un contact permanent avec la famille Masseria en priorité, puis les autres

familles de la Mafia. L'estime particulière qu'il portait à Frank Costello lui fit le désigner afin de contrôler toutes ses sociétés, les rentrées des pourcentages dus, les investissements à partir des bénéfices rentrés, mais surtout il l'intercala entre lui et ce Vito Genovese en lequel dès le premier jour il reniflait le salopard. Vito s'occupait exclusivement du trafic des drogues de toutes variétés. Jamais il ne pardonnera à Frank de l'avoir « coiffé » dans cette période.

Enfin Meyer Lansky, le cher vieux Meyer toujours prêt à le trahir un peu, mais pas trop, ce n'eût pas été raisonnable, supervisait ses parts dans les casinos et les établissements de jeux clandestins.

Les casinos, Lucky les estimait infiniment... C'était d'une simplicité biblique de les faire se métamorphoser en vache à lait au pis gonflé de dollars. A croire que tous les Américains aiment à se laisser traire... Cela Charlie l'avait compris dès la cour de l'école. Les petits Américains jouaient, pariaient à tout propos, hors de propos. Par-dessus le marché ils étaient toujours d'une naïveté rare. Devenus grands, aucune raison pour qu'ils changent. Des pigeons en or.

Son cerveau se pencha sérieusement sur le problème fin 1933, dès qu'il fut acquis que Roosevelt, trahissant en bloc, mettrait fin à la Prohibition. La bande des Big Seven disposait de fonds impressionnants, revenus direct du *bootlegging*, des millions de dollars qui devaient « travailler », être réinvestis, sans que l'on puisse remonter à leurs origines.

Il s'ouvrit alors de son souci à Lansky, qui avoua que c'était pour lui aussi un souci majeur, mais qu'en compagnie de Nucky Johnson il s'était baladé avec ardeur d'Atlantic City à Miami, de long en large des Keys de Floride, pour placer dans l'immobilier, la construction d'hôtels, la création de stations balnéaires. Que, ce faisant, il avait poussé jusqu'à cent cinquante kilomètres de là, à Cuba, invité par Diego Herrera Suarez de Ayala, leur fournisseur de rhum. Sur place, comment ne pas prendre conscience que dans cette île paradisiaque le terrain était donné, le climat encore plus constant qu'en Floride ne pouvait qu'attirer en masse les riches touristes des Etats-Unis, s'ils se trouvaient des installations luxueuses...

— Et comme on s'emmerde toujours au soleil, s'ils y trouvent des casinos ils viendront y mettre leur pognon à l'ombre, pas vrai ? poursuit Charlie.

Les deux compères éclatèrent de rire. Ils se comprenaient toujours à merveille lorsqu'il s'agissait d'éponger leurs contemporains.

Lucky réunit dare-dare toutes les familles importantes de la Mafia, douze au total. Il leur présenta son idée, puis sans crier

gare réclama à chaque *capo* 500 000 dollars de première participation. Ce fut un beau tollé. En 1933 cela représentait énormément d'argent.

— Je vois que vous ne comprenez pas, commenta Charlie, et calmement il se mit en demeure de leur expliquer comment il allait encore une fois leur faire gagner des masses phénoménales de fric.

Chuck Pollizi, de Cleveland, le responsable du casino de Covington, pigea un des premiers. Les autres suivirent. Lesté d'un fabuleux magot et accompagné par six gardes du corps, flingueurs d'élite, Lansky débarqua en éclaireur dans l'île. A La Havane, des contacts furent établis avec le dictateur cubain Fulgencio Batista, qui dans un premier temps le prit de haut, puis s'assouplit en vitesse lorsque de la plus douce des manières Lansky l'assura que la discrétion du Syndicat restait la meilleure des garanties. Quelqu'un avait-il jamais entendu dire, par exemple, que Batista touchait 15 % sur toutes les cargaisons de rhum quittant l'île ! Non... n'est-ce pas !

Un protocole d'accord se négocia rapidement.

Au voyage suivant, Lansky revint avec le OK de Luciano et un contrat en béton assurant à Batista le versement immédiat à Zurich sur la banque X... d'un premier versement de trois millions de dollars. La même somme tomberait automatiquement sur le compte secret du dictateur tous les ans au 25 décembre. De quoi croire à tout jamais au Père Noël !

De plus Batista toucherait un pourcentage variable sur tous les revenus de la Mafia sur l'île de Cuba. En contrepartie ce dernier s'engageait à donner tous les terrains à bâtir pour la construction d'hôtels de Luxe, de complexes hôteliers, de terrains de golf, de plages aménagées, sans oublier naturellement les casinos. Fulgencio eut même un geste : il offrit à son cher ami Meyer Lansky le contrôle du casino national existant déjà...

Donc, à Dannemora, Lucky tenait toujours les rênes de son équipage de loups bien en main.

Régulièrement Adonis, Costello, Lansky, Anastasia venaient lui rendre visite, prendre les consignes, faire leur rapport, exposer les idées nouvelles recevant son agrément ou pas. L'un d'entre eux le préoccupait particulièrement : Bugsy Siegel. Ce garçon instable, tueur si féroce qu'il en impressionnait jusqu'à ses pairs en horreur criminelle, exécuter de contrats au sommet, n'ayant jamais laissé de traces, diabolique en matière d'alibi, n'occupait pas de poste d'importance dans l'Organisation si ce n'est justement au Murder Incorporated. Le Comité suprême (se réunissant parfois dans le secret le plus absolu composé seulement de Luciano, Johnny Torrio, Frank Costello, Meyer Lansky) se refusait à donner un secteur d'importance à Bugsy, craignant à

juste titre des inconséquences graves dans l'administration, la surveillance de ce qui aurait pu être son fief.

Siegel le ressentait durement, en prenant ombrage. N'était-il pas, avec Meyer, Lucky et Frank, un des premiers pionniers du gang ? Pourquoi lui refusait-on de faire son trou, d'avoir son royaume bien à lui ? d'être un grand patron, reconnu, respecté ?

Siegel s'en vint lui aussi visiter Luciano. Avec la maladresse de langage le caractérisant, à moins que les mots exprimés ne fussent tout simplement la traduction littérale de ce qui se passait dans son cerveau exalté, Bugsy fit valoir ce qu'il considérait être ses droits, devenant brusquement exigeant, impératif.

Il alla malheureusement plus loin, ramenant à la surface un cadavre, au propre comme au figuré : celui de Thelma Todd. S'il s'était moins agité pour exprimer son point de vue, Bugsy aurait remarqué la crispation des maxillaires de Lucky. La règle d'or dans l'Organisation est qu'il ne soit jamais plus question des disparus : « Vous savez qu'ils n'ont jamais existé. Un point c'est tout. » Telle était la règle. Dans tous les cas une exécution n'est jamais un service rendu. Simplement l'application de la règle commune.

Siegel, véritable Don Juan — dont le cynisme, le physique agréable, les yeux bleus pervers les affolaient — voyait des femmes par douzaines se rouler à ses pieds. L'Organisation lui avait confié la surveillance de Los Angeles et le racket de certaines productions de cinéma. « Comme c'était l'enfance de l'art, c'était dans ses moyens... » avait fait valoir Lucky pour épauler malgré tout son ancien copain des combats de rue.

En effet l'Organisation, selon son procédé classique, constitua pour mieux le contrôler un Syndicat des acteurs de complément (figurants) car Hollywood en employait des milliers pour ses superproductions historiques ou bibliques. Il suffisait que le syndicat se mette en grève pour que la production soit ruinée...

Ainsi peut-on dire que tous les grands producteurs ont craché au bassinet du Syndicat pour pouvoir tourner en toute sécurité.

Thelma Todd, ravissante blonde platinée, vamp de première envergure, creva l'écran dès sa première apparition sérieuse dans *Caballero*. Avec Theda Bara, Nita Naldi et Barbara La Marr elle tenait le haut du pavé doré hollywoodien. Fille équilibrée, intelligente, arriviste, le fait d'avoir été institutrice à Lowell (Massachusetts), pour ses débuts dans la vie, en faisait un personnage intéressant. Elle n'envisageait de chevaucher la vie que bien assise sur un étalon-or ; pour ce faire aucune compromission ne l'effrayait, même pas de servir de prête-nom à Lucky Luciano pour certaines de ses affaires. Cet aspect-là de sa vie, tout le monde l'ignorait. Thelma commit une imprudence de taille par amour. S'étant entichée d'un producteur de cinéma, Roland

West, elle lui confia la gérance d'un restaurant de luxe qui, bien qu'à son nom, ne lui appartenait pas puisque faisant partie du capital de Charlie Lucky. Seulement Thelma négligea de faire part à l'amant qu'elle voulait éblouir un peu plus de cet aspect de ses activités. Roland West, exploitant bien d'ailleurs l'affaire grâce à ses relations, conservait le plus logiquement du monde la totalité des bénéfices.

Sans doute Thelma Todd, star arrivée au firmament, considérait-elle, grisée par le succès, qu'elle était devenue intouchable. Terrible erreur de jugement. Un homme de l'envergure de Lucky n'apprécie jamais d'être doublé comme un cave de dernière zone. Dépossédé, de fait, de son restaurant, il posa régulièrement son problème à la Cour Kangourou dont le verdict tomba unanime : la mort pour Thelma Todd. Charlie exigea que ce soit Bugsy qui exécutât ce contrat épineux. Il fallait que le travail soit sans bavures, compte tenu de la notoriété de Thelma, de l'émotion que soulèverait sa mort, des enquêtes approfondies qui s'ensuivraient pour donner satisfaction à l'opinion publique, pour lui livrer un coupable.

Dans l'obligation d'accepter, Bugsy, non seulement n'en éprouvait aucune fierté devant la reconnaissance de son savoir-faire par des spécialistes hautement qualifiés, mais en ressentit au contraire la profonde amertume d'en être revenu à un rôle subalterne, alors qu'il revendiquait de grandes responsabilités. Cela dit, comme on ne résiste pas à un ordre donné par la Cour Kangourou il ne lui restait plus qu'à se rendre à Los Angeles. Ce qu'il fit. De là il téléphona à Thelma, se présentant en qualité d'avocat de Lucky Luciano. Après quelques réticences, lorsqu'il l'eut persuadé que s'il était là c'était parce que les choses pouvaient s'arranger avec son patron, elle accepta de dîner le lendemain soir avec lui.

Thelma fut impressionnée par Bugsy, sensible à son charme trouble. Elle se détendit rapidement, commanda un menu confortable, dont des pigeons aux petits pois à la française et un supplément de haricots verts frais dont elle raffolait. Quelques coupes de champagne aidant, elle raffolait encore plus de Bugsy qui lui décochait des sourires carnassiers, et le long regard prolongé de ses yeux bleus semblait vouloir l'explorer jusqu'au plus intime de son jardin secret.

— Vous êtes grand, beau garçon... vous avez un charme indiscutable... Vous savez que vous devriez faire du cinéma plutôt que du droit, ce serait plus drôle ?

Bugsy haussa les épaules :

— Bah ! ce n'est guère sérieux... Je connais plein de petits gars en train de se pousser du col sur les affiches... George Raft

par exemple est un bon copain. J'ai mieux à faire. Vous savez, Lucky n'est pas content...

Immédiatement elle sortit les griffes :

— Ecoutez, puisqu'il faut en parler, parlons-en. Quand j'ai pris le Sidewalk Café, c'était un bistrot minable, plein de cloches ne laissant comme bon souvenir que des ardoises. J'en ai fait le plus chouette cabaret-restaurant installé en luxe entre Malibu et Santa Monica. Toutes mes amies vedettes n'y sont venues, revenues que pour moi... Itou pour tous les millionnaires qui lorgent leurs fesses. Ça ne marche que grâce à Thelma Todd, alors M. Luciano pourrait bien écraser un peu, me faire une fleur en souvenir des mille et un services que je lui ai rendus. Pas vrai ?

La moue que lui offrit Bugsy ne voulait pas dire grand-chose, si ce n'est qu'il était encore plus séduisant avec les fossettes qu'elle lui creusait au menton et aux joues :

— S'il ne s'en est pas souvenu de ces petits services sans doute ne valaient-ils pas le coup qu'on s'en souviennne... Vous devriez lui rendre ses billes sinon il va se fâcher...

— C'est une menace ?

— Allons donc, moi je suis avocat, je suis là pour arranger les affaires des gens à problèmes et puis...

Le regard de Bugsy se fit totalement enjôleur avant de poursuivre :

— ... moi je n'oublie jamais les gentillessees... Vous voyez une menace là-dedans ? Bon... vous êtes adorable et compréhensive... Par exemple que pourrions-nous faire après le dîner ?

Thelma comprenait d'autant mieux ce genre de proposition que cet étonnant garçon n'était pas pour lui déplaire :

— Je vais à une soirée chez Ida Lupino... Tiens, il y aura votre copain George Raft, Paul Muni, Cary Grant... Je ne parle pas des filles, par jalousie. Vous m'accompagnez ?

L'essentiel pour Bugsy restant de ne pas être vu, il s'empessa de refuser, soulignant qu'il serait libre quant à lui vers minuit.

— Dans ce cas, proposa Thelma, je rentrerai vers cette heure-là également accompagnée par Bert, mon chauffeur. Le garage sera ouvert. Attendez-moi à l'intérieur. Il y a une Packard, grimpez dedans par discrétion. Je renverrai Bert en ville et je vous rejoins.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Et bien fait.

Henry Sergg a retrouvé une coupure d'un journal de l'époque. Il suffit d'en prendre connaissance pour s'en rendre compte :

« Le Grand Jury a rendu un verdict de suicide dans l'affaire Thelma Todd, contredisant ainsi le coroner qui, lui, avait conclu à une mort accidentelle.

« On se souvient que la célèbre star de cinéma de Hollywood

avait été découverte morte dans la matinée du dimanche 15 décembre 1935. Son corps était affalé sur le volant de sa Packard, quelques gouttes de sang avaient séché sur son visage et ses vêtements étaient quelque peu en désordre. La voiture était parquée dans le box particulier réservé à la vedette dans le garage de Sidewalk Café, qu'elle gérait conjointement avec Roland West, producteur et metteur en scène de cinéma.

« L'autopsie pratiquée le jour même devait démontrer que l'actrice avait succombé à un empoisonnement par l'oxyde de carbone aux premières lueurs de l'aube du dimanche 15 décembre. Parmi les aliments découverts dans l'estomac on découvrit des petits pois et des haricots. Or, l'enquête de la police sur les faits et gestes de Thelma Todd la veille de sa mort, soit le samedi 14 décembre, révéla que la vedette avait assisté dans la soirée à une réception donnée par une autre star de cinéma, Ida Lupino, au Trocadéro.

« Au cours de cette réception, fut-il prouvé, on n'avait pas servi de petits pois et de haricots.

« En outre, avant de quitter le Trocadéro, Thelma Todd déclara à ses amis qu'elle ne rentrait pas directement chez elle, mais qu'elle allait rencontrer un jeune homme sans donner d'autres précisions.

« Où la star s'était-elle donc rendue cette nuit-là ? Et en quelle compagnie ? La police ne put le découvrir. Trois thèses s'affrontaient : meurtre, accident, suicide.

« La première n'a pas retenu l'attention des enquêteurs. Ni du Grand Jury d'ailleurs.

« En revanche la seconde avait beaucoup de partisans. En effet cette nuit-là, Roland West, le compagnon de l'actrice, était absent. Or, les clés de la résidence de Thelma Todd, le Castillo del Mar, n'ont pas été retrouvées dans son sac à main. Les avait-elle perdues et, ne pouvant rentrer chez elle, s'est-elle réfugiée dans sa Packard en laissant tourner le moteur afin de combattre le froid de la nuit ? C'est une thèse séduisante et qui expliquerait l'intoxication accidentelle. Mais finalement c'est celle du suicide qu'a retenue le Grand Jury. Et son verdict est souverain, ce qui signifie que, si Thelma Todd a bien été assassinée d'une manière d'ailleurs absolument diabolique, son meurtrier est à présent hors d'atteinte, à supposer en outre que quelqu'un ait réellement envie de le retrouver... Car enfin d'où venaient les haricots et les petits pois... ? »

On le voit les journalistes américains ne sont pas des citoyens à qui on fait prendre des vessies pour des lanternes, ni un assassinat pour une mort accidentelle. Il n'empêche que Bugsy Siegel restait un authentique spécialiste du meurtre sur commande. Son travail si bien figolé ôta pour longtemps au petit

monde d'Hollywood l'envie de renâcler à certaines pressions. Dans la semaine qui suivit des paquets considérables de dollars, montant de dettes de jeu, ou d'achats de drogue, furent réglés rubis sur l'ongle.

**

Faire remonter à la surface cette histoire de Thelma Todd dans sa cellule amena une vilaine grimace sur le visage de Lucky. Il remarqua l'agitation, la nervosité accrue de Bugsy. Ce gars-là commençait à ne pas tourner bien rond. Il faudrait l'avoir à l'œil. Pourtant il fallait reconnaître que son racket sur Hollywood fonctionnait au quart de tour. Une merveille de précision dès le début. Bugsy s'était servi de George Raft¹ pour son introduction en tant que caïd de la Californie, nouvel Etat ouvert aux entreprises du Syndicat du Crime sur l'initiative de Luciano, lequel contre l'avis de tous l'avait confié à Bugsy Siegel, avec ce commentaire :

« C'est le meilleur d'entre nous qui reste disponible. Et puis Longie Zwillmann m'a adressé la liste des types bourrés de pognon qui font la pluie et le beau temps là-bas. Je vous la lis : Irving Thalberg, les frères Schenck, Carl Laemmle, Jack Cohn, Samuel Goldwyn, William Fox, Louis B. Meyer, les frères Warner, Darryl Zanuck, Adolf Zukor, David Selznick, ce sont les plus gros producteurs. Il y a les réalisateurs à succès : Fritz Lubitsch, Otto Preminger, Max Ophüls, Zoltan Korda, une tapée d'autres et puis toutes les putains² : les frères Marx, Douglas Fairbanks, Charles Chaplin, Al Johnson, Edward G. Robinson, Jackie Coogan, Eddie Cantor, Luise Rainer, Paulette Goddard, Signe Hasso... sans parler de ceux qui connaissent la musique et s'en foutent plein des notes crochues, les Berlin, les Gershwin, les Hammerstein, les Cohn... Voilà ceux qu'il nous signale, le frère Zwillman, et il est placé pour en connaître un rayon. Pas besoin de vous faire un dessin, Hollywood est la capitale du pognon juif ; pour se greffer dessus et pratiquer la meilleure saignée possible il n'y aura rien de tel qu'un bon youd, voilà pour quoi ce doit être Bugsy. »

Donc à son arrivée George Raft organisa une super-soirée aux

1 L'acteur George Raft eut une vie agitée, commencée dans le *bootlegging*, se poursuivant dans le vedettariat. Ami des Big Seven, le héros de *Scarface* se verra consacrer un film (*The George Raft Story*, de Joseph M. Newman) en 1961 où ses relations avec Bugsy sont relatées mais évidemment avec une certaine retenue...

2. Comme beaucoup de Siciliens, Luciano tient les comédiens pour des prostitués, notamment les hommes.

frais du Syndicat, car George jouait tellement que malgré ses cachets en or massif il n'avait jamais en poche plus d'une de ces pièces d'un dollar qu'il faisait sauter entre pouce et index dans son rôle de *Scarface*. Bugsy s'y présenta au bras de la fameuse Jean Harlow, « la blonde platinée pour rêve d'amour¹ ». Les plus grandes vedettes déjà arrivées les applaudirent très fort, Maurice Chevalier en tête, Charles Boyer, Wallace Beery, Robert Taylor, Gary Cooper, Clark Gable, Paul Muni, Ramon Novarro, Edward G. Robinson, Stan Laurel et Oliver Hardy, les Marx Brothers, Walt Disney, Walter Pidgeon, Bing Crosby, Errol Flynn, parmi les stars féminines Marion Davies avec l'autorisation de W. Hearst qui n'avait rien à refuser au Syndicat, Linda Darnell, Jeannette Mac Donald, Joan Crawford, Bette Davis, Constance Bennett, Maureen O'Sullivan, Dorothy Lamour.

Ce fut indiscutablement une des plus belles soirées d'Hollywood, et Charles Boyer la raconta souvent.

Il faut reconnaître que Bugsy manifesta des dons d'organisateur tout à fait remarquables. Il eut le talent de se composer un personnage sympathique, oubliant ses armes naturelles de voyou. Il s'appliqua à plaire en jouant au bon garçon cultivant les bonnes manières. Rapidement il fit la conquête d'une femme très lancée dans la gentry américains, la comtesse Doroty Dendice Taylor di Frasso. Follement amoureuse, elle ne tarda pas à le présenter dans la meilleure société, tout à fait flattée du succès remporté par son amant de charme.

A l'abri derrière cette formidable couverture, Bugsy faisait la conquête souterraine de la capitale du cinéma mondial, une fabuleuse mine à dollars. Epaulé par le président de l'Organisation Jack Dagna, il alla vite en besogne. Tous les techniciens du cinéma (opérateurs, preneurs de son, électriciens, camera-

1. Jean Harlow, star de première grandeur au firmament d'Hollywood, s'était mariée en juillet 1932 à un certain Paul Bern. Il la battait par sadisme, risquant d'altérer à jamais sa précieuse beauté. Abner Long Zwillman, accompagné de Pittsburgh Phil, et de Dasher Abbandando, décida de sauver un capital productif. Le 5 septembre 1932 on découvrait, nu dans sa chambre, Paul Bern, la tête éclatée par une balle de 38. Son ex-femme se trouvant malencontreusement sur les lieux fut repêchée le lendemain dans le Sacramento. Ainsi put-on prétendre que Dorothy Milete s'était noyée après avoir tué son ex-mari. Zwillman resta l'amant et le protecteur de Harlow, l'imposant dans de nouvelles productions malgré l'énormité d'un scandale qui ne pardonnait pas à la carrière d'une star de l'époque. L'héroïne de *l'Ennemi public*, *la Belle de Saigon*, *la Malle de Singapour*, *Une fine mouche*, *Valet de cœur*, périt dans des circonstances infiniment étranges, en 1937, quelques mois après la soirée dont nous parlons lors de l'installation de Bugsy Siegel à Hollywood. Clark Gable concevait pour elle une passion délirante qu'elle semblait partager.

Il ne se remit jamais de ce drame, s'en jugeant d'une certaine manière responsable (archives personnelles de l'auteur) et sembla ne s'en consoler qu'avec Carole Lombard qui mourut, elle, dans un accident d'avion, laissant le King définitivement désemparé.

men, maquilleurs, décorateurs, accessoiristes) se trouvaient groupés dans un syndicat dirigé par William Bioff et George Browne, l'I.A.T.S.E. (International Alliance of Theatrical and Stage Employees). Les figurants (acteurs de second plan et de complément) s'inscrivaient simplement au *Central Castings* pour s'employer. Rien ne les protégeait.

Renseignements pris, l'I.A.T.S.E. rapportait en étant très mal géré deux millions de dollars par an aux deux minables William Bioff et George Browne.

Bugsy se les fit amener dans un bureau désert et à coups de canon de son revolver Smith and Wesson 45 Army les frappa sauvagement sous tous les angles. Quand ils furent allongés, gémissant sur le sol, il leur annonça :

— Mes petits connards, vous venez de passer la main... Je suis un bon mec. Je vous garde comme façade avec un petit pourcentage, et comme je vais largement améliorer vos revenus minables, vous gagnerez autant qu'avant. Si l'un de vous bronche, je le saigne comme un porc. Maintenant tirez-vous...

La majorité absolue de l'I.A.T.S.E. lui étant démocratiquement acquise, il s'empressa d'y ouvrir une section pour les figurants, une autre pour les metteurs en scène, écrivains, gagmen, jusqu'alors livrés à eux-mêmes.

Bugsy Siegel tenait Hollywood dans sa main.

Sa première grande démonstration de force se fit avec Jack Warner, le producteur de *Robin des Bois*. Au dernier moment, à un jour du premier tour de manivelle, il alla le visiter en lui annonçant que tout le personnel de l'I.A.T.S.E. se mettait en grève :

— Mais nous avons largement payé la part patronale, gémit le Grand Jack.

— Sans doute, acquiesça Bugsy, mais je sens que votre film va faire un malheur, alors il faut me douiller deux cent cinquante mille dollars illico, sans quoi c'est un malheur qui arrive au film...

Warner donna à tous ses amis producteurs le détestable exemple de céder. Mais Siegel ne se contenta pas de ponctionner Warner, il alla saluer Errol Flynn, lui fit remarquer combien son costume à haut de chausses collant de *Robin des Bois* lui allait bien.

— Ce serait dommage que des foules pâmées ne puissent pas t'admirer, pas vrai ? Je vais te filer à l'amende parce que je suis jaloux... 25 % de ton contrat. Régul, non ? Si tu n'es pas d'accord. Eh bien ! mon petit père c'est très facile, je te fais confectionner un costume en béton qui t'ira moins bien que ton froc d'aujourd'hui et on te retrouvera aussi sec dans la flotte du Sacramento. Tu piges ?

Errol pigeait vite il céda¹. Beaucoup d'autres par la suite aussi. Pourquoi les citer, certains vivant encore dans le cœur des foules en « dur de dur » triomphant des salauds et des méchants. Qu'aurions-nous fait à leur place ?

Bugsy se livra encore à un chantage fructueux à millions de dollars sur W. R. Hearst, par Marion Davies interposée. Il possédait les preuves que quatorze ans plus tôt le metteur en scène Thomas Ince, venu fêter son quarante-troisième anniversaire sur le yacht de Hearst, l'*Oneida* avec Marion Davies, avait ramassé une balle de 45 en plein front, en guise de cadeau. La toute-puissance de Hearst avait étouffé l'affaire. Seulement, entre autres, Bugsy possédait la photo de Ince allongé avec un gros trou dans la tête. Pareille publication aurait donné du souci à Hearst. Il paya. Et ses journaux n'entretenaient ses millions de lecteurs que du strict minimum, dès qu'il s'agissait des activités du Syndicat.

Bugsy Siegel devenait une personnalité importante de la Cité aux Mirages. Hollywood s'inclinait sur son passage, souvent par crainte, également aussi par la sympathie qui se dégageait de cet étrange garçon. Avec sa femme Esther (à laquelle il vouait une sorte de vénération), ses deux petites filles, Milicent et Barbara, de sept et cinq ans, adorables poupées n'imaginant guère la vraie personnalité de ce tendre papa-gâteau, Bugsy s'était installé dans une magnifique propriété de trente-cinq pièces, avec deux piscines, deux tennis, *Holmy Hills*. Ses réceptions étaient courues de tous ; convenons que pour beaucoup elles prenaient un caractère d'obligation... Après avoir étendu son emprise sur le monde du cinéma, son ambition le poussa plus avant. En 1938 Bugsy contrôlait les jeux à Redondo Beach, les courses de chevaux d'Agua Caliente, le cynodrome de Culver City. Avec les premiers dollars rentrés son choix se porta sur l'achat de yachts de plaisance d'un assez fort tonnage, qu'il aménagea en casinos flottants ancrés face à Los Angeles (suffisamment loin en dehors des eaux territoriales pour ne pas tomber sous le coup de la loi sur les jeux. Des vedettes faisaient la navette pour amener et ramener les parieurs.

Son second, Jack Dragna, l'épaulait avec une belle conviction. De son vrai nom Anthony Rizzoti, il ne devait qu'à un miracle d'avoir réchappé à la nuit des Vêpres siciliennes. Responsable de la Mafia pour la Californie, d'une certaine manière il avait

1. J'ai été pendant dix ans l'ami d'Errol Flynn qui m'a conté cette anecdote dans laquelle il n'était guère à son avantage. J'en profite pour dire que ce n'était certes pas un petit saint, mais que les horreurs écrites sur lui sont absolument fausses et répugnantes, à l'image de ceux les ayant répandues. Errol avait un courage, une générosité, un sens de l'amitié, une élégance hors du commun... et comme tout un chacun certains travers. (J.M.)

brossé l'esquisse du racket dans cet Etat, reconnaissant être de son intérêt vital de passer sous la coupe de Bugsy. D'une conscience professionnelle remarquable, avec lui aucun détail d'exploitation ne manquait.

Pour Bugsy il en allait différemment. Les rentrées s'effectuaient. Plus elles grandissaient, plus sa négligence s'aggravait vis-à-vis de ses associés du Syndicat, bien qu'Abner Longie Zwillman multipliât les coups de sonnette d'alarme. Tant et si bien qu'un beau matin débarqua un plouc intégral, au long visage de rat, aux petits yeux cruels, sapé par l'Armée du salut, un Sicilien qui se présenta fielleusement :

— Carlo Gambino... je suis de la famille de Lucky. Frank Costello a les pleins pouvoirs du boss pour gérer sa famille et superviser avec Lansky la rentrée des redevances sur l'Organisation. Je viens faire les comptes et ramasser les pourcentages...

Siegel se lança dans un long baratin sur les investissements qui permettraient de décupler les bénéfices... Sans succès. Le *mafioso* le regardait ironiquement avec une malveillance évidente :

— Tu parles hébreu, mon pote. Je suis venu chercher le pognon. Tu banques. Point final. Si t'as des suggestions à faire, t'iras visiter Lucky avec une pochette-surprise.

Comme nous l'avons vu, c'est ce que fit Benjamin Siegel, sans autre résultat que de se voir confirmé seul responsable de la Californie Longie Zwillman se repliant un peu plus sur le New Jersey.

Les discours qu'il tint avec Luciano ne firent qu'accentuer l'impression de Lucky que ce pauvre Bugsy se prenait dangereusement au sérieux, qu'à vouloir à tout prix naviguer seul il n'allait pas tarder à faire naufrage. L'Organisation devait désormais l'avoir sévèrement à l'œil, sans quoi il risquait d'entraîner beaucoup de gros poissons dans la noyade.

Le procureur général Thomas Dewey aimait à dire : « J'ai révélé à l'Amérique qu'un ignoble poulpe géant l'enserrait jusqu'à l'étouffer, suçant cyniquement son sang et sa substance, sa moelle laborieuse, distillant son venin d'alcool, de drogue, de prostitution, de vices, pour mieux l'empoisonner, l'avilir. J'ai tranché la tête du poulpe et beaucoup d'encre en a coulé. Maintenant je vais me consacrer, chaque jour, chaque nuit, à trancher les répugnants tentacules restants... »

Un excellent programme. Le premier « tentacule » n'était autre que Louis Lepke Buchalter.

Du fait de son emprisonnement Luciano ne pouvait tenir les guides assez serrées. Costello et Lansky, malgré leur bon vouloir, s'occupaient un peu trop à développer leurs propres secteurs, un manque de vigilance faisait que peu à peu chacun tirait à hue et à dia, la poigne d'un authentique et impitoyable patron ne se faisant plus assez sentir. Un des grands soucis de Luciano resta toujours de faire croire à tous que ni de près ni de loin il ne touchait à la drogue. Ce qui est faux. Vito Genovese lui servait à nombre de manipulations hardies, des hommes politiques au-delà de tout soupçon, les ambassadeurs de certains pays, des personnages titrés de la *jet society* d'alors, comme de celle d'aujourd'hui, s'y adonnent sans vergogne. Mais lui qui pour ses débuts livrait de la poudre blanche sous le ruban des chapeaux de M. Goodman, connaissant du même coup sa première condamnation, voulut jusqu'à la fin de sa vie s'en dédouaner définitivement.

Dès qu'il était question de drogue devant lui, il entrait dans des colères excessives. Impossible de décrire sa fureur quand Joe A. Adonis, envoyé en éclaireur par Lepke, lui apprit que le gros Buchalter se trouvait mouillé jusqu'au cou dans un trafic de drogue avec Hong-Kong portant sur plus de dix millions de dollars, que le Narcotics Bureau se trouvait au parfum, que Lepke en cavale réclamait une aide d'urgence car il était traqué au plus près par Harry Anslinger, le chef du Bureau des stupéfiants.

Pour gagner du temps, Lucky Luciano décida que Double A (Albert Anastasia) devait porter aide et assistance au gros, qu'il aviserait ensuite.

Voici l'essentiel des interviews que nous accordèrent les hommes ayant vécu sur le terrain l'affaire Lepke, plus particulièrement Charles Breithel (juge à la Cour suprême de l'Etat de New York), Victor Herwitz (assistant de Thomas Dewey), John O'Connel (chef des enquêteurs de Thomas Dewey), et Joseph Kaitz (délégué officiel auprès du Syndicat des dockers) :

Buchalter contrôlait par la terreur la plupart des Unions ouvrières et patronales de New York, avec son lieutenant Gurah Shapiro. Ils rançonnaient impitoyablement le monde du travail et notamment les secteurs du vêtement, du transport et de la boulangerie. Lorsqu'un employeur voulait empêcher la formation d'un syndicat ouvrier, il faisait appel à Lepke et Gurah... un fameux duo de brutes... et quand les syndicats voulaient contre-attaquer, eux aussi signaient un accord avec Lepke et Gurah. La boucle de la ceinture de grande contrainte se trouvait bouclée... Les grandes gueules aussi !

Lepke et Gurah entraient en rapport avec les employeurs se refusant à payer des sommes exorbitantes en échange d'une prétendue protection contre des agressions personnelles, les grèves sauvages ou toute destruction éventuelle de leur entreprise. Ils leur demandaient de s'affilier à leur propre association et de leur payer pour en bénéficier une cotisation qui n'était, en fait, qu'une forme directe d'extorsion de fonds. Ils ont ainsi maté, terrorisé des années durant l'industrie new-yorkaise du prêt-à-porter.

Il fallait que quelqu'un se décidât à faire quelque chose pour arracher cette industrie au contrôle de la pègre. C'est Thomas Dewey, élu district attorney de New York en 1938, qui va s'attaquer à l'empire criminel édifié par Lepke Buchalter. Voici sa première déclaration à la radio sur ce sujet : « Depuis des années, Louis Buchalter, plus connu sous le nom de Lepke, est le pire des racketteurs du monde industriel américain. Ses gangsters ont forcé les industriels de la confection et de la boulangerie à leur payer tribut pour une soi-disant protection... et ils ont assassiné tous ceux qui osaient leur résister ! Durant ces deux dernières années, cinq des anciens membres du gang Buchalter ont été tués et aujourd'hui un citoyen respectable est tombé sous les balles destinées à un autre associé de Lepke ! C'en est assez !... Il nous faut Lepke, mort ou vif ! »

Langage viril, certes, masquant toutefois la volonté brutale d'arriver aux plus hauts postes de l'administration, si ce n'est de la présidence suprême, qui possédait le nouveau district attorney de New York.

Sa déclaration tendait également à couper l'herbe sous le pied à Hoover, patron du F.B.I., lancé aux trousses de Lepke, ainsi qu'à Harry Anslinger, le directeur de la Brigade des stupéfiants.

Il faut comprendre que toute cette agitation correspond à un individu d'importance. Nous n'avons vu apparaître Buchalter qu'épisodiquement dans ce récit tendant à faire comprendre comment naquit puis prospéra le Syndicat du Crime, parce qu'en fait il ne fut absorbé que plus tard, ainsi que nous l'avons relaté, mais le personnage mérite une meilleure approche.

Louis Buchalter est né à Manhattan en 1897. Le crime le fait vivre très tôt. Côté sentiment humain, on ne lui connaît qu'une affection sincère, totale, celle qu'il porte à un autre jeune garçon juif comme lui lâché dans la rue, Jacob Gurah Shapiro. Tous deux débutent dans l'East Side en rançonnant de petits vendeurs de drogue. Lepke était si pauvre, lorsqu'il fut arrêté une première fois en 1931 pour vol à l'étalage, que les flics remarquèrent qu'il portait des souliers volés, naturellement, mais tous deux du pied gauche.

Vingt ans plus tard, devenu le tsar du crime et du racket à New York, son chiffre d'affaires dépassait les cinquante millions de dollars annuels (de l'époque !).

Dès leurs débuts Lepke et Gurah¹ ne se quittent pas d'une semelle. Rapidement leur activité se centralise sur le racket du prêt-à-porter. Ils travaillent pour le gang de Jacob Little Augie Organ, l'aidant à éliminer leur concurrent Nathan Kid Dropper Kaplan en 1923. Très vite l'ambition leur vient et, en 1926, Lepke persuade sans peine Gurah de prendre la tête du gang en éliminant Organ. Le 15 octobre ce dernier hèle un taxi qui s'arrête. Au moment où Organ s'apprête à monter, une voiture conduite par Gurah s'approche. A l'intérieur, il y a Lepke tenant un *sub-machine gun* Thompson. La rafale crépite, coupe littéralement en deux Organ, blessant grièvement son garde du corps, un des frères Diamond.

Lepke élimine brutalement toutes les oppositions à l'intérieur du gang, devenant en 1927 le patron absolu du racket du prêt-à-porter car dominant le Syndicat des coupeurs il peut d'une seule décision réduire au chômage les 50 000 ouvriers de cette industrie, qui n'ont très rapidement d'autre issue que d'adhérer de force aux multiples syndicats créés par le gang.

Pour les y contraindre Lepke a créé sa propre brigade de tueurs, tous juifs, parmi lesquels Mendy Weiss, Curly Holtz, Danny Fields et Paul Berger. Grâce à eux et à ses unions du prêt-à-porter, il va parvenir à s'infiltrer dans l'énorme syndicat des travailleurs du vêtement, plus de 400 000 membres qu'il domine bientôt totalement. Puis c'est le tour du Syndicat des livreurs, du Syndicat des camionneurs (les Teamsters n'existent pas encore), puis celui des ouvriers de la fourrure, de la boulangerie industrielle, des projectionnistes de cinéma. On a vu comment à cette époque il a préféré s'appuyer, puis s'associer à la Bande des Quatre, un trop gros morceau pour lui. Lepke sait être raisonnable quand il n'est pas le plus fort. Cela lui permettra d'être invité aux Etats généraux du Crime à Atlantic City. Lepke y devient un des membres du Directoire suprême du Syndicat du Crime et le chef de Murder Incorporated (les Tueurs associés) qui est la branche d'exécution du syndicat, exécutant les arrêts rendus par la Cour Kangourou. Il forme avec Anastasia et Siegel un triumvirat impitoyable. C'est la brigade des tueurs juifs de Lepke qui a fourni l'ossature de Murder Inc.,

1. Ce surnom de Gurah lui vient de son expression favorite « Get out of here ! » (Fous-moi le camp) qu'il grassoyait si misérablement que cela donnait « Gur ah here ». C'était une brute épaisse aux muscles de déménageur, qui servait à Lepke (cerveau du tandem, et pourtant !) de coigneur, de garde du corps, avant de devenir son fidèle lieutenant et associé. Les deux hommes étaient inséparables.

aussi convient-on que finalement il en était bien l'authentique grand patron avant les deux autres. Puisque de toute façon Lepke nous y conduit, nous reviendrons longuement sur le sujet atroce de Murder Incorporated avant peu, guidés par un souci chronologique des faits.

A la fin de la Prohibition, Lepke et Gurah, tout en continuant à étendre leurs affaires de racket, atteints par une boulimie de dollars commune à tous les gangsters, organisèrent le plus grand réseau de drogue jamais connu à l'époque, pour compenser leur manque à gagner sur l'alcool. Ce sont eux qui se chargent de l'achat de la drogue partout dans le monde et de son acheminement jusqu'aux U.S.A. A noter que sur le territoire américain Luciano exige d'assurer la distribution et la commercialisation moyennant un tiers des bénéfices. Lepke touche un autre tiers. Le grand acheteur à l'étranger est Curly Holtz, tous les stocks d'héroïne disponible sont payés cash. Autre grand commis-voyageur de la mort à petites doses, Yasha Katzenburg, spécialiste de l'Extrême-Orient avec des bases à Hong-Kong. (En six envois sur quatre jours il parviendra à faire rentrer aux U.S.A. pour plus de dix millions d'héroïne et de morphine. Il finira dans l'East River, le crâne fracassé à coups de batte de base-ball, un bloc de ciment solidifié autour des pieds, pour avoir gardé indûment une partie des sommes énormes qu'il manipulait. Comble de vilénie, il avait tenté de dissimuler son larcin en s'arrangeant pour faire saisir par la douane une cargaison de drogue, de loin inférieure à la quantité manquante, dilapidée par ses soins.)

Pour en revenir à Buchalter, c'est lui qui, en 1935, quand Schultz demande l'assassinat de Dewey, fait revenir le Conseil suprême du Syndicat sur l'approbation donnée à Schultz lors de la première réunion. Cela afin que soit bien comprise l'influence de plus en plus forte qu'il a dans l'Organisation sensible à la fabuleuse rentrée de dollars en pourcentage sur ses affaires remarquablement florissantes.

Quelqu'un qui rapporte autant d'argent à ses associés fait partie des meilleurs. On l'écoute. La loi des gangs repose sur des réalités palpables. D'ailleurs ce sont ses hommes : Mendy Weiss, Charlie Workman et Allie Tannenbaum qui abattrent Schultz et trois de ses lieutenants dans le restaurant du New Jersey.

L'équipe de Dewey, et plus particulièrement Joseph Kaitz (délégué officiel auprès du Waterfront) nous ont affirmé qu'ils avaient immédiatement identifié les tueurs grâce au témoignage d'une prostituée chez qui ils étaient venus changer de vêtement. Mais ce n'est que dix ans plus tard que les enquêteurs réussirent à accumuler assez de preuves, de témoignages, pour envoyer

Mendy Weiss griller sur la chaise électrique et Workman en prison à vie.

Vers 1933 les vrais ennuis commencèrent pour Lepke et Gurah poursuivis avec cent cinquante-huit autres gangsters pour violation de la loi antitrusts. Ils recevront une amende de 1 000 dollars chacun et un an de prison. Le juge fédéral John Knox déploiera cette sentence : « C'est une simple tape sur les mains mais c'est le maximum que je pouvais leur infliger. »

Leur caractéristique étant d'avoir tous les culots, les deux compères trouvèrent la note trop salée. Deux semaines plus tard, sans avoir payé aucune caution, ils sont libres. En appel le juge Martin T. Manton, notoirement vendu aux gangsters, ami de Frank Costello, annule la première sentence et accorde le sursis.

Ce qui amènera la chute de Lepke, ce sera l'effrayante croissance de son empire criminel et le fait de ne plus être drivé de près par Luciano. Ses rackets sont si multiples, si complexes, si prospères qu'il n'arrive plus à les contrôler personnellement en totalité. Mal secondé (il a été obligé d'abattre de sa propre main des lieutenants ambitieux au point de vouloir l'évincer : éternel retour de la loi du plus fort), de graves fuites se produisent dans le secteur particulièrement brûlant de la drogue. Il commande à une armée trop nombreuse de tueurs, de racketteurs. Les plus hardis opèrent en douce à leur propre compte. Pour tenir en main les innombrables syndicats de son trust, Lepke doit multiplier les intimidations, les meurtres, les extorsions. Dewey, auréolé de ses succès sur Luciano, sur Schultz, le désigne finalement comme ennemi public n° 1. Dans le même temps, Shapiro et lui tombent sous le coup des lois fédérales lorsque le Narcotics Bureau découvre les preuves qu'ils ont investi dix millions de dollars dans l'achat d'une cargaison de drogue qui vient d'être saisie.

Lepke se sent traqué. Son téléphone est mis sur écoute. Il est filé. Il ne peut plus rencontrer ses lieutenants que dans les halls d'hôtel, de gare, aux arrêts de bus, après avoir semé ses suiveurs. Bientôt ce sera dans les toilettes de gargotes minables, dans les couloirs du métro qu'auront lieu ces rendez-vous où se traitent pour des millions de dollars de combines.

Serré de près, Lepke n'accepte aucun risque. Il fait exécuter systématiquement tous les gens que Dewey souhaite faire interroger, MEME CEUX QUI N'ONT RIEN A DIRE ! On n'est jamais trop prudent. Il suffit d'être convoqué dans les bureaux de Dewey pour être déjà un homme mort. Le Murder Incorporated lui obéit en permanence, le doigt sur la détente. « Dewey et son équipe perdent leurs cheveux en même temps que leurs témoins », écrira Walter Wintchell.

Au milieu de l'été, la pression gouvernementale devenant intenable, Lepke avouera à son lieutenant Paul Berger : « J'ai les nerfs en frissette... je vois les flics partout... le bitume est trop brûlant pour moi. Je disparaîs... »

En fait il ne quittera pas New York. Anastasia le planque, sur ordre de Luciano, dans un appartement luxueux, bourré de tous les gadgets par des artisans ayant travaillé pour des *speakeasies*, armoires à triple fond, bibliothèque coulissante avec possibilité de dormir entre les deux parois ventilées, sur un bon divan, etc. La planque se trouve juste au-dessus d'un dancing minable, le Palace oriental.

Dans cette ingénieuse retraite, Louis Buchalter vivra deux ans, sans que jamais personne ne soupçonne sa présence. Chaque jour sa méfiance s'aiguise, sa frayeur exacerbe sa vindicte, son imagination délire. Remontant dans son passé, il retrouve des noms, les note. Par douzaines des malheureux ne se souvenant qu'à peine de lui vont périr sous les coups soit de Double A (Albert Anastasia), plus souvent sous ceux de Louis Capone (rien à voir avec la famille d'Al Capone), un des chefs tueurs du Murder Incorporated, ou encore d'Abe Reles dont on n'a pas fini de parler, presque autant qu'il parlera. Ce qui n'est pas peu dire...

De cet étrange abri, Lepke sort souvent, pour aller redonner confiance à ses hommes, contrôler encore certains rackets. Situation folle car la police de New York, vigoureusement actionnée autant que sermonnée par Dewey, par Valentine, multiplie les patrouilles, les enquêtes, secoue les « indics ». Elle n'obtient aucune information tant est grande la terreur qu'inspire le tueur, délivrant la mort en chaîne. E.J. Hoover fait de même avec le F.B.I., dirigeant personnellement certaines opérations anti-Lepke. Plus de cent mille affiches, promettant au départ une prime de 25 000 dollars pour sa capture mort ou vif (elle passera progressivement jusqu'à 100 000 dollars), sont collées dans tout l'Etat de New York. On ne voit que la tête de Lepke sur les murs, mais on ne le trouve nulle part.

La pression devenant malgré tout trop forte à New York, Buchalter se réfugie à Flatnush. Opération psychologique de première grandeur car il va remettre son sort entre les mains de Dorothy Walker, la veuve du ganster Fatty Walker dont le dernier chien de commissariat n'ignore pas que Lepke l'a tué odieusement de sa propre main. Qui pourrait songer à aller le chercher là ? La malheureuse Dorothy est si terrorisée par le monstre qu'elle peut sortir, aller et venir comme elle veut. Elle sait que s'il arrive quoi que ce soit à Lepke, son sort sera encore pire que celui de feu son mari... Son locataire lui a fait un petit dessin avec les doigts pour qu'elle comprenne bien. Elle a compris !

Paralysé par la clandestinité dans laquelle il vit, Lepke se plaint : « J'ai l'impression que mes affaires foutent le camp en eau de boudin... »

Il est dans le vrai. Un homme qui a horreur de voir l'argent se perdre, Tom Three Fingers brown¹ (tellement il fume de Camel) Lucchese, le Tommy Lucchese fidèle à Luciano, membre important de la Mafia, guigne sérieusement du côté du racket du prêt-à-porter, prétendant qu'il part en quenouille, fil par fil. Il songe plutôt à faire sa pelote, c'est évident.

Quand il apprend la chose, Lepke pique une colère homérique : « Personne ne piétinera mes plates-bandes sous prétexte que je suis en cavale ! » hurle-t-il devant Anastasia et Abe Reles. « Albert, va dire à Lucky qu'il remette Lucchese à sa place de minable, que le vêtement c'est mon truc à moi... c'est convenu depuis le début... Il n'est pas question d'en discuter, même si c'est dans mon intérêt. Dites aussi à cet enfoiré de Trois Doigts que s'il touche à mon business, il ne lui en restera pas un seul pour se le mettre dans le nez. Et encore je lui aurai coupé le tarin avant... »

Anastasia fit scrupuleusement part du message à Luciano, et celui-ci s'inclina. Il ordonna à Tommy Lucchese de laisser tomber ses petites manigances... Pourquoi cette attitude ? D'abord parce que Louis Buchalter a pour lui la sacro-sainte loi de l'Organisation, mais aussi parce qu'il se garde bien d'oublier que Lepke reste le chef suprême du Murder Incorporated, le chef occulte de centaines de tueurs disséminés dans tous les pays, sachant les utiliser dans leur spécialité, des *torpedos* d'une ingéniosité, d'une efficacité à tuer hors du commun. Sur un mot de Lepke n'importe quoi peut arriver à n'importe qui. C'est la foudre que le Syndicat du Crime a misc entre les mains vulgaires de Lepke.

Aussi, pour se protéger, Luciano protégera Lepke.

Au bout de deux ans de recherches infructueuses, Thomas Dewey comme E.J. Hoover comprennent qu'ils n'auront jamais Buchalter en utilisant les moyens ordinaires, iraient-ils jusqu'à doubler, quintupler la prime offerte. Il faut trouver autre chose.

Le lieutenant Conrad Pollengast, adjoint de Valentine, chef de la police de New York, aura de l'imagination pour les autres :

— Recensons tous les grands chefs de gangs de New York et du New Jersey, arrêtons-les, interrogeons-les, persécutons-les tous les jours que le diable fait, secouons les puces de ces salauds à toute heure du jour ou de la nuit, bouclons leurs bonnes femmes, rendons-leur la vie impossible en leur faisant comprendre qu'on

1. Trois doigts bruns.

ies persécutera tant qu'ils protégeront Lepke et qu'on laissera tomber dès qu'il sera à nous.

L'équipe de Dewey se rue sur l'idée, imitée en cela par les gars du F.B.I. à l'échelon fédéral. Dès lors les agents du fisc s'abattent comme des mouches sur les comptabilités des gangsters. Eux-mêmes sont arrêtés quotidiennement par les uns et par les autres. Ils sont collés en prison dans les cellules les plus répugnantes, pour le moindre délit de port d'armes ou de violation du code de la route. Les descentes de police, les brimades se multiplient dans toutes les boîtes de nuit, les bars, tous les restaurants qu'ils fréquentent, leurs téléphones sont mis ostensiblement sur écoute. Ils sont filés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, leur correspondance s'égare. Pour tous les caïds, la vie — mais aussi et surtout les affaires — devient impossible.

Cela durera des semaines — sans la moindre relâche. Cette fois l'Organisation encaisse durement d'une certaine manière et plus du tout d'une autre...

Les pertes sont énormes. Il faut faire quelque chose. La convention du Syndicat protège certes Lepke, mais ne devrait-il pas se sacrifier à la communauté, puisque celle-ci jouant le jeu à fond se refuse encore à le sacrifier elle-même. Ce qu'il y a de paradoxal, c'est que le seul homme à qui échouerait un contrat de l'importance de celui de Louis Buchalter ne peut être qu'Albert Anastasia. Or Double A est le garde du corps officiel de Lepke quand celui-ci doit sortir...

Finalement, une réunion extraordinaire du Syndicat du Crime aura lieu. A l'unanimité ses membres, chapitrés à Danemora par Luciano, décidèrent que Lepke devait se livrer dans les meilleures conditions, qu'ensuite l'Organisation veillerait à le sortir de là.

Restait à le convaincre. Pour ce faire, le choix se porta sur Moe Dimples Wolensky, un ami de Lepke ayant travaillé dans les jeux. En conscience il accepta le plan, puis le communiqua à l'intéressé. Louis Buchalter n'en pouvait plus de cette guerre d'usure. Ses nerfs craquaient. Le plan était intelligent et ne fit pas trop faire la grimace à Lepke. Il consistait en ceci : pour limiter les dégâts, l'Organisation avait trouvé un *gentleman's agreement* avec Hoover. Ce dernier aurait l'honneur de l'arrestation du siècle, mais en tombant entre les mains du F.B.I. Lepke ne serait poursuivi que selon les lois fédérales pour trafic de drogue, ce qui ne pouvait lui valoir qu'une peine de prison. Tandis que, s'il se faisait agraffer par Dewey, celui-ci l'envoyait devant la Cour de New York, l'inculpant pour commencer d'une vieille histoire, le crime de Joe Rosen, qui pouvait fort bien lui valoir la peine de mort.

Wolensky lui affirma que l'accord pris avec Hoover était

solide comme du béton¹, que le patron du F.B.I. tiendrait ses engagements. D'autre part, Lucky Luciano, de Dannemora, garantissait que, Lepke en prison, ses affaires seraient prises en tutelle par l'Organisation, qu'il percevrait son dû, selon la filière bancaire habituelle, les placements s'effectuant automatiquement, selon le même principe de base s'appliquant à lui, Charlie Lucky, depuis son emprisonnement.

Lepke céda. Presque avec soulagement.

Restait à conduire la délicate manœuvre l'amenant à se rendre sans que sa vie fût en danger, toutes les polices le guettant à chaque carrefour, chaque homme prêt à tirer à vue. De Dannemora, Lucky trouva encore la solution.

— Il faut avoir un contact direct avec Hoover... Nous avons dans la manche notre cher Willy O'Dwyer (juge du comté de Kings (Brooklyn), élu grâce aux fonds de la Banque à graisse et à la brutalité d'une campagne conduite par le Syndicat) ou Morris Novik (assistant de Fiorello La Guardia)... moi je prendrai cette ordure de Walter Wintchel²... ce mec qui voulait me faire expulser du Barbizon parce que l'odeur de mon fric ne lui plaisait pas. A la radio, dans la presse, il fera un ramdam terrible de son exclusivité et il garantira l'accord...

Charlie avait toujours de bonnes idées. Costello transmit. Le 24 août 1939, une Packard noire conduite par Albert Anastasia ralentissait, se mettait au pas devant le 101, 3^e Rue de Brooklyn. Un homme en lunettes de soleil grand diamètre, col de pardessus en fourrure relevé, giclait littéralement du couloir, s'engouffrait dans la voiture en claquant la portière. Une fois le pont de Brooklyn traversé, Anastasia gagna Manhattan. A l'angle de la 5^e Avenue et de la 28^e Rue, une Cadillac noire, rideaux tirés, fit jouer à leur arrivée ses feux de position. Double A se gara à la suite, posa la main sur son calibre.

De l'autre voiture, Walter Wintchell, qui était derrière le volant, fit un signe de la main par la glace baissée. Lepke sortit rapidement. La portière arrière de la Cadillac s'ouvrit pour l'accueillir. Une main se tendit :

— Salut, je suis Edgar J. Hoover.

— Salut, je suis Louis Buchalter.

— Lepke ?

— C'est ça... comme disait ma maman...

Edgar J. Hoover le considéra longuement, tandis que la voiture démarrait, puis méditatif :

1. Moe Dimples Wolensky sera criblé de balles dans un restaurant de Manhattan en 1943, pour avoir, sur ordre de Luciano, poussé Lepke à se rendre, alors que les promesses formulées ne seront pas tenues.

2. Très célèbre journaliste et columniste américain.

— Ta maman ? C'est pas Dieu possible que tu aies pu en avoir une...

Il est 22 h 10, ce 24 août 1939. Il règne sur la ville une chaleur d'orage oppressante.

Gurah Shapiro, qui ne peut rien faire sans son ami de tous jours, Lepke, s'est rendu également.

Cette date est importante. Elle est d'une certaine manière la dominante historique de la première partie de l'installation du Syndicat du Crime qui s'achèvera en 1962 à la mort de Luciano.

Sans la reddition de Lepke, probablement jamais n'y aurait-il eu, neuf mois plus tard, cette extraordinaire journée du Vendredi Saint, pour la bonne raison que Lepke aurait maintenu la discipline de fer et de feu du Murder Incorporated.

L'Organisation va aborder à son tour le temps des grandes épreuves. Elle est à son zénith. Pour nombre de ses étoiles scintillantes de sang dans un ciel vide de sentiment, l'éclatement est proche, le trou noir s'ouvre.

Cela commence donc par Lepke. Hoover triomphe. Il veille sur sa proie. Il y tient. Le 27 novembre 1939, Louis Buchalter comparait avec Shapiro devant la Cour fédérale ainsi qu'il était convenu. Jugé strictement pour trafic de drogue, Lepke écope de quinze ans de prison. Il se croit sauvé, quand Thomas Dewey se rue à l'assaut pour prendre possession de sa personne. Edgar J. Hoover se bat comme un lion pour défendre, non le gangster, ennemi public n° 1, de la dernière espèce, mais son engagement.

Curieusement, Thomas Dewey se vante : « J'ai de quoi l'envoyer au trou pour cinq cents ans... ou sur la chaise, au choix !... »

1. Tout ce qui se produira dans l'affaire Buchalter est significatif du génie criminel de Lucky Luciano. Il savait que jamais Lepke ne se rendrait à Dewey, donc il met tout en œuvre pour le rassurer et le faire se jeter dans les bras de Hoover. Manœuvre réussie. Mais le seul homme dont Luciano ne peut se passer pour retrouver la liberté est Tom Dewey, politique avide de pouvoir, ne pouvant arriver à imposer son nom pour la candidature suprême qu'en matraquant l'opinion publique, en l'assurant de sa force, en la persuadant qu'il est l'ange du bien incorruptible terrassant sans trêve les démons du mal. Luciano connaît le tendon d'Achille de Dewey. Sans vergogne il va sacrifier Lepke, membre gangrené donc à amputer sous peine de le voir pourrir toute l'Organisation, pour offrir un levier de force à Dewey, avoir prise sur lui. D'ailleurs ce qu'il avoue froidement dans son *Testament* ne fait que confirmer certaines révélations inédites que nous détenons sur le sujet : « Pour moi c'était une question de vie ou de mort ; Dewey devait passer par Albany avant de se présenter aux élections pour la Maison-Blanche. J'avais besoin de lui dans la capitale de l'Etat parce qu'en tant que gouverneur il aurait le droit de me remettre en liberté conditionnelle. Il y avait deux problèmes à résoudre : le premier, faire en sorte que Dewey batte Lehman ou tout autre candidat choisi par les démocrates ; et le second de disposer de tellement d'argent pour la campagne de Dewey qu'il ne pourrait s'empêcher de se sentir vraiment mon obligé. Mais cette fois, on ne me

Des éléments nouveaux sont soit en sa possession, soit sur le point d'y être...

Finalement, par des moyens suspects, pour le moins illégaux, en l'arrachant de force à la Justice fédérale, Dewey s'empare de Lepke, lui impose la juridiction de la Cour de l'Etat de New York, et curieusement apporte les preuves concernant des extorsions de fonds, notamment dans le racket sur la boulangerie industrielle. Le pain brûlé sent mauvais : Louis Buchalter écope de trente ans de prison. Autant que Luciano. Fier de lui, Dewey vient de faire un grand pas vers le fauteuil de gouverneur à Albany (capitale de l'Etat de New York). Lepke ne décolère pas.

Tommy Trois Doigts Lucchese vient visiter Luciano à Dan-nemora pour recueillir la succession. Mais cela n'était-il pas prévu depuis longtemps ?

*
**

En vérité, les amis de Louis Buchalter lui avaient fidèlement apporté une aide totale dès que Dewey l'avait pris dans son mortel collimateur, le contraignant à se mettre en cavale, puis à se rendre sur l'incitation de Lucky Luciano. Anastasia, pour sa part, élimina, ou fit éliminer onze personnes dont le témoignage aurait pu perdre Lepke. Bugsy Siegel malgré son installation pantouflarde à Los Angeles se mouilla sérieusement avec l'exécution d'un contrat peu banal.

A la fin de la Prohibition, un des hommes de Lepke, un tueur nommé Harry Greenberg, dit Big Greenie, à la suite d'un meurtre commis pour le compte de son patron Buchalter, se vit pressé de trop près par la police. Lepke lui ordonna de fuir au Canada, d'y attendre ses ordres. Le temps passa. Big Greenie se trouva vite à sec. Il végéta un moment puis, considérant que la misère n'est pas une maîtresse idéale et qu'on lui devait bien quelque chose, il s'énerva. Il chargea un ami, pilote d'avion de la belle époque du *Bootlegging*, Danny Dougherty, de transmettre un message à Buchalter, qui pourrait se résumer ainsi : « J'ai l'impression que tu me laisses tomber. Moi je n'oublie rien, je pourrais même en causer un peu si je vois rien venir. Envoie cinq Grant (5 000 dollars) d'urgence. »

Vivant dans la hantise du témoignage qui lui serait fatal en cour de justice, Lepke eut une réaction violente. Délivrant sur-le-champ un contrat à Allie Tannenbaum, il l'expédia faire la peau à Big Greenie.

Dougherty, témoin de la fureur première de Lepke, comprit

la mettrait pas dans le dos comme dans l'histoire Roosevelt, où nous n'avions fait notre boulot que pour être baisés. Pour M. Tom Dewey, le plan que j'imaginai me donnerait barre sur lui. »

que ce n'était pas cinq *Grant* qu'allait recevoir son copain en exil, ce serait plutôt une livre de plomb. Il l'avertit illico. Aussi quand Allie Tannenbaum eut bien exploré Montréal, une évidence s'imposa : Big Greenie était allé faire fortune ailleurs.

Ce Greenberg tracassait tant Lepke que lorsqu'il fut poursuivi à outrance par Thomas Dewey, il chargea Siegel de tout faire pour retrouver ce fuyard témoin d'un sanglant passé et qui d'une phrase pouvait le faire passer à la rôtissoire.

Des ordres furent lancés sur tout le territoire. L'Organisation retrouva une piste de Greenberg qui récemment était entré en contact avec le Purple Mob de Detroit pour bricoler puis, curieusement, ne s'était plus manifesté.

Comble d'ennuis, Benjamin Siegel se voyait poursuivi par le procureur fédéral J.T. Cahill l'accusant d'activités criminelles depuis 1928. Le 4 septembre 1939, il comparaissait devant le Grand Jury fédéral, refusait de répondre, se trouvait inculpé d'outrages à magistrat le 29 septembre, puis finalement libéré le 4 octobre après que les plus grands personnages, les vedettes les plus huppées de Hollywood furent venus témoigner en chœur de ses énormes qualités. La comtesse di Frasso avait battu le ban et l'arrière-ban de ses relations politiques. A contrecœur on le relâcha. A peine dans ses pénates, Bugsy recevait Sholem Bernstein, *loner*¹ de réputation qui lui révéla moyennant finances la cachette de Big Greenie Greenberg. Le fuyard se trouvait planqué dans Yucca Street, à Los Angeles. La porte à côté. On se souvient que Lepke s'était rendu à E.J. Hoover le 24 août 1939, c'est dire s'il y avait urgence à s'occuper de ce bavard en puissance.

Pour des raisons personnelles, Sholem Bernstein refusa le contrat. Une grande prudence s'imposait. Bugsy ne pouvait sans se mettre en danger employer une de ses équipes de tueurs californiens. Il parvint à récupérer Allie Tannenbaum, Whitey Krakow, *torpedos* en cavale de Lepke, un affranchi, Champ Segal, et, par bonheur, il put décider Frankie Carbo² à diriger l'équipe de

1. *Loner* : tueur indépendant, marginal.

2. Après un début de carrière dans les paris sportifs, Carbo parvint à s'introduire dans les milieux de la boxe. Peu à peu il se spécialisa dans les combats de boxeurs poids moyens, multipliant les combines, ces dernières rapportant des sommes folles sur les paris inversés. Ses méthodes de pression sur les champions se passent de tout commentaire. Il réussit à prendre complètement sous sa tutelle le Taureau du Bronx Jake La Motta, qui parvint à ravir le titre mondial au Français Marcel Cerdan à Detroit le 17 juin 1949. Toutefois, sur son combat (blessure à une main), il était évident que Cerdan remporterait sans problèmes la revanche prévue le 2 décembre 1949 au Madison Square Garden, tous les spécialistes en étaient certains.

Début octobre quatre hommes de main de Carbo s'installent à l'hôtel Claridge à Paris. Le 27 octobre Marcel Cerdan prend place à bord d'une Constellation d'Air France à Orly. Quelques heures plus tard l'appareil

la mort. Il fallait faire vite car si Big Greenie établissait le contact avec Dewey, c'en était fait de Lepke : il était cuit. Or le jugement restait toujours prévu pour le 27 novembre 1939.

Les quatre tueurs se relayèrent prudemment pour étudier les habitudes de Greenberg. Ils acquirent vite la certitude que la cible ne sortait qu'une fois le soir pour marcher un peu, rentrant avec un sac de provisions et les journaux.

La nuit venait de tomber le 22 novembre 1939. Comme à l'habitude Greenberg sortit de chez lui préférant ce jour-là prendre sa petite Ford. Une heure plus tard, il revenait et se gara, sans remarquer une Cadillac au volant de laquelle se tenait Allie Tannenbaum. A ses côtés Champ Segal. Les portières arrière s'ouvrirent. Doucement en descendit Bugsy Siegel, flanqué de Frankie Carbo.

D'une seconde voiture Whitey Krakow surveillait la scène.

Big Greenie prit ses paquets à l'intérieur de la Ford. Quand il se retourna, deux hommes lui faisaient face. Frankie Carbo devança de deux pas Bugsy Siegel, comme c'était son devoir, allongea posément sa main armée d'un colt, tira tout le chargeur dans la poitrine de son vis-à-vis. Big Greenie eut le curieux réflexe de tenter de rattraper une pomme s'échappant du sac tombé avec lui, puis il s'effondra en urinant violemment.

— Dégueulasse jusqu'au bout, commenta Bugsy.

Ils repartirent tous tranquillement.

Un an plus tard, Allie Tannenbaum, arrêté pour d'autres activités, raconta cette action au procureur Turkus, lequel lança un mandat d'amener contre Siegel et Carbo.

La chasse à l'homme contre Siegel fut spectaculaire. En fait, il était caché chez lui, dans son grenier « à astuces » luxueusement agencé où il ne regrettait que le temps perdu à ne pouvoir se dorer au soleil. Ses avocats l'avaient rassuré en lui faisant remarquer que Tannenbaum ayant participé à l'action ne pouvait être produit comme témoin. Grâce à ses révélations Tannenbaum eut la vie sauve. Petit à petit les ennuis de Bugsy se réglèrent, mais il faut reconnaître qu'il s'était défoncé à ses risques et périls pour épargner le pire à Lepke. En pure perte.

s'écrase aux Açores. Il n'y aura aucun survivant. L'enquête officielle restera sans conclusion. Jake La Motta restera champion du monde.

Le 28 octobre les quatre hommes de Carbo n'étaient plus au Claridge.

En 1961, Frankie Carbo, sur dénonciation de Don Jordan, champion du monde des welters, qu'il voulait mettre « sous séquestre », sera condamné à vingt-cinq ans de prison.

Il mourra en 1976 d'un cancer.

De Dannemora, Luciano continuait à gérer tranquillement ses affaires quand, au début de 1940, Costello vint le visiter, la mine encore plus triste qu'à l'ordinaire, la voix râpeuse comme jamais :

— Lucky, cette fois c'est la tuile : Reles s'est livré à Burton Turkus et Bill O'Dwyer m'a dit que pour beaucoup de types les carottes étaient cuites. Cette petite ordure chante à croire que jusqu'ici on n'avait jamais entendu un canari¹. Même toi, dans ta cage, tu n'est plus en sûreté. Il faut que tu exerces ta gamberge là-dessus, rien que là-dessus, je viendrai te revoir et nous agirons dans le sens que tu auras indiqué.

Costello abandonna Luciano en proie à des pensées pas très joyeuses. Dès lors, il lui fit communiquer régulièrement où en étaient les paroles de la chanson du « Canari » (l'Organisation possédait deux hommes à elle parmi les officiers de police la tenant au jour le jour avertie des révélations du Kid Twist) pour qu'il puisse faire connaître quelle musique il convenait de jouer en contrepoint.

Car cette trahison de Reles ouvrait dans les structures du Syndicat du Crime une brèche dont l'appel d'air pouvait les balayer tous.

1. Canari : dénonciateur. Celui « qui se met à table ».

CHAPITRE VIII

LA TRAHISON DU VENDREDI SAINT

Il est 17 h 30, le vendredi 22 mars 1940, et dans son bureau, au quatrième étage du Municipal Building de Brooklyn, le district attorney adjoint Burton Turkus — un parfait sosie d'Errol Flynn — achève de ranger ses dossiers. C'est le début du week-end pascal et, déjà, les bureaux se vident. Comme chaque soir, Turkus jette un regard désabusé sur la grande carte punaïsée au mur, derrière sa table de travail. C'est celle des secteurs sur lesquels le district attorney O'Dwyer et lui-même exercent leur juridiction : Brooklyn, Brownsville, East New York, Ocean Hill. Elle est plus ocelée de noir qu'une peau de panthère. Chaque pastille marque le lieu d'un assassinat commis dans les deux années précédentes et dont les auteurs sont toujours inconnus. Il y en a plus de deux cents ! Et ce nombre double, si l'on y ajoute les agressions et les violences graves.

Soudain, le téléphone sonne. Turkus décroche. Une dame, en bas dans le hall, insiste vivement pour les voir, lui ou O'Dwyer.

Turkus sursaute à l'énoncé du nom de la visiteuse : Rosie Reles. Le district attorney adjoint la fait introduire aussitôt. C'est une femme jeune et assez jolie. Elle porte un turban et son manteau beige à col de fourrure dissimule mal sa taille alourdie par une grossesse avancée. Elle insiste pour voir O'Dwyer en personne puis, soudain, fond en larmes :

— Je veux sauver mon mari de la chaise électrique, sanglote-t-elle. Notre bébé doit naître en juin.

Son mari, c'est Abe Reles, dit Kid Twist (le Tordu) l'une des crapules les plus dangereuses et les plus cyniques de Brooklyn.

Abe Reles est juif. Il possède d'étranges yeux verts, aux reflets glacés, de vrais bras de gorille, qui lui descendent jus-

qu'aux genoux, avec des mains énormes aux doigts spatulés d'étrangleur. Remarquablement intelligent, il a débuté comme *bootlegger*, en 1927, mais lui-même ne touche jamais à une goutte d'alcool. Sa femme le décrit comme un mari adorable et plein d'attentions, mais il exploite féroceement les charmes d'une bonne douzaines de prostituées. Il est doué d'un sang-froid à toute épreuve. Une dramatique anecdote le dépeint tout entier :

En septembre 1932, un tueur, Jack le Peintre, le braque en pleine rue, bien décidé à l'abattre. Abe Reles fait face, souriant, sans même un cillement d'inquiétude.

— D'accord, Jack, murmure-t-il paisiblement. Tu vas me descendre. Mais après, ce sera ton tour ! Où que tu sois, ma bande te retrouvera et te fera ton affaire, tu le sais bien.

L'autre, qui déjà pressait la détente, hésite une seconde.

Abe Reles pousse aussitôt son avantage :

— Ecoute, Jack, en quoi seras-tu plus avancé quand tu seras raide, toi aussi ? Il y a un malentendu entre nous ? Expliquons-nous, d'abord, tu m'abattras après !

Estomaqué, l'autre ne songe plus à tirer. Reles se fait persuasif.

— Je trouve idiot de s'entretuer, alors qu'il y a de l'argent à ramasser à la pelle pour tout le monde. Tu es un type à la redresse ! Pourquoi ne t'associerais-tu pas avec ma bande ? Si je te présentais, mes gars t'accueilleraient à bras ouverts !

— Que tu dis ! gronde l'autre, encore menaçant.

— Parlons-en tranquillement devant un verre, comme le feraient de vrais hommes d'affaires, propose Reles, sans s'émouvoir.

Sa placidité balaie la méfiance de Jack le Peintre qui — pour son malheur — en oublie que Reles ne boit jamais. Cette fois, pourtant, son redoutable adversaire trinque abondamment avec lui. Quand les deux hommes ressortent du bar, ils ont fait la paix. Chaleureux, débordant d'amitié, Reles fait à Jack des offres de collaboration mirifiques que l'autre, ébloui, s'empresse d'accepter.

Dans la rue, copieusement éméché, Jack titube. Reles, qui feint, lui aussi, de vaciller, l'entraîne dans une ruelle déserte. La voix faussement pâteuse, il murmure, le doigt pointé vers la poche où son compagnon a fourré son revolver :

— T'es fou de te trimballer avec ça. Le coin est pourri de flics. Si on se fait arrêter, avec le casier judiciaire que tu as, t'es bon pour plusieurs mois de taule. Passe-moi ton flingue. Moi, au moins, j'ai un permis.

L'esprit complètement embrumé par l'alcool, toute méfiance envolée, Jack le Peintre tend son pistolet à son nouvel ami. Nonchalamment, Abe Reles assure l'arme dans sa paume, et sans

quitter son bon sourire, en vide le chargeur dans le ventre de son compagnon. Après quoi, il la jette à travers une grille d'égout, prend ses jambes à son cou, enfilant successivement plusieurs rues transversales. Sûr de n'avoir pas été suivi, il ralentit, reprend l'allure incertaine et zigzagante d'un ivrogne. Il défonce à coups de pied la vitrine du premier magasin venu, se laisse empoigner par le propriétaire et conduire docilement au poste de police où il feint, avec un plein succès, une totale ébriété. Il est là depuis un bon moment, quand l'alarme est donnée. Une patrouille vient de ramasser le cadavre criblé de six balles, de Jack le Peintre.

Abe Reles éclate d'un rire idiot.

— Au moins, les gars ! bredouille-t-il, vous pourrez témoigner que je n'y suis pour rien !... J'étais chez vous bien avant !

Et de fait, les policiers et le patron du magasin agressé n'imagineront pas une seconde que le tueur ne fait qu'un avec le joyeux pochard, appréhendé et amené au poste, bien avant la découverte du crime.

Tel est Abe Reles... A trente-deux ans, il a déjà fait six fois de longs séjours en prison et détient le peu enviable record absolu des arrestations : quarante-deux, en seize ans, dont six pour meurtres, toutes suivies de non-lieux, et sept pour attaques à main armée. Depuis juin 1930, Abe Reles n'a jamais passé plus de quatre-vingts jours d'affilée sans faire un séjour plus ou moins long en prison. Il y est à nouveau, depuis la fin février.

Mais, cette fois, Kid Twist est coincé pour de bon et en grand danger de terminer prématurément sa carrière dans un ultime gigotement sur la chaise électrique. Ironie amère : il est venu se jeter lui-même dans le piège. Par défi, pour le seul plaisir cynique de narguer sottement les flics, persuadé qu'il était de se voir relaxé, une fois de plus, avec des excuses. Mais la plaisanterie a soudain pris un tour critique, mortel.

L'affaire a débuté le 25 janvier précédent. Ce jour-là, une lettre expédiée du pénitencier de Rikers Island a atterri sur le bureau du district attorney O'Dwyer. Elle émane d'un certain Harry Rudolph, dit The Mock (le Blagueur), un « paumé », un caractériel, un escroc minable, qui purge là-bas une peine légère. Il demande à être entendu, à propos d'un meurtre commis dans East New York.

Quel crédit peut-on accorder à ce miteux, que la police elle-même catalogue comme un dingue ? O'Dwyer et Turkus se décident pourtant à l'interroger. Qu'ont-ils à perdre, sinon un peu de leur temps ? Harry Rudolph est dans un état d'extrême surexcitation :

— Je hais la bande de Brownsville !... proclame-t-il, d'entrée de jeu.

La bande de Brownsville — un faubourg miteux à la périphérie de Brooklyn — est bien connue de la police, qui la soupçonne depuis longtemps des pires forfaits, mais n'a jamais pu réussir à coincer aucun de ses membres, sauf pour vagabondage ou pour des délits mineurs. Son chef est Abe Reles.

Dans les années vingt, Brownsville était le fief exclusif des trois frères Shapiro, de redoutables gangsters qui détenaient un monopole absolu sur tous les rackets dans ce secteur. L'aîné, Meyer, était une vraie bête fauve, lâche et vicieuse, qui terrorisait jusqu'à la police. A l'époque, le futur Kid Twist était un de leurs obscurs hommes de main. Mais il était intelligent et ambitieux. Le jour où il reçut une balle dans le dos, en défendant les machines à sous de ses patrons, il estima que, prenant de tels risques, il était légitime qu'il prît aussi sa part de bénéfices. Les Shapiro ne l'entendirent pas de cette oreille, et le Kid, qui avait vingt ans et le sang vif, constitua alors sa propre bande, un ramassis de jeunes voyous, tous juifs, et prêts à tuer père et mère pour dix dollars, parmi lesquels Sam Bugsy Goldstein, son copain de classe, Blue Jaw (Mâchoire bleue) Maggoon, ainsi baptisé parce qu'il était toujours mal rasé, et surtout un dandy inquiétant, glacé, d'une férocité sadique et d'une audace sans limite : Harry Strauss, dit Big Harry, ou plus communément Pittsburgh Phil ou Beau Brummel, à cause de ses prétentions à élégance.

La constitution au sein de leur chasse gardée de cette bande de jeunes loups, bien décidés à se tailler une place au soleil, rendit les Shapiro enragés. Un soir, à titre d'avertissement, Meyer enleva, en pleine rue, la petite amie de Reles, et la traîna dans un terrain vague où il la roua de coups, au point de la défigurer à jamais. Elle avait dix-huit ans ! Reles vit rouge et jura d'avoir la peau des trois frères Shapiro. Mais, si résolue fût-elle, sa petite troupe ne pouvait prétendre à affronter un gang, puissant et solidement structuré. Reles en fit rapidement l'amère expérience. Prévenu un soir par Joey Silvers qu'ils appoin-taient comme espion, de la possibilité de surprendre les aînés des Shapiro, Reles, Goldstein et un certain Defeo se ruèrent pour ce qu'il pensaient devoir être un facile règlement de comptes, et... tombèrent dans une embuscade. Joey Silvers, jouant double jeu, les avait trahis. Bugsy Goldstein eut le nez cassé par une balle, Reles en prit une autre dans l'estomac et Defeo fut tué raide.

Plus enragé que jamais mais instruit par l'aventure, Reles fit alors alliance avec une autre bande de débutants — des Sici-

liens, — commandée par Harry Happy Maïone et Frank the Dasher (le Fuyard) Abbando, qui opérait dans le secteur d'Ocean Hill et qui était, elle aussi, à couteaux tirés avec les frères Shapiro. L'accord ne se fit pas sans mal. Maïone et Reles, dévorés des mêmes ambitions, n'avaient aucun atome crochu. Ils réussirent pourtant à s'entendre sur un programme simple : éliminer les Shapiro, puis se partager en toute équité leurs dépouilles.

Le pacte porta ses fruits. Les Shapiro furent désormais traqués jour et nuit. En un an, Meyer servit de cible au cours de dix-neuf attentats. Blessé à plusieurs reprises, il s'en tira toujours. Une chance tenace semblait le protéger. Une nuit de juillet 1931, Irv Shapiro, son cadet, eut le corps criblé de dix-huit balles par Reles et un commando de quatre tueurs, embusqués dans le hall de son immeuble, où ils avaient fait l'obscurité en brisant l'éclairage. Soixante-six jours plus tard, Joey Silvers, le traître qui s'était terré jusque-là, fut kidnappé et exécuté de plusieurs balles dans la tête par Reles et Maïone. Le surlendemain soir, Meyer Shapiro, à son tour, était enlevé en voiture, au sortir d'un bar, par Reles, Meyer et Goldstein. Leur vingtième tentative avait été la bonne. On retrouva le corps de Meyer haché de balles, dépecé et tassé dans deux fûts à alcool de vingt litres, au fond des caves d'un taudis de l'East Side.

Le benjamin des Shapiro, qui s'était jusque-là quelque peu tenu à l'écart des entreprises criminelles de ses aînés, manifesta alors son intention de leur succéder et de les venger. Mal lui en prit... Kidnappé lui aussi par Happy Maïone, Frank Dasher Abbando, Vitto Gurino, le meilleur tireur de leur bande, un monstre d'obésité de 135 kilos, et Pittsburgh Phil, le jeune Willie Shapiro fut torturé à mort et enterré encore vivant, dans le sable des dunes d'Ocean Hill.

En 1934, ayant fait place nette, Abe Reles et Happy Maïone se partagèrent, comme convenu, l'empire des vaincus, en intégrant à leurs propres bandes les plus capables des hommes du gang Shapiro.

Reles et son équipe éliront pour quartier général l'arrière-salle du Corner, une boutique de bonbons doublée d'une officine de prêts usuraires, située au coin de Livonia et de Saratoga Avenue, et ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, d'où le surnom de Rosie Finch, sa propriétaire : Rose de Minuit.

Happy Maïone et Frank Abbando s'établissent, eux, six blocs plus à l'est, sur Atlantic Avenue. Les deux gangs vont pressurer et terroriser, l'un, Brownsville, l'autre, Ocean Hill, pire qu'au temps des Shapiro.

Mais, très vite, les frictions renaissent entre Reles et Maïone, et sans doute eussent-elles dégénéré en lutte fratricide sans la

soudaine entrée en scène d'Albert Anastasia, tsar de Brooklyn, dont dépendent les deux secteurs. La férocité, le savoir-faire, la froide et tenace détermination de ces jeunes fauves a, depuis longtemps, attiré l'attention du redoutable lieutenant et associé de Lepke Buchalter. En homme avisé, Albert Anastasia estime qu'il serait sans profit pour personne de laisser des jeunots aussi prometteurs gâcher leurs talents en tueries aussi stupides qu'inutiles. Il leur dépêche son homme de confiance, Louis Capone¹.

Propriétaire d'un restaurant coté, qui leur sert de façade, celui-ci a pour occupation principale de régler à l'amiable les inévitables dissensions qui opposent les hommes de gangs de ses deux patrons : Buchalter et Anastasia. Ce qui n'empêche pas ce même Capone de se transformer, à ses heures, en féroce et implacable tueur. Moitié par persuasion, moitié par menace, il convainc Reles et Maïone de rester alliés et, tout en continuant à contrôler leurs propres secteurs, de mettre conjointement leurs équipes de « durs » au service d'Anastasia et de Buchalter.

A moins d'être suicidaire, nul ne se fût alors avisé, dans la pègre new-yorkaise, de repousser les « suggestions » d'un homme comme Anastasia. Sans pour autant abandonner leurs prétentions mutuelles, Reles et Maïone continuèrent donc à « travailler » ensemble.

Jusqu'à leurs fins tragiques respectives, leurs bandes formèrent une seule et vaste équipe, étroitement soudée, que toute la pègre américaine allait baptiser Brooklyn Combination. Bricseurs ou fomenteurs de grèves, « tabasseurs » de délégués syndicaux récalcitrants, exécuteurs de mouchards ou d'adversaires irréductibles de leurs deux grands patrons, ils ne chômaient guère, au point qu'ils durent rapidement étoffer leurs commandes de choc.

Peu à peu, ils mirent au point et poussèrent jusqu'à la perfection diverses façons de tuer, sans laisser la moindre piste. Leur férocité, leur terrible efficacité, leur cœur à l'ouvrage, la terreur qu'ils inspiraient enthousiasmèrent Lepke Buchalter et Anastasia et allaient bientôt ouvrir à la Brooklyn Combination un grandiose champ d'action à l'échelle nationale.

En dehors des sanglantes expéditions punitives ou d'intimidation, Abe Reles et Happy Maïone, avec leurs bandes, mettaient Brownsville et Ocean Hill en coupe réglée, pratiquant le racket et l'extorsion, exploitant des dizaines de tripots clandestins, doublés d'officines de prêts usuraires, au service des joueurs malchanceux ou momentanément désargentés. Les « banques » pratiquaient le prêt à six pour cinq : par fraction de cinq dollars empruntés, le débiteur s'engageait à payer un dollar d'intérêt

1. Il n'avait aucun lien de parenté avec le fameux Al Capone.

par semaine. Les prêts étant généralement consentis pour six semaines, le prêteur à l'échéance encaissait deux cent vingt dollars pour cent dollars avancés, soit plus de 1 000 % par an ! La « banque » se prémunissait en faisant signer d'avance à son « client », lors de l'octroi du prêt, un chèque pour la totalité de la somme due, intérêts compris. Outre la certitude de se voir poursuivi légalement pour chèque sans provision, ce qui, aux Etats-Unis, se solde inévitablement par une peine de prison ferme, le débiteur défaillant recevait la visite d'encaisseurs musclés qui, à titre d'avertissement, lui brisaient un membre ou deux, à coups de batte de base-ball et, moyennant un intérêt double, lui accordaient un bref et ultime délai. Si, au terme de celui-ci, le malheureux était toujours insolvable et, surtout, s'il s'avisait d'alerter la police, il était torturé à mort pour l'exemple et disparaissait sans laisser de traces. Nullement découragés par ces pratiques, les emprunteurs incapables d'obtenir un prêt légal se pressaient dans les officines clandestines du gang de Brownsville, dont les revenus se chiffraient par dizaines de milliers de dollars, chaque semaine. Reles adjoignit à ses activités le proxénétisme et la fourniture de voitures volées, à l'usage des innombrables truands en quête de véhicules pour leurs mauvais coups. Ses meilleurs spécialistes étaient Blue Jaw Maggoon et surtout un étudiant dévoyé aux yeux perpétuellement rêveurs : Sholem Bernstein, qui, à lui seul, en escamota des centaines et ne fut pris qu'une seule fois.

Le district attorney de Brooklyn et son adjoint sont à cent lieues de soupçonner le dixième de tout cela. Ils n'ont jusque-là réussi à coincer certains des membres de la bande de Brownsville et d'Ocean Hill que pour vagabondage. Aussi écarquillent-ils des yeux stupéfaits quand, ce matin du 25 janvier 1940, le détenu Harry Rudolph, extrait de sa prison de Rikers Island, leur déclare en guise de profession de foi, et comme pour justifier sa décision de « chanter » :

— Je hais la bande de Brownsville !...

Et, presque sans respirer, the Mock, de plus en plus excité, enchaîne :

— Ces sales rats ont descendu mon copain Red Halpert. Je suis prêt à en témoigner sous serment !...

O'Dwyer et Turkus restent abasourdis.

Il s'agit là d'un meurtre vieux de six ans. L'affaire est depuis longtemps classée « sans suite » et il faudra que la police fouille ses archives pour s'assurer que cette histoire n'a pas été forgée de toutes pièces par ce mythomane roublard de Rudolph. Mais non ! Le 25 novembre 1933, un jeune voyou de dix-neuf ans, Red

Halpert, a bien été découvert dans un terrain vague, le corps criblé de balles. La police n'a jamais pu obtenir le moindre indice valable, ni recueillir le plus mince témoignage.

— Faux ! Elle aurait pu ! braille Rudolph, de plus en plus excité. J'étais là ! Red a été cueilli au sortir de chez lui, par les crapules de Brownsville : Abe Reles, Bugsy Goldstein et Dukey Maffetore, qui l'ont emmené en « promenade »¹.

— Pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt ? lui demande O'Dwyer, sceptique.

— J'ai essayé ! Personne n'a voulu me croire ! Et voilà tout ce que j'ai récolté !

The Mock extirpe sa chemise de son pantalon, découvre son maigre abdomen, zébré d'une longue balafre rouge.

— Ce sont eux qui m'ont fait ça ! Ils m'ont tiré dessus ! Par chance, la balle est restée juste à fleur de peau, et j'ai pu l'extirper moi-même. Après ça, j'ai préféré me taire ! Mais ça fait trop longtemps que je rumine cette histoire ! Elle m'étouffe !

O'Dwyer et Turkus restent incrédules. Mais même s'il est faux, le témoignage de Rudolph peut leur permettre de retirer de la circulation — ne serait-ce que pour un temps limité — des individus dangereux.

Le soir même, le capitaine Bill A. Sullivan, chef du 12^e district de police, fait le tour des bars mal famés de Brooklyn, à la recherche des suspects, formellement accusés par Harry Rudolph. Sans conviction, il laisse partout la même consigne aux barmen :

— Si vous voyez Kid Twist ou Bugsy, dites-leur de se présenter demain matin, à huit heures, à mon bureau.

A la grande stupeur de Sullivan, Abe Reles et Bugsy Goldstein sont exacts au rendez-vous, quand le policier vient prendre son service, le lendemain matin. Arrogants, rigolards, pas inquiets pour un sou.

— C'est le petit jeu qui continue ! ricane Bugsy Goldstein,

1. C'était la méthode la plus classiquement utilisée pour se débarrasser d'un ami peu sûr, d'un complice trop bavard ou d'un associé trop gourmand. Après avoir endormi sa méfiance, en lui offrant une partie copieusement arrosée et agrémentée de jolies filles, on suggérait à la victime une visite à une maison close isolée en banlieue ou une petite balade en voiture, à la campagne. histoire de prendre l'air pour mieux digérer. On partait à bord d'une voiture volée ou, le plus souvent, avec la voiture du condamné qui prenait lui-même le volant et à côté de qui s'installait le plus joyeux drille de la bande, chargé de continuer, par ses plaisanteries, à détourner son attention. Les exécuteurs prenaient place à l'arrière. Arrivés dans un lieu désert et généralement sous prétexte de soulager une vessie gonflée par de trop nombreuses libations, on faisait stopper le conducteur pour qui la promenade digestive se terminait tragiquement. Cette technique avait été inventée en 1921, à Chicago par Himmyer Weiss, chef exécutif du gang O'Bennion-Moran, rival de celui de Capone. La première victime connue d'une promenade sans retour fut un certain Steve Wisniesky qui avait détourné les camions de bière de la bande.

dont c'est la vingt-cinquième arrestation. Ma foi, si ça vous amuse ! Comme d'habitude, nous ressortirons dans deux ou trois jours avec vos plates excuses, chef !

Mais ni lui ni Reles ne fouleront plus jamais librement l'asphalte de Brooklyn et, avant un an, tous deux seront morts.

Ce même après-midi, une patrouille cueille le troisième homme mis en cause par Rudolph : Dukey Pretty Maffetore, un petit voyou de vingt-cinq ans, dont les seules lectures sont les bandes dessinées et qui, de sa vie, n'a jamais exercé une seule activité honnête. Ce minable ne va pas peser lourd, face à d'aussi redoutables adversaires qu'O'Dwyer et Turkus.

Ceux-ci commencent par faire enfermer les trois hommes, arrêtés, dans trois prisons différentes, pour les isoler l'un de l'autre et empêcher toute communication clandestine entre eux.

Abe Reles aux Tombes de New York, Goldstein à Staten Island et Maffetore à la prison du comté de Bronx.

Après quoi, les détectives Mike Mac Dermott et Jack Osnato qui, tous deux, parlent italien, entreprennent Dukey Maffetore, le persuadent, peu à peu, que Reles et Goldstein sont en train de tout lui mettre sur le dos, et de faire de lui leur bouc émissaire. Mais la peur cimente les lèvres du jeune voyou. Si obtus soit-il, il sait qu'aucune prison n'est assez sûre pour préserver la vie d'un « canari »¹ qui s'est mis à chanter. Patiemment, Mac Dermott et Osnato poursuivent leur travail de sape. Ils avertissent Maffetore que Reles et Goldstein ont fait offrir 5 000 dollars à Harry Rudolph s'il reconnaissait avoir menti, en les accusant du meurtre de Red Halpert... L'information est exacte. Rudolph the Mock a lui-même dénoncé à O'Dwyer et Turkus la tentative de corruption dont il avait été l'objet par l'entremise d'un de ses codétenus. Et son compagnon de cellule confirme ses dires. Une autre nouvelle que lui annonce Turkus va venir à bout de la résistance de Maffetore :

— Ta femme et ton gosse viennent d'être jetés à la rue, faute d'avoir pu payer leur loyer. Mais, pendant ce temps-là, les épouses de Reles et Goldstein continuent à rouler sur l'or.

Traumatisé par cette révélation, Dukey Maffetore, dont le quotient intellectuel est moitié moindre que celui de n'importe quel autre garçon de son âge, se met à pleurnicher :

— Ces salauds m'ont laissé tomber !

Et d'un seul coup, le 20 février, il craque ! Oui, il a bien participé à l'assassinat d'Alex Red Halpert, six ans plus tôt. Mais seulement comme chauffeur. Cuisiné, il admet avoir plus récemment fourni à Pittsburgh Phil Strauss (l'un des big shots² de la

1. Mouchard.

2. Tueur-vedette.

bande du Corner) une voiture volée dans laquelle on a trouvé un cadavre trois jours plus tard. Il confesse même avoir amené chez Reles un autre condamné, Puggy Feinstein, dont le corps calciné a été découvert le 1^{er} mai 1939 dans un terrain vague, et avoir participé, le 3 août 1936, toujours comme chauffeur, à la liquidation d'un certain Sol Goldstein, enlevé et exécuté en pleine lune de miel, dans les Catskills, par le même Pittsburgh Phil. C'est tout ce qu'il prétend savoir. Et, manifestement, il n'est qu'un pâle complice qu'on ne mettait guère au courant. Dukey Maffetore lisait ses illustrés pendant que les autres s'occupaient des choses sérieuses. Si les enquêteurs veulent en savoir plus, qu'ils interrogent Pretty Sam Levine, son ami, qui était aussi de l'expédition contre Sol Goldstein. Levine est cueilli aussitôt. Ce garçon magnifique est la coqueluche des filles de Brooklyn. Grâce à ses traits fins, à de langoureux yeux bleus, à ses cheveux blonds et bouclés, il a, dès son plus jeune âge, collectionné les succès féminin, avant d'épouser Helen, une ex-reine de beauté dont il est tombé follement amoureux et qui lui a donné une ravissante petite fille : Barbara.

Pretty Levine est pourtant un tueur. Plus tard, les enquêteurs découvriront qu'il était de ceux qui ont abattu Maranzano et une bonne douzaine d'autres victimes. Au moment de son mariage, il a décidé de racheter une conduite et a obtenu un poste de chauffeur dans les services de voirie. Mais quand sa femme a été hospitalisée pour la naissance de leur bébé, en 1939, Levine a dû se faire prêter par Pittsburgh Phil les 100 dollars exigés d'avance à la clinique. Du coup, il est retombé sous la coupe de la bande de Brownsville. D'autant qu'il n'a plus cessé de s'endetter depuis. Pour rembourser, Sam Levine est devenu un *punk*¹. Ce qu'il ignore — comme d'ailleurs son « ami » Dukey Maffetore —, c'est qu'en les arrêtant, la police leur a, à tous deux, sauvé la vie !

Le gang avait décidé de se débarrasser d'eux, les considérant comme peu sûrs. L'ordre de les liquider a été lancé dès la mi-janvier. Seule, la lenteur minutieuse avec laquelle la bande prépare ses exécutions leur aura finalement permis de survivre. Celle de Maffetore était prévue le 9 février. Il a été arrêté le 2. Et Levine, qui devait être abattu le 1^{er} mars, a été cueilli le 19 février.

Sam Levine est intelligent, et d'une autre trempe que Dukey Maffetore. Malgré quarante-huit heures d'interrogatoire ininterrompu, il reste obstinément muet. O'Dwyer et Turkus adoptent alors une autre tactique. Ils le confrontent avec Helen et la petite Barbara. Tous trois s'adorent manifestement.

1. Tueur à la petite semaine.

— Vous voulez sauver votre mari, hein ? demande abruptement Turkus à l'ex-reine de beauté. Ça ne dépend que de vous ! Persuadez-le de parler !

Helen fond en larmes, se jette dans les bras de son mari.

— Chéri ! Je t'en supplie... Pour nous, dis-leur la vérité.

De voir sa mère pleurer, la petite Barbara, elle aussi, éclate en sanglots. Levine devient comme fou.

— Je ne peux pas parler !... Je ne peux pas parler !... hurle-t-il, hystériquement.

Il n'en dira pas plus ce jour-là. Mais, désormais, il se ronge d'angoisse pour sa femme et sa fille, qu'il sait sans un sou vaillant. Lors d'une nouvelle et pathétique entrevue avec elles, il finit par concéder :

— Je veux bien avouer, mais uniquement ce qui me concerne personnellement.

Il ne lâche qu'un minimum : sa participation au vol d'une voiture qui a servi à une exécution. Rien d'autre.

Turkus décide alors de durcir sa tactique.

— A ta guise, Sam, mais tu as avoué devant ta femme. Désormais, elle constitue un témoin à charge pour l'accusation et sa vie à elle aussi est, par le fait même, en danger. Pour la protéger, nous devons la garder en prison.

Fou de rage, Sam Levine commence à hurler, mais le district attorney adjoint est inflexible. Il est persuadé que la jolie Helen en sait long sur les activités inavouables de son mari.

Turkus fait sortir Helen et la petite Barbara. Effondré, Sam Levine se décide alors à lui déballer toute la vérité sur l'assassinat de Red Halpert. Halpert était un truand solitaire qui haïssait les flics au point de ne jamais s'habiller en bleu sombre. Avant un lot de bijoux volés à écouler, il s'adressa à Pittsburgh Phil Strauss, au Corner.

— J'en veux trois Grant, annonça-t-il.

— Pas fou, non ? Je t'offre sept cents boxes¹, rétorqua l'autre.

— Tes sept cents dollars, tu peux te torcher le cul avec ! brailla insolemment Halpert.

Nul n'a jamais osé traiter Harry Strauss avec pareille désinvolture. Red Halpert était condamné. Le gang, comme d'habitude, prépara minutieusement son élimination.

Sur décision d'Abe Reles et de Bugsy Goldstein, Sam Levine, que Halpert ne connaissait pas, fut choisi pour l'attirer dans un guet-apens machiavéliquement agencé. Seulement, Pretty Levine s'y prit si maladroitement que, brusquement mis sur ses gardes, Halpert lui tira dessus le premier sans l'atteindre, et s'échappa.

1. En argot : dollars.

Abe Kid Twist Reles et Sam Goldstein se chargèrent personnellement de liquider le gêneur, après une ultime et vaine tentative pour lui extorquer son lot de bijoux. Ils prévinrent Levine et Maffetore de se constituer un mutuel et solide alibi, en logeant dans la même chambre d'hôtel, la nuit fixée pour l'exécution, et abattirent Halpert, avec la complicité de son meilleur ami, un certain Walter Sage qui, pour prix de sa trahison, se vit confier par le gang la gérance des machines à sous du secteur de Sullivan. Mais, en 1937, soupçonné de détourner à son seul profit le plus clair des bénéfices, Sage, sur ordre d'Abe Reles, fut à son tour lardé de trente-deux coups de pic à glace, dans la gorge et la poitrine, par Pittsburgh Phil, au cours d'une « promenade » dans les monts Catskills à laquelle participait Sam Levine. Son cadavre fut immergé, lesté d'une machine à sous, symbole de sa punition, dans un lac solitaire : le loch Steldrake.

Pretty Levine, comme pris de vertige, à présent qu'il est lancé, confesse à Turkus, abasourdi, une bonne demi-douzaine d'autres crimes auxquels il a été activement mêlé. Et il « mouille » à fond Abe Reles, Sam Goldstein, Pittsburgh Phil Strauss, mais aussi leurs associés siciliens de Pacific Avenue, Harry Maïone et Frank Abbandando.

Pour la première fois, il cite également le nom de Louis Capone, l'un des lieutenants de Lepke Buchalter. Et, pour la toute première fois, Sam Levine fait allusion à une mystérieuse et formidable organisation de tueurs, dont tous ces hommes seraient les chefs exécuteurs, mais dont il ne sait rien de plus.

Pour Reles et Goldstein, qui se sont sottement jetés d'eux-mêmes entre les griffes d'O'Dwyer et de Turkus, les aveux de Sam Levine et de Dukey Maffetore sont un désastre. D'autant que, dès les premières révélations de ceux-ci, Harry Maïone et Frank Abbandando ont été immédiatement arrêtés. Le 21 mars, dès 10 heures du matin, l'un de ses avocats a alerté Abe Reles, qui aussitôt adresse une lettre pressante à sa femme. C'est pourquoi le lendemain, à 17 h 30, celle-ci se présente devant Turkus.

Jamais, dans ses rêves les plus optimistes, le district attorney adjoint n'a osé imaginer une seconde que le Kid, ce « dur » cynique, fermé comme un coffre-fort, doté d'un toupet colossal et d'un imperturbable sang-froid, se laisserait arracher la moindre bribe d'information. D'ailleurs, jusqu'ici, Reles a effrontément tout nié en bloc, même l'évidence. Aussi, est-ce médusé de stupeur que Turkus entend Rosie Reles lui déclarer :

— Mon mari veut voir le district attorney. Il veut parler.

Turkus, qui n'ose en croire ses oreilles, la traîne chez O'Dwyer.

— Pourquoi Abe n'a-t-il pas formulé lui-même cette demande par écrit ? s'étonne O'Dwyer.

Mais Turkus coupe son « patron ».

— Ne lui laissons pas le temps de réfléchir et de changer d'avis, supplie-t-il.

Tandis que, sous bonne garde, on reconduit Rose Reles en la consignante chez elle, Turkus saute dans sa voiture, franchit l'East River et fonce à la prison des Tombes de New York, pour en extraire Reles.

Mais on est Vendredi saint et il faut une autorisation d'un juge de la Cour suprême de New York. Ce n'est qu'un peu après 9 heures, le soir, qu'en possession du précieux permis, Turkus, flanqué de deux détectives, peut enfin ramener Reles à Brooklyn. Le tueur n'est pas le moins du monde inquiet ou effondré. Il arbore même un sourire ricanant et plein d'assurance. Manifestement, sa proposition n'est pas le fruit de la peur ou du découragement, mais résulte d'un froid calcul.

O'Dwyer et Turkus vont vite s'en apercevoir. C'est Reles qui, d'entrée, mène le jeu.

— Vous ne pouvez rien prouver contre moi, attaque-t-il, nonchalamment avachi sur une chaise de bois, dans l'austère bureau du district attorney.

— C'est bien ce qui te trompe, Abe !... lance Turkus, ulcéré.

L'autre hausse les épaules, avec un sourire de commisération.

— Vous n'avez que les ragots d'un cinglé notoire et de deux minables, mais pas l'ombre d'une preuve matérielle, capable de convaincre un jury !

C'est vrai. Et Reles sait que l'article 399 du Code criminel de l'Etat de New York¹ précise bien : « Aucun verdict de culpabilité ne pourra être rendu sur le seul témoignage des complices d'un délit, à moins qu'il ne soit corroboré par d'autres preuves, ou d'autres témoins établissant formellement la participation de l'inculpé à la perpétration dudit délit. » Et, de jurisprudence constante, l'interprétation de cette loi est si étroite, si rigoureuse, qu'Abe Reles et Sam Goldstein pourraient, devant la Cour, s'accuser eux-mêmes sous serment d'avoir perpétré dix assassinats, et tous leurs complices le certifier, ils n'en seraient pas moins remis en liberté, si aucune preuve matérielle ou aucune déposition n'étaient solidement leurs propres dires !

Comme la plupart des familiers des prisons, Reles connaît la loi. Solennel et aguicheur, il pointe le doigt vers O'Dwyer :

— Je vais faire de vous, demain, l'homme le plus en vue du pays, lui promet-il, je suis en mesure de faire exploser une bombe qui défraiera, comme jamais, les annales de la Justice. La vérité sur des centaines de crimes ! De quoi révolutionner le

1. *Testis unus, testis nullus* : témoin unique, témoin nul.

peuple américain tout entier. Mais, d'abord, faut qu'on discute. Seul à seul.

O'Dwyer fait sortir Turkus et les policiers, reste en tête à tête avec le gangster qui, d'avance, semble savourer son triomphe. Peu après, le procureur, soucieux, rejoint son adjoint.

— Cette crapule nous propose un marché ahurissant. Faut-il discuter ?

— C'est probablement notre seule chance de pouvoir envoyer à la chaise une douzaine de meurtriers. Lui seul peut nous en fournir les moyens concrets, reconnaît Turkus.

O'Dwyer rumine un instant en silence... Curieux personnage, cet O'Dwyer... C'est un ambitieux, un arriviste forcené. Pour réussir, il a choisi la voie suivie par beaucoup de politiciens américains, résolu à se faire un nom : la Loi. Il deviendra procureur général de Brooklyn, sur la liste démocrate, alors toute-puissante dans l'Etat de New York.

Mais, pour lui, ce n'est qu'une étape. Il rêve d'un grand destin politique. Et, de fait, il se hissera jusqu'au poste que l'on considère comme l'un des marchepieds les plus sûrs vers la présidence : la mairie de New York. Après la Seconde Guerre mondiale, il y accédera triomphalement avant de sombrer, en 1950, dans un scandale politico-financier qui révélera — ô ironie — son étroite collusion avec Frank Costello, conseiller politique et grand distributeur de pots-de-vin du Syndicat du Crime !

Mais, en 1940, il n'est encore qu'en début de carrière et sa décision est vite prise :

— Essayons de lâcher le moins possible à ce rascal, propose-t-il à son adjoint Turkus.

Alors, toute cette nuit du Vendredi saint, dont l'aube a vu jadis la trahison de Judas, puis le reniement de Pierre, s'engage un âpre, un sordide, un interminable marchandage entre Abe Reles et le ministère public¹.

Le tueur n'y va pas par quatre chemins. Il réclame l'impunité totale, en échange de ses révélations. Une telle proposition est évidemment inacceptable. L'opinion publique se révolterait à juste titre. O'Dwyer lui fait une contre-offre :

— Nous te permettrons de plaider coupable de meurtre au second degré² et je demanderai personnellement qu'il soit tenu largement compte de ta coopération avec la Justice.

Reles, écumant, assène un coup de poing furieux sur le bureau.

1. La presse américaine baptisera d'ailleurs cette affaire : « la trahison du Vendredi saint ».

2. Meurtre sans préméditation, qui n'est pas passible de la peine de mort.

— Pas question ! tonne-t-il. Je n'accepterai aucune inculpation pour meurtre !

La discussion se poursuit hargneusement toute la nuit. Finalement, les deux parties se mettent d'accord sur un moyen terme, à peu près acceptable de part et d'autre, grâce à une subtilité bien particulière de la loi américaine : aucun inculpé ne pouvant voir son propre témoignage se retourner contre lui-même et servir à prouver sa propre culpabilité, Abe Reles ne sera inculpé dans aucun des assassinats qu'il aura révélés et que ses informations permettront d'élucider. Il ne pourra être éventuellement poursuivi que pour les crimes qu'il n'aurait pas dénoncés et, bien entendu, seulement sur preuves matérielles concluantes.

Après tout, Thomas Dewey, le grand rival républicain d'O'Dwyer, n'a-t-il pas lui-même utilisé le procédé, à plusieurs reprises, pour obtenir des témoignages essentiels ?

A quatre heures du matin, Abe Reles s'estime enfin satisfait. Et, pour démontrer à ses interlocuteurs sa bonne volonté et à quel point ils ont eu raison de traiter avec lui, le Kid frappe aussitôt un grand coup qui va les laisser écrasés de stupeur. Il leur révèle la vérité sur l'assassinat de Dutch Schultz !

Depuis cinq ans et jusqu'à cette minute, les véritables mobiles de la liquidation du Hollandais sont restés inconnus. On a jusque-là attribué l'assassinat de Schultz à une simple rivalité entre gangs, voire à une obscure histoire de femme. C'est Reles qui, le premier, va révéler à O'Dwyer et Turkus, sidérés, la sensationnelle vérité : Dutch Schultz a été exécuté sur ordre des grands patrons du Syndicat pour avoir, malgré leur défense formelle, osé persister dans son intention de faire assassiner Thomas Dewey, sa « Némésis »¹.

C'est Reles, preuves à l'appui, qui va dévoiler tous les dessous de l'affaire, donner l'identité réelle des tueurs et permettre l'arrestation immédiate de deux d'entre eux : Charlie the Bug Workman et Mendy Weiss, un autre lieutenant de Buchalter. Du troisième, Kid Twist ne connaît que le surnom, Piggy. C'était le chauffeur. Il s'est d'ailleurs enfui prématurément avec Weiss qui était chargé de couvrir la fuite de Bug Workman. A lui seul, Bug a descendu Dutch Schultz et ses trois gardes du corps, puis a encore pris le temps de dépouiller le Hollandais de tout son argent², avant de fuir, à pied. Une nature de choc dotée d'un beau sang-froid, ce Bug Workman !

1. Schultz, dans un journal, avait lu ce mot grec (qui signifie « vengeance ») et s'en était fait expliquer le sens. Trouvant le vocable distingué, il n'appelait plus Dewey que sa « Némésis ».

2. N'ayant aucune confiance dans les banques, Schultz portait toujours sur lui d'énormes sommes d'argent (jusqu'à 30 000 dollars !)

Jusque-là, Charlie Worman était considéré par la police comme un gangster de seconde zone. C'est Abe Reles qui va le rétablir à sa vraie place, dans la hiérarchie du Syndicat. Doté d'un sang-froid inaltérable, cet implacable tueur aux allures de businessman, toujours vêtu avec une sûre et discrète élégance, y occupe, en fait, une situation privilégiée. Il est exclusivement aux ordres des grands patrons. Il assiste même parfois aux réunions du Grand Conseil qui lui confie les tâches délicates ne souffrant pas la moindre bavure. Ainsi, entre le moment où Schultz a été condamné par ses pairs et le moment où Dewey devait être abattu, Workman n'a disposé que de quarante-huit heures pour organiser la liquidation du Hollandais. Il a rempli sa mission en moins de douze heures, pratiquement seul et alors que sa victime, plus que jamais méfiant, ne sortait qu'entourée de gardes du corps redoutables.

Infatigable, Reles parle depuis plus de trois heures. Le jour est levé depuis longtemps. Visiblement ravi de l'effet produit par ses révélations fracassantes, sur O'Dwyer et Turkus exténués, le Kid leur promet, la mine gourmande :

— Maintenant, je vais tout vous dire, sur au moins cinquante *torpedos* mouillés jusqu'à l'os, et vous donner les moyens de les coincer sans coup férir.

CHAPITRE IX

MURDER INCORPORATED

L'effroyable déballage va durer douze jours pleins, épuiser une équipe de sténographes, emplir vingt-cinq épais registres de grand format.

Et il faudra ensuite mobiliser à plein temps, pendant six mois, trente-huit officiers de police et vingt et un suppléants, rien que pour vérifier, point par point, les dénonciations — elles se révéleront toujours exactes — du mouchard.

Abe Reles possède une prodigieuse, une effarante mémoire. Pas une seule fois celle-ci ne sera prise en défaut, lors des vérifications qui seront ensuite effectuées. A des années de distance, et sans la moindre note, il est non seulement à même de se rappeler, sans une erreur, les faits, les dates, les lieux, les noms, jusqu'à celui du moindre comparse, mais encore le menu d'un repas, la couleur d'un costume, le signalement du témoin le plus anodin. Il est capable de décrire en détail l'anonyme acheteur de cigares présent dans une boutique située sur les lieux d'un crime, d'indiquer très exactement l'emplacement d'une station-service où a été acheté le bidon d'essence qui a servi à incinérer un cadavre.

Turkus et ses adjoints, horrifiés, épuisés, se relaient auprès de lui à longueur de journée, et souvent de nuit. Mais ils n'ont nul besoin de l'interroger. Le canari chante spontanément, inlassablement, avec une visible complaisance. Avant même que les enquêteurs les lui demandent, il leur fournit les moyens de rassembler des preuves matérielles accablantes, des pistes pour retrouver d'irrécusables témoins. Reles est intarissable. Il parle avec la joyeuse satisfaction du bon ouvrier, maîtrisant et accomplissant parfaitement son travail, ravi de l'épouvante écœurée que ses révélations provoquent chez ses auditeurs. Il fournit les

détails les plus horribles, sans l'ombre d'une émotion. Et quand, sèchement, Turkus le lui fait remarquer, Reles éclate de rire et lui répond avec un cynisme monstrueux :

— Vous étiez sûrement très ému, la première fois que vous avez requis la peine de mort ? Mais, à la dixième, ça ne vous faisait plus le moindre effet, pas vrai ? Moi, c'est pareil ! Question d'habitude !...

Ce que révèle peu à peu le Kid aux enquêteurs écrasés d'une stupeur et d'une horreur sans nom, c'est l'existence d'une véritable industrie du meurtre sur commande : une gigantesque entreprise de « prêt-à-tuer » qui couvre tentaculairement toute l'étendue du territoire américain et fonctionne à une échelle hallucinante, avec la ponctualité, la précision et la terrible efficacité d'une mécanique admirablement huilée.

Et le plus effarant, c'est que, depuis dix ans que ce formidable réseau d'égorgeurs opère quotidiennement et accumule les exécutions, ni le gouvernement, ni la Justice, ni le F.B.I. ni aucune police locale n'ont jamais soupçonné l'existence de ce que la presse va baptiser « Murder Incorporated », label que l'on peut traduire approximativement en français par « les Tueurs associés » ou encore « Société anonyme d'assassinat industriel ».

*
**

C'est à Atlantic City, lors de la Convention de 1929, que les bases de cette véritable coopérative d'assassinat ont été jetées.

En même temps qu'ils créaient le Syndicat du Crime et qu'ils se répartissaient les territoires et secteurs d'activités, les délégués de la haute pègre américaine ont juré obéissance au code secret qu'ils ont élaboré et qui régira désormais étroitement les rapports entre gangs.

Chaque chef garde pouvoir de vie et de mort sur ses hommes, et dans les limites de sa juridiction. En dehors de celles-ci — et même sur son territoire, dès qu'y naît une contestation avec un autre gang —, il lui est interdit de se faire justice lui-même. Il doit obligatoirement porter l'affaire devant le Grand Conseil que le Syndicat a élu parmi ses adhérents les plus puissants, pour faire respecter l'ordre en son sein, arbitrer tous les conflits susceptibles de dégénérer en bains de sang, trancher souverainement dans toutes les affaires qui risquent de mettre l'Organisation en péril.

Dans tous ces cas, seul le Grand Conseil est habilité à prononcer une sentence. Celle-ci est rendue à la majorité simple, après une sorte de procès où l'accusé — toujours absent et jugé à son insu pour qu'il ne puisse tenter de se soustraire à son sort — est défendu par le membre de l'aréopage qui l'y représente

habituellement. Les acquittements sont exceptionnels et le Grand Conseil ne prononce jamais qu'une seule peine : la mort.

Mais, dès qu'en 1929 la Convention d'Atlantic City s'est choisi ce directoire, la question s'est aussitôt posée de doter celui-ci des moyens de faire respecter ses décisions, et exécuter ses sentences, même à l'encontre des *big bosses*, voire de ses propres membres. C'était la condition *sine qua non* de l'existence et de l'efficacité du Syndicat.

Parmi les gangs qui fournissaient ainsi aux autres des exécuteurs à gages, la flatteuse réputation des spécialistes de la Brooklyn Combination, d'Abe Reles et de Happy Maïone ne tarda pas à s'établir et à conquérir tout le Milieu américain.

Membres du Grand Conseil, Lepke Buchalter, Albert Anastasia et Joe Adonis avaient eu maintes occasions de louer les services de leurs « protégés » de Brownsville et d'Ocean Hill, à leurs nombreux alliés. A commencer par le plus puissant de tous : Luciano. Tous ceux qui avaient recours aux « bons offices » des tueurs de Reles et de Maïone ne tarissaient pas d'éloges sur leur compte. Chaque meurtre accompli par une des équipes de la Brooklyn Combination était un chef-d'œuvre d'astuce, de perfection et de férocité. Bientôt, les « contrats » affluèrent de partout. Toutes les exécutions un peu délicates, y compris certains règlements de comptes internes et l'élimination de gèneurs régionaux, furent presque automatiquement affirmées aux *thugs*¹ de Brownsville et d'Ocean Hill. Toujours par l'intermédiaire de leurs grands patrons, Albert Anastasia et Lepke Buchalter. Et c'est à ces grands experts que le Grand Conseil confia désormais l'exécution de toutes ses condamnations à mort.

Si bien qu'opérant à l'échelon national dès 1934, la Brooklyn Combination non seulement prit une fantastique extension, mais devint naturellement, aux yeux de toute la pègre, la brigade de répression habituelle du Grand Conseil, chargée de faire régner l'ordre au sein du Syndicat.

Elle s'étoffa, se hiérarchisa, se dota d'une discipline intérieure féroce. L'entreprise artisanale devint un véritable trust industriel du meurtre en tous genres. Murder Incorporated était né!²

En six ans, ce monstrueux cartel de professionnels de l'assassinat va déployer une activité terrifiante.

Abe Reles retrace complaisamment le bilan hallucinant à O'Dwyer et Turkus pétrifiés d'horreur. Ses révélations vont per-

1. Surnom donné aux exécuteurs, par analogie avec les étrangleurs de la secte hindoue des Thugs qui terrorisa l'Inde au XIX^e siècle.

2. Bien entendu, ce nom, forgé par les journalistes à sensation, lors de la découverte de l'affaire, en 1940, ne fut jamais utilisé par aucun des gangsters du Syndicat, qui continuaient à utiliser le terme Brooklyn Combination.

mettre à la Justice de faire enfin toute la lumière sur quatre-vingt-trois meurtres non élucidés, commis dans la seule région new-yorkaise, et plus de deux cents autres, perpétrés sur toute l'étendue du territoire américain ! Bilan effroyable, mais partiel ! Kid Twist ne dénonce que les assassinats dont il a eu, personnellement, connaissance et sur lesquels il peut fournir des détails précis ou indiquer des pistes. Mais il estime à plus de mille au total les victimes exécutées par les tueurs à gages de Murder Incorporated. Et il sait de quoi il parle !

Lui-même se situe dans la hiérarchie de cet organisme de mort comme une sorte de directeur technique en liaison permanente avec les grands patrons, et chargé de transmettre leurs ordres à ses équipes de tueurs, de leur répartir les contrats, d'en assurer la stricte exécution et de distribuer les salaires.

Sans se faire prier, le Kid dévoile jusqu'en ses moindres ramifications la structure de l'Organisation, ses méthodes, ses moyens, la constitution de ses équipes de tueurs. Il détaille minutieusement les états de services de l'horrifiant palmarès de son alter ego Happy Maïone, et de tous les tueurs-vedettes de la Brooklyn Combination : Frank Dasher Abbandando, Sam Bugsy Goldstein, Harry Pittsburgh Phil Strauss, Vitto Gurino — un vrai monstre de laideur et d'obésité —, Seymour Blue Jaw Maggoon, le taciturne Max Gollob, Charles Bug Workman, et Albert Allie Tannenbaum aux yeux de cocker triste.

Fils dévoyé d'un hôtelier des Catskills, Tannenbaum a été directement recruté par Buchalter et Gurah Shapiro qui fréquentaient l'auberge de son père. Ils ont fait d'Allie, possédé de la passion du jeu, donc couvert de dettes, un assassin professionnel.

Mais surtout, et ceci est capital, Reles révèle à O'Dwyer et Turkus le rôle au sein de la Brooklyn Combination, de Mendy Weiss et de Louis Capone, lieutenants et hommes de confiance d'Anastasia et de Lepke Buchalter. C'est au travers d'eux que le grand patron de Murder Incorporated va se faire mortellement piéger.

Jusque-là, et pour impitoyables que fussent son âpreté et sa férocité, Lepke Buchalter n'était catalogué et n'avait été condamné que comme trafiquant de drogue et comme racketteur. Pour la Justice, il n'était qu'un chef de gang comme les autres. Les dénonciations du Kid révèlent soudain à O'Dwyer et à Turkus, médusés, son vrai visage : celui du chef suprême de la plus effroyable entreprise collective d'assassinat de toute l'histoire du Nouveau Monde.

Buchalter était assisté directement par Joe Adonis et deux « directeurs exécutifs » : Albert Anastasia pour le Centre et l'Est du pays ; et Bugsy Siegel — l'élégant ami du Tout-Hollywood — pour toute la partie Ouest.

Grand manieur de bombes, Albert Anastasia qui, de sa propre main, a commis vingt et un assassinats connus (sans pouvoir parler des autres) mais ne sera jamais condamné pour un seul d'entre eux, y a gagné le surnom significatif de Boum-Boum...

Quant à Bugsy Siegel, il sera — parmi bien d'autres crimes — officiellement crédité de l'exécution de Masseria, et officieusement, de l'assassinat camouflé de Thelma Todd.

Mais, comme le répète Abe Reles, en dehors des règlements de comptes internes aux gangs, ces quatre responsables au sommet n'agissaient jamais qu'avec l'accord formel du Grand Conseil et de son *chairman* emprisonné : Luciano.

*
**

Les gangs ou les particuliers (parmi lesquels, dira Turkus, des hommes d'affaires sans scrupules et des politiciens véreux menacés de chantage, acoquinés avec le Syndicat), qui requéraient les services de Murder Incorporated, payaient d'avance et en espèces, aux encaisseurs de Buchalter, Anastasia, Adonis ou Siegel, le prix arbitrairement fixé par eux pour l'exécution du contrat. Instructions, tâches, ordres et salaires étaient transmis et répartis par l'entremise de toute une hiérarchie d'intermédiaires : lieutenants des *big shots*, comme Mendy Weiss ou Louis Capone, puis chefs exécuteurs comme Abe Reles ou Happy Maïone, dont les tueurs et la kyrielle de leurs aides ne connaissaient que le dernier échelon. Il était extrêmement rare, sauf pour des affaires exceptionnelles, que l'un des grands patrons de Murder Incorporated entrât directement en contact avec un *thug*. Toujours pour préserver au maximum le secret de l'organisation.

S'il se faisait payer d'avance, Murder Incorporated veillait toutefois à la scrupuleuse exécution des contrats. Un tueur qui, sans raison reconnue valable, ne remplissait pas sa mission, l'outrepassait ou se montrait trop curieux, était lui-même un homme mort, à brève échéance. Il en était de même s'il commençait à se montrer trop gourmand, trop bavard ou à se saouler fréquemment.

Les tueurs faisaient preuve du plus grand éclectisme dans le choix de leurs armes : fusil à canon scié, bombe dont le détonateur se branchait sur le démarreur d'une voiture, revolver, poignard, batte de base-ball, ou encore corde à piano qui n'offre aucun risque de casser net au cours d'une strangulation. Mais leur arme favorite était le pic à glace : silencieux, acéré et effilé comme une aiguille, dix fois plus solide que le couteau le mieux trempé, il peut, presque sans effort, trouer la peau la plus coriace, glisser entre les côtes et s'enfoncer jusqu'au manche à travers le corps. Sa technique d'emploi la plus usuelle consistait,

pour l'égorgeur, à se placer derrière sa victime, à lui jeter, par surprise, un bras autour du cou pour l'étouffer et l'immobiliser, renversée contre lui, et, de l'autre main, à lui crever en même temps, et à grands coups, les reins et le foie. Cette façon d'opérer permettait à l'agresseur de préserver son costume des jets de sang, jaillissant du corps pantelant de sa victime, mais exigeait une fulgurante rapidité d'exécution et un savoir-faire que donnait, seul, un long et méthodique entraînement.

La somme versée à un tueur variait de 50 à 50 000 dollars par contrat¹ selon la difficulté de la mission (méfiance exceptionnelle de la victime, présence autour d'elle de policiers et de gardes du corps, notoriété de l'individu à abattre et importance des remous, voire des représailles que sa suppression ou sa disparition risquaient de déclencher).

Seuls, les spécialistes confirmés touchaient, en plus, un salaire mensuel ou étaient intéressés dans l'un ou l'autre des rackets contrôlés par la Brooklyn Combination.

Pour le travail de routine ou de bas niveau, ou comme assistants, les chefs exécuteurs utilisaient des *punks*, des tueurs à la petite semaine. Ces *punks* se recrutaient presque tous de la même façon, parmi les joueurs invétérés ou les petits voyous désargentés et sans scrupules qui rôdaient autour des tripots du gang, à Brownsville ou Ocean Hill, toujours à l'affût de quelques dollars pour apurer une dette de jeu ou plus simplement pour survivre, entre deux casses ou deux séjours en prison.

Le recruteur, Abe Reles, Abbandando, Maïone et parfois Pittsburgh Phil ou Sam Goldstein qui, après l'avoir jaugé et longuement étudié, jetait son dévolu sur l'un de ces paumés, commençait par lui offrir un prêt au taux usuraire habituel : un dollar la semaine, par tranches de cinq dollars empruntés. Une fois sa victime ferrée et endettée jusqu'aux yeux, le prêteur attendait l'échéance puis exigeait brutalement le remboursement des sommes prêtées. Neuf fois sur dix, l'autre se révélait incapable de faire face à ses engagements. Son créancier lui laissait alors généreusement le choix : avoir les membres brisés à coups de batte de base-ball par un de ses encaisseurs, ou se libérer, avec une prime à la clé, en commettant un meurtre facile à exécuter et sans danger puisque la victime ne connaissait pas son tueur et que les policiers ne pourraient jamais déceler le moindre rapport antérieur entre elle et lui.

1. Quelques contrats exceptionnels montèrent jusqu'à 100 000 dollars. Ce fut notamment le prix offert par le Syndicat pour la vie de Reles, quand il se mit à parler. Le but était de susciter une féroce émulation entre le plus grand nombre possible de tueurs. Mais jamais aucun ne toucha pareille récompense. Il était abattu sitôt le travail accompli. Par économie d'abord, et parce qu'aucun patron n'aurait laissé courir librement un tel bénéficiaire.

Il était rare que le débiteur insolvable, dont le casier judiciaire était déjà passablement chargé, n'acceptât pas un arrangement aussi avantageux. S'il refusait, il était exécuté sur-le-champ, pour ne pas lui laisser le temps d'aller se mettre sous la protection des *cops*. Il y allait de la sécurité du recruteur.

L'erreur fatale du *punk* qui se laissait ainsi recruter était de s'imaginer que les choses n'iraient pas plus loin que ce premier crime. L'impunité, de nouveaux besoins d'argent si facile à gagner et, le cas échéant, le chantage amenaient inexorablement le *punk* qui avait mis le doigt dans l'engrenage à accepter un second puis un troisième contrat. Après quoi, généralement, lui-même disparaissait mystérieusement, surtout s'il avait commis quelques bavures ou commençait à se prendre pour un caïd, exécuté par ses collègues de « travail ». Ceux-ci lui proposaient gentiment de le ramener chez lui en voiture. Après quoi, nul ne revoyait le malheureux. Si, par hasard, ses copains complaisants étaient identifiés et retrouvés, ils juraient leurs grands dieux avoir laissé le disparu, fin saoul, mais en excellente forme, devant sa porte ¹...

1. On peut se demander comment, après avoir été témoins de telles suppressions et avoir pris part, eux-mêmes, à des « promenades » fatales, gangsters et tueurs pouvaient, à leur tour, se laisser piéger de la même façon et partir à la boucherie, sans l'ombre d'un soupçon. En fait, et malgré tant de fâcheux précédents, chacun d'entre eux était intimement persuadé qu'il n'avait rien à craindre personnellement, que ses états de service, sa réputation ou son rang dans la hiérarchie de l'Organisation le mettaient en tout cas à l'abri de telles mésaventures. Pourquoi eût-il nourri la moindre appréhension, dès lors qu'il se savait sans reproche ou se croyait parfaitement prémuni, dès lors qu'il obéissait toujours ponctuellement et aveuglément aux ordres reçus, que ses chefs continuaient à lui témoigner leur chaleureuse satisfaction, lui laissaient éventuellement augurer une promotion et ne rataient aucune occasion de lui exprimer avec conviction leur totale confiance et leur certitude absolue que, même sous les pires tortures de la police, lui, du moins, ne craquerait pas ? Ne leur en avait-il d'ailleurs pas fourni la preuve, en maintes occasions ? De plus, et jusqu'à l'instant de sa liquidation, aucun signe avant-coureur, aucun changement de ton ou d'ambiance, aucun reproche n'avertissaient l'homme marqué pour la mort, de sa soudaine disgrâce ou des suspicions dont il était devenu l'objet. La condamnation tombait sur lui, à l'improviste, comme la foudre, et était exécutée sans qu'il ait eu le loisir de s'expliquer, de se justifier, de rassurer ceux qui l'avaient prononcée.

Aucun service rendu antérieurement, si grand fût-il, aucune ancienneté dans l'Organisation, aucun lien d'amitié ou d'intérêt avec les plus grands patrons ne pouvaient le protéger, lui laisser la moindre chance. Mais, naïvement, tous ceux qui croyaient s'être acquis des titres sérieux à la gratitude du Syndicat ou des *big bosses* se croyaient intouchables et n'imaginaient surtout pas qu'on pût les sacrifier froidement et sans hésitation, simplement parce qu'ils savaient trop de choses. Beaucoup de ceux que les révélations d'Abe Reles contraindront à prendre la fuite tomberont des nues et souvent, au prix de leur vie, refuseront de croire à l'évidence, quand ils apprendront qu'ils sont traqués, non seulement par la police, mais par des équipes de tueurs chargés par simple précaution de leur fermer la bouche !

Quelquefois pourtant, le sang-froid, l'initiative, le savoir-faire déployés par le *punk* dans l'exécution de ses premiers contrats attiraient l'attention de ses recruteurs et lui valaient de devenir un tueur confirmé, appointé mensuellement, intégré à une équipe et assuré d'un volume d'affaires régulier. S'il révélait des dons exceptionnels, il pouvait même se voir promu rapidement parmi les spécialistes hautement qualifiés comme Pittsburgh Phil, Frank Abbandando, Max Gollob, Sam Goldstein, Vitto Gurino, Bug Workman, Blue Jaw Maggoon et quelques autres : ceux auxquels on confiait les missions délicates ou de haut niveau et auxquels Reles et Maïone réservaient les contrats les plus juteux...

Harry Pittsburgh Phil Strauss était la grande vedette de Murder Incorporated, son tueur n° 1. Le dossier d'un crime signé par lui était irrémédiablement classé sans suite par la police, faute d'indices. Big Harry avait la totale confiance de Reles, de Maïone, de Capone. Il était, avec Charlie Bug Workman, l'un des rares tueurs à avoir des contacts directs avec les *big bosses* Anastasia, Adonis et Lepke Buchalter. C'est à Pittsburgh Phil et à son équipe que ce dernier confia le soin de liquider tous les témoins susceptibles de déposer contre lui, pendant les deux années où il se terra, avant de se rendre à Edgar Hoover, le 24 août 1939.

Sept mois plus tard, quand, dénoncé par Reles, Harry Strauss fut arrêté à son tour, il n'avait que trente et un ans, mais comptait déjà trente et un meurtres à son actif (dont seize perpétrés dans des villes américaines différentes). Au cours de sa brève et terrifiante carrière, Pittsburgh Phil ne connut qu'un seul échec, dont il dut, d'ailleurs, se justifier devant ses grands patrons.

— Ce n'est pas moi le responsable, plaïda-t-il. L'affaire était pourrie d'avance. Les reconnaissances préalables avaient été menées par les hommes du gang de Jacksonville, qui nous avaient refilé le contrat. Mais ces gars-là étaient de vrais bouseux. Leur *finger-man* m'a pris en charge à l'aéroport et m'a piloté jusqu'à la maison du *bum* que j'avais mission de buter. « Ton pigeon sort d'ici chaque jour, exactement à onze heures, m'expliqua-t-il, tu ne peux pas le rater ! Moi, j'ai fait mon boulot. A toi de faire le tien !... C'est facile ! » Après quoi, il m'a planté là. Facile !... Il fallait être taré pour ne pas avoir remarqué qu'il n'y avait pas pire endroit pour opérer !... La maison était située à l'angle de deux rues à double sens. Et, juste avant midi, les chaussées grouillaient de passants, de livreurs et d'automobilistes : autant de témoins oculaires possibles !... Et, bien entendu, ces culs-terreux de Jacksonville n'avaient pas étudié le moindre itinéraire de repli. Il n'y avait même pas de voiture prévue pour me permettre de filer, ni de *crash car* pour couper la route des flics qui auraient pu me courser, aucune planque, rien !...

Ce jour-là, Pittsburgh Phil se contenta donc de repérer de

loin son futur client, sans autrement insister. Il revint le lendemain, mais jugeant l'endroit décidément trop fréquenté, il emboîta le pas à sa future victime. Tout le jour, il la fila partout, cherchant vainement l'occasion de la trucher sans trop de risques pour lui-même. Finalement, l'homme entra dans un cinéma, le tueur toujours sur ses talons. La salle était pleine et il ne trouva qu'un siège en bordure du dernier rang. Harry Strauss, resté dans l'allée latérale, avisa contre le mur une boîte vitrée contenant une hache « à n'utiliser qu'en cas d'incendie », comme le précisait une pancarte. Le visage du *thug* s'éclaira. Il tenait son plan. Son idée était d'une audacieuse simplicité :

— Je prends la hache. J'approche du gars, dans le noir. Je lui fends le crâne. Les voisins hurlent, se bousculent. Ça déclenche une panique. Tout le monde se rue vers les issues. Moi aussi. Et je sors, perdu dans la foule affolée !

Pittsburgh Phil s'empare de la hache sans être vu, en éprouve le tranchant avec son pouce et la tenant plaquée contre sa jambe, se glisse vers sa victime ! Déjà, il assure le manche de l'arme dans son poing, quand l'autre se dresse d'un bond, fonce vers une place qui vient d'être libérée, au milieu d'un rang, dans le premier tiers de la salle, et s'y installe.

Devant, derrière, sur ses côtés, des voisins et pas une autre place libre, à proximité. Ecœuré et considérant peut-être ses échecs successifs comme un avertissement du destin, Pittsburgh Phil remettra la hache en place et rentrera à New York.

— Ces types de Floride voulaient me faire faire un travail de cow-boy. On courait au devant d'un pépin sûr ! arguera-t-il devant ses patrons alertés par la plainte du gang de Jacksonville, et réunis pour statuer sur la désertion de leur exécuteur, passible de mort. Anastasia et Lepke, qui savent que Pittsburgh Phil n'a jusque-là jamais laissé tomber un travail, lui donneront finalement raison.

Pour les tueurs chevronnés de la Brooklyn Combination, un assassinat était devenu un travail exactement comme un autre. Ils partaient exécuter une victime comme d'autres vont quotidiennement à l'usine ou au bureau. En bons ouvriers. Avec la même absence de nerfs et d'état d'âme, la même décontraction un peu blasée. Et ils apportaient la même application, la même conscience professionnelle à dépecer un corps et à lui broyer soigneusement tête et doigts pour empêcher toute identification, qu'un garçon boucher à parer une pièce de viande.

Souvent, les *bums* qu'ils égorgeaient ou étripaient ainsi, sans l'ombre d'une émotion, sans un cillement d'horreur ou d'écœure-

ment, étaient leurs plus chers amis, d'anciens compagnons d'armes devenus suspects de tiédeur ou de trahison envers leurs gangs, à moins qu'ils ne fussent sur le point d'être arrêtés, ce qui imposait de leur sceller la bouche. Pas une seule fois — pas une ! — un de ces condamnés ne fut l'objet de la moindre compassion, ne fut même simplement alerté en douce par un de ses vieux copains chargés de l'exécution.

Son contrat rempli, le *thug* rentrait chez lui, avec la satisfaction du devoir accompli, cajolait ses gosses, sans l'ombre d'une pensée pour ceux dont il venait d'assassiner le père, mangeait de bon appétit et dormait d'un sommeil sans cauchemar, en attendant sa prochaine affaire.

Louis Capone, Weiss, Reles, Goldstein, Tannenbaum et la plupart des exécuteurs de Murder Incorporated assassinaient avec un calme glacial, dépourvu de toute passion. Ils faisaient leur métier. Rien d'autre ! Par contre, Happy Maïone, Frank Abbando et surtout Harry Strauss étaient de vrais fauves, des maniaques du meurtre, que la vue du sang surexcitait jusqu'au plus haut degré. Ils se repaissaient de la terreur de leurs victimes, éprouvaient une jouissance sadique à les torturer féroce, à prolonger leur agonie, à s'acharner interminablement sur les cadavres ensanglantés, à inventer d'épouvantables raffinements. C'est eux qui imagineront d'accrocher par la gorge à un croc de boucher, jusqu'à ce que la mort s'ensuive, un gangster obèse pesant plus de cent cinquante kilos !...

C'est Pittsburgh Phil qui, dans la nuit de 1935 où, sur ordre de Buchalter et en compagnie de Mendy Weiss, Maïone et Abbando, il égorgea Pretty Amberg dans l'arrière-salle d'un restaurant proche de Williamsburg Bridge, imagina d'organiser devant le cadavre un concours de beauté entre leurs maîtresses et des prostituées, pour l'élection d'une Miss Crime. La gagnante, une blonde pulpeuse, obtint l'horifiant privilège de bouter le feu à la voiture volée et arrosée d'essence dans laquelle le corps fut ensuite incinéré sur le bord de l'East River. Cette abominable bouffonnerie fut, plus tard, racontée en détail à Burton Turkus par deux des concurrentes. Pour toute la Brooklyn Combination, leur rivale victorieuse devint Miss Hot Foot (Pied brûlant) mais, par dérision, les autres filles transformèrent ce surnom en Hot Tomato (Tomate chaude).

C'est encore le même Pittsburgh Phil, avec Harry Maïone et Abbando qui, dans la nuit du 24 mai 1935, réduisit littéralement en chair à pâté l'usurier George Whitney Kubnick que Lepke Buchalter soupçonnait de trahison. Strauss commença par étrangler la victime, avec une telle brutalité que la corde à piano dont il se servait décapita à moitié le malheureux, dont la langue tétanisée jaillit avec violence de sa bouche, lui brisant les dents

de devant ! Après quoi, Phil larda le ventre de soixante-trois coups de pic à glace, et la gorge de treize autres coups. Pour faire bonne mesure, il broya le crâne de Kubnick avec une hache ! Le cadavre méconnaissable fut retrouvé le lendemain dans une voiture volée quelques jours plus tôt, par Dukey Maffetore. Comme il était trop long pour tenir tassé sur le plancher arrière de l'auto, Pittsburgh Phil avait en outre brisé totalement deux jambes pour pouvoir les replier.

Murder Incorporated ne laissait rien au hasard. L'exécution de chaque contrat était figiolée jusqu'au plus infime détail.

Ainsi, quand, dans un premier temps, le Grand Conseil lui donna mission d'organiser la liquidation de Thomas Dewey, Albert Anastasia, craignant que l'espion chargé d'espier le domicile du procureur spécial ne fût repéré par les gardes du corps de celui-ci, adjoignit à son mouchard une jeune mère et son petit garçon, dont il louait les services à prix d'or... Chaque matin, durant quatre jours, en sortant de chez lui, Dewey (qui s'en souvint parfaitement trois ans plus tard, quand Turkus lui révéla le pot-aux-roses) tombait sur un père de famille modèle, veillant amoureusement, avec son épouse, sur les ébats de leur rejeton, occupé à faire du tricycle sur le trottoir. Ni Dewey ni ses anges gardiens ne soupçonnèrent jamais une seconde qu'il s'agissait là, en fait, de l'équipe qui minutait ses moindres allées et venues matinales, en vue de son assassinat !

Et jamais le patron du drugstore voisin, d'où le procureur appelait quotidiennement et ponctuellement son bureau, n'imagina davantage que le jeune couple qui entrait dans son magasin pour acheter des bonbons, peu après que Dewey en fut sorti, repérait soigneusement les dispositions de la cabine téléphonique où celui-ci devait être abattu !

La même minutie dans le détail, le même luxe maniaque de précautions préludaient à l'exécution de chaque meurtre confié à Murder Incorporated. Une telle préparation exigeait évidemment l'intervention d'une nuée de complices, dont chacun n'avait en charge qu'une seule des phases de l'opération, et ignorait tout des autres, et du but final de sa mission. Seuls, les chefs exécuteurs du niveau de Reles connaissaient celle-ci dans son ensemble.

Intervenaient d'abord les *casers* qui récoltaient en les recoupant à maintes reprises des informations précises et détaillées sur le comportement, les habitudes, les relations, les horaires et les allées et venues de la future victime et qui relevaient méticuleusement la topographie des lieux qu'elle fréquentait. Quelquefois, Murder Incorporated laissait ce soin au client, qui faisait appel à ses services, mais les renseignements fournis étaient contrôlés, une dernière fois, par ses propres agents.

Pendant ce temps, l'armurier — sans savoir pour quelle besogne — s'occupait de procurer les armes indispensables, généralement des armes volées, sur les docks, dans des magasins de sport, des dépôts militaires ou chez des particuliers, car la règle absolue était d'utiliser des armes « vierges », n'ayant jamais servi pour aucun autre mauvais coup. De toute façon, elles passaient par les mains du *cleaner*¹ qui en faisait disparaître toutes les marques d'identification, d'abord à la lime, puis à l'acide nitrique ou chlorhydrique pour effacer, jusque dans l'épaisseur du métal, la moindre trace des numéros d'immatriculation. Bien entendu, ces armes ne servaient qu'une fois et étaient aussitôt détruites après usage. Parallèlement, d'autres spécialistes — les livreurs — volaient les autos nécessaires à l'expédition, en choisissant de préférence des voitures dont le propriétaire était absent pour une longue durée, ou abandonnées depuis quelque temps dans un parking. Ils volaient également, sur d'autres véhicules, des plaques d'immatriculation qui remplaceraient, le moment venu, les plaques d'origine, des *hot cars* (littéralement : les voitures brûlantes, celles qu'utilisaient le ou les tueurs, ou encore qui serviraient de cercueil à la victime). Comme les armuriers, les *casers* ou les *cleaners*, les livreurs ignoraient tout de la destination finale des voitures qu'ils fournissaient et que d'autres experts repeignaient et maquillaient.

Si le tueur devait opérer dans une ville étrangère, c'est un autre complice, parfaitement en règle, qui achetait son billet de train ou d'avion et, sur place, lui ménageait plusieurs planques absolument sûres. Il y résiderait, sous un faux nom, le temps nécessaire à l'accomplissement de sa mission.

A son arrivée, le tueur se faisait reconnaître du complice anonyme chargé de l'accueillir et dont il avait le signalement, au moyen d'un code convenu. Ce complice l'amenait jusqu'au *finger-man*² dont l'unique mission consistait à désigner discrètement la victime à abattre, dont le tueur ignorait neuf fois sur dix l'identité.

Sitôt l'assassinat perpétré, un *wheelman*³ était chargé de recueillir à la volée le *gun-man* dans un *get-away car*⁴ (l'un des *hot cars* volés précédemment) et d'assurer sa fuite selon un itinéraire à la fois rapide et compliqué, longuement reconnu et maintes fois testé précédemment.

A un point de rendez-vous donné, une autre voiture volée

1. Le nettoyeur.

2. L'homme doigt, le montreur.

3. Le chauffeur.

4. Littéralement : la voiture pour se tirer.

embarquait le tueur tandis que le *wheelman* poursuivait quelque temps sa route, avant d'abandonner à son tour le *hot car*.

La plupart du temps, le *wheelman* ignorait tout du fuyard qu'il embarquait ainsi que de sa mission. Sholem Bernstein, le meilleur *wheelman* et livreur de Murder Incorporated (il avait personnellement volé plusieurs centaines de voitures et n'avait été pris qu'une seule fois), s'indignera sincèrement quand Burton Turkus l'inculpera de complicité de meurtre.

— Quand je ramassais un ou plusieurs types à une heure convenue, à un coin de rue, protestera-t-il, comment pouvais-je savoir s'ils sortaient d'un tripot, s'ils portaient pour un casse ou s'ils venaient de descendre un *bum* ?

Pour l'éventualité où le *get-away car* serait immédiatement pris en chasse par une voiture de police, un autre véhicule, le *crash car*, parfaitement en règle et piloté par son légitime propriétaire (un complice temporaire, au casier judiciaire vierge) avait pour mission de se jeter en travers de la route des poursuivants, voire de les percuter, pour faciliter la fuite du *hot car*. Sa consigne : plaider l'affolement ou la fausse manœuvre pour se disculper. Enfin, Murder Incorporated utilisait les services d'innombrables faux témoins, fournisseurs d'alibis et autres judas, chargés d'abuser la confiance des victimes, afin de les attirer dans un traquenard. Sans compter les « croque-morts », chargés, le cas échéant, d'empêcher l'identification d'un cadavre encombrant ou encore de l'escamoter.

Car de très nombreuses victimes de Murder Incorporated disparurent sans laisser la moindre trace, et jamais on ne retrouva leur corps. Cette solution offrait aux tueurs un triple avantage : elle laissait tout d'abord planer indéfiniment l'incertitude sur le sort des disparus dont le casier judiciaire souvent chargé pouvait apparemment motiver une subite plongée dans la clandestinité. En cas de recherches policières, elle privait les enquêteurs des premiers indices essentiels que fournit un cadavre. Enfin et surtout, en cas d'inculpation, elle permettait aux assassins de bénéficier de cette règle du droit anglo-saxon qui veut que nul ne puisse être condamné pour crime, si le corps de la victime n'a pas été retrouvé et soumis à une autopsie légale probante.

Les indications précises d'Abe Reles, bientôt renforcées par celles d'Allie Tannenbaum, dont le sinistre palmarès dépassait celui du Kid et qui, se voyant perdu, se mit à table lui aussi, après avoir passé avec O'Dwyer et Turkus le même marché que son ancien chef, permirent aux policiers de découvrir plusieurs charniers arrosés d'acide, dans le comté de Sullivan, au sein des monts Catskills, une région particulièrement sauvage et déserte,

très proche de New York, où furent exécutés d'innombrables condamnés, emmenés en « promenade ».

Pour se débarrasser des corps des victimes tuées en villes, les tueurs de Murder Incorporated inventèrent nombre d'ahurissantes et macabres solutions. Tantôt, le cadavre, tête et doigts broyés pour empêcher toute identification, était arrosé d'essence et incinéré dans une voiture volée. Tantôt il était livré discrètement à un complice, fabricant d'aliments en boîtes pour chiens, qui le hachait menu et en faisait de la chair à pâtée. Tantôt, saigné à blanc, il était enfermé à clé dans le coffre d'une carcasse de voiture, envoyée à la ferraille et vouée à un prompt pilonnage.

Certaines victimes, par trop encombrantes, furent même enterrées le plus légalement du monde, grâce à un double fond ménagé dans le cercueil d'un défunt décédé, lui, tout à fait naturellement. L'habitude des Américains de faire appel, dès l'heure du décès, à un *funeral parlour*¹ où leurs morts reposent jusqu'à l'enterrement, dans des bières souvent monumentales, facilitait l'introduction d'un *squatter* dans ce cercueil à deux étages. Tout cela, bien entendu, avec la complicité de l'entreprise de pompes funèbres souvent propriété légale d'un gang. L'Hudson, l'East River et surtout le loch Keldrake, un petit lac des Catskills, servirent, eux aussi, de dernières demeures à un grand nombre de victimes. Au début, certains corps remontaient en surface, après quelques jours, gonflés par les gaz de la décomposition. C'est Pittsburgh Phil Strauss qui trouva la parade et la détailla avec une cynique complaisance à John Kaitz, l'un des assistants de Dewey.

— Dans les premiers temps, nous nous contentions de poignarder cinq ou six fois un *bum*, avant de le balancer à l'eau. Mais, bientôt, la charogne remontait, comme un ballon ! Alors, nous avons pris l'habitude de lui crever la poitrine, l'estomac et les intestins, d'une bonne centaine de coups de pic à glace par où l'eau pouvait entrer et chasser les gaz de la décomposition... Plus jamais un corps n'a refait surface. Et c'était moins long et plus sûr que de le lester !

Certaines victimes dont la trahison particulièrement dange-reuse ou imprudente méritait un châtement exceptionnel et exem-

1. Véritable maison des morts qui « s'occupe de tout » et où s'effectuent la dernière toilette du défunt (souvent avec maquillage et embaumement) ainsi que sa mise en bière et son exposition. C'est là que proches et amis de la famille rendent leurs visites de condoléances et de là que part le convoi funéraire. Le slogan publicitaire macabre d'une de ces grandes chaînes de *funeral homes* est resté célèbre : « Mourez. Nous ferons le reste ! »

plaire moururent pendues par la gorge à un croc de boucher, dépecées en petits morceaux, puis furent abandonnées, tassées dans des poubelles. D'autres seront immergées après avoir été ensevelies vives dans un « paletot de ciment » ou encore jetées vivantes à l'eau, les pieds scellés dans des « souliers de béton ». Tandis que durcissait le bloc de ciment, les bourreaux entretenaient sadiquement leur victime des tortures de l'asphyxie qui l'attendait.

*
**

Nul n'échappait à Murder Incorporated.

A plusieurs reprises, des truands, se sentant suspectés, désireux de rompre avec le Milieu ou, plus simplement, conscients d'en savoir trop, subodorèrent qu'un contrat ne tarderait pas à être lancé contre eux, et tentèrent de se soustraire à leur sort en prenant les devants ; ils disparurent sans laisser d'adresse. C'était se condamner, du même coup, inexorablement.

Certains mirent toute l'étendue des Etats-Unis entre eux et le lieu de leurs précédents exploits, ils changèrent de nom, de métier, d'apparence, se crurent sauvés. C'était compter sans la gigantesque toile d'araignée tissée par le Syndicat sur tout le territoire américain. Non seulement grâce à ses infinies ramifications jusqu'au sein du dernier et du plus excentrique des gangs, mais encore grâce à la foule innombrable d'avocats, d'attorneys, de juges, d'employés de mairie, de chefs de police et de flics véreux que ces mêmes gangs stipendiaient jusque dans les plus petites villes. S'y ajoutaient tous les preneurs de paris, les prêteurs sur gages, les tenanciers de bars, de restaurants, de bordels, rackettés par toutes les bandes affiliées à l'Organisation, et tous les agents infiltrés dans les syndicats patronaux ou ouvriers. Pas une prison américaine où le Grand Conseil n'eût des antennes. A la façon d'Interpol, Murder Incorporated mettait en branle son fabuleux réseau de renseignements. Tôt ou tard, le fugitif recherché avait besoin d'argent, d'un appui, d'un nouveau permis de conduire, d'un travail. Tôt ou tard, il reprenait contact avec sa femme, ses parents, des amis sûrs, fréquentait un bar ou un tapis-franc, où il se croyait inconnu. Inévitablement, il finissait par être localisé et par recevoir la visite d'une équipe de tueurs.

Le répit obtenu pouvait durer quelques semaines, voire quelque mois. Jamais, pour aucun des hommes « marqués » pour la mort, il ne fut définitif.

La dramatique odyssée de Sholem Bernstein, grand spécialiste du vol des voitures qu'utilisaient les équipes de Murder Incorporated, démontre l'efficacité et l'implacabilité avec lesquelles les tueurs de l'Organisation traquaient un fugitif désigné à leurs coups. Dès qu'Abe Reles commença à dénoncer ses complices, le premier arrêté fut Happy Maïone, son alter ego, qui commandait avec lui la Brooklyn Combination ! Tous ses systèmes de défense réduits en miettes par les bavardages de son ex-associé, écrasé par les preuves que celui-ci fournissait, Maïone, fou de rage et de peur, ne conçut qu'un seul moyen de parer au désastre : faire supprimer tous ses complices encore en liberté, et qui pouvaient corroborer toutes les accusations du Kid. Du fond de sa cellule, il lança un contrat collectif visant une bonne douzaine de ses propres hommes que traquait la police. Se sachant l'un des plus menacés, Sholem Bernstein qui, comme chauffeur et pourvoyeur de voitures du gang, avait assisté à d'innombrables exécutions féroce­ment menées par son patron, prit la fuite jusqu'à Los Angeles, à quatre mille kilomètres de Brooklyn. Il y avait des amis sûrs. A peine était-il installé là-bas sous un faux nom que ceux-ci le prévinrent. Les tueurs chargés par Maïone de le liquider avaient mystérieusement retrouvé sa piste et étaient déjà en ville. Bernstein s'enfuit à San Francisco. Quelques heures plus tard, il se sentit à nouveau repéré. Il se débarrassa de sa voiture, pensant qu'elle trahissait sa présence et, n'employant plus que les transports publics, il entama une fuite éperdue et zigzagante à travers les Etats-Unis, évitant comme la peste tout contact, non seulement avec le Milieu, mais avec ses plus sûrs amis, changeant ses habitudes et son aspect, déménageant sans cesse. Peine perdue ! A Dallas, les tueurs étaient sur son dos, neuf heures après son arrivée en bus. A Saint Louis, ils retrouvèrent sa piste en deux jours. Jamais Bernstein ne put séjourner plus de trois ou quatre jours au même endroit.

Sa folle course contre la mort s'acheva enfin à Chicago. Bien qu'il n'y fût connu de personne, il y fut rapidement rejoint par ses implacables poursuivants. Traqué, sur le point d'être abattu, à bout de ressources Bernstein décida alors de regagner Brooklyn et de se rendre à la police, seule capable — peut-être — de le protéger. Mais, sachant à quel point celle-ci était gangrenée et renseignait les tueurs du Syndicat, il préféra se terrer jusqu'à ce qu'il pût joindre le détective Johnny McDonough, que toute la pègre savait absolument incorruptible.

C'était le seul *cop* avec lequel Bernstein avait une chance d'arriver vivant dans le bureau d'O'Dwyer. Calcul qui se révéla exact.

Or, au moment où se déroulait cette mortelle poursuite, Murder Incorporated, durement ébranlé par les révélations de Reles,

déjà décapité, démantelé par d'innombrables arrestations, et devenu la cible de toutes les polices, n'avait plus les coudées franches, et n'était plus que l'ombre de lui-même. C'est dire ce qu'avait été sa terrible efficacité pendant les six années où, inconnu de toutes les forces de l'ordre et assuré de le rester grâce à ses méthodes, à son cloisonnement et à sa rigoureuse organisation, il avait toutes facilités pour expédier ses équipes de tueurs aux quatre coins des Etats-Unis...

CHAPITRE X

LE CANARI NE SAVAIT PAS VOLER !

Qu'est-ce donc qui a soudain déterminé Reles à vendre froidement l'organisation à laquelle il appartient ?

D'après O'Dwyer et Turkus, eux-mêmes, sûrement pas la peur, malgré les révélations de Sam Levine et Dukey Maffetore. Le remords, les prières de sa femme ? C'est ce que le misérable s'efforcera de faire croire, sans grande conviction. Même la naissance de son premier fils, à l'époque où il opérait comme chef-exécutif, ne lui a pas fait envisager une seconde de changer d'activité. Et quand, au cours d'une brève visite à la prison, le gamin lui confiera en sanglotant : « Papa, je n'ose plus sortir. Tous les copains te traitent de lopette », Abe Reles ne manifestera pas la moindre émotion devant ce chagrin pathétique. Ses vraies raisons de parler sont probablement plus sordides et inspirées par le froid cynisme de ce calculateur intelligent et retors. Sans doute s'est-il persuadé que, tôt ou tard, la monstrueuse industrie de mort dont il était l'un des plus importants rouages serait forcément découverte. Mieux valait, dès lors, prendre les devants, quitter le navire avant qu'il ne sombre, et tirer au maximum son épingle du jeu, en collaborant spontanément avec la loi et en négociant le plus avantageusement possible cette coopération. D'autant qu'Abe Reles possède environ 100 000 dollars d'économies. Avec cette somme, il pourra fuir avec sa famille, en Amérique du Sud, sous un faux nom, loin des représailles possibles du Syndicat, dont ses révélations auront d'ailleurs contribué à neutraliser l'équipe de tueurs.

Pas une seule fois il n'éprouva la moindre honte de sa trahison. « N'importe lequel de ces rats, dans la même situation que moi, en aurait fait autant ! » ricane-t-il.

Quoi qu'il en soit, Reles ne s'est pas vanté. En fournissant à

O'Dwyer les moyens de démasquer et de démanteler la plus vaste coopérative d'assassinats qui ait existé depuis la disparition de la secte des Haschischins au Moyen-Orient, et celle des Thugs aux Indes, le mouchard a fait, du jour au lendemain, de l'obscur district attorney de Brooklyn l'homme le plus populaire des Etats-Unis. Les investigations d'O'Dwyer font la une de tous les journaux américains et sa gloire fait pâlir celle des deux autres héros nationaux de la lutte contre le crime : Thomas Dewey et Edgar John Hoover.

Dès les premières révélations d'Abe Reles, Turkus a lâché ses limiers. Happy Maïone, Frank Abbandando et Louis Capone se font cueillir à domicile, avant même d'avoir eu vent du désastre qui s'abat soudain sur Murder Incorporated. Workman est arrêté à Brooklyn où Allie Tannenbaum, précipitamment rentré de Floride pour quémander les fonds nécessaires à sa fuite, se fait épingle à son tour. Aussitôt inculqué du meurtre d'un *wheelman*, Irv Askenaz, exécuté de seize balles par lui et Pittsburgh Phil, en 1936, Allie Tannenbaum, dénoncé et confondu par Reles, tient bon six semaines, puis se voyant acculé et inévitablement promis à la chaise électrique, s'effondre soudain. Il négocie avec O'Dwyer et Turkus un marché identique à celui qu'ils ont passé avec le Kid.

Le district attorney et son adjoint marquent là un point décisif : partenaire habituel de Reles et de Pittsburgh Phil, Allie Tannenbaum, outre une bonne douzaine de contrats qu'il a remplis personnellement, a participé à de nombreuses exécutions. Il sait énormément de choses et peut, dans la plupart des cas, apporter aux accusations de Reles la corroboration décisive exigée par la loi.

Les arrestations et les inculpations se multiplient. Turkus jette en prison tous les tueurs que leur désignent les deux canaris mais aussi les moindres comparses susceptibles de témoigner et qu'il est prudent de garder à l'abri. C'est la panique, non seulement chez les *punks* qui se terrent ou prennent la fuite, mais à tous les échelons de Murder Incorporated et jusqu'au Conseil suprême du Syndicat. Prestement imité par Joe Adonis, Albert Anastasia, averti la nuit même où Reles se met à table, disparaît, sur l'heure, des quais de Brooklyn, laissant la direction de son Waterfront à son frère Toghly Tony. Reles l'a impliqué formellement dans l'exécution de Puggy Feinstein, un joueur professionnel, assassiné sur contrat par Pittsburgh Phil et Sam Goldstein.

Le Grand Conseil convoque, en catastrophe, un comité de crise.

De Californie, Bugsy Siegel accourt à New York, via Detroit où il embarque au passage les chefs du Purple Gang. Pendant huit jours, sous sa présidence, les chefs encore libres du Syndicat, parmi lesquels Meyer Lansky, les frères Mangano, Longie

Zwillman, Willie Moretti et Frank Costello, tiennent conseil secrètement et sans désespérer, dans la suite impériale du plus grand hôtel de Park Avenue. Pour tous, la situation est calamiteuse. Son rôle d'intermédiaire haut placé a permis à Abe Reles de tout savoir sur les innombrables règlements de comptes ordonnés par eux, depuis dix ans ! Rapidement, avec leur redoutable efficacité habituelle, ils vont improviser une contre-offensive méthodique et de grand style. Elle va se développer à la fois sur trois plans :

1) Tout d'abord, le Syndicat dans son ensemble va tout mettre en œuvre vis-à-vis de la presse pour jeter la suspicion sur la valeur des aveux des mouchards et sur le crédit que l'on peut accorder à pareils individus, prêts pour sauver leur peau, à répéter tout ce que leur souffleront O'Dwyer et Turkus. Il faut insidieusement persuader l'opinion américaine que ceux-ci, avides de se faire mousser politiquement, ont exagérément gonflé quelques banales affaires de meurtres sans rapport entre elles, pour faire croire à la réalité d'une gigantesque conjuration criminelle qui n'existe que dans leur imagination.

2) Le Grand Conseil vote aussi la constitution d'un fonds de défense et d'assistance, à budget illimité. Alimenté par un tribut exceptionnel levé non seulement sur tous les gangs des Etats-Unis, mais aussi sur les caisses de toutes les organisations ouvrières et patronales rackettées par eux, ce trésor de guerre permettra à tous les membres du Syndicat trop menacés de passer à l'étranger ou de vivre aussi longtemps qu'il le faudra dans la clandestinité.

Il permettra d'assurer à ceux qui ont été arrêtés, et qui ont su tenir leur langue, les meilleurs défenseurs possible et, le cas échéant, de payer à fonds perdus les cautions exigées pour leur remise en liberté provisoire, si élevées soient-elles. Enfin, on procurera à leurs familles de quoi vivre confortablement. Les plus grands avocats criminels des Etats-Unis seront ainsi mobilisés par le Syndicat. L'un des plus fameux juristes de New York, Sam Leibowitz, recevra personnellement 100 000 dollars cash pour représenter Albert Anastasia et quelques autres têtes d'affiche. Et des centaines de milliers de dollars seront dépensées pour tenter de tirer d'affaire Pittsburgh Phil Strauss, dont les aveux, s'il se mettait à table, seraient mortels pour toutes les têtes du Syndicat.

3) Le Conseil suprême décrète enfin une guerre d'extermination sur tout le territoire américain, non seulement contre tous les témoins dangereux, mais aussi contre tous les membres de Murder Incorporated encore libres et qui pourraient tôt ou tard, en cas d'arrestation, être tentés d'imiter Reles, Tannenbaum, Levine et Maffetore. Bien entendu, des sommes énormes sont promises à toute personne qui liquidera les quatre canaris. La

seule tête du Kid est mise à prix 100 000 dollars ! C'est Bugsy Siegel, principalement assisté par les tueurs du Purple Gang de Detroit, qui reçoit les pleins pouvoirs pour mener à bien cette sanglante épuration. Mais, du fond de sa prison, Happy Maïone, enragé de peur et de haine, constitue, lui aussi, par l'entremise de son frère Duke et de Vitto Gurino, qui a échappé aux rafles, ses propres équipes d'exécuteurs, et les lance même contre ses plus fidèles lieutenants. En quelques semaines, c'est l'hécatombe. La terreur plane sur tout l'*Underworld*.

Liquidés, les tueurs Benny Tannenbaum, Dirty Jimmy Ferraco, Dandy Jack Parisi, Tony Romero, et des dizaines d'autres qui pourtant ont pris la fuite.

Gurino tente même à plusieurs reprises de faire évader certains prisonniers pour pouvoir les assassiner sans témoins. La chasse à l'homme devient si meurtrière qu'O'Dwyer et Turkus en viennent, paradoxalement, à faire diffuser à travers tous les Etats-Unis de pressantes mises en garde destinées aux fuyards de Murder Incorporated. Toutes les polices livrent aux tueurs de Siegel et de Maïone une véritable course contre la montre, espérant retrouver avant eux les hommes marqués pour la mort.

Mais cette guerre d'extermination impitoyable va se retourner contre le Syndicat. Nombre de truands chevronnés qui, même arrêtés et soumis au « troisième degré », ne se fussent jamais laissé arracher le moindre mot, réalisent soudain, à leur grande déception, que ni leurs états de services passés, ni leur réputation, ni leurs protections dans le Milieu, rien ni personne ne peut plus les empêcher de tomber, tôt ou tard, sous les coups aveugles des exécuteurs, sinon... la Justice. En désespoir de cause, plusieurs de ces fugitifs se résoudront à se livrer, échappant souvent de justesse à la mort, et, par vengeance, se mettront à table. Ce sera le cas d'Angelo Catalano, le *wheelman* favori de Happy Maïone, dont les révélations contribueront à enfoncer définitivement son ancien chef. Il apprendra notamment aux enquêteurs que, le 6 février précédent, celui-ci n'a pas hésité à se déguiser en call girl pour se faire recevoir par deux syndicalistes, particulièrement méfiants, et qu'il avait mission d'abattre avec Gurino et Abbandando.

Joe Liberito, un chauffeur, et Sholem Bernstein se rendront, eux aussi, à la police. Et Blue Jaw Maggoon, lui-même, qui disputait le record des exécutions à Pittsburgh Phil Strauss, les imitera quand il se saura condamné par ses anciens complices. Les informations complémentaires qu'il fournira à O'Dwyer et Turkus sur le compte de Lepke Buchalter, Joe Adonis et Albert Anastasia seront particulièrement accablantes.

O'Dwyer et Turkus finissent ainsi par disposer de vingt-deux témoins à charge. Ils mettent aussitôt les bouchées doubles.

Deux mois après l'arrestation d'Abe Reles, les procès des vedettes de Murder Incorporated commencent à se succéder en rafales. Dès fin avril 1940, Charles Workman est traduit devant la Cour criminelle du New Jersey pour le meurtre de Dutch Schultz. Avec aplomb, il commence par plaider l'innocence mais, en cours de procès, accablé par les témoignages du Kid et d'Allie Tannenbaum, il se voit contraint d'avouer sa culpabilité. Son subit changement d'attitude lui vaudra d'échapper de justesse à la chaise électrique, non sans écoper toutefois d'une sentence de prison à vie¹.

Dès le 13 mai 1940, à 10 heures, s'ouvre à Brooklyn le procès de Maïone et de Frank Abbandando. Pour gagner du temps, le district attorney s'est limité à une seule accusation, mais étayée de preuves irréfragables et corroborées par les témoignages d'Abe Reles, d'Allie Tannenbaum, de Julie Catalano, de Liberito, de Sholem Bernstein et de Maggoon : l'exécution de l'usurier George Withney Kubnick. Leur procès est expédié en quelques audiences, malgré l'intervention d'un faux témoin à décharge, qui sera contraint par Turkus d'avouer qu'il a été payé par le frère de Maïone. Le verdict que ramènent les jurés est implacable : c'est une double condamnation à mort. La demande de grâce des tueurs, aussitôt formulée, est rejetée. Tous deux s'assieront sur la chaise électrique, à Sing-Sing, le 12 février 1942.

Le 9 septembre 1940, c'est au tour de Sam Goldstein et de Pittsburgh Phil Strauss de comparaître devant la même Cour. Malgré leur terrifiant palmarès, O'Dwyer, là aussi, a limité leur inculpation, pour meurtre au premier degré, à une seule affaire : l'assassinat, le jour de la fête du Travail 1939, du joueur professionnel Puggy Feinstein, qu'ils ont étranglé lentement avec un garrot, criblé de coups de pic à glace, puis incinéré à l'intérieur d'une voiture, dans un terrain vague de Brooklyn.

Depuis son arrestation, le sinistre Pittsburgh Phil simule la folie. Lui, le dandy, le « beau Brummel » qui passait une heure chaque jour chez son coiffeur, il se laisse pousser démesurément les ongles, la barbe et les cheveux. Il refuse de se laver, porte des vêtements crasseux, et affecte un comportement complètement aberrant. Mais il commet deux erreurs irréparables. D'une part, il rédige secrètement pour sa défense une sorte de memento méthodique et cohérent, que Turkus réussira à faire saisir. Et, d'autre part, il a adressé au district attorney une lettre parfaitement sensée, où il lui proposait avec arrogance de conclure un arrangement semblable à celui que Reles et Tannenbaum ont négocié, promettant en échange de sa liberté une avalanche de nouvelles révélations.

Il est inconcevable, pour O'Dwyer (d'autant que grâce aux

1. Il sera remis en liberté conditionnelle en 1955.

deux canaris il n'en a plus besoin) d'accepter une quelconque transaction avec un monstre responsable d'une bonne centaine de meurtres. Le district attorney rejette donc la proposition mais garde la lettre. En produisant ces deux documents au procès, Burton Turkus n'aura aucune peine à prouver au jury que le prétendu dément n'est qu'un simulateur. Ce que confirmeront trois psychiatres, malgré les protestations de l'avocat Daniel H. Prior, un des plus célèbres criminalistes de l'Etat de New York, engagé à prix d'or par le Syndicat.

Dès l'ouverture des débats, le juge John J. Fitzgerald exigera, d'ailleurs, que Strauss soit rasé de près et coiffé court. Il s'en suivra un épisode bouffon au cours duquel le tueur excipera de ses droits constitutionnels pour refuser, mais la Cour, estimant que l'excessive pilosité de l'accusé est uniquement motivée par l'espoir d'empêcher son identification formelle par les témoins, passera outre.

L'autre accusé, Goldstein, bien qu'il ait engraisé de dix kilos depuis son incarcération, se contente de protester contre la qualité de la nourriture qu'il reçoit en prison et, comme s'il était au spectacle, salue bruyamment et cordialement tous les journalistes qu'il connaît et qui se trouvent dans la salle.

Pas une seconde les deux tueurs ne se démonteront. Même quand s'accumulent contre eux les témoignages écrasants de Maggoon, de Dukey Maffetore et de Sam Levine. Une fois encore, c'est leur ancien chef et ami, Abe Reles, qui s'ingéniera le plus efficacement et le plus complaisamment à les enfoncer et à tout faire pour leur valoir un verdict implacable. Et, pour faire bonne mesure, le Kid accusera formellement Albert Anastasia d'avoir ordonné l'élimination de Puggy Feinstein, sur mandat des frères Mangano, les parrains de la Mafia de Brooklyn. Révélation qui fera sensation, mais qui, curieusement, n'entraînera de la part du district attorney que de molles poursuites contre le patron du Syndicat des dockers, d'ailleurs en fuite. Jamais Anastasia ne sera vraiment recherché ni inquiété pour sa participation à l'assassinat de Feinstein. Pas plus que pour les vingt autres meurtres, qu'il a personnellement commis, ni pour la fonction éminente qu'il occupait dans la hiérarchie de Murder Incorporated. Pourquoi O'Dwyer, si prompt et si résolu à faire condamner des exécutants, semble-t-il soudain frappé d'aboulie et de paralysie quand on lui fournit sur un plateau les moyens d'abattre celui qui est à la fois le chef exécutif et le bras droit du sinistre Lepke Buchalter ? On n'entrevera la solution de ce mystère que dix ans plus tard, quand, en 1951, confronté avec Frank Costello, devant la commission sénatoriale d'enquête sur le crime organisé, présidée par le sénateur Estes Kefauver, O'Dwyer, élu entre-temps maire de New York, en remplacement de l'honnête Fiorello

La Guardia, devra reconnaître hargneusement avoir entretenu les meilleures relations avec le gangster et reçu de lui, à plusieurs reprises et par l'intermédiaire du chef des pompiers de la ville, d'importantes contributions à son fonds électoral ! Vertueuse Amérique...

Dès 1940, O'Dwyer, qui visait déjà la mairie de la grande cité américaine, savait pertinemment n'avoir pas la moindre chance d'être élu s'il avait les dockers contre lui. C'était se les aliéner en bloc et à coup sûr que d'oser inculper leur redoutable et tout-puissant chef syndical, Albert Anastasia. O'Dwyer ne pouvait pas davantage se passer de l'énorme appoint des voix des autres syndicats professionnels new-yorkais que contrôlaient les autres patrons du Syndicat, amis et associés du même Anastasia. Sans doute Costello, « ministre » des relations politiques de l'Organisation, se charge-t-il dès cette époque, de le faire comprendre discrètement à l'ambitieux O'Dwyer, en assortissant ses paternels conseils de quelques copieux et secrets subsides...

Bien que formellement impliqué par Abe Reles et Maggoon, Albert Anastasia sera l'Arlésienne du procès de Harry Strauss et de Sam Goldstein. Après trois jours de débat, ceux-ci s'entendent condamner à la peine de mort. Sourire aux lèvres jusqu'au bout, Goldstein ne s'est troublé qu'une seule fois, en entendant son ami de toujours, presque son frère, Blue Jaw Maggoon, le charger sans l'ombre d'un remords.

La nuit même où s'achève le procès des deux tueurs, Vitto Gurino, l'implacable adjoint de Maïone, qui, depuis les débuts de l'affaire, participe à la guerre d'extermination et a liquidé plusieurs témoins dangereux pour son chef, se réfugie, fou d'épouvante, chez le curé de l'église de la 10^e Avenue, dans Manhattan.

— Ne les laissez pas me tuer !... implore-t-il.

Il sait qu'il figure, à son tour, sur la liste dressée par Bugsy Siegel, des comparses à supprimer par précaution. Gurino a tenté de disparaître dans la nature. Sans succès ! Traqué par les tueurs du Purple Gang, ne sachant plus où se terrer, ses nerfs ont craqué. Livré à O'Dwyer et à Turkus, il sera aussitôt inculpé de l'assassinat de deux anciens exécuteurs de Maïone : Siciliano et Lattaro.

Strauss et Goldstein auront le tragique privilège d'être les premiers membres du Murder Incorporated à s'asseoir sur la chaise électrique. Ils seront exécutés le 12 juin 1941, neuf mois après leur condamnation, et mourront aussi cyniquement qu'ils ont vécu. Alors qu'on l'immobilise sur le siège fatal, Goldstein ricanera : « Si je pouvais encore formuler un dernier vœu, ce serait de tenir serré dans mes bras cette ordure d'Abe Reles, au moment où on enverra le courant ! »

Jusqu'au bout, Harry Strauss a joué les déments, plus hirsute

et plus sale que jamais, espérant sans doute contre tout espoir. Il a, à nouveau, offert de se mettre à table. Il sollicite même de Burton Turkus l'autorisation de s'entretenir seul à seul, quelques instants, avec Abe Reles. Cette concertation, promet-il, permettra au district attorney adjoint d'élucider d'autres crimes dont il n'a pas encore connaissance et de lancer de nouvelles inculpations, aux plus hauts échelons du Syndicat. Méfiant, Turkus refuse. Heureusement !... Pittsburgh Phil lui avouera en ricanant que son seul but, en réclamant cette confrontation, était de pouvoir se ruer par surprise sur le Kid, de le jeter bas et de le mordre à la gorge, pour tenter de trancher la veine jugulaire à coups de dents !...

Le matin de son exécution le répugnant personnage renoncera enfin à simuler la folie, se rendant aux objurgations de Sam Goldstein, son compagnon de la cellule de la mort et qui, durant tout le procès, n'a cessé de se plaindre de la puanteur dégagée par son complice. Pittsburgh Phil se rase enfin, se fait coiffer et enfile son plus beau complet. Il refusera de recevoir ses parents, mais obtiendra, une heure avant de s'asseoir sur la chaise électrique, la grâce de revoir une dernière fois sa maîtresse, Evelyn Mittelman, incarcérée en même temps que lui, et qui vient d'être libérée.

Elle a vingt-sept ans. C'est une blonde platine superbe, et un peu vulgaire, aux formes voluptueuses, au tempérament de feu, qui a débuté dans la galanterie à l'âge de seize ans. Toute la pègre new-yorkaise ne la connaît que sous le surnom de Death Kiss Girl, la Fille au baiser mortel. Un sobriquet largement mérité, puisque chacun de ses quatre amants en titre successifs est mort, assassiné par le suivant !... Pas rancunière pour un sou, la belle Evelyn s'est toujours donnée au meurtrier de son précédent protecteur !... Le dernier était Pittsburgh Phil qui l'a conquise de haute lutte, en brisant le crâne de son précédesseur, à coups de queue de billard. L'autre en a réchappé, mais pas pour longtemps ! Un an plus tard, désigné aux tueurs de Murder Incorporated sur contrat de Socks Lanza, chef du racket new-yorkais du poisson, le malheureux a été exécuté par le même Phil Strauss, au cours de son voyage de noces avec une riche héritière épousée pour oublier Evelyn Mittelman.

L'implacable exécuteur n° 1 de Murder Incorporated n'échappera pas, lui non plus, à l'inexorable malédiction qui frappe étrangement tous les amants de la Death Kiss Girl, avec laquelle il filait le parfait amour depuis trois ans. Un amour qui attendrissait toutes les commères de Brownsville. Evelyn Mittelman, la Fille au baiser mortel sera la dernière à embrasser Harry Pittsburgh Phil, juste avant qu'il ne grille sur la chaise électrique, le 12 juin 1941, à l'âge de trente-deux ans.

Sans doute tenait-elle à justifier au plus près l'exactitude de son redoutable surnom...



Les implacables condamnations qui frappent les uns après les autres et toujours plus haut les tueurs de Murder Incorporated achèvent de semer la panique au sein du Syndicat du Crime. Après Joe A. Adonis, après Albert Anastasia, Bugsy Siegel lui-même a dû, dès le début de juillet 1940, plonger directement dans la clandestinité, sans cesser pour autant de diriger la guerre d'extermination.

Abe Reles et Allie Tannenbaum n'ont hésité ni l'un ni l'autre à le mettre directement en cause dans l'assassinat de Harry Greenberg. En fait c'est Tannenbaum qui le premier « cracha le morceau » de l'assassinat de Greenberg. L'inévitable Abe Reles qui de New York avait suivi toutes les opérations de la grande traque contre Greenie s'empressa de confirmer les dires de Tannenbaum, point par point.

Turkus, aussi miraculeusement documenté, s'envola sans tarder pour Los Angeles, activa la justice californienne qui sans se faire trop prier ordonna l'arrestation de Siegel, Carbo et Segal. Evidemment ces derniers, non moins miraculeusement avertis, se sont volatilisés... Quant à Buchalter, « ordonnateur des hautes œuvres » dans l'exécution de Greenberg, il est déjà sous les verrous à New York. Une chance !

Le 17 août 1940 son avocat, le célèbre Jerry Geisler l'en ayant persuadé, Bugsy Siegel, sourire cynique aux lèvres, se laisse arrêter. Quelques jours plus tard Carbo et Segal se font « sauter » à Seattle d'où ils sont extradés.

Fin août, tous trois comparaissent sous l'inculpation de meurtre au premier degré devant le Grand Jury de Los Angeles. Pour la circonstance et malgré les furieuses réticences de Turkus et d'O'Dwyer, les deux canaris Abe Reles et Allie Tannenbaum sont conviés à venir donner leur récita favori devant la Cour. Mieux protégés que l'or de Fort Knox, ils sont donc transférés en Californie. Une nuée de tueurs les tiennent à l'œil, sans pouvoir les ajuster dans la mire car les précautions sont bien prises, et pas une fois l'occasion ne s'offrira au plus audacieux de « flinguer les petits oiseaux » qui vont chanter à qui mieux mieux.

Leur témoignage se révéla écrasant pour les trois accusés sur qui plane sérieusement la menace de la chambre à gaz. Astucieusement, Jerry Geisler réussit à faire citer de faux témoins à charge, grassement soudoyés. Après avoir déposé sous serment et chargé les inculpés, les complices se rétractent et avouent cyni-

quement s'être parjurés. Sur quoi, le machiavélique avocat n'aura aucune peine à faire invalider les débats, et à obtenir la libération... La loi n'est pas faite pour les chiens...

Libération sous caution il est vrai, pour les trois clients de Jerry Geisler. En décembre, le nouveau district attorney de Los Angeles, John Dockweiler (à l'élection duquel Siegel a secrètement contribué !) entame une procédure de non-lieu, en faveur de celui-ci et de ses complices.

Le scandale est tel que, vigoureusement actionnée par O'Dwyer et Turkus, la Justice californienne exige la constitution d'un nouveau Grand Jury, une nouvelle comparution d'Allie Tannenbaum et le maintien de l'inculpation de Siegel, Carbo et Segal. Prudemment, ceux-ci préfèrent disparaître à nouveau, le 21 juin 1941. Mieux vaut abandonner une caution que d'y laisser sa peau.

A cette époque, de tous les grands patrons du Syndicat du Crime, celui qui, indiscutablement, court le péril le plus mortel et le plus imminent, est Lepke. C'est lui qui, véritablement, a donné à Murder Incorporated ses dimensions nationales. C'est lui qui, pour le compte du Conseil suprême, a dirigé et supervisé des centaines d'assassinats sur tout le territoire américain. Sans compter ceux qu'il a fait exécuter pour son propre compte au cours de sa sanglante carrière de racketteur et, surtout, quand, en 1938 et 1939, terré dans sa planque de Brooklyn, il a lâché ses meutes de tueurs aux trousses de tous les témoins qui pouvaient éventuellement déposer contre lui, devant l'équipe de Dewey. Il suffisait alors simplement qu'une victime de ses extorsions soit convoquée par le procureur spécial, pour qu'elle soit aussitôt exécutée, qu'elle ait parlé ou non. D'après Herwitz et Gurfeyn, deux des assistants de Dewey, sur vingt témoins virtuels désignés aux tueurs, sept ont été sauvagement liquidés et les autres réduits au silence par les équipes de Reles, de Pittsburgh Phil et de Maïone. Ceux qui survécurent n'eurent la vie sauve que grâce au fantastique réseau de protection déployé autour d'eux par le F.B.I. et le *Special Squad* de la police de New York, sous le commandement du commissaire Valentine.

Après sa double condamnation à quatorze ans de prison pour trafic de drogue et à trente ans pour extorsion de racket, Lepke s'est cru tiré d'affaire aux moindres frais. Même suspecté du pire au cours du procès implacable mené contre lui par Thomas Dewey, rien n'a transpiré des meurtrières hécatombes auxquelles il a secrètement présidé depuis dix ans. Bien que les sentences qui l'ont frappé soient très lourdes, Lepke s'estime heureux. Il a réussi à éviter une condamnation à la chaise électrique qu'il eût inexorablement encourue si les enquêteurs avaient eu le moindre élément d'information sur la part la plus effroyable de ses activités.

C'est dire si le coup de tonnerre des révélations d'Abe Reles foudroie tous les espoirs de l'immonde personnage. La vérité, qu'il avait réussi à maintenir sous le boisseau grâce à la terreur inspirée aux témoins, éclate soudain au grand jour dans toute son horreur, preuves et détails à l'appui. Abe Reles est d'autant plus intarissable sur le compte de son ancien patron qu'il a à maintes reprises servi de chauffeur et de garde du corps à Lepke durant ses deux années de clandestinité. Reles fera notamment le récit de cette fameuse nuit de 1938 où il a escorté son redoutable chef à une réunion tumultueuse du Grand Conseil, exigée par Tom Lucchese, et à laquelle assistaient, entre autres, Albert Anastasia, Willie Moretti, Jerry Catena, Joe Adonis et Longie Zwillman. Lucchese a failli en venir aux mains avec Buchalter qui l'accusait, avec Anastasia, de chercher à l'évincer des secteurs du racket du prêt-à-porter qu'il contrôlait personnellement. C'est également Reles qui a directement reçu de Buchalter les ordres concernant toutes les éliminations de témoins, exigées par celui-ci, et qui les a organisées.

Pièce par pièce, le mouchard fournit à O'Dwyer et à Turkus les éléments d'un acte d'accusation massue contre son ex-patron. Dès la fin mai 1940, l'avocat de Brooklyn exige et obtient des autorités que Buchalter, en train de purger sa première condamnation dans une prison fédérale, lui soit livré. Il l'inculpe aussitôt de meurtre au premier degré. Il fait également arrêter Louis Capone, l'homme de confiance de Lepke. L'autre lieutenant de celui-ci, Mendy Weiss, a réussi à prendre la fuite. Recherché par toutes les polices d'Amérique, il sera finalement arrêté à Kansas City en juin 1941, juste à temps pour rejoindre ses deux complices sur le banc des accusés de la Cour criminelle de Brooklyn. Tambour battant et tout en menant parallèlement les procès de Phil Strauss et de Sam Goldstein, O'Dwyer et Turkus bouclent l'instruction du dossier des chefs tueurs, dont le procès est fixé au 21 novembre 1941.

Pour les trois hommes sous les verrous, aucune échappatoire possible. Leur situation est désespérée. Un seul et ultime espoir : priver l'accusation de son témoin essentiel, avant que l'affaire arrive devant le jury criminel de Brooklyn. La terrible proximité de l'échéance fait de Buchalter un fauve enragé de peur et de fureur. Du fond de sa cellule, il menace le Syndicat, exige l'élimination immédiate de l'intarissable canari. Requête superflue. Tous les *big bosses* encore en circulation sont bien d'accord là-dessus, y compris Frank Costello, le seul d'entre eux qui, dans le passé, ait toujours répugné à faire appel aux services de Murder Incorporated même si, à contre-cœur, il admettait la nécessité de l'existence d'un tel organisme, pour maintenir l'ordre au sein de l'organisation. Malgré la guerre d'extermination entre-

prise par Siegel, malgré les sommes fabuleuses engagées par le Grand Conseil pour limiter de toutes les façons possibles le désastre provoqué par les révélations d'Abe Reles, d'Allie Tannenbaum et consorts, le Syndicat tout entier court un péril mortel. Car les deux mouchards ne se contentent plus de révéler les activités de la Brooklyn Combination, ils dégoisent à l'envi tout ce qu'ils savent de ses collusions avec le Milieu américain. Il n'est pas un seul des grands patrons du Crime, pas un seul des gangs affiliés au Syndicat, qui n'aient à maintes reprises fait appel aux tueurs de Murder Incorporated. En dehors de ses fonctions de chef exécutif, Abe Reles a travaillé pour chacun d'eux. Il connaît les ramifications de leurs affaires, leur pénétration des milieux du travail et des syndicats professionnels. Entre deux contrats tous l'ont utilisé, lui et ses hommes, pour des extorsions, des chantages, des raids d'intimidation de victimes réticentes ou de mauvais payeurs. Même Lucky Luciano, dans sa prison de Dannemora, se sent gravement et directement concerné. Car c'est sur son ordre que Maranzano jadis a été exécuté par Sam Levine et trois autres tueurs de la Brooklyn Combination. Et ce sont les équipes fournies par Buchalter qui ont liquidé les quarante *Mustache Pepes*, victimes des « Vêpres siciliennes » du 11 septembre 1931. Comme *chairman* du Syndicat, c'est Luciano qui a prôné la suppression de Schultz et qui a entériné, même après sa mise à l'ombre, toutes les sentences de mort rendues par le Grand Conseil. Même pour lui, les bavardages de Reles constituent désormais une menace mortelle et la mésaventure qui survient à son ami Buchalter pourrait bien être la préfiguration de celle qui risque de lui advenir à lui-même. Ivre de colère, Luciano harcèle sans trêve Siegel. Il faut à tout prix, et par n'importe quel moyen, liquider au plus tôt le félon qui trahit les secrets les plus inavouables du Syndicat. Qu'un seul mouchard puisse parler impunément et demeurer vivant constitue un précédent inadmissible. Désormais, n'importe quel truand capturé et passible de la peine de mort risque d'imiter Abe Reles ! Il faut frapper celui-ci spectaculairement et très vite. Il y va du prestige et de l'autorité du Syndicat sur tout le Milieu américain.



Dès les débuts de sa longue trahison, le problème de la protection du « mouchard » s'est posé à O'Dwyer et Turkus. Mis en péril à tous les échelons, il est évident que le Syndicat va réagir. Aucune prison new-yorkaise ne paraît assez sûre au district attorney pour y mettre à l'abri son précieux témoin à charge.

Après avoir été installé le temps de sa confession, dans une

suite de l'hôtel Bossert, situé face au Municipal Building de Brooklyn et aussi étroitement gardé qu'un coffre-fort, Abe Reles, après plusieurs changements de lieux de détention, tous tenus secrets, est finalement transféré sur l'île de Coney Island à l'hôtel Half Moon, un haut building isolé dominant la plage et à peu près désert en cette saison. C'est là que le rejoindront bientôt Allie Tannenbaum et Sholem. Tous trois y attendront, dans un total confinement, le moment de témoigner contre leurs anciens chefs et complices. On ne les sort du Half Moon — dans un fourgon blindé, entouré et escorté de tout un escadron de policiers, armes au poing — que pour comparaître à la barre des témoins de la Cour criminelle de Brooklyn, où ils sont amenés par un itinéraire à chaque fois différent et choisi en dernière minute. Le Palais de justice est bourré de détectives. Il faut montrer patte blanche pour pénétrer dans la minuscule salle d'audience, dont les portes sont ensuite solidement verrouillées. Turkus a loué tout le sixième étage du Half Moon et l'un des ascenseurs est uniquement affecté au service de cet étage. Les autres cabines ne s'y arrêtent pas. Pour pouvoir l'utiliser, il faut franchir un premier barrage de gardiens, dans le hall en bas, puis se soumettre à une fouille complète au sortir de la cabine, au sixième, où tout visiteur se heurte à un second poste de garde. Il faut ensuite franchir plusieurs portes blindées. Abe Reles occupe la chambre 623, celle du fond. La porte en reste ouverte en permanence, pour permettre à ses dix-huit gardiens, répartis en trois équipes, de ne jamais le perdre de vue un seul instant. Tous sont armés jusqu'aux dents et ont été triés sur le volet par O'Dwyer en personne. Ce sont eux qui servent leurs repas aux prisonniers, dans leurs chambres, voisines l'une de l'autre. De temps en temps, Reles est autorisé à recevoir la visite de sa femme, qui vient de mettre au monde leur bébé...

Ça a été le cas, la veille de ce mercredi 12 novembre 1941, dix jours avant la date fixée pour le procès de Buchalter, Weiss et Capone. Ce matin-là, à 6 heures 45, l'officier de police James Boyle jette un coup d'œil dans la chambre de Reles. Celui-ci dort du sommeil du juste, enfoncé dans son lit moelleux. Un peu avant sept heures, Al Litzberg, le gérant de l'hôtel, qui loge dans une chambre du troisième étage située juste en-dessous de celle du gangster, croit percevoir un bruit sourd sur la terrasse formant le toit du troisième étage. Les trois étages inférieurs de l'hôtel forment en effet, en façade, une large avancée sur le reste du bâtiment. A 7 heures 10, au sixième, le détective Victor Robbins pénètre, à son tour, dans la chambre de Reles, pour une nouvelle vérification. Ces contrôles de routine doivent réglementairement être effectués tous les quarts d'heure. Robbins a donc dix minutes de retard. Cette fois, le lit est vide, il y manque

les draps et la fenêtre est grande ouverte. Le policier se rue, se penche à l'extérieur, pousse un effroyable juron. Treize mètres plus bas, sur la terrasse du troisième, gît un corps figé dans une ultime et grotesque contorsion : celui d'Abe Reles le Tordu ! Le Kid est tout habillé. Près de lui, une corde de fortune, faite avec les deux draps de lit, noués bout à bout au moyen d'un fil électrique. La mort de Reles a été instantanée : le crâne et les vertèbres cervicales sont brisés, sans compter d'autres fractures. Le cadavre gît à six mètres de la façade. Pour seule oraison funèbre, l'homme qui a fait trembler le Syndicat aura droit au ricanement cynique et triomphal que poussera Lucky Luciano, dans sa cellule, quand, le jour même, il apprendra la bonne nouvelle : « Le canari savait chanter, mais, malheureusement pour lui, il ne savait pas voler !... »

Pour O'Dwyer et Turkus, le coup est terrible, irréparable. Le district attorney somme le capitaine Frank Bals, chef de son équipe d'enquêteurs et responsable de la sécurité de Reles et de Tannenbaum, de faire toute la lumière sur l'événement. En quelques heures, Bals bâcle son enquête. D'après lui, il n'y a tout d'abord rien d'anormal dans le fait que Reles se soit trouvé seul dans sa chambre, au moment de sa chute. C'était l'habitude, la nuit, pour qu'il puisse dormir. De toute façon, sa porte restait ouverte en permanence, les rondes se succédaient, en moyenne, tous les quarts d'heure, et ses gardes veillaient dans la pièce voisine. Cette version sera pourtant formellement contredite par Allie Tannenbaum, soumis au même régime d'incarcération que Reles. D'après lui, jamais les prisonniers ne restaient seuls, une seule seconde, même quand ils dormaient ou satisfaisaient à leurs besoins naturels. L'enquête de Bals conclura à un regrettable mais très simple accident : Reles a voulu s'évader, pour aller récupérer les 100 000 dollars qu'il avait mis à l'abri et les confier à sa femme. Quelques secondes plus tard, les policiers entourent le cadavre. Autopsié, celui-ci ne révélera aucune trace de poison ni de narcotique, encore qu'en 1951 il ait été révélé devant la commission Kefauver que le Kid, qui ne buvait jamais, avait pourtant absorbé une grande quantité d'alcool. S'il était conscient au moment de sa chute, est-il concevable que Reles n'ait poussé aucun cri ou que nul ne l'ait entendu hurler ?

Il a noué ses draps de lit pour en faire une corde, espérant atteindre ainsi l'étage inférieur, mais sa corde a lâché et il s'est écrasé sur le toit du troisième étage. On peut déjà s'étonner que nul n'ait pris la précaution de bloquer ou de munir d'un solide grillage la fenêtre d'un prisonnier aussi précieux et en perpétuel péril d'être liquidé. Mais prétendre que ce même prisonnier a voulu s'évader, lui qui n'eût pas fait dix pas dehors sans être aussitôt abattu et qui savait que, où qu'il se terrât, le Syndicat

remuerait ciel et terre pour le retrouver et le châtier exemplairement de ses trahisons, relève du pur grotesque.

De plus, il eût suffi au Kid d'indiquer lui-même à Rosie la cachette de son magot, au cours d'une de leurs entrevues. Devant le tollé indigné que ses conclusions soulèvent unanimement dans la presse et l'opinion, le capitaine Bals hasarderait une autre hypothèse, encore plus risible.

Abe Reles, c'est notoire, était un joyeux drille, toujours à l'affût d'un bon tour à jouer à ses gardiens. L'une de ses farces favorites consistait à se laisser glisser par sa fenêtre, jusqu'à celle de la chambre située juste sous la sienne, au cinquième étage, pour surprendre et mortifier ses gardiens, en leur criant : « Coucou ! Me voilà ! » D'après Bals, le matin du 12 novembre, le Kid aurait récidivé. Mais, cette fois, la plaisanterie aurait mal tourné ! On ne peut pas se moquer plus ouvertement du monde ! Des rumeurs accusatrices commencent à filtrer à l'égard du capitaine Bals et de ses sbires. Aussi, pour y couper court, la police de Brooklyn conclura-t-elle par où elle aurait dû commencer : officiellement, Abe Reles, torturé par sa conscience et affolé par la perspective de son avenir d'homme à jamais traqué, a préféré mettre volontairement fin à ses jours. Mais cette troisième théorie vient trop tard. Elle n'explique d'ailleurs pas la présence des draps noués qui gisaient auprès du cadavre. Ni comment Reles a pu bondir à travers l'espace, au point de s'écraser au sol, à six mètres de distance de la façade ! Et l'image d'un mouchard à bout de nerfs ne coïncide guère avec le témoignage du policier qui l'a aperçu, ronflant à poings fermés, dix minutes avant sa défenestration. D'autre part, le célèbre journaliste de radio, Walter Wintchell, révélera, preuves à l'appui, que Reles avait reçu plusieurs lettres de chantage le menaçant de voies de fait sur sa femme, s'il ne crachait pas au bassinet.

Ces tentatives d'extorsion auraient été le fait d'un complice de Sholem Bernstein. Et, pour être complet, il faut ajouter que le Kid était haï même par les autres mouchards Allie Tannenbaum, Maggoon et Catalano, qui l'avait baptisé Raspoutine.

Aujourd'hui encore, pour les responsables de la police new-yorkaise, l'explication officieuse la plus communément professée est la suivante : le Syndicat, à Brooklyn comme ailleurs, stipendiait d'innombrables *cops* et détectives, à tous les niveaux. Par l'entremise de Costello, il s'était sûrement ménagé — à prix d'or — des intelligences jusque dans le proche entourage d'O'Dwyer et de Turkus, et de là, jusqu'au sein de l'équipe d'« incorruptibles » ou supposés tels, chargés de la garde des pensionnaires du Half Moon Hotel. Dès lors, l'élimination d'Abe Reles n'était plus qu'une question de temps et de prix. Et l'on sait que l'Organisation était prête à payer le maximum pour faire taire définitive-

ment l'intarissable bavard de la chambre 623. Abe Reles aurait alors été tout simplement balancé dans le vide par ses propres gardiens qui le méprisaient et le haïssaient pour sa grossièreté et son insolence à leur égard, et qui auraient jeté près de son corps ses draps noués, pour accréditer leur version d'une tentative d'évasion. Un seul homme n'eût d'ailleurs pu venir à bout du canari qui pesait quatre-vingt-dix kilos et qui était d'une force herculéenne. D'autant, rappelons-le, qu'il n'était ni empoisonné ni anesthésié au moment de sa mort, officiellement du moins. Probablement a-t-il été assommé au préalable avec une matraque souple, enveloppée d'un linge pour ne laisser aucune trace d'ecchymoses. Ce qui expliquerait également qu'il soit tombé sans préférer le moindre cri et que son voisin, Allie Tannenbaum, n'ait perçu aucun bruit de lutte.

Toujours est-il que le scandale soulevé par les « explications » du capitaine Bals fut tel que tous les détectives chargés de la surveillance de Reles, le matin fatal, furent rétrogradés au rang de simples agents en uniforme et renvoyés régler la circulation. Quelque temps en disgrâce, le capitaine Bals fut nommé commissaire divisionnaire de la police de New York, par O'Dwyer, le lendemain même du jour où celui-ci fut élu maire de la ville, en 1945 ! Au dire de nombreux gangsters et des autres chefs de la police métropolitaine, sa besogne essentielle consista, à partir de cette époque, à recevoir et à répartir entre tous les flics véreux de New York, la manne des subsides régulièrement octroyés par le Syndicat du Crime.

Dés années plus tard, Bugsy Siegel donnera sa propre version de l'exécution d'Abe Reles, exécution dont il se prétendait, bien entendu, l'instigateur et l'organisateur suprême.

Selon lui, sitôt investi par le Syndicat de la mission de supprimer le mouchard, il s'était procuré les plans détaillés du Half Moon Hotel, en même temps qu'il se renseignait minutieusement sur la personnalité des policiers assurant la garde des locataires du sixième étage. L'un d'eux, qu'il ne désigna jamais que sous le sobriquet de l'Insider¹, avait retenu toute son attention ; ce policier avait deux passions effrénées : les femmes et l'argent.

Pour s'assurer l'indispensable complicité de ce policier, Siegel avait fait appel aux talents d'Evelyn Mittelman, l'ex-maîtresse de Strauss, exécuté en juin précédent, celle que le Milieu tout entier surnommait la Fille au baiser de mort. Nul ne résistait au charme et au savoir-faire de cette garce sensuelle et superbe, doublée d'une redoutable comédienne. L'Insider se laissa séduire dès qu'elle se débrouilla pour le rencontrer. En quatre mois, elle fit

1. Celui qui opère de l'intérieur.

de lui un véritable jouet totalement à sa dévotion, prêt à tout pour ne pas la perdre. Dans le même temps, Carbo, l'homme de confiance de Siegel, s'assurait pour 10 000 dollars la complicité d'un des réceptionnistes du Half Moon, qui reçut le nom de code de Middle Man. Cet homme avait mission de faire en sorte que la chambre directement située sous celle d'Abe Reles demeurât libre en permanence, jusqu'au jour où un « touriste » de Montréal, usant d'un signe de reconnaissance convenu, la lui louerait. Ce touriste était le tueur choisi par Siegel pour ce difficile contrat. Il s'appelait Frank Lewek. Québécois d'origine, il était inconnu de la police américaine et ne risquait donc pas d'être démasqué. Durant des semaines, cloîtré dans le ranch que Bugsy Siegel possédait dans le désert de Mojave, Lewek s'entraîna à escalader une paroi rocheuse de vingt mètres, à pic et parfaitement lisse, sur laquelle des décorateurs de cinéma, ignorant ce dont il s'agissait, avaient reproduit dans ses plus infimes détails, la façade du Half Moon, mais aussi l'aménagement de la chambre d'Abe Reles et de celle située immédiatement dessous, au cinquième étage.

Siegel, lui aussi caché au ranch, supervisait l'entraînement de Lewek, auprès de qui deux autres complices, Pete Monahan et Paul Kelly, jouaient les rôles respectivement dévolus à l'Insider, et au Middle Man.

Quand ils furent prêts, la belle Evelyn persuada son nouvel amant de rencontrer Siegel, à la faveur d'un congé. Ses caresses et 100 000 dollars amenèrent le policier à se laisser convaincre de participer à l'élimination de Reles, à la condition expresse que celle-ci ait toutes les apparences d'un suicide ou d'un accident. Le marché conclu, l'Insider, qui connaissait tout des habitudes des prisonniers et de leurs gardiens, aida Lewek à mettre parfaitement au point le plan prévu. Quand tout fut réglé à la seconde près, Siegel fit détruire le simulacre de façade puis se constitua prisonnier le 8 octobre 1941, pour s'assurer un alibi. Son incarcération n'eut d'ailleurs rien de draconien. Siegel sortait chaque jour, se faisait livrer ses repas, des flots de champagne et recevait à sa guise toute une cour de vedettes et de grands noms du cinéma.

L'Insider et Evelyn Mittelman avaient regagné Brooklyn et Lewek, le Québec.

Fin octobre, ce dernier se présenta au Half Moon et se prêta complaisamment à toutes les fouilles exigées par les policiers qui infestaient l'établissement. Il se fit reconnaître du réceptionniste qui, comme convenu, lui attribua la chambre vide du cinquième étage, située sous celle d'Abe Reles. Pendant quinze jours, Lewek affecta le comportement d'un paisible représentant de commerce, habituant insidieusement les gardes à ses allées et venues régu-

lières, leur rendant son visage familier, endormant leur méfiance par sa bonhomie et son apparente insignifiance. Au bout de deux semaines, aucun policier ne lui prêtait plus la moindre attention. Il faisait partie des habitués de l'hôtel, catalogué comme au-dessus de tout soupçon.

Le 11 novembre, Lewek demanda à changer de chambre. Le réceptionniste complice le logea ailleurs, mais fit en sorte que la chambre du cinquième que quittait le tueur restât vide. Entre-temps, Lewek avait fait confectionner un double de la clé de cette pièce. Le même soir, Abe Reles reçut la visite de sa femme, et tous deux se disputèrent violemment. Quand, vers vingt-trois heures, Rosie quitta son mari, celui-ci était hors de lui. Sans se faire prier, lui qui ne buvait pas d'habitude, il accepta, pour se calmer les nerfs une rasade de la flasque de whisky que lui offrait l'Insider, entré peu après pour une visite de contrôle. L'alcool était drogué. Le Kid s'endormit bientôt d'un sommeil dont rien ne pouvait le tirer.

Dans la nuit, Lewek quitta subrepticement son nouveau logement, regagna son ancienne chambre du cinquième, avec sa fausse clé. A 5 h 30, effectuant une nouvelle ronde, l'Insider pénétra dans la cellule de Reles qui ronflait à poings fermés. Il souleva très légèrement la fenêtre à guillotine, puis la referma pour y coincer le bout d'un fil d'acier, long de deux mètres, qui pendait à l'extérieur le long de la façade, devant la fenêtre de la chambre du cinquième où attendait Lewek. Celui-ci attacha, à l'extrémité inférieure du fil, une échelle de corde munie au bout de deux crochets d'acier emmaillottés d'ouate pour ne laisser aucune trace sur le mur.

A 6 h 45, le détective James Boyle effectua la ronde réglementaire dans la chambre de Reles et n'y remarqua rien d'anormal. A 7 heures, c'est l'Insider qui devait effectuer le contrôle suivant. Rapidement, il rouvrit la fenêtre, hala jusqu'à lui l'échelle de corde, ancras les crampons sur l'appui de la fenêtre. Quelques secondes plus tard, Lewek le rejoignit. Tous deux habillèrent hâtivement Abe Reles, inconscient, puis, à toute volée, le balancèrent dans le vide en même temps que ses draps de lit noués bout à bout, pour faire croire qu'il avait tenté de s'évader. Après quoi, Lewek redescendit à l'étage inférieur, par le chemin qu'il avait emprunté à l'aller, récupéra son échelle de corde et le filin d'acier, referma la fenêtre derrière lui, et quitta la chambre du cinquième, dont il referma la porte avec sa fausse clé.

A 7 h 10, le détective Victor Robbins découvrit l'absence de Reles et, quelques secondes plus tard, son cadavre, sur la terrasse, cinq étages plus bas. Lewek attendit 8 h 30 du matin pour régler sa note et quitter l'hôtel, après s'être prêté de bonne grâce, et comme les autres clients, aux questions des enquêteurs du capi-

taine Bals, à cent lieues de soupçonner les extraordinaires acrobaties auxquelles le Canadien s'était livré cette nuit-là, et la présence parmi eux d'un complice de Bugsy Siegel.

Celui-ci, dès qu'il apprit la nouvelle, en Californie, fit venir douze jéroboams de Moët et Chandon dans sa cellule pour arroser l'événement, avec ses gardiens et ses nombreux visiteurs.

Pour séduisante qu'elle apparaisse, la version des faits fournie par Bugsy Siegel a toujours laissé les experts sceptiques. Pour eux, Bugsy Siegel avait forgé cette histoire de toutes pièces, pour faire valoir son efficacité auprès des autres chefs du Syndicat et pour couvrir les véritables exécuteurs : les propres gardiens de Reles.

Quoi qu'il en soit, le résultat était acquis. O'Dwyer et Turkus avaient perdu leur auxiliaire le plus essentiel et le plus efficace. Et, par dessus le marché, la preuve était administrée de ce que la Justice, malgré un luxe inouï de précautions, s'avérait incapable d'assurer la sécurité de ses témoins les plus précieux.

La défenestration spectaculaire d'Abe Reles terrorisa les autres canaris. Certes, ceux-ci ne pouvaient guère revenir sur leurs précédents témoignages, mais, au cours des procès qui suivirent, leur mémoire accusa d'étranges et nombreuses défaillances, et ils se montrèrent beaucoup moins concluants dans leurs dépositions à charge.

Le 30 janvier 1942, quand Bugsy Siegel, Frankie Carbo et Champ Segal passèrent à nouveau en jugement pour le meurtre de Big Greenie Greenberg, même Allie Tannenbaum, ramené en Californie pour la circonstance, se montra si peu convaincant, si peu précis, dans son témoignage à charge que, rudement malmené par l'avocat, Jerry Geisler, il fit la pire impression sur le jury. Celui-ci acquitta définitivement les trois tueurs qui furent libérés le 21 février suivant.

**

La mort de Reles en effet ne sauva ni Buchalter, ni ses lieutenants Mendy Weiss et Louis Capone. Les preuves déjà accumulées contre eux étaient par trop accablantes, et Allie Tannenbaum ne pouvait plus minimiser les témoignages qu'il avait déjà fournis en corroboration de ceux de Kid Twist. Il eût risqué de se voir accusé de parjure et envoyé, lui-même, à la chaise électrique. Dès lors, la cause de Buchalter et de ses acolytes était perdue d'avance. Dans l'esprit des chefs encore saufs du Syndicat du Crime, le sacrifice de ceux-ci constituait d'ailleurs la nécessaire compensation à jeter en pâture à une opinion publique déchaînée par la disparition d'Abe Reles et le sentiment que l'on s'efforçait d'étouffer la vérité. Sur ordre de Luciano lui-même,

et malgré les protestations d'Anastasia, le Grand Conseil abandonna Lepke Buchalter et ses acolytes à leur sort.

*

Dewey, jusqu'au-boutiste convaincu, poursuit donc Buchalter, ennemi public n° 1, de sa vindicte et des foudres de la justice. En 1941, le 21 septembre, le sinistre trio Buchalter, Mendy Weiss, Louis Capone comparait devant la Cour criminelle de Brooklyn, celle-là même qui avait déjà expédié à la chaise électrique Happy Maïone, Abbandando, Sam Goldstein et Strauss. C'est le redoutable Burton Turkus qui occupe une fois de plus le siège du ministère public. A son habitude, par souci d'efficacité et de rapidité, le district attorney adjoint s'est volontairement limité à un seul chef d'accusation impliquant à la fois les trois hommes et pour lequel on peut espérer un verdict de mort élargi aux trois. Il s'agit de l'assassinat de Joseph Rosen. L'affaire remonte à 1936 et jusqu'à ce que le canari Abe Reles en fournisse les clés, non seulement elle était restée non élucidée mais les quatre magistrats successifs chargés de l'instruire s'en étaient systématiquement vu déchargés par ordre supérieur...

Rosen dirigeait, à New York, une petite entreprise de camionnage travaillant pour l'industrie du vêtement. Lorsque Buchalter prit le contrôle de ce secteur, il imposa, sous la menace, à Rosen de cesser tout transport pour les fabricants de vêtements qui refusaient de lui payer tribut. Rosen dut s'incliner. Mais il y perdit sa clientèle et son travail, et en conçut un profond ressentiment contre Buchalter, malgré les quelques os que celui-ci lui jeta à ronger. Complètement écœuré par les agissements du gang, Rosen changea de métier au bout de six mois, et emprunta de quoi ouvrir une minuscule confiserie à Brownsville. Quand Dewey entama ses investigations sur les rackets de Buchalter, Rosen, espérant effrayer celui-ci et lui extorquer de l'argent en échange de son silence, manifesta ouvertement son intention d'apporter son témoignage à l'équipe du district attorney. C'était signer son arrêt de mort. Buchalter lança aussitôt contre l'imprudent une équipe de tueurs que supervisait Louis Capone : le matin du samedi 13 septembre 1936, à 6 h 45, au moment où il ouvrait sa boutique, Rosen fut exécuté de dix-sept balles, dont sept mortelles, par Mendy Weiss, Harry Strauss et Jimmy Ferraco. Sholem Bernstein conduisait la voiture où avaient pris place les assassins, qui allèrent aussitôt rendre compte de l'accomplissement de leur mission à Louis Capone.

Quatre ans plus tard, Abe Reles dénonçait toute l'affaire, et

ce n'est donc enfin que le 21 septembre 1941, que Turkus traduisait les trois coupables encore vivants devant la Cour criminelle de Brooklyn. Pittsburgh Phil, lui, venait d'être électrocuté pour le meurtre de Puggy Feinstein, et Ferraco, éliminé par les tueurs de Siegel, durant la guerre d'extermination.

D'extraordinaires mesures de sécurité furent prises pour le procès de Buchalter et de ses deux lieutenants. Turkus avait été averti que le Syndicat avait recruté trois tireurs d'élite, chargés de liquider les témoins jusque dans la salle du tribunal, si la chose se révélait possible. Mais il y avait sûrement d'autres tueurs qui rôdaient autour de celle-ci. Turkus fit appel à une unité spéciale de cinquante détectives, triés sur le volet, pour renforcer l'escorte habituelle des trois accusés. Ces derniers avaient engagé, pour les défendre, un véritable staff d'avocats choisis parmi les plus brillants criminalistes et les anciens magistrats les plus retors de New York, dont l'inévitable Sam Leibowitz.

A l'ensemble de ces défenseurs, le Syndicat ne versa pas moins d'un quart de million de dollars d'honoraires¹. Ils ne volèrent d'ailleurs pas leur argent. Sachant le cas de leurs sinistres clients quasi désespéré, ils menèrent d'emblée d'interminables opérations de retardement. Il fallut huit jours avant qu'ils acceptassent enfin la désignation d'un juré, après en avoir récusé deux cent cinquante, et cinq semaines pour que le jury soit complété. D'autres batailles de procédure retardèrent encore les véritables débats jusqu'au 21 novembre. A cette date, Abe Reles, témoin clé de l'accusation, était mort défenestré depuis dix jours !...

Mais sa disparition ne sauva pas les accusés, confondus par les autres mouchards, et surtout par Max Rubin, vieil ami de Rosen, enrôlé de force lui aussi par Buchalter, et soumis à un constant régime de terreur parce qu'il avait été le complice passif de l'exécution de l'ex-camionneur. Sans doute n'eût-il jamais osé parler si, après l'avoir contraint à se terrer des mois durant, son redoutable patron n'avait pas commis l'erreur fatale de vouloir lui fermer définitivement la bouche. Le 1^{er} octobre 1937, Max Rubin était abattu, en pleine rue, d'une balle dans la nuque, par l'un des tueurs de Buchalter — probablement Mendy Weiss — juste en face d'un hôpital. Cette circonstance lui sauva la vie. Secouru à temps et trépané immédiatement, Rubin survécut miraculeusement, après s'être débattu dix-huit jours entre la vie et la mort, et bien que les chirurgiens ne lui aient laissé qu'un espoir sur dix mille de s'en tirer.

Remis sur pied après une interminable convalescence, Rubin

1. 125 millions de nos centimes actuels !...

fut désormais protégé nuit et jour par trois détectives, choisis parmi les tireurs d'élite, et dont la vigilance réussit à mettre en échec toutes les tentatives ultérieures des tueurs de Bugsy Siegel, chargés par Lepke d'achever la besogne entamée par Mendy Weiss.

En dépit du premier attentat perpétré contre lui, en dépit du péril mortel qui continuait à peser sur sa vie, Rubin paralysé par la terreur résista de longs mois aux pressions d'O'Dwyer et de Turkus, qui essayaient de le persuader de témoigner contre Buchalter, et lui promettaient l'immunité et une protection absolue contre toute nouvelle agression.

C'est probablement son remords et son désir de venger son vieil ami Rosen, ajoutés au mortel ressentiment qu'il avait lui-même accumulé contre Lepke Buchalter, qui déterminèrent Rubin à coopérer avec la Loi, quand il comprit enfin que le grand patron de Murder Incorporated était désormais dans l'impossibilité d'exercer des représailles contre lui. Au procès, et malgré les efforts des défenseurs de Buchalter pour le discréditer, il fut un témoin accablant. Il accusa formellement le gangster d'avoir, en 1937, bénéficié de connivences au sein même du Grand Jury de New York qui enquêtait sur ses agissements.

— Au moment où j'ai pris cette balle dans la tête, affirmait-il, je me rendais au tribunal pour déposer devant le Grand Jury, et seuls quelques-uns des membres de celui-ci savaient qui j'étais, pourquoi j'étais convoqué et quel jour aurait lieu mon audition !...

La déposition de Rubin, véritable statue du Commandeur surgi de la tombe où avaient essayé de l'expédier les accusés, fit une impression considérable, déterminante, sur les jurés. Le doigt pointé sur Buchalter, livide et pétrifié, Rubin continua implacablement :

— Cet homme a essayé de me tuer parce que je connaissais, dans ses moindres détails, toute la vérité sur l'assassinat de Rosen. J'ai été complice et témoin de tous les préparatifs de cette exécution. Quant à son déroulement, je l'ai appris de la propre bouche de Lepke. Il me l'a décrit cyniquement pour me terroriser, pour me prouver qu'aucun de ceux qui le trahissaient n'échappait jamais à sa vengeance, fût-il entouré par cinquante *cops*... Et il avait si bien réussi que je me suis tu, j'ai menti, je me suis même parjuré par crainte pour ma vie. Mais ce n'était pas suffisant pour ce maniaque du soupçon. Quand il s'est senti le point de mire de Dewey, et malgré les preuves de loyauté que je lui avais fournies, il n'a eu de cesse de me clore la bouche, à tout jamais.

A Rubin succéderont Sholem Bernstein, qui avait été le *wheelman* des tueurs, lors de l'assassinat de Rosen, et un certain

Paul Berger qui leur avait servi de *finger-man*, désignant le malheureux confiseur à ses assassins. Tous deux corroborent point par point le témoignage posthume d'Abe Reles et les accusations de Rubin et d'Allie Tannenbaum.

Turkus a gardé celui-ci pour la bonne bouche. Le canari expliquera qu'il a d'abord été contacté par Mendy Weiss et Capone. Mais c'est Buchalter lui-même, lors d'une réunion à son quartier général de la Raleigh Manufacturing Company, au bas de la 5^e Avenue, qui lui a confirmé le contrat et qui a fixé la date de son exécution. Max Rubin a vainement plaidé la cause de son ami Rosen.

Le tsar de Murder Incorporated a commis une seconde erreur fatale, en prenant, au mépris des règles habituelles, personnellement contact avec les tueurs. Et son lieutenant Mendy Weiss en a commis une autre, en réclamant le privilège de faire partie de leur équipe.

Allie Tannenbaum détaille ensuite minutieusement la façon dont Pittsburgh Phil, Weiss, Ferraco et lui ont liquidé Rosen, à qui, après qu'il fut tombé mort, ils logèrent encore froidement par précaution quatre balles supplémentaires dans le crâne.

Un silence de mort pèse sur la Cour, pendant cette déposition. En vain les défenseurs de Buchalter tenteront-ils de dissiper la terrible impression causée par Tannenbaum, en le soumettant à un contre-interrogatoire de plus d'une heure. En vain aussi, le grand patron de Murder Incorporated et ses deux lieutenants nieront-ils farouchement leur culpabilité. Ils sont incapables de fournir le moindre alibi valable. Le coup de grâce leur sera porté par Maggoon qui témoignera, lui aussi, avoir entendu de la bouche de Louis Capone le récit de l'exécution de Rosen.

Dans une ultime tentative, la défense produira un faux témoin de dernière minute, un ami de Rosen qui tente d'innocenter les accusés. Sommé de signer le procès-verbal de sa déposition, faite sous serment, l'homme se trouble, se rétracte, finit par s'effondrer complètement. Il en sera de même du frère de Gurah Shapiro et du frère et de la femme de Mendy Weiss, venus affirmer qu'ils se trouvaient l'un avec Lepke, l'autre avec son lieutenant, au moment du crime.

Désormais, la cause est entendue ! Pendant trois jours, après l'impitoyable réquisitoire de Turkus, les avocats de Buchalter plaideront hargneusement, s'efforçant de démanteler le formidable faisceau de preuves et de témoignages rassemblé par le district attorney adjoint. Sans succès ! Et les défenseurs de Mendy Weiss et Louis Capone ne seront pas plus heureux...

La nuit du samedi 30 novembre 1941, à 22 h 15, le jury se retire pour délibérer. A minuit, le destin des trois accusés est scellé. Ils sont, à l'unanimité, reconnus coupables de meurtre

au premier degré. Et le lundi suivant, en neuf minutes, Buchalter, Mendy Weiss, et Louis Capone s'entendent condamner à la chaise électrique. Ils doivent être transférés sous dix jours à la Maison de la Mort de Sing-Sing, où leur exécution est fixée pour la semaine débutant le 4 janvier 1942. Dans toute l'histoire du crime, c'est la toute première fois qu'une sentence de mort frappe un des grands patrons du Syndicat du Crime...

Mais les défenseurs des condamnés entament aussitôt un combat désespéré pour retarder cette tragique échéance, épuisant tous les artifices légaux, jouant de leurs considérables appuis politiques à tous les niveaux. Et de façon si scandaleuse que Tom Dewey, devenu entre-temps gouverneur de l'Etat de New York, ira jusqu'à accuser publiquement le président des Etats-Unis, le grand Roosevelt lui-même, d'entraver le cours de la Justice.

Toujours est-il que de successifs renvois retarderont l'exécution du sinistre trio jusqu'à 1944. Mais, les uns après les autres, ses innombrables pourvois devant toutes les instances suprêmes des Etats-Unis seront rejetés ainsi que ses demandes de grâce. Et après deux ans de laborieuses chicanes judiciaires, les condamnés, maintenus jusque-là en détention à la prison fédérale de New York, sont enfin transférés à Sing-Sing où leur électrocution est prévue pour la nuit du 2 mars 1944. A 21 h 40, revêtus des tenues spéciales, Buchalter et ses acolytes qui ont copieusement diné, sont transférés dans ce que la pègre baptise le « hall de danse » : l'antichambre de la mort. Il reste quatre-vingts minutes avant l'exécution. Les condamnés reçoivent leurs familles pour un dernier adieu. Lepke, souriant, rassure sa femme et ses deux lieutenants. Quelque chose se produira. Il le sait !

Et de fait, durant le dernier quart d'heure, ce « quelque chose » survient sous la forme d'un appel téléphonique du gouverneur. L'exécution est remise d'une semaine, jusqu'à ce que la Cour suprême, saisie d'un ultime pourvoi par les défenseurs des condamnés, statue sur la recevabilité.

Le matin du samedi suivant, cet appel est rejeté et l'exécution fixée au soir même, à 23 heures. Les condamnés ne semblent guère impressionnés. On n'exécute pas, à Sing-Sing, durant le week-end. C'est une tradition à laquelle il n'a jamais été dérogé. Aussi les trois hommes dévorent-ils avec appétit le copieux menu qui est censé constituer leur dernier repas, persuadés que leur ultime voyage sera en tout cas reporté au lundi.

— Ça nous permettra de nous empiffrer au moins encore une fois aux frais du contribuable !... ricane Mendy Weiss, d'autant plus confiant que Lepke Buchalter vient de leur affirmer, à lui et à Capone, que pendant la journée du dimanche il se produirait sûrement encore du nouveau.

Mais leur belle assurance, soudain, s'effondre, quand, à

21 h 55, le directeur de la prison leur apprend qu'il vient d'appeler une dernière fois par téléphone le gouverneur Dewey de qui dépend la décision de reporter l'exécution jusqu'au lundi. Rompant avec une tradition scrupuleusement appliquée depuis vingt-sept ans que Sing-Sing existe, Thomas Dewey a refusé tout nouveau sursis, en deux mots laconiques et péremptaires : *No change !...* (Pas de changement).

A 22 h 02, Louis Capone pénètre dans la chambre de mort, bourrée de journalistes, s'assied sans mot dire sur la chaise électrique. Trois minutes plus tard, il n'est plus qu'un cadavre pantelant. A 22 h 10, c'est le tour de Mendy Weiss. La tête sous la cagoule noire, il clame encore : « Je suis innocent ! Je ne suis qu'un bouc émissaire !... Dites toute mon affection à ma famille ! » La décharge de 3 200 volts étouffe net son dernier cri.

A 22 h 15, c'est enfin l'entrée de celui que tout le monde attend comme une vedette : Louis Lepke Buchalter soi-même !... Les petits yeux gris du tsar du crime ont perdu leur cauteleuse douceur. Il fusille les journalistes présents d'un regard glacé et haineux. Huit courroies de cuir l'immobilisent sur le sinistre siège d'acier. L'exécuteur fixe les électrodes sur sa peau blême, lui enserme le front dans le casque fatal puis le coiffe d'une cagoule. Dans l'étroite pièce surchauffée, on entendrait une mouche voler. Le directeur de la prison lève le bras, l'exécuteur abaisse brutalement la manette. Instantanément, dans toute la prison, les lumières baissent d'intensité. Dans la salle de mort, il y a eu un bref et atroce grésillement, tandis que le corps du condamné se convulsait dans ses liens, et que se répandait une insupportable odeur d'ozone et de chair grillée. Le grand patron de Murder Incorporated, chef assassin responsable de centaines de meurtres, a enfin expié sa dette : à 22 h 19, le médecin légiste constate officiellement son décès.

La condamnation à mort de Lepke Buchalter et de ses deux lieutenants constituera le dernier chapitre à sensation du sanglant feuilleton à épisodes qui traumatise l'Amérique, depuis dix-huit mois.

Pourtant, O'Dwyer n'a cessé de claironner bien haut sa détermination de retrouver Albert Anastasia, disparu dès le soir de la trahison du Vendredi saint et de le traduire devant la Cour criminelle. Il s'est vanté à maintes reprises devant toute la presse de détenir contre le tout-puissant dictateur du Waterfront, un « dossier modèle » accablant, qui lui permettra d'obtenir sans peine une nouvelle condamnation à mort. Preuves à l'appui, Abe Reles a, en effet, formellement et personnellement impliqué Anastasia dans plus de vingt assassinats, et notamment dans la liquidation, en mai 1939, de Morris Diamond, un délégué du

Syndicat des *teamsters* et dans celle de Peter Panto¹, un autre militant ouvrier mystérieusement disparu la même année.

Avec l'audace de la jeunesse — il n'a pas vingt-cinq ans ! —, Panto a eu le courage de s'opposer au régime de terreur instauré par Anastasia sur les quais de Brooklyn et de New York. Il a même osé se présenter contre lui aux nouvelles élections qui doivent se dérouler cette année-là pour la présidence du Syndicat des dockers. Le 8 juillet 1939, il a mis publiquement en accusation l'associé de Buchalter au cours d'un grand meeting qui rassemblait plus de mille travailleurs du port. Il a réussi à les galvaniser et à les persuader de l'aider à chasser des quais les gangsters qui y contrôlent le marché du travail. Le 8 août, le jeune militant qui devait se marier en octobre suivant, disparaît soudain sans laisser de trace. Sa fiancée, Anna Mafia (*sic*), remuera en vain ciel et terre pour le retrouver. Ni la police ni les amis de Panto ne parviendront à savoir s'il est mort ou encore vivant, ni même à déterminer dans quelles circonstances il a bien pu se volatiliser. Ce sont les révélations d'Abe Reles, neuf mois plus tard, qui permettront enfin de savoir ce qu'il est devenu. Sur l'ordre d'Anastasia, Peter Panto a été discrètement kidnappé par Mendy Weiss, Ferraco et un certain Tony Romeo, puis étranglé par le premier, tandis que les autres s'efforçaient de le maîtriser. Car, malgré sa petite taille et sa faible vigueur, le malheureux s'est farouchement défendu. Il a même presque tranché, d'un coup de dents, le pouce de Mendy Weiss. Sauvagement achevé, il a été clandestinement enterré dans un petit cimetière du New Jersey. Anastasia ne voulait pas que l'on pût jamais retrouver le cadavre, car il eût été lui-même immédiatement désigné comme le meurtrier par tous ceux qui connaissaient sa haine pour Panto, dont, par dessus le marché, l'assassinat eût fait un martyr, aux yeux de tous les dockers.

Une fois de plus, les accusations d'Abe Reles se révéleront parfaitement exactes. Les fouilles aussitôt entreprises dans le cimetière indiqué par lui mettront finalement au jour un magma informe, où les rayons X permettront toutefois d'identifier formellement les restes du malheureux Peter Panto, mêlés à ceux d'un autre cadavre inconnu.

Mystérieusement alerté, comme nous l'avons dit plus haut, Albert Anastasia a pris le maquis, le soir même où le Kid a entamé la longue litanie de ses dénonciations. O'Dwyer lance aussitôt à ses troupes une meute de policiers. Leurs investigations les mèneront même à Cuba et jusqu'en Italie, mais malgré les énormes efforts qu'ils déploient ostensiblement, elles reste-

1. C'est Peter Panto qui servira de modèle au personnage incarné par Marlon Brando, dans le célèbre film *Sur les quais* (*On the Waterfront*).

ront d'une totale inefficacité. Durant dix-neuf mois, ils restera introuvable. Tous les travailleurs du port, jusqu'au dernier, savent pourtant pertinemment qu'Anastasia ne s'est guère éloigné de Brooklyn. De sa retraite, par l'intermédiaire de son frère Tony, il continue à faire peser sa loi de fer sur les quais. Lors de son arrestation, Gurino dénoncera même une de ses planques, une ferme de Milton, près de New York. Malgré les pressions réitérées de l'opinion, de la presse et de ses propres collaborateurs, O'Dwyer s'obstine à ne pas faire juger par contumace le codirecteur de Murder Incorporated, bien qu'il continue à se prétendre sûr d'obtenir la condamnation à mort de celui-ci. Le district attorney invoque des prétextes inconsistants pour atter-moyer. Et la soudaine défenestration d'Abe Reles, le 12 novembre 1941, le prive opportunément et catastrophiquement — du moins, le prétend-il —, du témoin clé sur lequel reposait essentiellement tout l'échafaudage de son parfait système d'accusation.

Désormais, Anastasia n'a plus personne pour témoigner à charge contre lui. Surtout après ce qui est arrivé au Kid !... Allie Tannenbaum, lui-même, qui a pourtant assisté à l'assassinat de Morris Diamond, est soudain frappé d'amnésie. Faute de corroboration, son seul témoignage serait insuffisant.

D'ailleurs, une tragédie autrement plus gigantesque traumatise, désormais, exclusivement les Etats-Unis. A Pearl Harbor, le 11 décembre 1941, une attaque surprise des bombardiers japonais a écrasé sous ses bombes toute l'escadre américaine du Pacifique, et plongé le pays dans la Seconde Guerre mondiale.

Les procès ultérieurs des comparses de Murder Incorporated sont désormais relégués au rang de simples faits divers.

C'est dans l'indifférence générale qu'Allie Tannenbaum, Sholem Bernstein, Blue Jaw Maggoon, Gurino, Maffetore, Levine, Gollob, Catteno et tous les sous-fifres de Murder Incorporated seront jugés. Malgré l'effroyable palmarès de certains d'entre eux, aucun ne sera condamné à mort. Ils écoperont de sentences de prison plus ou moins lourdes, et la plupart bénéficieront, plus tard, de libérations conditionnelles.

O'Dwyer lui-même s'est cherché une meilleure plate-forme électorale. Le 1^{er} juin 1942, il quitte ses fonctions pour s'engager dans l'armée.

Il transmettra, le 8 avril, à Burton Turkus, chargé de prendre sa suite, un rapport du capitaine Bals, confirmant qu'aucune exécution ne s'effectuait à Brooklyn sans l'accord d'Anastasia. Outre les assassinats de Morris Diamond et de Peter Panto, Bals énumère seize autres meurtres qu'Anastasia (que Bals appelle Anastasio), a personnellement ordonnés et supervisés. Mais il conclut que la mort de Reles réduit à néant tout espoir de tra-duire le chef exécuteur devant la Justice.

Envoyé en opération outre-mer en décembre 1942, O'Dwyer jouera les héros et se hissera en trois ans jusqu'au grade de brigadier général. Démobilisé en 1945, juste à temps pour se présenter aux élections municipales contre Fiorello La Guardia, il sera triomphalement élu maire de New York, avec l'appui des politiciens démocrates de Tammany Hall, plus étroitement lié que jamais avec Costello et le Syndicat.

Albert Anastasia, sûr de son impunité, a depuis longtemps refait surface. Il a impudemment reparu sur les quais dès le début de 1942, et s'est engagé, lui aussi. Il ne sera jamais inquiété, ni interrogé. Mobilisé sur place, en Pennsylvanie, à cause de ses « compétences », il sera chargé de l'instruction des auxiliaires militaires employés au chargement des *liberty-ships* qui ravitaillent les forces alliées partout dans le monde. Il y gagnera une médaille, sa naturalisation comme citoyen américain, et le grade de sergent-chef ! En 1945, toutes les charges retenues contre lui seront définitivement considérées comme insuffisantes et abandonnées ! Le Grand Jury de Brooklyn protestera publiquement. En vain ! Il devra se borner à fustiger solennellement les révoltantes carences et négligences qui ont permis à ce grand patron du crime organisé d'échapper à toute poursuite, alors que les preuves accumulées par O'Dwyer eussent dû le mener inexorablement, et depuis longtemps, à la chaise électrique !...

Sorti lui aussi de la clandestinité, Joe Adonis ne sera pas plus inquiété qu'Albert Anastasia.

Comme quoi, dans la vertueuse Amérique, un canari peut bien chanter à en perdre le souffle, à en mourir, sans que pour autant les plus sinistres oiseaux ne viennent prendre sa place en cage.

Finalement cette trahison du Vendredi saint n'abattra que quelques mauvais larrons, tandis que les hommes dévoués à la Justice, à l'ombre de leur toge, assistent impuissants à la résurrection des Seigneurs tout-puissants du mal, sous l'occulte protection des élus officiels du bien.

CHAPITRE XI

CE N'EST QU'UN « AU REVOIR »

Aux Etats-Unis traumatisés par un déferlement de violence et d'insécurité depuis la Prohibition, le gangstérisme faisait la une de tous les journaux.

D'assassinats en scandales, le citoyen moyen se sentait de plus en plus indigné. Cela ne l'empêchait pas d'aller au cinéma voir des *thrillers*, des films de gangsters, lesquels avaient toujours, si ce n'est le plus beau, du moins le premier rôle. D'une certaine manière Hollywood fabriquait des héros en produisant *Little Caesar* avec Edward G. Robinson, la gueule de rechange du caïd Irving Goldstein, *Scarface* avec Paul Muni, George Raft, et puis encore *l'Ennemi public*, *le Tueur*, *les Docks de San Francisco*, *Star Witness*, *Je suis un fugitif*, *Graft*, *Undercover Man*, *the Vice Squad*, *the Gang Buster*, tant d'autres qui révélèrent entre autres les talents de James Cagney, d'Humphrey Bogart. Vint le temps où une vedette masculine ne pouvait pas vraiment s'imposer avant d'avoir démontré qu'elle faisait le poids dans un rôle de dur impitoyable, de truand sauvage. Jusqu'au gentil Mickey Rooney qui interpréta un explosif *Mitraillette Kelly*.

Les journalistes écrivirent des millions de lignes à propos de Ma Baker, de ses fils, de Clyde Barrow et Bonnie Parker, de Pretty Boy Floyd, de Baby Face Nelson, d'Alvin Karpis, de John Dillinger, de Mitraillette Kelly... La liste en serait presque aussi longue que celle de leurs victimes.

Aussi « l'incorruptible Thomas Dewey » après sa série d'exploits contre les pontes du Syndicat du Crime puis les révélations concernant les effarantes activités du Murder Incorporated, bénéficiait-il de l'immense popularité d'un homme fort, d'un brave

Américain, sans peur et sans reproches, chevalier des temps modernes troublés au service exclusif de la veuve, de l'orphelin, du brimé, du spolié. C'était l'image même de la vertu triomphant du vice. Un humoriste le représentait gonflant ses joues et balayant, d'un souffle — et de sa petite moustache drue — les écuries d'Augias.

Par son action directe, permanente, percutante contre le monde criminel, Dewey s'imposait comme le symbole du droit primant la force. A cheval sur sa popularité chaque jour grandissante, il pouvait rêver des plus hautes destinées politiques. Il n'y manquait pas puisque déjà l'on parlait moins de Roosevelt que de lui.

Cette ambition forcenée de l'homme, Luciano ne l'ignorait pas. Il saurait même la cultiver à merveille. Bien qu'emprisonné logiquement jusqu'à sa mort à Dannemora il n'en reste pas moins qu'il va se trouver avec les meilleures cartes en main et qu'il justifiera définitivement à la suite de manœuvres remarquables son surnom mérité de Lucky.

Manœuvres remarquables, mais toujours aussi sordides.

Après avoir appâté Dewey en lui livrant Lepke, il s'attaqua au juge McCook, celui-là même qui lui avait signifié sa condamnation après avoir pour le moins guidé les jurés dans le dédale de leur conscience.

McCook, devenu juge à la Cour suprême de l'Etat de New York, pouvait lui aussi infléchir la décision prise contre lui. Etre juge n'est pas toujours un état de tout repos. McCook en savait quelque chose...

Trois ans après la condamnation de Lucky Luciano, un mauvais sort s'acharna contre lui : quand il ne trouvait pas du sucre en poudre dans son réservoir d'essence, sa direction rompait, ses freins lâchaient. Le nombre d'accidents qu'il eut sur la voie publique faisait que tous les flics de la circulation le saluaient en l'appelant par son nom. Un jour, ce fut son garage qui brûla avec la nouvelle Chrysler qu'il venait d'acheter. Par malheur le feu se propagea à sa maison dont il n'avait pas fini de payer les traites.

Puis sa femme mourut d'une façon infiniment suspecte, le médecin hésitant à délivrer le permis d'inhumer. Puis ce fut un des fils du juge... Et le bon juge McCook demanda à voir Lucky Luciano à Dannemora. Il passa deux heures avec lui, dans un bureau, celui du responsable médical de l'établissement, le Dr Martin, et en sortit les larmes aux yeux. Il n'eut plus jamais d'ennuis. Ce n'est pas faire preuve de mauvais esprit que de remarquer qu'en 1943 quand Moe Polakoff demanda pour son client Luciano une libération sur parole, le juge McCook (bien

que Luciano ce « dangereux pervers, incapable de repentir » n'eût accompli qu'à peine sept ans de sa peine) donne un avis favorable : « Si Luciano continue à coopérer et à se conduire en prisonnier modèle, peut-être conviendra-t-il un jour de demander un décret de clémence. »

Les ennuis qu'il a eus ont rendu le juge curieusement indulgent, d'autant que les révélations de Reles confirment que Luciano est un individu encore plus dangereux qu'on l'imaginait lors de son procès. Tout simplement le plus grand criminel de tous les temps, ce que nul ne peut plus ignorer. Alors... un décret de clémence !

Pour Lucky, un jalon vers la liberté est planté. Et le malheur des uns faisant le bonheur des autres, voilà que le 11 décembre 1942 éclate le coup de tonnerre de Pearl Harbor. Les Etats-Unis sont précipités dans un conflit armé. Une chance unique s'offre enfin à Luciano de gagner sa guerre personnelle pour la reconquête de sa liberté. Il le voit clairement, les événements vont lui permettre de se sauver dans la mesure où, de sa prison, il saura peser sur les événements. On peut lui faire confiance.

Dès avant l'attaque éclair japonaise sur Pearl Harbor, en 1940-41, les services de renseignements de l'armée américaine manifestaient des craintes sérieuses au sujet de l'implantation d'une cinquième colonne allemande sur le territoire national. Des organisations nazies localisées depuis longtemps fleurissaient à l'envi, ayant des contacts étroits avec certaines sections du K.K.K. (Ku Klux Klan) d'inspiration raciste et antisémite.

Charles Breithel nous l'a confirmé : « On avait très peur des activités allemandes dans le pays. Et ce qu'on redoutait par-dessus tout, c'était des sabotages sur les quais des ports. D'autant que des sous-marins allemands avaient débarqué des saboteurs dans l'île de Long Island. Il était à craindre qu'ils tentent des actions d'envergure contre les docks, d'où partait tout le matériel destiné à nos armées et aux alliés. »

Cela, Luciano le savait parfaitement, encore une fois il vit clair immédiatement. Convoquant à Dannemora Meyer Lansky et Frank Costello, il dévoila ses batteries :

— Meyer et toi, Frank, je sais que vous faites tout ce que vous pouvez. J'apprécie. Je vois depuis longtemps à vos gueules que, malgré nos efforts, malgré tout le pognon sorti de la Banque à graisse pour faire élire ce bâtard de Dewey, vous ne croyez pas une seconde qu'il me libérera, même si l'on ajoute un gros

paquet supplémentaire de dollars à son usage personnel. Ce n'est pas qu'il ne veuille pas le faire, c'est qu'il ne peut pas. Imaginons Dewey, gouverneur, libérant sur parole Luciano, il perdrait toute crédibilité morale, serait accusé par ses adversaires politiques de forfaiture, de concussion. Le héros d'hier deviendrait le bouc émissaire, annulant toutes ses chances de parvenir à la présidence des Etats-Unis. Mais si nous lui trouvons une astuce de taille susceptible de sauver la face, sans risques ni périls, il plongera... Simplement il faudra garder en secret une carte imbattable pour l'obliger à tenir parole, car ce salaud ne respecte rien. Je sais comment l'empêcher de nous refaire le coup de Roosevelt...

Costello s'agitait :

— Bon ! jusque-là je pige parfaitement ta gamberge, mais tu oublies l'essentiel : l'astuce, la coupure, ce serait quoi à ton avis ?

Lucky s'étira longuement, poussant à bout de bras, loin devant lui, ses deux mains croisées. Son sourire tendu pouvait aussi bien être un début de ricanement :

— Les gars, je vais devenir un héros national, un gars qui aura aidé magnifiquement le pays contre ses ennemis de l'intérieur, comme ceux de l'extérieur... et on ne peut rien refuser à un héros. Les braves citoyens seront tout à fait heureux de voir Dewey m'ouvrir les portes de la liberté. Ils trouveront même que c'est un gars rudement futé d'oublier le passé, les rancunes qu'il a contre les types de mon acabit. Ils diront : « Chapeau, Dewey ! »

« C'est un programme en deux temps que je propose. Vous le savez, ils les ont tous à zéro avec leurs histoires d'espions nazis. Regardez le *New York American Journal* et manchette sur huit colonnes « ZIP YOUR LIP » (« Fermez-la »)... Les militaires commencent à paniquer. Toi, Frank, tu vas faire comprendre aux politiciens proches des états-majors de la Défense que nos hommes, tous les anciens du *bootlegging* connaissent les côtes comme leur poche et tous les points possibles de débarquements secrets. Et pour cause : il les ont suffisamment pratiqués en baisant les gardes-côtes, qui seront aussi bien baisés par les nazis si ces types veulent tenter le coup. Bon ! tu leur proposes leur aide inconditionnelle. De ton côté, Meyer, tu leur garantis la non-approche de Cuba... Tu te démerdes avec Batista, en lui filant une bonne rallonge s'il le faut... Pour les Bahamas, tu es l'homme de la situation. La Marine appréciera. Mais avant que vous vous y mettiez, il va falloir foutre une sacrée panique... ça ce sera le boulot d'Albert Anastasia et de Tough Tony. Dès maintenant démerdez-vous pour que — comment il dit, le connard de Wint-

chell ? Ah ! oui c'est ça — pour que s'installe une psychose de sabotage en grand, de destructions des installations de première importance. Il faut se magner le train... On ne doit parler que de ça.

Les deux interlocuteurs ne pouvaient s'empêcher d'admirer les facultés de ce *master mind* qui n'en finissait plus de les étonner. Pour lui faire voir à quel point il était attentif Lansky, interrogea :

— Ouais, c'est costaud... mais tu as parlé d'un deuxième temps ?

— Commençons par celui-là, après on mettra en action l'autre. Pour ne rien vous cacher il s'agit de ce que pourra manigancer Vito Genovese en Italie, surtout en Sicile où je l'ai expédié visiter quelques *Don*. Carlo Gambino et Carmine Galante lui ouvriront leurs portes¹. Allez-y !

Sur les docks, l'animation était grande. Les bateaux les plus divers se trouvaient rassemblés à quai. L'U.R.S.S. réclamait du matériel militaire, ne pouvant plus faire face au rush des armées d'Hitler, victorieuses partout. Il fallait lui faire parvenir d'urgence des chars d'assaut, des véhicules divers, des jeeps, des munitions, de l'armement, le tout devant transiter par l'Iran. Chaque bateau était d'autant plus précieux que les sous-marins allemands détruisaient convoi sur convoi, que la guerre du Pacifique exigeait également de nombreux navires gros porteurs d'hommes et de matériels.

Les hommes de l'Organisation s'appliquaient avec talent à faire voir aux dockers des espions partout. Seulement en définitive rien ne se passait. Pas la moindre destruction, pas d'alerte sérieuse...

Il appartenait à Albert Anastasia de jouer son rôle. Il ne fit pas les choses à moitié ayant eu une idée machiavélique. Se trouvait à quai le plus beau paquebot de tous les temps, palace flottant d'un luxe inouï, orgueil de la Compagnie générale transatlantique, le *Normandie*.

Les autorités américaines, en rapport avec le général de Gaulle, venaient d'obtenir l'autorisation de transformer le géant des mers en transport de troupes. La nouvelle réjouissait le cœur des Américains. La presse les tenait informés des aménagements nouveaux, de la capacité fantastique du navire capable de transporter à une allure record (le *Normandie* avait été détenteur du Ruban Bleu en 1937) le plus grand nombre de soldats (5 000).

Tous les ouvriers travaillant sur le paquebot français sont

1. Vito Genovese, rappelons-le, n'est pas sicilien.

syndiqués. A l'intérieur du géant on abat les parois d'acajou, pour monter des structures métalliques. Le 9 février 1942, trois ouvriers soudeurs arrivent sur le quai de la côte ouest de Manhattan, montent à bord du *Normandie* et descendent dans ses entrailles. Plus personne n'entendra plus jamais parler d'eux ; ce n'est pas une raison pour s'inquiéter de leur sort, ils mènent quelque part une existence dorée et ce n'est pas la vue du *Normandie* brusquement léché par les flammes qui leur donne des insomnies. Dévoré par un violent incendie, le navire brûla pendant un peu plus de vingt-quatre heures. Dans le hululement des mêmes sirènes qui avaient accueilli son entrée triomphale dans le port de New York lors de sa conquête du Ruban Bleu, les mêmes jets des bateaux-pompes qui cette fois ne lui dessinaient pas des geysers de gloire, mais tentaient désespérément d'éteindre le feu ravageant ses flancs, le champion des mers commençait à prendre de la gîte, puis finit par se coucher dans un bouillonnement d'eau semblable à un raz de marée. Des milliers d'Américains en larmes assistaient à cette agonie. De bouche à oreille circulait le mot « sabotage ». Anastasia paracheva son œuvre en ordonnant une grève générale.

L'esprit changea brusquement du tout au tout. L'Italie fasciste de Mussolini se trouvant en guerre aux côtés du Reich d'Adolf Hitler et la plupart des dockers étant d'origine italienne, les Américains de plus longue date firent ouvertement part de leurs soupçons. Les pires injures s'abattirent sur les natifs de la péninsule, les épithètes de traîtres, d'espions étant les moindres.

Une rumeur s'installa, prétendant que les flottilles de marins-pêcheurs (tous d'origine italienne également) ravitaillaient au large des sous-marins allemands, ramenant avec eux des espions expédiés en mission d'Italie ou d'Allemagne, spécialistes en sabotage, venus préparer l'invasion de la terre sacrée d'Amérique par les hordes de Huns à croix gammée.

Quand Costello comprit que le phénomène d'intoxication arrivait à un dangereux point de non-retour, il lança l'opération Contre-Feu.

Sur son ordre, les politiciens de naissance italienne, devenus citoyens américains, prirent la parole à tout propos pour faire valoir la loyauté de leurs compatriotes. Les politiciens d'origine américaine mais « graissés » prirent le relais pour dénoncer cette fureur raciste indigne du pays de la liberté. Puis Prospero Vincent Viggiano, un des manitous de Tammany Hall, ami personnel de Joe A. Adonis, révéla au cours d'une conférence de presse provoquée que « l'on peut être gangster italien, membre de la pègre, membre sicilien de la Mafia, sans pour autant se départir

des plus nobles sentiments patriotiques. C'est tellement vrai que des chefs de gangs viennent de se mettre en rapport avec moi pour m'affirmer que même au péril de leur vie ils démontreraient en toute occasion leur fidélité pour leur chère patrie d'élection, celle à qui ils devaient tout grâce à sa merveilleuse hospitalité. »

Cet appel du pied eut une résonance dans les tibias de l'austère marine de guerre américaine. Elle baissa un peu le nez sur la rigidité de son col pour demander à Washington l'autorisation de se mettre directement mais discrètement en rapport avec les hommes de la pègre, avec ceux du Waterfront.

Washington et Roosevelt donnèrent immédiatement le feu vert à ce qui s'appela *Operation Underworld*.

Pour la coiffer, le Q.G. de la Marine donna tous pouvoirs à un jeune et sémillant capitaine de corvette, Charles R. Haffenden, détaché du Q.G. de Manhattan.

Haffenden, curieusement, n'eut pas le contact direct avec Thomas E. Dewey qui, malgré les temps troublés, ne s'intéressait qu'à sa campagne électorale pour le poste de gouverneur de l'Etat. Il établit le dialogue avec Frank S. Hogan, successeur éventuel de Dewey en cas d'élection de ce dernier, et avec Murray Gurfein, un des hommes les plus acharnés à la perte de Luciano lors de l'enquête qui fut suivie du procès et de la lourde condamnation de Lucky.

Nous avons longuement interrogé Murray Gurfein sur cette période curieuse. Il ne s'est pas fait trop prier pour confirmer :

« Au moment même où d'énormes quantités de matériel militaire tombaient aux mains des Allemands, un dramatique embargo bloquait tout chargement d'équipements militaires, non seulement pour nos troupes, mais pour l'ensemble des armées alliées. C'est alors qu'un commandant des Services secrets de la Marine du nom d'Haffenden prit contact avec Frank Hogan et lui demanda « Y a-t-il un moyen de négocier avec les chefs notoires du racket ?... »

« Le raisonnement était le suivant : si nous pouvions nous infiltrer dans le Milieu, ou mieux encore nous en faire un allié, nous pourrions détecter d'avance tout danger de sabotage sur les quais, par des espions allemands ou italiens.

« Les patrons du racket rencontrés admirent qu'ils pouvaient faire beaucoup en ce sens... mais qu'ils n'auraient le droit de le faire qu'avec l'accord de quelqu'un... Je demandais : « De qui ? » On me répondit : « De Luciano, mais malheureusement il est en prison... »

« Sur leur conseil j'ai alors contacté Soks Lanza qui était le patron du Syndicat des pêcheurs... »

Et voilà, au bout du fil, il y a Luciano !

Ils en sont venus où il voulait qu'ils viennent et en passant par Soks Lanza...

Depuis quinze jours, Joseph Soks Lanza prenait sa leçon avec Frank Costello et la connaissait par cœur.

Ses amis appelaient Joe Sox ce personnage à la Spencer Tracy des mauvaises causes, complètement analphabète, devenu roi du marché aux poissons en rackettant tous les marins-pêcheurs du port de New York. Tarif : 100 dollars pour chaque bateau rentrant chargé de poisson. 50 dollars pour chaque camion chargeant à quai ce poisson déjà taxé par lui. Il ne tolérerait aucun manquement. Premier avertissement : un grappin allait se ficher à la volée dans le corps du récalcitrant qui parfois en mourait. C'était alors un authentique accident. Deuxième et dernier avertissement : l'entêté se voyait coincé entre le mur du quai et les flancs rebondis d'un bateau. Cela donnait une bouillie répugnante que se disputaient les grands rats noirs à yeux rouges. Il eut des problèmes quand il prolongea son racket sur les usines de conserves de poisson. Condamné à la prison de Flint (Michigan), il ne lâcha pas pour autant le gouvernail. Son ami Albert Marinelli, le manitou de Tammany Hall, ainsi que son beau-frère Prospero Vincent Viggiano le sortirent rapidement de là.

Il fit quelques manières pour accepter d'être présenté au capitaine de vaisseau Haffenden, exigeant que celui-ci le rencontre en civil : « Être vu avec un type en uniforme peut me faire du tort... » Le rendez-vous eu lieu à minuit sur un banc, près de la tombe du général Grant, dans le haut de Riverside Drive.

Suivant les consignes de Costello à la lettre, Sox joua les bons citoyens, assurant l'officier qu'en ce qui concernait ses bateaux, tous les hommes de sa flottille au large, il s'en portait garant : tous feraient bonne garde. Les yeux de marins voient loin et bien. Ils signaleraient également ce qui pourrait entrer ou sortir de suspect du port. Mais pour tout ce qui se passait sur les docks, rien à faire. Ce n'était pas de son ressort. Il aurait de graves ennuis. Ni la puissance ni ce pouvoir ne lui appartenaient...

— Cela concerne qui ? demanda Haffenden. M. Anastasia ?

— D'une certaine manière, un peu...

— Mais alors qui ?

Sox Lanza ménagea son effet :

— Quelqu'un vous aurait arrangé ça pour la bonne raison qu'il est le *big boss*... seulement, voilà vous n'avez pas de chance : il est en prison à Dannemora. C'est Charlie Lucky Luciano...

Le poisson était ferré.

Haffenden discuta longtemps avec Gurfein. Comment faire pour dégeler Luciano, furieux de son procès, furieux d'être en prison ? Le recevrait-il seulement ?

Naturellement, Lucky, sollicité, le prit de haut :

— Recevoir des officiels dans la fosse à merde dans laquelle ils me laissent mijoter ? Pas question je suis moins dégueulasse qu'eux...

Déterminé à réussir, Haffenden rencontra l'avocat de Lucky, Moe Polakoff, qui pour toute réponse le mit en rapport avec Frank Costello.

Costello fit valoir que ce n'était guère convenable et même qu'il était méprisable d'envisager de traiter avec quelqu'un d'injustement maltraité. Haffenden en convint, obtint un rendez-vous, le conduisit chez Dewey qui fit appel au juge McCook pour que Luciano soit transféré à la prison de Sing-Sing pour l'entrevue souhaitée.

C'est en gagnant de petites batailles qu'on finit par remporter de grandes victoires.

Dans cette nouvelle cellule décente avec eau froide, eau chaude sur lavabo, Lucky reçut donc Murray Gurfein, Haffenden, Moe Polakoff, George Wolf, Frank Costello et Meyer Lansky.

Pendant qu'on le sollicitait officiellement, Lucky n'en finissait plus de croquer des petits cornichons verts kascher venus droit de l'usine de Delaney Street par les bons offices de Meyer. L'œil complice, les deux hommes se souriaient.

Luciano donna son accord de principe, sous certaines conditions.

A Dewey de jouer.

Grand joueur de poker et manipulateur hors classe, Lucky s'était donné les bonnes cartes.

D'abord, si Dewey ne se pliait pas à ses exigences, il communiquait à la presse tous les faux témoignages provoqués par le procureur pour avoir sa peau lors du procès. Ces faux témoignages, il en avait la preuve.

Ensuite, maintenant que Dewey, devenu gouverneur grâce à son aide, brigait la présidence, Luciano ferait tout pour qu'il y accède mais contre une monnaie d'échange qui le garantirait, si Dewey avait l'ingratitude d'oublier le service rendu.

Pour parachever le tout, il laissait la porte ouverte à une négociation obligatoire, en exigeant d'être libéré sur parole immédiatement.

Il faut reconnaître que Dewey joua le coup remarquablement. Même Charlie en convint. Écoutons-le traduire à sa manière la réponse du nouveau gouverneur : « J'ai compris tout de suite ce que voulait ce petit moustachu : pour que je l'aide — et chose bien plus importante, pour que je ne prenne pas position contre lui et détruise ses chances de devenir président — ce salaud était prêt à me libérer. Mais pour que je m'en aille loin,

très loin. Cela voulait dire que je devais accepter de quitter mon pays, celui dont j'étais légalement citoyen depuis que mon vieux s'était fait naturaliser quand j'étais gosse. Ils ne pouvaient pas me déporter sans mon accord. Et j'ai compris autre chose : il voulait pouvoir se vanter d'avoir débarrassé les Etats-Unis de ce terrible gangster, Lucky Luciano.

« Mais cela entraînait autre chose : du coup j'allais devoir rester en taule jusqu'à la fin de la guerre. On ne pouvait m'expédier en Italie tant qu'elle durerait puisqu'il s'agissait d'un pays ennemi. Aussi donc voyez ce qu'il m'arrivait ? La même chose qu'aux gars qui veulent commettre le crime parfait. J'avais dressé un plan au poil, et en effet il n'est pas un détail qui n'ait marché comme sur des roulettes jusqu'au moment où Dewey pose cette condition... »

Luciano n'est pris au piège que jusqu'à un certain point. Comme toujours, il exagère. Ne va-t-il pas être libéré à la fin de la guerre ? C'est mieux que de crever comme un rat en prison. De plus Dewey le fait installer dans la prison modèle de l'Etat de New York, Great Meadow à Comstock, au nord d'Albany. Installé mieux que confortablement, il fait venir tous ses repas du meilleur traiteur de la ville, arrosés de J & B, avec toujours au frais du champagne pour ses visiteurs.

Il dispose d'un bureau pour recevoir le capitaine de vaisseau Haffenden, Murray Gurfein, Sox Lanza pour les problèmes de *l'Operation Underworld*. Le directeur Vernon Morhous est aux petits soins pour lui. Naturellement il est autorisé à recevoir également ses amis Anastasia, Lansky, Costello et les autres, caïds, chefs de famille, chefs de gangs. Ils y sont tous venus, les Joe Bonanno, Joe Profaci, Tommy Lucchese, Tony Accardo, et ils se sont offert des gueuletons fantastiques pour arroser un événement d'importance. Dans l'accord avec Luciano, le gouverneur Dewey, ex-champion de la répression totale du mal, avait promis que « s'ils y allaient mollo, les gars des gangs ne seraient plus traqués... »

Haffenden eut droit aux félicitations de ses supérieurs : il ne se passait plus rien sur le Waterfront. Les dockers coltinaient le matériel de guerre vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans même songer à se faire augmenter. Tous étaient redevenus de bons citoyens participant de tout leur cœur à l'effort de guerre.

L'extraordinaire arrangement était payant... c'est bien le cas de le dire.

Pour anticiper, peut-être sur sa libération, en tout cas donner la « coupure » adéquate à Dewey, lui rendant toute possibilité de reprendre raisonnablement son engagement sans risquer le pire définitif pour lui, il restait à Lucky Luciano à jouer le

deuxième temps de la manœuvre en plaçant et déplaçant le pion Vito Genovese.

Personnage à part entière il n'est pas inutile de donner tout son éclairage à ce patron du crime, retors, rusé, plein de contradictions, finalement assez insaisissable.

Un journaliste le décrit ainsi : « Un perpétuel sourire de crocodile et une voix douceuse, sans jamais un mot plus haut que l'autre. » Don Vitone, né en 1897 à Naples, émigra avec toute sa famille à New York en 1912. Nous avons relaté comment il rejoignit Lucky Luciano. Vite devenu son bras droit, il se spécialise dans la prostitution et semble irrésistiblement attiré par le trafic de la drogue. En réalité son chef, Lucky Luciano, soucieux d'une manière quasiment superstitieuse de se dédouaner de ce genre d'activité, lui fera toujours « porter le chapeau », tirant toutes les ficelles dans son dos.

Dès premiers combats de rue, Don Vitone gardera toute sa vie deux balafres sur la joue droite, l'incitant à appuyer ce côté de son visage sur l'épaule, pour masquer la visible offense faite à sa personne. Cela lui donne l'air penché commun à bien des gangsters, ainsi qu'une démarche en biais. Petit, trapu, il porte des lunettes de soleil pour dissimuler un regard noir d'une rare cruauté.

Dès 1930, Genovese fait un voyage de trois mois en Italie pour y jeter les jalons d'éventuels trafics. A l'inverse de Luciano, il a une vocation « européenne ». Les deux hommes se complètent fort bien, mais l'on sait que Lucky, appréciant pourtant ses qualités professionnelles, s'en méfie totalement et en fait le déteste. Seulement voilà : Don Vito Genovese est bien utile...

Ses premiers investissements, il les fait dans des boîtes pour homosexuels et travestis. Cela ne l'empêche pas d'éprouver des sentiments à l'égard de l'autre sexe. Sa première femme, d'une grande douceur, Anna Ragone, minée par les activités délicieuses de son mari, meurt de chagrin par le biais d'une tuberculose en 1931. On ne sait s'il la pleura.

En 1932 il rencontre à un dîner de « pays » une fille volcanique, de douze ans sa cadette : Anna Petillo Vernotico. Son mari Gerard Vernotico est un des membres de l'équipe spéciale de Don Vito. Elle est assise, très honorée, à ses côtés. En bavardant il découvre que les Petillo sont des cousins des Genovese, en même temps que le genou d'Anna sous la table, ce qui le trouble beaucoup plus... Devenu follement amoureux d'elle et elle de lui, leur élan est stoppé net par le fait qu'Anna se refuse à l'adultère. Elle ne saurait être la maîtresse du *Don* de son mari. Elle a des principes, de la religion, et s'y tient.

Genovese, en dehors de l'esprit de suite, possède également

celui de la méthode. Il charge deux de ses tueurs, Peter Maïone et Michael Barrese, de liquider le mari indélicat au point de poser un cas de conscience à sa femme, ce dont lui Vito souffre énormément.

Le 16 mars 1932, Gerard Vernotico est étranglé avec une corde à linge sur le toit d'un building de Manhattan par ses collègues. Des consciencieux : ils lui tirent plusieurs balles dans la tête et le corps, le poignent de onze coups de stylet. On n'est jamais trop prudent, surtout avec les maris susceptibles de revenir toujours à l'improviste. De l'au-delà, c'est évidemment plus difficile.

Pour son malheur à son tour, un certain Antonio Lonzo vint prendre l'air sur le toit. Une balle dans la tête l'en priva sur-le-champ.

Quinze jours plus tard Genovese épousait Anna.

On n'abandonne pas une cousine dans le veuvage.

En 1932 il devient membre du Directoire suprême du Syndicat du Crime, aux côtés de son patron direct Lucky Luciano.

En septembre 1934, sa pingrerie l'amenant à reprendre ses mauvaises habitudes d'antan, il se commet dans une partie de poker truquée au fond de la salle d'un restaurant tenu par Ferdinand the Shadow (l'Ombre) Boccia. Genovese se laisse aller à dépouiller un naïf businessman italien de 160 000 dollars. Boccia exige 35 000 dollars, ce qui est normal : il est chez lui, la partie est « arrangée », il a invité Genovese à plumer un pigeon. Genovese, ulcéré d'avoir à déboursier un dollar de ses gains, promet de réfléchir. C'est tout réfléchi. Le 9 septembre 1934 il dépêche à l'insolent Boccia ses meilleurs gâchettes : Gus Grasca, George Smurra, Mike Mirandi et Ernest the Hawk (le Faucon) Rupolo qui lui payent son dû en rafalant du 11,43.

Le quatuor de tueurs regagne ses bases quand Mirandi prend conscience qu'un de ses subordonnés, Willie Gallo, est soit au courant, soit témoin de cette action, manifestant vis-à-vis de lui la méfiance coupable de quelqu'un sachant ce qu'il ne devrait pas savoir. Immédiatement, Mirandi demande à son complice Ernest the Hawk Rupolo de lui rendre le service d'abattre Gallo qui sera sans méfiance puisque les deux hommes sont très copains.

The Hawk emmène Gallo au cinéma voir un film de gangsters. Ils sortent par une sortie de secours, arrivent dans une ruelle déserte. Brusquement Rupolo sort son colt, le pose sur la tempe de Gallo et tire. Cela fait tout juste « clic ».

— T'es pas dingue, des fois, de faire des conneries pareilles.

Sans dire mot, Rupolo récidive. « Reclit » !

— Bordel de merde, qu'est-ce que tu fous ! s'affole Gallo, secoué.

— C'était pour blaguer, s'esclaffe Rupolo... T'as bien vu que mon flingue était pas chargé, sans quoi t'aurais le citron en bouillie.

Et les deux hommes de rire de la bonne blague.

— Allez ! propose the Hawk, on va s'en jeter un dernier chez moi...

Ils y vont.

Rupolo s'enferme dans les toilettes pour vérifier discrètement son arme, placer un nouveau chargeur. Ils boivent deux verres et Rupolo propose :

— Bon ! je te raccompagne un brin... Je n'ai pas sommeil.

Une fois dans la rue, il se place derrière Willie Gallo et tire. Plusieurs fois. Gallo tombe ensanglanté. Si l'on peut raconter aussi précisément cette histoire, c'est parce que Gallo lui-même en a fait part au juge, n'étant pas mort de ce surprenant règlement de comptes. Arrêté, the Hawk Rupolo écopa de vingt ans de prison, fin 1934.

Longtemps il respecta la loi du silence, ne se plaignant de rien. Il s'attendait toutefois à une certaine assistance de Genovese pour alléger son sort en captivité. C'était ignorer la pingerie absolue de Don Vitone, oublieux de toutes ses dettes.

En 1937, excédé de ce comportement un peu trop égoïste à son gré, Rupolo demanda la permission de parler aux autorités fédérales, réclamant en compensation une proche libération sous condition. Le suivit dans cette périlleuse démarche Peter La Tempa qui pouvait confirmer l'essentiel de ses dires.

Apprenant leur funeste décision par son système de renseignements fonctionnant dans toutes les prisons de tous les Etats, Lucky Luciano ordonna à Don Vito Genovese de filer en Italie de toute urgence. Puis, convoquant Lansky et Costello à Dannebora, il leur expliqua comment Genovese devait agir.

L'idée de Lucky est simple. Ce n'est jamais, de la part d'un tricheur aussi accompli, qu'un réflexe. Il joue le double jeu. Depuis son accession au pouvoir, le Duce Benito Mussolini mène une guerre implacable en Sicile contre la Mafia traditionnelle. Il a juré : « Je l'assècherai comme j'ai asséché les marais Pontins¹. »

Aussi, quand Don Vito quittera les Etats-Unis en 1937 nanti d'un pactole de 750 000 dollars en espèces (qui sera renouvelé à chaque voyage que fera sa femme en Italie jusqu'à la déclaration de la guerre), ce sera avec la consigne formelle et impérative de se mettre aux ordres du régime fasciste dans le cas où les Alliés

1. Mussolini a déjà « réexpédié » Johnny Torrio à New York.

viendraient à perdre la guerre. L'ordre était de rendre un maximum de services à Mussolini et si possible de corrompre, de mouiller ses plus proches collaborateurs de la même manière que l'on avait compromis les gens de Tammany Hall.

Genovese s'acquitta à la perfection de cette mission que les spécialistes de l'O.S.S. considéraient comme mission impossible.

Reconnaissons, au passage, une certaine collusion avec les Services de renseignements américains, sans approfondir, ce n'est pas le propos de cet ouvrage.

Au début, Genovese s'installe à Naples, pêchant dans les eaux troubles du régime, non sans succès. En même temps que la mise en place de réseaux de drogue, via le Liban, la Turquie et l'Iran, il multiplie les dons à la Croix-Rouge italienne, à la caisse noire des « Chemises » non moins noires. Il fait un don de 250 000 dollars pour créer, à Nola, le plus luxueux quartier général des forces fascistes. Ces derniers font appel à lui, le mettent en rapport avec la tristement célèbre police secrète. Don Vito va les aider à expédier *ad patres* tous les *mafiosi* siciliens qui ne comprennent pas à temps comment doit se jouer le jeu. Il acquiert du même coup une autorité absolue sur les plus futés, ceux qui ne serviront que les intérêts de la vraie mère, la Mafia, et non ceux d'une patrie inexistante.

Averti de ses exploits, Benito Mussolini demande à le rencontrer. Ils se verront une douzaine de fois en de longs tête-à-tête.

Un des tracas du Duce est de constater que des millions d'Italiens, émigrés en Amérique, ne comprennent rien à sa doctrine de la Grande Italie, à ses vertus qu'il veut romaines. Il voudrait rassembler le troupeau. On a vu le danger de cette action lorsque, pendant les événements de 1941-1942, sur les quais de New York paralysés par l'Organisation, naquit chez les Américains de souche anglo-saxonne un sentiment raciste contre les « Ritals », les minorités étant toujours suspectes en temps de guerre. Pour redresser ce courant, l'endiguer, un journaliste italien, Carlo Tresca, consacra toute sa foi, son énorme talent. Il créa un groupe d'édition dont le fer de lance était un hebdomadaire en langue italienne *Il Martello* (le Marteau) qui devint vite l'organe de presse favori de tous les émigrés de la péninsule, leur enfonçant des clous perfides dans la tête. Tresca, redoutable polémiste, critique acéré comme une dague, criblait de traits Mussolini.

A Rocca delle Caminalé, un accord fut conclu entre les deux hommes, qui fut scrupuleusement respecté. Le premier à devoir faire ses preuves était Don Vito. Il les fit.

Au carrefour de la 15^e Rue et de la 5^e Avenue de New York,

un homme s'apprêtait à traverser : Carlo Tresca. Un autre homme s'élança avant lui comme pour l'inviter à le suivre. Plusieurs détonations retentirent. Carlo Tresca tomba d'abord à genoux, s'essuya le front où une des balles venait de pénétrer, regarda sa main ensanglantée, l'essuya contre sa veste, puis tomba raide mort. Le tueur solitaire traversa, seul, à pas tranquilles et ne fut jamais inquiété¹. Cela se passait en janvier 1943.

En février de la même année, Don Vito Genovese était admis pour ses bons et loyaux services dans le titre le plus élevé de l'Etat fasciste. Le Duce en personne lui épingla sur la poitrine l'ordre de « Commandatore ».

Un des points d'appui les plus solides de Don Vito était le préfet de Naples, Albini, corrompu par ses soins aussi bien qu'eût pu le faire l'inventeur de ce genre de « graissage », Frank Costello en personne.

L'influence prise par Genovese auprès du Duce devenait telle que, pendant cet hiver 1943, il parvenait à faire nommer Albini sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur. Il y eut une formidable *bronca* à l'intérieur du Parti, les irrégularités du préfet de Naples étant portées à la connaissance de tous, mais Mussolini maintint sa nomination. Pour Genovese c'était une grande victoire : « Maintenant on va pouvoir se régaler », confia-t-il en se frottant les mains.

Son entregent allait devenir colossal lorsqu'il eut pris dans ses filets un très gros poisson : le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères, gendre du Duce. Don Vito s'amusait un soir à recueillir les confidences d'une fille contant par le détail le curieux comportement amoureux du comte, quand elle lui révéla incidemment qu'il se droguait, encore légèrement certes... Vito bondit sur cette proie, ô combien arrangeante. Araignée venimeuse, il tissa autour de ce malheureux une toile de plus en plus serrée qui le ligota à jamais, le livrant pieds et poings liés au pourvoyeur de nouvelles exigences savamment dosées. Un trafic s'installa, à bord de l'avion personnel de Ciano, en pleine guerre. Ils se rendirent notamment ensemble à Istanbul, ramenant une cargaison de « brut » qui fut raffiné à Milan chez deux spécialistes, dont l'un est toujours vivant et se souvient avec délice de ce bon moment de sa vie².

1. Ce meurtre hors-série peut être attribué à Carmine Galante (documentation privée de l'auteur). Tony Bender « arrangea » l'action du *torpedo*. Lucky leur en tint terriblement rigueur car ils agirent sur l'ordre de Genovese sans passer par la Cour Kangourou seule habilitée à condamner à mort et à délivrer la sentence. Enfin, c'était la guerre...

Carmine Galante a été abattu de 9 balles à New York le 12 juillet 1979 (voir à ce propos l'article « le Massacre du Parrain » par Jean Marcilly dans *Paris-Mach* n° 1574).

2. Documentation privée de l'auteur.

De ce moment une vertigineuse filière s'installa, grâce à Ciano, par le canal d'avions militaires dont les pilotes (dans bien des cas cocaïnomanes eux-mêmes, parfois héros de la guerre ; l'un était le camarade de promotion de Bruno Mussolini), sillonnaient l'Afrique du Nord alors sous le contrôle de Rommel, transitant par Tanger, devenue base internationale du trafic. Villa Torlonia, Don Vito possédait ses grandes et ses petites entrées. Gaetano Ciano l'introduisait dans les meilleurs milieux. Giuseppe Bastianini lui délivrait un nombre incalculable de passeports.

Il est difficile d'en apporter les preuves matérielles, mais l'ascendant que prit Genovese sur le comte Ciano n'est pas sans avoir déterminé ce dernier à basculer du côté de Badoglio dans la conjuration qui lors du Grand Conseil fasciste du 25 juillet 1943 vit l'élimination du Duce. Mussolini disait fréquemment : « Nous sommes trois à gouverner : le Roi, le Pape et Moi... », oubliant l'interlocuteur insidieux, toujours aux premières loges, anticipant sur les grands événements : la Mafia. Elle s'en était servie ; il ne sut pas s'en servir, dès lors sa peau ne valait pas cher. Un croc de boucher l'attendait.

Genovese qui, lui, jouait les coups jusqu'au bout — on ne sait jamais, les cartes se retournent vite au poker —, ne le laissa pas complètement tomber et jusqu'à la fin fit parvenir des millions de dollars au gouvernement provisoire du Duce, alors qu'il travaillait déjà sur le terrain la main dans la main avec les forces d'occupation américaines.

Les troupes alliées débarquèrent en Sicile, sans y rencontrer d'opposition (plus tard Luciano avouera cyniquement que cette histoire fut inventée de toutes pièces, pour masquer à l'opinion américaine les vraies raisons de sa libération) aidées en cela par le travail de sape profond mis au point par Don Vito Genovese et ses alliés occultes au sein même du parti fasciste.

Comme par hasard, l'Italie s'étant offerte aux Alliés dans l'été 44, le Grand Quartier général américain nomma Charlie Poletti gouverneur militaire pour toute l'Italie occupée. Poletti, ancien gouverneur adjoint de New York, puis gouverneur à part entière après le départ de Lehman pour les armées, se trouvait être à la fois un homme proche de Dewey, gouverneur de l'Etat, mais aussi de certains politiciens de Tammany Hall. Aussi ne faut-il pas trop s'étonner si Don Vito Genovese, ex-ami de Ciano et de Mussolini, se présentant à lui fut reçu à bras ouverts et le quitta non pas les menottes aux poignets, en attente d'une fusillade pour trahison envers ses deux patries, mais plutôt interprète officiel ! Et cela se passait à Nola, l'endroit même où Don Vito s'était distingué en offrant 250 000 dollars pour permettre l'édification de l'immeuble du parti fasciste...

De là, en quelques mois il organisa une entreprise formidable de marché noir couvrant toute la péninsule, compromettant les militaires au plus haut niveau dans les secteurs les plus variés. Il trafiqua du matériel de guerre, des bateaux, des avions, des camions, tous les surplus possibles et imaginables, s'enrichit sur les hôpitaux, la pénicilline, les produits pharmaceutiques de première urgence, les antibiotiques, les denrées alimentaires, les cigarettes, l'huile d'olive, les farines, utilisant le matériel militaire roulant pour les transports.

Ne parlons pas de la chaîne de bordels qu'il installa du nord au sud, pour les petits plaisirs des troupes alliées... Sa puissance aveuglait tout le monde. Comment expliquer autrement la lettre écrite par Charles L. Dunn, commandant de la M.P. (Military Police) :

« Par la présente, je déclare que Vito Genovese m'a servi d'interprète personnel à dater du 28 janvier 1944. Il m'a été infiniment précieux. Mieux, il est parvenu à dénoncer quelques cas de corruption et de marché noir compromettant le personnel civil de l'armée américaine. Il a l'esprit particulièrement clair. Il connaît les Italiens comme pas un. Il est dévoué non seulement à sa patrie — les Etats-Unis d'Amérique — mais aussi à tout ce qui touche l'armée américaine. »

Et voilà !

Pourtant habile à duper les plus hautes autorités, Don Vito Genovese va voir son insolence tourner court, bousculée qu'elle sera par la détermination d'un sous-officier. Le sergent-chef du Service des enquêtes criminelles de l'armée, Orange C. Dickey, avait lu avec la plus grande attention des certificats élogieux. Celui du commandant Holmgren, chargé des affaires civiles, notamment : « Genovese n'acceptait aucune rémunération, payait ses propres dépenses, travaillait jour et nuit et avait rendu les plus grands services au gouvernement militaire américain. » Le commandant Stephen Young confirmait : « Je le considère digne de confiance, loyal. On peut compter sur lui. »

Pourquoi Orange Dickey s'occupait-il de Genovese ? Par instinct. Il enquêtait sur les formidables disparitions du matériel de l'armée. Petit à petit tout le ramena à Don Vito. En juin 1944 il fit part des résultats positifs enregistrés contre Genovese à son supérieur, le capitaine Dunn, qui l'envoya sur les roses. Il transgressa le règlement, alla jusqu'au général sans passer par le colonel : on lui ordonna sèchement par l'intermédiaire du personnel subalterne de « laisser tomber en vitesse ».

Agissant comme un dangereux maniaque du devoir, Dickey arrêta, avec un rapport dans les règles, sa bête noire Genovese en août 1944.

Ses supérieurs le lâchèrent. Pris de rage, il écrivit au F.B.I., affirmant qu'il se passait quelque chose de très grave, qu'il avait la certitude que ce Vito Genovese était un gangster doublé d'un espion ayant travaillé pour les fascistes. Le coup devenait imparable pour l'O.S.S. et les autorités militaires. Le gouverneur Charlie Poletti fit pourtant tout ce qu'il pouvait, poussé aux reins par la Mafia sicilienne trop heureuse si elle avait pu conserver sur place un atout tel que Genovese. Impossible, le F.B.I. agissait déjà. Don Vito s'en prit à Dickey, le travailla au corps :

— Allons, sergent, laisse tomber. Tes chefs sont mes amis. Eux et moi on a fait le débarquement. Nous sommes liés, tu comprends ? Pense à ton avenir...

Puis, compréhensif :

— Bon, tu veux ta part de la tarte. Normal. 250 000 dollars cash... et du galon à chaque promotion. Ça te va ?

Malheureusement ça n'allait pas pour Orange Dickey, petit sergent de l'U.S. Army qui nous a rapporté ces propos, oubliant par pudeur de nous révéler que Genovese lui avait raconté longuement ce qu'il ferait faire à sa mère et à sa sœur. Mais nous le savions...

Quand Genovese débarqua à New York, conduit en prison *manu militari*, ce fut une belle panique.

En un temps record, l'Organisation parvint à l'arracher à la justice militaire. Catastrophe : le juge Julie Helphand de Brooklyn qui allait le juger devant la Cour de l'Etat restait inapprochable.

Frank Costello et Willie Moretti furent chargés par Lucky Luciano de tirer de la merde ce pauvre connard : « Tant que je ne suis pas sorti de taule, il représente la Sicile pour moi et je ne peux pas m'en passer. Faites le maximum ou je suis cuit. »

Costello alerta Anastasia.

Le problème était simple : Vito Genovese se trouvait accusé par Ernest Rupolo et Pete La Tempa d'avoir assassiné Ferdinand Boccia. Une ombre de plus en plus menaçante, qui doit conduire Vito droit à la chaise électrique.

Anastasia étudie le problème et trouve une solution. On devine laquelle.

Pete La Tempa, emprisonné à Brooklyn dans d'excellentes conditions (la justice attend beaucoup de lui : la peau de Genovese), souffre assez fréquemment de coliques néphrétiques fort douloureuses. Le médecin de la prison tient à sa disposition des tablettes d'analgésique, le calmant rapidement.

Le 15 janvier 1945, La Tempa, qui est bien sûr sous protection spéciale, a une crise subite. On lui apporte ses tablettes.

Brusquement il souffre encore plus. On double la dose : il ne souffre plus du tout. Il est mort en hurlant tel un damné, une bave sanglante entre les dents.

La « formule Anastasia » guérit tous les maux.

Réduites au seul témoignage de Rupolo, les preuves contre Genovese concernant l'assassinat de Boccia ne tiennent pas. De toute façon, la loi de l'Etat de New York est formelle : elle exige, en matière criminelle, la corroboration d'au moins DEUX témoignages. Et peut-on dire que Rupolo est encore un témoin ? La mort de La Tempa l'a visiblement affecté. Il ne sait plus ce qu'il a dit, ni ce qui s'est passé. Il a perdu la mémoire.

Le 11 juin 1946, le juge Leibowitz est bien obligé de libérer, Don Vito Genovese acquitté par la Cour.

*
**

S'il fallait parler si longtemps de Vito Genovese, c'est que son existence était la vraie porte de sortie et pour Lucky Luciano et pour le gouverneur Dewey. Sans lui rien ne fonctionnait. L'habile mécanisme d'horlogerie mis en place par le *master mind* tournait à vide et cela n'eût arrangé personne. Ce ne fut pas le cas. On a vu comment et pourquoi.

Considérons rigoureusement les faits :

Le 7 mai 1945 se termina la guerre européenne.

Le même jour le gouverneur Thomas E. Dewey reçut une demande de recours en grâce, réclamant la libération de Charlie Luciano.

Le commodore Haffenden appuya la demande : « Luciano par ses efforts a abrégé la guerre en Sicile et en Italie. »

La Commission des libérations voulut en savoir plus : elle essuya un refus catégorique de la marine de guerre, s'abritant sous le secret militaire couvrant toutes les opérations.

Cela n'empêcha pas la Commission de recommander chaudement à Dewey de libérer Luciano...

Sans la moindre gêne, Thomas E. Dewey annonça le 3 janvier 1946 que Charlie Luciano allait être libéré, puis exilé en Sicile, étant indésirable sur le territoire américain. Il devait préciser :

« Lors de l'entrée en guerre des Etats-Unis, les services armés ont demandé à Luciano de les aider à se procurer des informations concernant d'éventuelles attaques ennemies. Il apparaît qu'il a coopéré à leurs efforts, bien que la valeur réelle des informations fournies ne nous ait pas été précisée. D'après les rapports, sa conduite en prison a été totalement satisfaisante. »

Plus tard, lorsqu'on le poussa un peu plus loin, pour des rai-

sons évidentes, Dewey déclara dans une interview au *New York Post* : « Une enquête exhaustive a établi que l'aide apportée par Luciano à la Marine pendant la guerre a été considérable et précieuse. Dix ans de prison constituent probablement la peine la plus longue infligée pour proxénétisme. Ce sont ces éléments qui ont amené la Commission des libérations sur parole à recommander une remise de peine, compte tenu du fait que Luciano serait condamné légalement à l'exil perpétuel. »

Ce n'est guère convaincant de la part de l'impitoyable Dewey « le procureur qui assassina le crime », l'incorruptible qui se hissa au faite d'une notoriété fantastique en traquant partout où il agissait le Syndicat du Crime, en ayant par les moyens les plus illégaux la peau de Dutch Schultz, de Lepke Buchalter et d'une centaine d'autres, sans parler momentanément de celle de Luciano, condamné *sans recours possible* à faire de trente à cinquante ans de prison.

Autant que faire se peut, nous avons cerné cet étrange problème. Notre conviction est évidente. Voyons simplement celle de nos témoins, longuement interrogés par nos soins. Tout au moins ceux qui acceptent d'être cités¹ :

Breithel Charles (juge à la Cour suprême de l'Etat de New York) :

« Il est impossible de dire si réellement son appui fut d'une quelconque efficacité. Tous ceux qui ont été mêlés à l'affaire ont estimé qu'il avait coopéré loyalement. Ce qui est possible. Une enquête secrète a été menée par le gouvernement, pour savoir comment il convenait d'agir. C'est à partir des résultats de cette enquête que le gouverneur a cru pouvoir commuer sa peine en déportation. »

Tom Dewey (fils de Thomas. E. Dewey, actuellement avocat) :

« Le Département de la Marine, à cette époque, a affirmé qu'il n'avait joué aucun rôle, ni collaboré à quoi que ce soit durant la guerre... C'est vrai qu'il y a eu des rumeurs, des protestations. On a accusé mon père de concussion, de compromissions politiques. Mais tout cela est complètement faux. Il n'y a jamais eu la moindre preuve ! »

Charles Siragusa (ex-chef du Narcotics Bureau pour l'Europe. Parvint à s'infiltrer dans la Mafia, jouant lui-même un rôle de trafiquant. Obtint des succès spectaculaires avant d'être démasqué par l'Organisation) :

« Deux de mes amis travaillaient dans les services de Dewey

1. Les autres, dans leur totalité, font part de la collusion Dewey-Luciano. Nous regrettons leur décision de silence qui nous l'espérons n'est que momentanée, d'autant que certains détiennent des preuves déterminantes.

et aux Services secrets de la Marine. Ils m'ont certifié que jamais Lucky Luciano n'avait participé d'aucune façon à l'effort de guerre. Tout ça n'est qu'un vaste truquage ! En fait, quand Dewey a mené campagne pour sa réélection, Lucky Luciano a versé une énorme contribution financière à l'un des agents électoraux. Et après les élections et la victoire de Dewey, Luciano a exhibé la preuve de son arrosage et dit : « Maintenant j'exige une contrepartie... Et on l'a gracié. »

Si Charles Siragusa a son franc-parler, Luciano ne l'a pas moins.

Il déteste Dewey : « Ce charognard me débecte. C'est un des nôtres, planqué de l'autre côté pour ne courir aucun risque. C'est le plus dangereux de nous tous. Il n'est pas régulier. Il n'a jamais eu personne à la loyale. Toujours en truquant, jamais correctement. Quand on est du côté de ce qu'ils appellent le bon droit, la moindre des choses est de se tenir droit. Lui c'est un tordu de la plus belle espèce. Il ne m'a pas fait de cadeau, je ne lui en ferai pas... » Le fait est, car finalement Luciano a dit dans son *Testament* ce qu'il faut bien reconnaître comme étant, si ce n'est la vérité, tout au moins SA vérité :

« Toutes les histoires sur l'aide que j'ai fournie au gouvernement — comme celle qu'on a racontée l'année suivante sur la part que j'ai prise dans l'invasion de la Sicile, en obtenant la collaboration des gars de la Mafia — tout cela n'a donc jamais été que foutaises et galéjades à l'usage des cons. Ce me serait facile de prétendre qu'il y a quelque chose de vrai là-dessous, puisque les gens l'ont gobé et que je suis arrivé à le leur faire croire pendant des années, mais il n'y a rien eu du tout. A propos de l'aide que j'aurais apportée à nos troupes en Sicile, rappelez-vous seulement l'âge que j'avais quand j'en suis parti : neuf ans ! Le seul gars que je connaissais vraiment bien là-bas n'était même pas sicilien : c'était ce salaud de Vito Genovese. En réalité, au-même moment, cette petite ordure vivait comme un roi à Rome, baisant le cul de Mussolini, et en ce qui me concerne, je ne l'ai jamais considéré que comme une salope, un traître aux Etats-Unis. »

Evidemment Lucky possède au plus haut degré l'art de duper, de présenter les choses à sa convenance, de tirer vengeance de ceux qu'il hait. Il déteste Genovèse bien que ce dernier ait joué correctement son rôle ainsi qu'ils en étaient convenus en 1938. Les deux premières années Genovese avait l'ouverture sur la Mafia puisque Carmine Galante (natif de Castellamare), sicilien d'origine, assurait la navette entre l'Italie et Genovese et les Etats-Unis, au service de la famille Masseria-Luciano prise en charge par Frank Costello.

L'accord avec Luciano resta si étroit que ce dernier, en 1940, de sa prison de Dannemora envisagea de « faire flinguer Hitler », lorsqu'il apprit que Vito Genovese, dans les petits papiers de Galeazzo Ciano et du Duce, pouvait grâce à eux se trouver un jour à proximité directe du Führer.

« Vous avez le meilleur tueur au monde à votre botte, en Italie. Un tireur d'élite gonflé à bloc. Un homme à moi. Il le fera », assura-t-il aux agents des Services secrets de la Marine et au commodore Haffenden.

Cela étant considéré, Lucky Luciano souffrit terriblement de son exil. A sa manière il chérissait les Etats-Unis, la manière américaine de vivre. New York, les quartiers chauds et luxueux lui manquaient. Il le disait. Comme Lucky ne désespérait jamais, dans les pires moments, de pouvoir retourner une situation à son avantage, il eût été infiniment plus subtil de sa part de jouer les héros du débarquement en Sicile, lorsqu'on y lâchait des petits foulards marqués de la lettre « L ».

Un héros peut toujours revenir au pays.

Qu'est-ce qui poussa Lucky Luciano, dans cette éventualité, à ne pas tricher, à jouer franc jeu ?

Impossible de répondre.

Cela restera son secret. Un de plus.

Mais on peut le croire sur parole.

Toujours est-il que, le 2 février 1946, le gouverneur Dewey libère, en même temps que la personne physique de Salvatore Lucania, le cerveau criminel le plus implacable, le plus génial de tous les temps.

On va le conduire de Great Meadow à Ellis Island en attendant le 9 février, jour où le bateau *Laura Keene* lèvera l'ancre pour s'en aller débarquer à Gênes le grand patron du Syndicat du Crime. Il y aura à bord, ce jour-là, la plus grande représentation de chefs de gang de la Mafia et de membres du Comité suprême de l'Organisation. Nucky Johnson avait fait le voyage d'Atlantic City. Le vol de gerfauts s'était encore une fois posé là, un instant. Les grands rapaces, groupés comme à l'enterrement de luxe d'un des leurs, évoqueront l'odeur du sang à venir, feront tinter les dollars dans leur imagination comme glaçons au fond de leur verre de scotch.

Ils viendront, ils seront tous là, pour voir partir le *big boss* en exil. Chacun aura apporté sa dîme et viendra jurer allégeance pour l'avenir.

En fait ce départ du *Laura Keene* ne sera pas une fin mais un commencement.

Celui d'une période criminelle encore plus odieuse, plus indécente que celle que nous allons quitter.

Avec les adieux de Lucky Luciano à la terre américaine, il faudra hélas voir se lever le soleil sanglant d'une vague criminelle dont le flux impitoyable va balayer dans l'horreur la seconde partie du xx^e siècle, s'y attardant cruellement, se prolongeant de nos jours. Ce sera notre prochain propos que de lever ce « Rideau Rouge » pour une nouvelle « Grande Enquête ».

BIBLIOGRAPHIE

- Leonard Katz : *Oncle Frank*, Presses de la Cité, 1974.
- Raymond Cartier, Stephane Groueff, Dominique Lapierre : *Les Ministres du Crime*, Julliard-Paris-Match, 1969.
- John Kobler : *Al Capone*, Robert Laffont, 1972.
- Lerner Max : *America as a civilisation*, Cape, 1958.
- Martin A. Gosch et Richard Hammer : *Lucky Luciano - Le Testament*, Stock, 1975.
- Henry Segg : *Bugsy Siegel*, Olivier Orban, 1978.
- Kenneth Allsop : *Les Bootleggers*, Robert Laffont, 1962.
- Kefauver Estes : *Crime in America*, Gollancz, 1952.
- Katcher Léo : *The big bankroll*, Gollancz, 1958.
- Mass Peter : *Mafioso et Mafia*, Club Français du Livre, 1969.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement aux lecteurs par Jean Marcilly	9
CHAPITRE PREMIER. — Les cinq doigts de la main du diable	15
CHAPITRE II. — Une affaire plus importante que celle d'Henry Ford	32
CHAPITRE III. — Pas de fleurs pour la Saint-Valentin ..	59
CHAPITRE IV. — Comme un vol de gerfauts... ..	96
CHAPITRE V. — De la guerre de Castellamare aux Vêpres siciliennes	109
CHAPITRE VI. — L'impitoyable duel Thomas E. Dewey- Lucky Luciano	135
CHAPITRE VII. — Le courant passe pour Lepke Buchalter	182
CHAPITRE VIII. — La trahison du Vendredi Saint	208
CHAPITRE IX. — Murder Incorporated	224
CHAPITRE X. — Le canari ne savait pas voler !	241
CHAPITRE XI. — Ce n'est qu'un « au revoir »	269

LE SYNDICAT DU CRIME

Une phénoménale puissance occulte
au pouvoir de corruption infini,
le second pouvoir des Etats-Unis...
La Mafia? Non : le Syndicat du crime,
« l'Organisation », créée par Lucky Luciano.
En voici l'histoire, après enquête.
Aussi incroyable que terrifiante.

3323-1
004200